



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



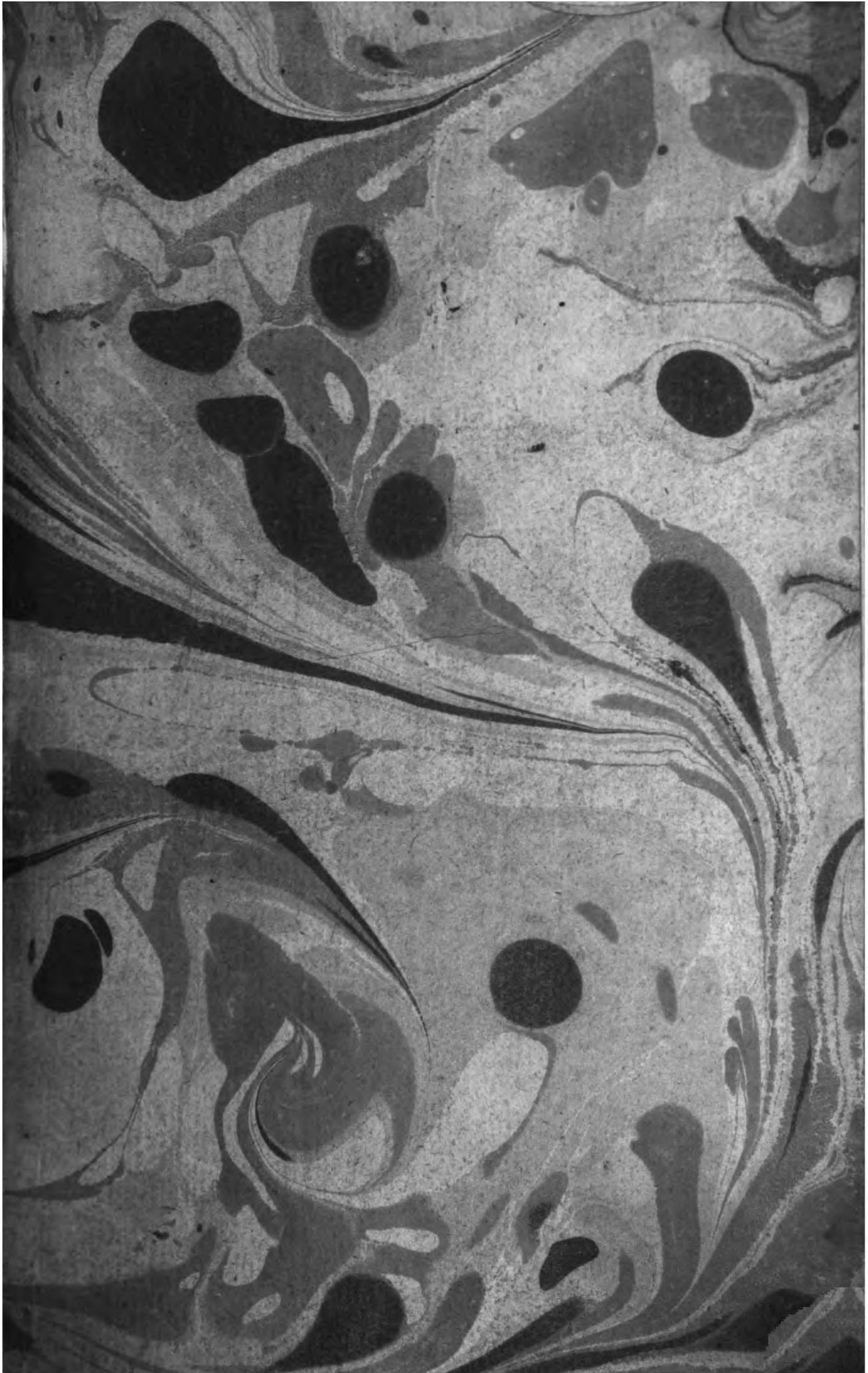
TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD

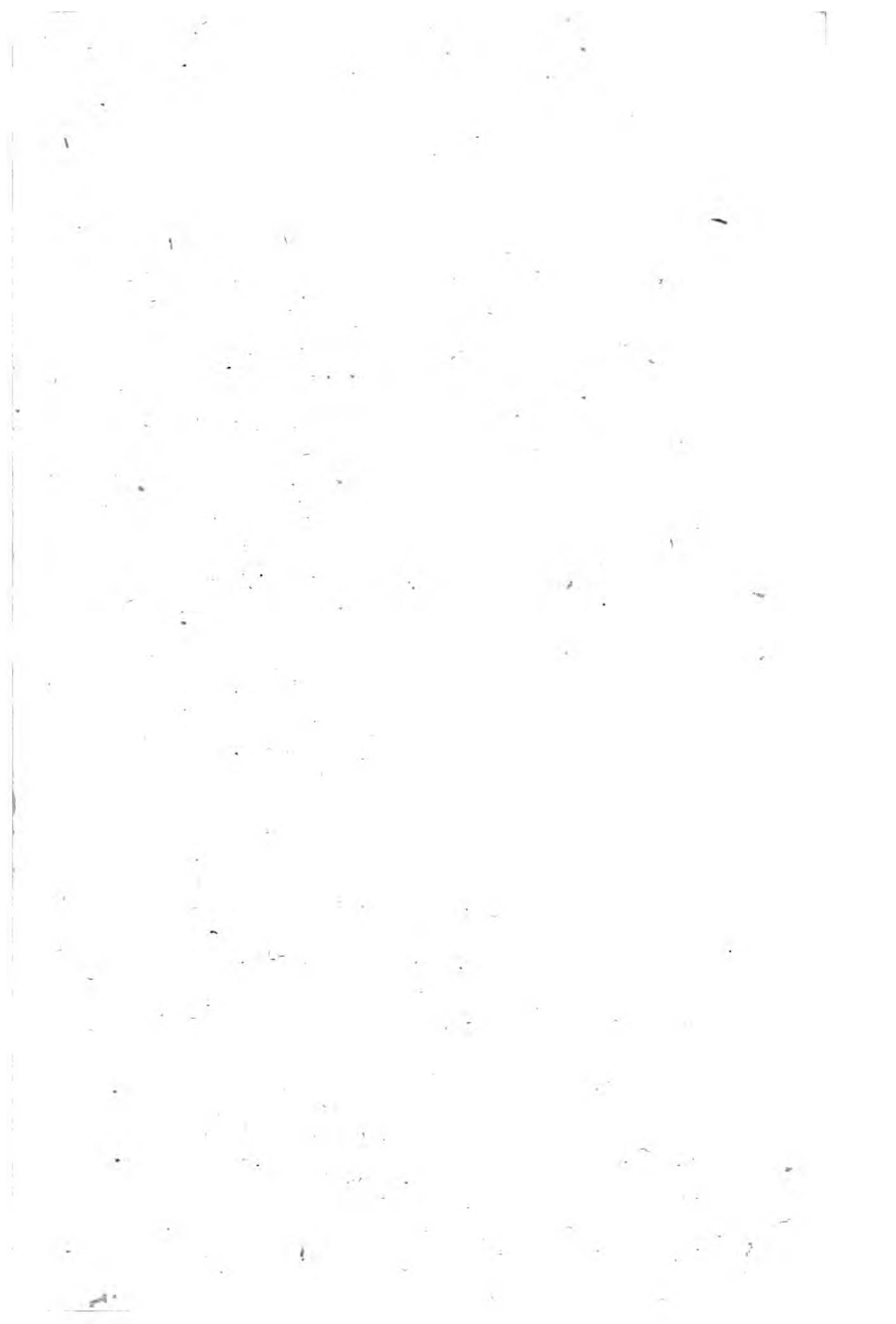
VOLTAIRE ROOM

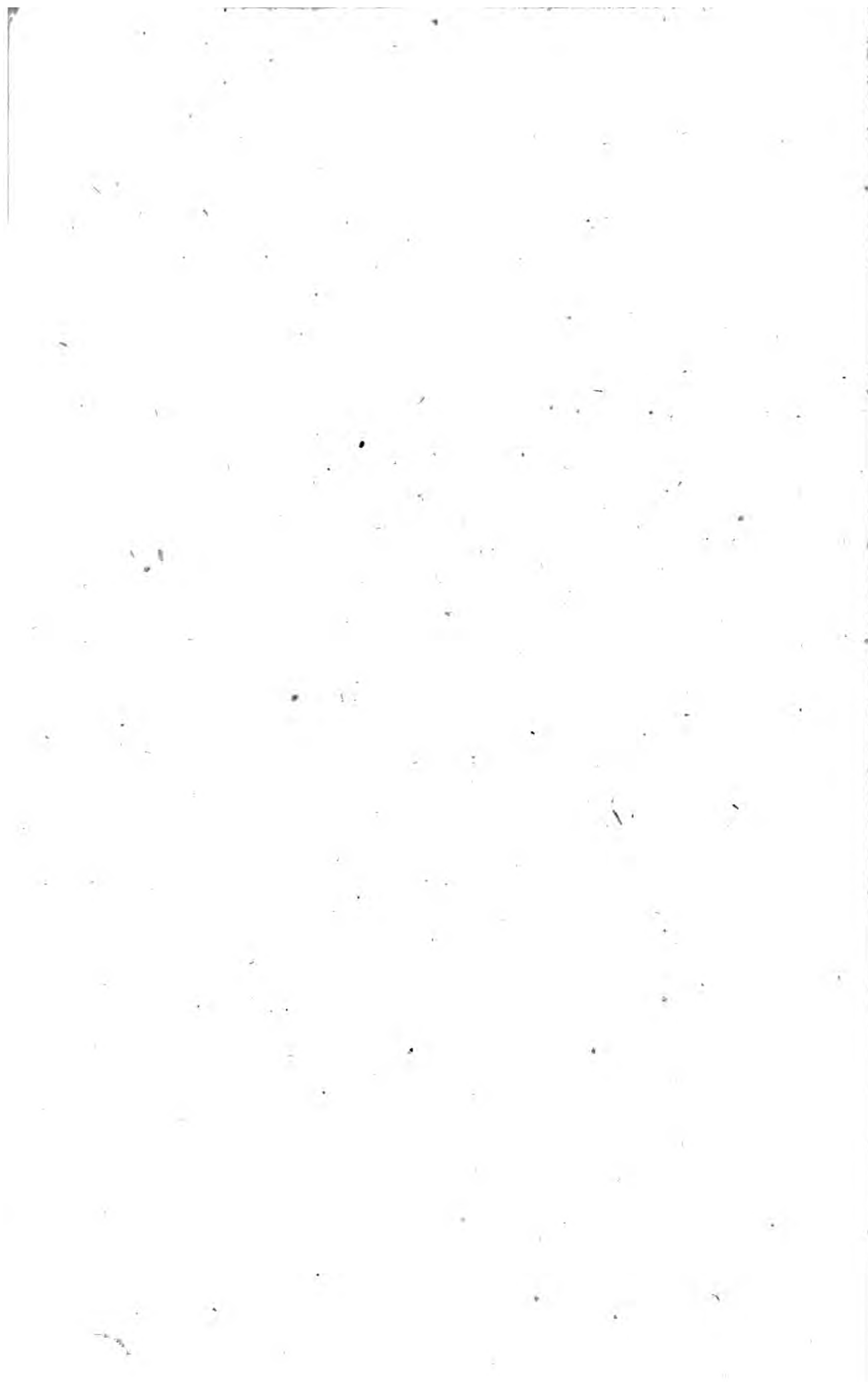


Theodore Besterman gift

VB. CC. 1764 (10)







P. CORNEILLE.

TOME DIXIÈME.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

THÉÂTRE
D E
PIERRE CORNEILLE,
A V E C
DES COMMENTAIRES,
&c. &c. &c.
T O M E D I X I È M E.



M. D C C. L X I V.

THE UNITED STATES OF AMERICA
DEPARTMENT OF THE INTERIOR
BUREAU OF LAND MANAGEMENT

WYOMING

SECTION 1

PLANNED DEVELOPMENT

PLANNED DEVELOPMENT

PLANNED DEVELOPMENT



PLANNED DEVELOPMENT

PLANNED DEVELOPMENT



H. Gravelot inven.
PULCHERIE

il faut encor plus faire . il faut.....Quoi?..... M'epouser.

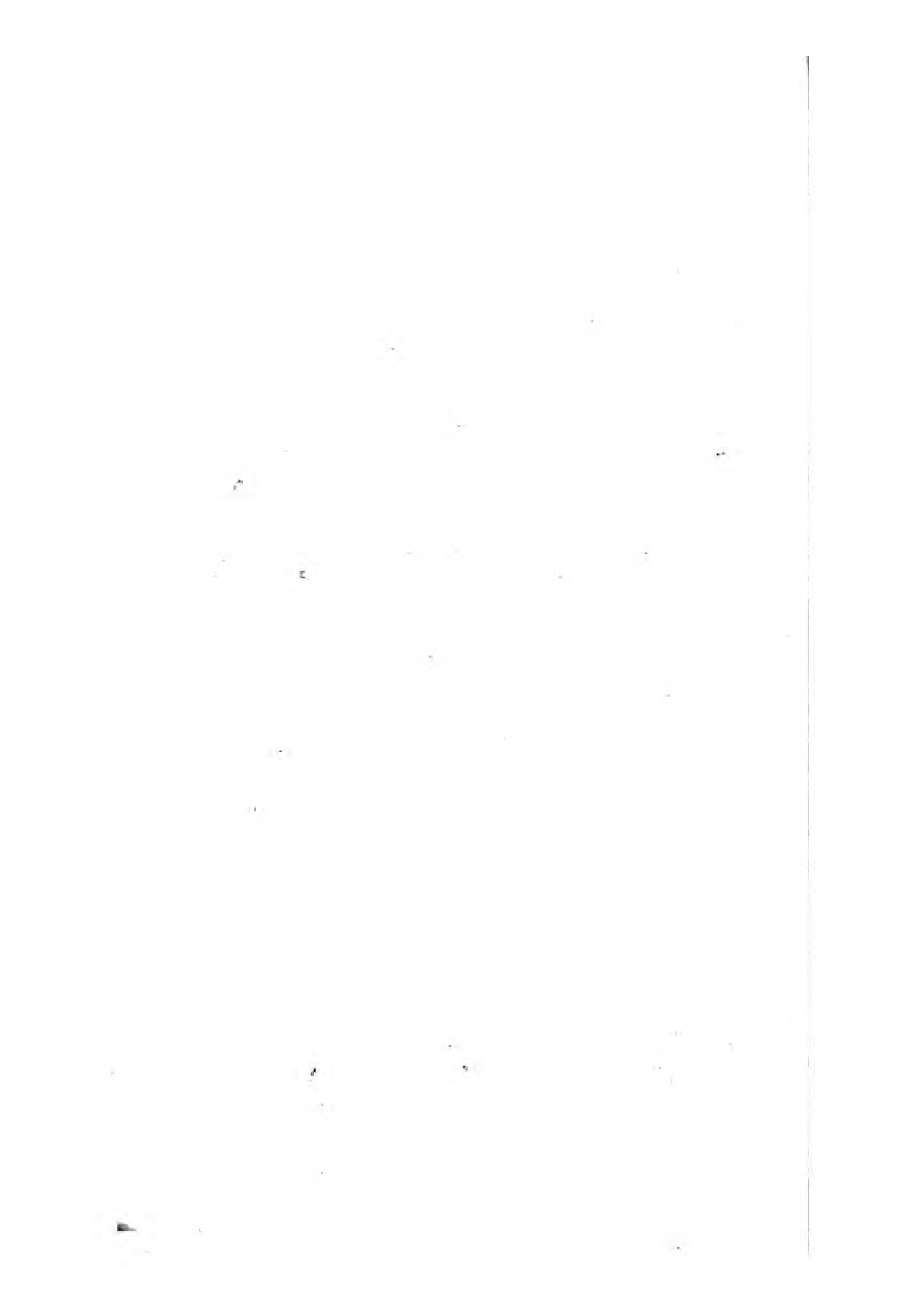
N. Le Mire Sculp.
MARTIAN. PULCHERIE.

PULCHÉRIE,
TRAGÉDIE.

1672.

P. Corneille. Tom. X.

A



P R É F A C E

D E L'É D I T E U R.

DULCHERIE était une fille de l'empereur *Arcadius* & de l'impératrice *Eudoxie*. Elle avait toute l'ambition de sa mère. *Corneille* dit dans son avis au lecteur, que ses talens étaient merveilleux, & que dès l'âge de quinze ans elle empiéta l'empire sur son frère. Il est vrai que ce frère, *Théodose second*, était un homme très-faible, qui fut longtems gouverné par cette sœur impérieuse, plus capable d'intrigues que d'affaires, plus occupée de soutenir son crédit que de défendre l'empire, & n'ayant pour ministres que des esclaves sans courage.

Aussi, ce fut de son tems que les peuples du Nord ravagèrent l'empire Romain. Cette princesse, après la mort de *Théodose le jeune*, épousa un vieux

militaire , auffi peu fait pour gouverner que *Théodofe* ; elle en fit fon premier domestique , fous le nom d'empereur. C'était un homme qui n'avait fû fe conduire ni dans la guerre , ni dans la paix. Il avait été longtems prifonnier de *Genferic* ; & quand il fut fur le trône , il ne fe mêla que des querelles des Eutichéens & des Neftoriens. On fent un mouvement d'indignation quand on lit dans la continuation de l'histoire romaine de *Laurent Echard* , le puérile & honteux éloge de *Pulchérie* & de *Martian*. » *Pulchérie* , dit l'auteur , » dont les vertus avaient » mérité la confiance de tout l'empire , » ofrit la couronne à *Martian* , pourvû » qu'il voulût l'époufer , & qu'il la laiffât fidèle à fon vœu de virginité.

Quelle pitié ! il falait dire , pourvû qu'il la laiffât demeurer fidèle à fon vœu d'ambition & d'avarice : elle avait cinquante ans , & *Martian* foixante & dix.

Il est permis à un poëte d'annoblir ses personages , & de changer l'histoire, surtout l'histoire de ces tems de confusion & de faiblesse. *Corneille* intitula d'abord cette pièce, *tragédie* ; il la présenta aux comédiens , qui refusèrent de la jouer. Ils étaient plus frapés de leurs intérêts que de la réputation de *Corneille* ; il fut obligé de la donner à une mauvaise troupe qui jouait au Marais , & qui ne put se soutenir ; & malheureusement pour *Pulchérie* , on joua *Mithridate* à peu près dans le même tems ; car *Pulchérie* fut représentée les derniers jours de 1672, & *Mithridate* les premiers de 1673.

Fontenelle prétend que son oncle *Corneille* se peignit lui-même avec bien de la force dans le personnage de *Martian*. Voici comme *Martian* parle de lui-même dans la première scène du second acte :

*J'aimais quand j'étais jeune , & ne déplaisais guères :
Quelquefois de soi-même on cherchait à me plaire ;*

*Je pouvais aspirer au cœur le mieux placé ;
 Mais , hélas ! j'étais jeune , & ce tems est passé.
 Le souvenir en tue , & l'on ne l'envisage
 Qu'avec , s'il le faut dire , une espèce de rage.
 On le repousse , on fait cent projets superflus ;
 Le trait qu'on porte au cœur s'enfonce d'autant plus ;
 Et ce feu que de honte on s'obstine à contraindre ,
 Redouble par l'effort qu'on se fait pour l'éteindre.*

Si ces vers d'un vieux berger , plutôt que d'un vieux capitaine , ont paru forts à Fontenelle , ils n'en font pas moins faibles. Enfin Pulchérie épouse Martian. Un Aspar en est tout étonné : *Quoi , dit-il , tout vieil & tout cassé qu'il est ?* Pulchérie répond , *Tout vieil & tout cassé , je l'épouse ; il me plaît ; J'ai mes raisons.*

L'intrigue de la pièce , le stile & le mauvais succès , déterminèrent Corneille à ne donner à cet ouvrage que le titre de *comédie héroïque* ; mais comme il n'y a ni comique , ni héroïsme dans la pièce , il serait difficile de lui donner un nom qui lui convînt.

Ce qui parut le plus beau dans cet ouvrage, fut le commencement.

*Je vous aime , Léon , & n'en fais point mystère.
Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire.
Je vous aime , & non pas de cette folle ardeur ,
Que les yeux éblouis font maîtresse du cœur ;
Non d'un amour conçu par les sens en tumulte ,
A qui l'ame applaudit sans qu'elle se consulte ,
Et qui ne concevant que d'aveugles desirs ,
Languit dans les faveurs , & meurt dans les plaisirs.*

Ces premiers vers en effet sont imposans ; ils sont bien faits ; il n'y a pas une faute contre la langue ; & ils prouvent que *Corneille* aurait pû écrire encor avec force & avec pureté , s'il avait voulu travailler davantage ses ouvrages. Cependant les connaisseurs d'un goût exercé sentiront bien que ce début annonce une pièce froide. Si *Pulchérie* aime ainsi , son amour ne doit guères toucher. On s'aperçoit encor que c'est le poëte qui parle , & non la princesse. C'est un défaut dans lequel *Corneille* tombe toujours. Quelle

princesse débutera jamais par dire que l'amour languit dans les faveurs, & meurt dans les plaisirs ? Quelle idée ces vers ne donnent - ils pas d'une volupté que *Pulchérie* ne doit pas connaître ? De plus, cette *Pulchérie* ne fait ici que répéter ce que *Viriate* a dit dans la tragédie de *Sertorius*,

*Ce ne sont pas les sens que mon amour consulte ,
Il hait des passions l'impétueux tumulte.*

Il y a des beautés de pure déclamation; il y a des beautés de sentiment , qui sont les véritables. Cette pièce tombe dans le même inconvénient qu'*Othon*. Trois personnes se disputent la main de la nièce d'*Othon* ; & ici on voit trois prétendants à *Pulchérie* ; nulle grande intrigue , nul événement considérable , pas un seul personnage auquel on s'intéresse. Il y a quelques beaux vers dans *Othon* , & ce mérite manque à *Pulchérie*. On y parle d'amour de manière à dégouter de cette

passion , s'il était possible. Pourquoi *Corneille* s'obstinait-il à traiter l'amour ? Sa comédie héroïque de *Tite & Bérénice* devait lui apprendre que ce n'était pas à lui de faire parler des amans , ou plutôt qu'il ne devait plus travailler pour le théâtre : *solve senescentem*. Il veut de l'amour dans toutes ses pièces ; & depuis *Polyeucte* ce ne sont que des contrats de mariage où l'on stipule pendant cinq actes les intérêts des parties , ou des raisonnemens alembiqués sur le devoir des vrais amans. A l'égard du stile , tandis qu'il se perfectionnait tous les jours en France, *Corneille* le gâtait de jour en jour. C'est dès la première scène l'habitude à régner , & l'horreur d'en déchoir ; c'est un penchant flateur qui fait des assurances ; ce sont des hauts faits qui portent à grands pas à l'empire. On parle toujours d'amour à cette *Pulchérie* âgée de cinquante ans. *Léon* lui dit,

*Que ses yeux atachés sans relâche à la voir,
Feraient de son amour son unique devoir.*

Corneille se plaint dans une de ses épîtres, des succès de son rival; il finit par dire :

Et la seule tendresse est toujours à la mode.

Oui, la seule tendresse de Racine, la tendresse vraie, touchante, exprimée dans un stile égal à celui du quatrième livre de Virgile, & non pas la tendresse fausse & froide, mal exprimée.

Ce que peu de gens ont remarqué, c'est que Racine, en traitant toujours l'amour, a parfaitement observé ce précepte de Despréaux :

*Qu' Achille aime autrement que Tircis & Philène,
Et que l'amour souvent de remors combatu,
Paraisse une faiblesse, & non une vertu.*

Le rôle de Mithridate est au fonds par lui-même un peu ridicule. Un vieillard jaloux de ses deux enfans, est un vrai personnage de comédie; & la manière

dont il arrache à *Monime* son secret est petite & ignoble ; on l'a déjà dit ailleurs, & rien n'est plus vrai. Mais que ce fonds est enrichi & annobli ! que *Mithridate* sent bien ses fautes ! & qu'il se reproche dignement sa faiblesse !

*Quoi ? des plus chères mains craignant les trahisons ,
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons.
J'ai su par une longue & pénible industrie ,
Des plus mortels venins prévenir la furie.
Ah ! qu'il eût mieux valu, plus sage & plus heureux ,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux ,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années !*

Quand un homme se reproche ses fautes avec tant de force & de noblesse, avec un langage si sublime & si naturel, on les lui pardonne.

C'est ainsi que *Roxane* se dit à elle-même :
*Tu pleures , malheureuse ! ah ! tu devais pleurer ,
Lorsque d'un vain desir à ta perte poussée ,
Tu conçus de le voir la première pensée.*

On ne voit point dans ces excellens

ouvrages , de héros qui porte un beau feu dans son sein , de princesse aimant sa renommée , qui quand elle dit qu'elle aime , est sûre d'être aimée. On n'y fait point un compliment , plus en homme d'esprit qu'en véritable amant ; l'absence aux vrais amans n'y est pas pire que la peste. Un héros n'y dit point , comme dans *Alcibiade* , que quand il a troublé la paix d'un jeune cœur , il a cent fois éprouvé qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé. *Phèdre* , dans son admirable rôle , le chef-d'œuvre de l'esprit humain , & le modèle éternel , mais inimitable , de quiconque voudra jamais écrire en vers ; *Phèdre* se fait plus de reproches que le mari le plus austère ne pourrait lui en faire. C'est ainsi , encore une fois , qu'il faut parler d'amour , ou n'en point parler du tout.

C'est surtout en lisant ce rôle de *Phèdre* , qu'on s'écrie avec *Despréaux* :

Eh ! qui voyant un jour la douleur vertueuse

*De Phèdre , malgré soi perfide , incestueuse ,
D'un si juste travail noblement étonné ,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné ,
Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles ,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles !*

Ces merveilles étaient plus touchantes que pompeuses. Que ceux - là se sont trompés , qui ont dit & répété que *Racine* avait gâté le théâtre par la tendresse , tandis que c'est lui seul qui a épuré ce théâtre , infecté toujours avant lui , & presque toujours après lui , d'amours postiches , froids & ridicules , qui déshonorent les sujets les plus graves de l'antiquité ! Il vaudrait autant se plaindre du quatrième livre de *Virgile* , que de la manière dont *Racine* a traité l'amour. Si on peut condamner en lui quelque chose , c'est de n'avoir pas toujours mis dans cette passion toutes les fureurs tragiques dont elle est susceptible , de ne lui avoir pas donné toute sa violence , de s'être

quelquefois contenté de l'élégance , de n'avoir que touché le cœur , quand il pouvait le déchirer ; d'avoir été faible dans presque tous ses derniers actes. Mais tel qu'il est , je le crois le plus parfait de tous nos poètes. Son art est si difficile , que depuis lui nous n'avons pas vu une seule bonne tragédie. Il y en a eu seulement quelques - unes en très - petit nombre , dans lesquelles les connaisseurs trouvent des beautés ; & avant lui nous n'en avons eu aucune qui fût bien faite du commencement jusqu'à la fin. L'auteur de ce commentaire est d'autant plus en droit d'annoncer cette vérité , que lui - même s'étant exercé dans le genre tragique , n'en a connu que les difficultés , & n'est jamais parvenu à faire un seul ouvrage qu'il ne regardât comme très médiocre.

Non - seulement *Racine* a presque toujours traité l'amour comme une passion

funeste & tragique, dont ceux qui en sont atteints rougissent ; mais *Quinault* même sentit dans ses opéra que c'est ainsi qu'il faut représenter l'amour.

Armide commence par vouloir perdre *Renaud* l'ennemi de sa secte :

*Le vainqueur de Renaud, si quelqu'un le peut être,
Sera digne de moi.*

Elle ne l'aime que malgré elle ; sa fierté en gémit ; elle veut cacher sa faiblesse à toute la terre ; elle appelle la haine à son secours :

*Venez, haine implacable,
Sortez du goufre épouvantable
Où vous faites régner une éternelle horreur.
Sauvez moi de l'amour, rien n'est si redoutable ;
Rendez moi mon courroux, rendez moi ma fureur,
Contre un ennemi trop aimable.*

Il y a même de la morale dans cet opéra. La haine qu'*Armide* a invoquée, lui dit :

*Je ne puis te punir d'une plus rude peine,
Que de t'abandonner pour jamais à l'amour.*

Si-tôt que *Renaud* s'est regardé dans le miroir symbolique qu'on lui présente, il a honte de lui-même ; il s'écrie :

*Ciel , quelle honte de paraître
Dans l'indigne état où je suis !*

Il abandonne sa maîtresse pour son devoir sans balancer. Ces lieux communs de morale lubrique que *Boileau* reproche à *Quinault*, ne sont que dans la bouche des génies séducteurs qui ont contribué à faire tomber *Renaud* dans le piège.

Si on examine les admirables opéra de *Quinault*, *Armide*, *Roland*, *Atis*, *Thésée*, *Amadis*, l'amour y est tragique & funeste. C'est une vérité que peu de critiques ont reconnue, parce que rien n'est si rare que d'examiner. Y a-t-il rien, par exemple, de plus noble & de plus beau que ces vers d'*Amadis* ?

*J'ai choisi la gloire pour guide ;
J'ai prétendu marcher sur les traces d'Alcide.
Heureux , si j'avais évité*

DE L'ÉDITEUR. 17

Le charme trop fatal dont il fut enchanté !

Son cœur n'eut que trop de tendresse.

Je suis tombé dans son malheur ;

J'ai mal imité sa valeur ,

J'imite trop bien sa faiblesse.

Enfin, *Médée* elle-même ne rend-elle pas hommage aux mœurs qu'elle brave dans ces vers si connus ?

Le destin de Médée est d'être criminelle ;

Mais son cœur était né pour aimer la vertu.

Voyez sur *Quinault*, & sur les règles de la tragédie, la Poétique de M. *Marmontel*, ouvrage rempli de goût, de raison, & de science.

On aurait pû placer ces réflexions au-devant de toute autre pièce que *Pulcherie*; mais elles se sont présentées ici, & elles ont distrahit un moment l'auteur des remarques du triste soin de faire réimprimer des pièces que *Corneille* aurait dû oublier, qui n'ôtent rien aux grandes beautés de ses ouvrages, mais qu'enfin il est difficile de pouvoir lire.

A U L E C T E U R .

ULCHÉRIE , fille de l'empereur Arcadius , & sœur du jeune Théodose , a été une princesse très illustre , & dont les talens étaient merveilleux. Tous les historiens en conviennent. Dès l'âge de quinze ans elle empiéta le gouvernement sur son frère , dont elle avait reconnu la faiblesse , & s'y conserva tant qu'il vécut , à la réserve d'environ une année de disgrâce , qu'elle passa loin de la cour , & qui coûta cher à ceux qui l'avaient réduite à s'en éloigner. Après la mort de ce prince , ne pouvant retenir l'autorité souveraine en sa personne , ni se résoudre à la quitter , elle proposa son mariage à Martian , à la charge qu'il lui permettrait de garder sa virginité , qu'elle avait vouée , & consacrée à Dieu. Comme il était déjà assez avancé dans la vieillesse , il accepta la condition aisément , & elle le nomma pour empereur au sénat , qui ne voulut , ou n'osa l'en dire. Elle passait alors cinquante ans , & mourut deux ans après. Martian en régna sept , & eut pour successeur Léon , que ses excellentes qualités firent surnommer le grand. Le patrice

Aspar le servit à monter au trône , & lui demanda pour récompense l'association à cet empire , qu'il lui avait fait obtenir. Le refus de Léon le fit conspirer contre ce maître qu'il s'était choisi ; la conspiration fut découverte , & Léon s'en défit. Voilà ce que m'a prêté l'histoire. Je ne veux point prévenir votre jugement sur ce que j'y ai changé , ou ajouté , & me contenterai de dire que bien que cette pièce ait été reléguée dans un lieu où on ne voulait plus se souvenir qu'il y eût un théâtre , bien qu'elle ait passé par des bouches pour qui on n'était prévenu d'aucune estime , bien que ses principaux caractères soient contre le goût du tems , elle n'a pas laissé de peupler le désert , de mettre en crédit des acteurs , dont on ne connaissait pas le mérite , & de faire voir qu'on n'a pas toujours besoin de s'affujettir aux entêtemens du siècle , pour se faire écouter sur la scène. J'aurai de quoi me satisfaire , si cet ouvrage est aussi heureux à la lecture qu'il l'a été à la représentation , & si j'ose ne vous dissimuler rien , je me flate assez pour l'espérer.

A C T E U R S.

PULCHÉRIE, impératrice d'Orient.

MARTIAN, vieux sénateur, ministre d'état
sous Théodose le jeune.

LÉON, amant de Pulchérie.

ASPAR, amant d'Irène.

IRÈNE, sœur de Léon.

JUSTINE, fille de Martian.

*La scène est à Constantinople, dans le palais
impérial.*

PULCHÉRIE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PULCHÉRIE, LÉON.

PULCHÉRIE.

JE vous aime, Léon, & n'en fais point mystère.
Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille
taire.

Je vous aime, & non pas de cette folle ardeur
Que les yeux éblouis font maîtresse du cœur,
Non d'un amour conçu par les sens en tumulte,
A qui l'ame applaudit sans qu'elle se consulte,
Et qui ne concevant que d'aveugles desirs,
Languit dans les faveurs, & meurt dans les plaisirs.
Ma passion pour vous généreuse & solide
A la vertu pour ame, & la raison pour guide,
La gloire pour objet, & veut sous votre loi
Mettre en ce jour illustre, & l'univers, & moi.

Mon ayeul Théodose , Arcadius mon père ,
 Cet empire quinze ans gouverné pour un frère ,
 L'habitude à régner , & l'horreur d'en déchoir ,
 Voulaient dans un mari trouver même pouvoir.
 Je vous en ai crû digne , & dans ces espérances
 Dont un penchant flateur m'a fait des assurances ,
 De tout ce que sur vous j'ai fait tomber d'emplois
 Aucun n'a démenti l'atente de mon choix.

Vos hauts faits à grands pas nous portaient à l'em-
 pire :

J'avais réduit mon frère à ne m'en point dédire ;
 Il vous y donnait part , & j'étais toute à vous ;
 Mais ce malheureux prince est mort trop tôt pour
 nous.

L'empire est à donner , & le sénat s'affemle
 Pour choisir une tête à ce grand corps qui tremble ,
 Et dont les Huns , les Gots , les Vandales , les
 Francs ,

Bouleverfent la masse , & déchirent les flancs.

Je vois de tous côtés des partis & des ligue ;
 Chacun s'entre-mefure , & forme fes intrigues ;
 Procope , Gratian , Aréobinde , Aspar ,
 Vous peuvent enlever ce grand nom de Céfár ;
 Ils ont tous du mérite , & ce dernier s'affure
 Qu'on fe fouvient encor de fon père Ardabure ,

Qui terrassant Mitrane en combat singulier ,
 Nous acquit sur la Perse un avantage entier ;
 Et rassurant par-là nos aigles allarmées ,
 Termina seul la guerre aux yeux des deux armées.

Mes souhaits , mon crédit , mes amis sont pour
 vous ;

Mais à moins de ce rang , plus d'amour , point d'é-
 poux :

Il faut , quelque douceur que cet amour propose ,
 Le trône , ou la retraite au sang de Théodose ;
 Et si par le succès mes desseins sont trahis ,
 Je m'exile en Judée auprès d'Athénaïs.

L É O N.

Je vous suivrais , madame , & du moins sans om-
 brage

De ce que mes rivaux ont sur moi d'avantage.
 Si vous ne m'y faisiez quelque destin plus doux ,
 J'y mourrais de douleur d'être indigne de vous ,
 J'y mourrais à vos yeux en adorant vos charmes :
 Peut-être effuieriez-vous quelqu'une de mes larmes ;
 Peut être ce grand cœur , qui n'ose s'attendrir ,
 S'y défendrait si mal de mon dernier soupir ,
 Qu'un éclat imprévû de douleur & de flame
 Malgré vous à son tour voudrait suivre mon ame.
 La mort qui finirait à vos yeux mes ennuis

Aurait plus de douceur que l'état où je suis :
 Vous m'aimez; mais, hélas ! quel amour est le vôtre,
 Qui s'apprête peut-être à pencher vers un autre ?
 Que servent ces desirs qui n'auront point d'effet,
 Si votre illustre orgueil ne se voit satisfait ?
 Et que peut cet amour dont vous êtes maîtresse,
 Cet amour dont le trône a toute la tendresse,
 Esclave ambitieux du suprême degré,
 D'un titre qui l'alume & l'éteint à son gré ?
 Ah ! ce n'est point par-là que je vous considère :
 Dans le plus triste exil vous me seriez plus chère,
 Là, mes yeux sans relâche attachés à vous voir,
 Feraient de mon amour mon unique devoir ;
 Et mes soins réunis à ce noble esclavage,
 Sauraient de chaque instant vous rendre un plein
 hommage.

Pour être heureux amant faut-il que l'univers
 Ait place dans un cœur qui ne veut que vos fers ;
 Que les plus dignes soins d'une flamme si pure
 Deviennent partagés à toute la nature ?
 Ah, que mon cœur, madame, a lieu d'être alarmé ;
 Si sans être empereur je ne suis plus aimé !

P U L C H É R I E.

Vous le ferez toujours, mais une ame bien née
 Ne confond pas toujours l'amour & l'hymenée.

L'amour entre deux cœurs ne veut que les unir ;
L'hyménée a de plus leur gloire à soutenir ;
Et je vous l'avouerai , pour les plus belles vies
L'orgueil de la naissance a bien des tyrannies.
Souvent les beaux desirs n'y fervent qu'à gêner :
Ce qu'on se doit combat ce qu'on se veut donner :
L'amour gémit en vain sous ce devoir sévère.
Ah , si je n'avais eu qu'un sénateur pour père !
Mais mon sang dans mon sexe a mis les plus grands
cœurs.

Eudoxe & Placidie ont eu des empereurs.
Je n'ose leur céder en grandeur de courage ;
Et malgré mon amour je veux même partage :
Je pense en être sûre , & tremble toutefois ,
Quand je vois mon bonheur dépendre d'une voix.

L É O N .

Qu'avez-vous à trembler ? Quelque empereur qu'on
nomme ,
Vous aurez votre amant , ou du moins un grand
homme ,
Dont le nom adoré du peuple , & de la cour ,
Soutiendra votre gloire , & vaincra votre amour.
Procopé , Aréobinde , Aspar & leurs semblables ,
Parés de ce grand nom vous deviendront aimables ;
Et l'éclat de ce rang qui fait tant de jaloux ,

En eux , ainsi qu'en moi , fera charmant pour vous

P U L C H É R I E.

Que vous m'êtes cruel , que vous m'êtes injuste ,
D'atacher tout mon cœur au seul titre d'auguste !

Quoi que de ma naissance exige la fierté ,

Vous seul ferez ma joie , & ma félicité.

De tout autre empereur la grandeur odieuse . . .

L É O N.

Mais vous l'épouserez , heureuse , ou malheureuse ?

P U L C H É R I E.

Ne me pressez point tant , & croyez avec moi

Qu'un choix si glorieux vous donnera ma foi ,

Ou que , si le sénat à nos vœux est contraire ,

Le ciel m'inspirera ce que je devrai faire.

L É O N.

Il vous inspirera quelque sage douleur ,

Qui n'aura qu'un soupir à perdre en ma faveur.

Oui , de si grands rivaux...

P U L C H É R I E.

Ils ont tous des maîtresses.

L É O N.

Le trône met une ame au-dessus des tendresses.

Quand du grand Théodose on aura pris le rang ,

Il y faudra placer les restes de son sang :

Il voudra , ce rival , qui que l'on puisse élire ,

S'affurer par l'hymen de vos droits à l'empire.
 S'il a pû faire ailleurs quelque ofre de sa foi,
 C'est qu'il a crû ce cœur trop prévenu pour moi :
 Mais se voyant au trône , & moi dans la poussière ,
 Il se promettra tout de votre humeur altière ;
 Et s'il met à vos pieds ce charme de vos yeux ,
 Il deviendra l'objet que vous verrez le mieux.

P U L C H É R I E.

Vous pouriez un peu loin pousser ma patience ;
 Seigneur , j'ai l'ame fière , & tant de prévoyance
 Demande à la souffrir encor plus de bonté
 Que vous ne m'avez vû jusqu'ici de fierté.
 Je ne condamne point ce que l'amour inspire ;
 Mais enfin on peut craindre , & ne le point tant dire.
 Je n'en tiendrai pas moins tout ce que j'ai promis.
 Vous avez mes souhaits , vous aurez mes amis ;
 De ceux de Martian vous aurez le suffrage ;
 Il a , tout vieux qu'il est , plus de vertu que d'âge ;
 Et s'il brigait pour lui , ses glorieux travaux
 Donneraient fort à craindre à vos plus grands rivaux.

L É O N.

Notre empire , il est vrai , n'a point de plus grand
 homme.
 Séparez vous du rang , madame , & je le nomme.
 S'il me peut enlever celui de souverain ,

Du moins je ne crains pas qu'il m'ôte votre main ;
Ses vertus le pourraient , mais je vois sa vieillesse.

P U L C H É R I E.

Quoi qu'il en soit , pour vous ma bonté l'intéresse ;
Il s'est plû sous mon frère à dépendre de moi ,
Et je me viens encor assurer de sa foi.

Je vois entrer Irène , Aspar la trouve belle ,
Faites agir pour vous l'amour qu'il a pour elle ;
Et comme en ce dessein rien n'est à négliger ,
Voyez ce qu'une sœur vous pourra ménager.

S C E N E II.

PULCHÉRIE, LÉON, IRÈNE.

P U L C H É R I E.

M'Aidez-vous , Irène , à couronner un frère ?

I R È N E.

Un si faible secours vous est peu nécessaire ,
Madame , & le sénat. . . .

P U L C H É R I E.

N'en agissez pas moins.

Joignez vos vœux aux miens , & vos soins à mes
soins ;

Et montrons ce que peut en cette conjoncture

Un amour secondé de ceux de la nature.
Je vous laisse y penser.

S C E N E III.

L É O N , I R É N E .

I R É N E .

Vous ne me dites rien,
Seigneur, attendez-vous que j'ouvre l'entretien ?

L É O N .

A dire vrai, ma sœur, je ne fais que vous dire.
Aspar m'aime, il vous aime, il y va de l'empire ;
Et s'il faut qu'entre nous on balance aujourd'hui,
La princesse est pour moi, le mérite est pour lui.
Vouloir qu'en ma faveur à ce grade il renonce,
C'est faire une prière indigne de réponse ;
Et de son amitié je ne puis l'exiger,
Sans vous voler un bien qu'il vous doit partager.

C'est là ce qui me force à garder le silence :
Je me répons pour vous à tout ce que je pense ;
Et puisque j'ai souffert qu'il ait tout votre cœur,
Je dois souffrir aussi vos soins pour sa grandeur.

I R É N E .

J'ignore encor quel fruit je pourrais en attendre.

Pour le trône , il est sûr qu'il a droit d'y prétendre ;
 Sur vous , & sur tout autre il le peut emporter ;
 Mais qu'il m'y donne part , c'est dont j'ose douter.
 Il m'aime en aparence , en effet il m'amuse :
 Jamais pour votre hymen il ne manque d'excuse ,
 Et vous aime à tel point , que si vous l'en croyez ,
 Il ne peut être heureux , que vous ne le foyez.
 Non que votre bonheur fortement l'intéresse ;
 Mais sachant quel amour a pour vous la princesse ,
 Il veut voir quel succès aura son grand dessein ,
 Pour ne point m'épouser qu'en sœur de souverain.
 Ainsi depuis deux ans vous voyez qu'il difère :
 Du reste , à Pulchérie il prend grand soin de plaire ;
 Avec exactitude il fuit toutes ses loix ;
 Et dans ce que sous lui vous avez eu d'emplois ,
 Votre tête au péril à toute heure exposée
 M'a pour vous & pour moi presque défabusée.
 La gloire d'un ami , la haine d'un rival ,
 La hazardaient peut-être avec un soin égal.
 Le tems est arrivé qu'il faut qu'il se déclare ,
 Et de son amitié l'effort sera bien rare ,
 Si mis à cette épreuve , ambitieux qu'il est ,
 Il cherche à vous servir contre son intérêt.
 Peut-être il promettra , mais quoi qu'il vous pro-
 mette ,

N'en ayons pas , feigneur , l'ame moins inquiète :
 Son ardeur trouvera pour vous si peu d'apui ,
 Qu'on le fera lui-même empereur malgré lui ;
 Et lors , en ma faveur quoi que l'amour opose ,
 Il faudra faire grace au sang de Théodose ;
 Et le sénat voudra qu'il prenne d'autres yeux ,
 Pour mettre la princesse au rang de ses ayeux.

Son cœur suivra le sceptre en quelque main qu'il
 brille ;

Si Martian l'obtient , il aimera sa fille ;
 Et l'amitié du frère , & l'amour de la sœur ,
 Céderont à l'espoir de s'en voir successeur.
 En un mot , ma fortune est encor fort douteuse :
 Si vous n'êtes heureux , je ne puis être heureuse ;
 Et je n'ai plus d'amant , non plus que vous d'ami ,
 A moins que dans le trône il vous voye affermi.

L É O N.

Vous présumez bien mal d'un héros qui vous aime.

I R É N E.

Je pense le connaître à l'égal de moi-même ;
 Mais croyez moi , feigneur , & l'empire est à vous.

L É O N.

Ma sœur !

I R É N E.

Oui , vous l'aurez malgré lui , malgré tous.

L É O N.

N'y perdons aucun tems. Hâtez vous de m'inf-
truire ,

Hâtez vous de m'ouvrir la route à m'y conduire ;

Et si votre bonheur peut dépendre du mien. . .

I R É N E.

Apprenez le secret de ne hasarder rien.

N'agissez point pour vous , il s'en offre trop d'au-
tres ,

De qui les actions brillent plus que les vôtres ,

Que leurs emplois plus hauts ont mis en plus d'éclat ;

Et qui , s'il faut tout dire , ont plus servi l'état.

Vous les passez peut-être en grandeur de courage ,

Mais il vous a manqué l'ocasion , & l'âge ;

Vous n'avez commandé que sous des généraux ;

Et n'êtes pas encor du poids de vos rivaux.

Proposez la princesse , elle a des avantages

Que vous verrez sur l'heure unir tous les suffrages ;

Tant qu'a vécu son frère , elle a régné pour lui ;

Ses ordres de l'empire ont été tout l'apui.

On vit depuis quinze ans sous son obéissance ;

Faites qu'on la maintienne en sa toute-puissance ;

Qu'à ce prix le sénat lui demande un époux ;

Son choix tombera-t-il sur un autre que vous ?

Voudrait-elle de vous une action plus belle ,

Qu'un

Qu'un respect amoureux qui veut tenir tout d'elle !
L'amour en deviendra plus fort qu'auparavant ;
Et vous vous servirez vous-même en la servant.

L É O N.

Ah , que c'est me donner un conseil salutaire !
A-t-on jamais vû sœur qui servît mieux un frère ?
Martian avec joie embrassera l'avis ;
A peine parle-t-il , que les siens font suivis ;
Et puisqu'à la princesse il a promis un zèle
A tout oser pour moi sur l'ordre qu'il a d'elle ,
Comme sa créature , il fera hautement
Bien plus en sa faveur , qu'en faveur d'un amant.

I R É N E.

Pour peu qu'il vous apuie , allez , l'affaire est sûre.

L É O N.

Aspar vient , faites lui , ma sœur , quelque ouverture ,
Voyez . . .

I R É N E.

C'est un esprit qu'il faut mieux ménager :
Nous découvrir à lui , c'est tout mettre en danger :
Il est ambitieux , adroit , & d'un mérite . . .

SCENE IV.

ASPAR, LÉON, IRÉNE.

LÉON à *Aspar*.

VOus me pardonnez bien , seigneur , si je vous
quite :

C'est suplér assez à ce que je vous doi ,
Que vous laisser ma sœur qui vous plaît plus que
moi.

A S P A R.

Vous m'obligez , seigneur , mais en cette ocurrence
J'ai besoin avec vous d'un peu de conférence.

Du fort de l'univers nous allons décider.
L'affaire vous regarde , & peut me regarder ;
Et si tous mes amis ne s'unissent aux vôtres ,
Nos partis divisés pourront céder à d'autres.

Agissons de concert , & sans être jaloux ,
En ce grand coup d'état, vous de moi , moi de vous,
Jurons nous que des deux qui que l'on puisse élire ,
Fera de son ami son collègue à l'empire ;
Et pour nous l'affurer , voyons sur qui des deux
Il est plus à propos de jeter tant de vœux ;
Quel nom ferait plus propre à s'atirer le reste ?
Pour moi , j'y suis tout prêt , & dès ici j'ateste . . .

L É O N.

Votre nom pour ce choix est plus fort que le mien ;
Et je n'ose douter que vous n'en usiez bien.

Je craindrais de tout autre un dangereux partage ,
Mais de vous , je n'ai pas , seigneur , le moindre
ombrage ;

Et l'amitié voudrait vous en donner ma foi ;
Mais c'est à la princesse à disposer de moi ,
Je ne puis que par elle , & n'ose rien sans elle.

A S P A R.

Certes , s'il faut choisir l'amant le plus fidelle ,
Vous l'allez emporter sur tous sans contredit ;
Mais ce n'est pas , seigneur , le point dont il s'agit ;
Le plus flatteur effort de la galanterie
Ne peut. . .

L É O N.

Que voulez-vous ? J'adore Pulchérie ;
Et n'ayant rien d'ailleurs par où la mériter ,
J'espère en ce doux titre , & j'aime à le porter.

A S P A R.

Mais il y va du trône , & non d'une maîtresse.

L É O N.

Je vais faire , seigneur , votre offre à la princesse ,
Elle fait mieux que moi les besoins de l'état.
Adieu , je vous dirai sa réponse au sénat.

S C E N E V.

A S P A R , I R É N E.

I R É N E.

IL a beaucoup d'amour.

A S P A R.

Oui, madame, & j'avoue
 Qu'avec quelque raison la princesse s'en loue :
 Mais j'aurais souhaité qu'en cette occasion
 L'amour concertât mieux avec l'ambition ;
 Et que son amitié s'en laissant moins séduire ,
 Ne nous exposât point à nous entre-détruire.
 Vous voyez qu'avec lui j'ai voulu m'acorder :
 M'aimeriez-vous encor si j'osais lui céder ,
 Moi, qui dois d'autant plus mes soins à ma fortune,
 Que l'amour entre nous la doit rendre comune ?

I R É N E.

Seigneur, lorsque le mien vous a donné mon cœur,
 Je n'ai point prétendu la main d'un empereur :
 Vous pouviez être heureux sans m'apporter ce titre :
 Mais du sort de Léon Pulchérie est l'arbitre ;
 Et l'orgueil de son sang avec quelque raison
 Ne peut souffrir d'époux à moins de ce grand nom.
 Avant que ce cher frère épouse la princesse,

Il faut que le pouvoir s'unisse à la tendresse ,
 Et que le plus haut rang mette en leur plus beau jour
 La grandeur du mérite , & l'excès de l'amour.
 M'aimeriez-vous assez pour n'être point contraire
 A l'unique moyen de rendre heureux ce frère ,
 Vous , qui dans votre amour avez pû sans ennui
 Vous défendre de l'être un moment avant lui ,
 Et qui mériteriez qu'on vous fît mieux connaître
 Que s'il ne le devient , vous aurez peine à l'être.

A S P A R.

C'est aller un peu vite , & bien-tôt m'insulter
 En sœur de souverain qui cherche à me quitter.
 Je vous aime , & jamais une ardeur plus sincère...

I R É N E.

Seigneur , est-ce m'aimer que de perdre mon frère ?

A S P A R.

Voulez-vous que pour lui je me perde d'honneur ?
 Est-ce m'aimer , que mettre à ce prix mon bonheur ?
 Moi , qu'on a vû forcer trois camps , & vingt mu-
 railles ,
 Moi , qui depuis dix ans ai gagné sept batailles ,
 N'ai-je aquis tant de nom , que pour prendre la loi
 De qui n'a commandé que sous Procope , ou moi ,
 Que pour m'en faire un maître , & m'attacher moi-
 même

Un joug honteux au front au lieu d'un diadême ?

I R É N E.

Je suis plus raisonnable , & ne demande pas
 Qu'en faveur d'un ami vous descendiez si bas.
 Pylade pour Oreste aurait fait davantage ,
 Mais de pareils efforts ne sont plus en usage ;
 Un grand cœur les dédaigne , & le siècle a changé ;
 A s'aimer de plus près on se croit obligé ;
 Et des vertus du tems l'ame persuadée
 Hait de ces vieux héros la surprenante idée.

A S P A R.

Il y va de ma gloire , & les siècles passés. . .

I R É N E.

Elle n'est pas, feigneur , peut-être où vous pensez.
 Et quoi qu'un juste espoir ose vous faire croire ,
 S'exposer au refus , c'est hazarder sa gloire.
 La princesse peut tout , ou du moins plus que vous :
 Vous vous attirerez sa haine & son couroux.
 Son amour l'intéresse , & son ame hautaine. . .

A S P A R.

Qu'on me fasse empereur , & je crains peu sa haine.

I R É N E.

Mais s'il faut qu'à vos yeux un autre préféré
 Monte en dépit de vous à ce rang adoré ,
 Quel déplaisir ! quel trouble ! & quelle ignominie

Laissera pour jamais votre gloire ternie !
 Non , seigneur , croyez moi , n'allez point au sénat ;
 De vos hauts faits pour vous laissez parler l'éclat.
 Qu'il fera glorieux que sans briguer personne
 Ils fassent à vos pieds apporter la couronne ,
 Que votre seul mérite emporte ce grand choix ,
 Sans que votre présence ait mendié de voix !
 Si Procope , ou Léon , ou Martian l'emporte ,
 Vous n'aurez jamais eu d'ambition si forte ;
 Et vous désavouerez tous ceux de vos amis ,
 Dont la chaleur pour vous se fera trop permis.

A S P A R.

A ces hauts sentimens s'il me falait répondre ,
 J'aurais peine , madame , à ne me point confondre.
 J'y vois beaucoup d'esprit , j'y trouve encor plus
 d'art ;
 Et ce que j'en puis dire à la hâte , & sans fard ,
 Dans ces grands intérêts vous montrer si savante ,
 C'est être bonne sœur , & dangereuse amante.
 L'heure me presse , adieu. J'ai des amis à voir ,
 Qui sauront acorder ma gloire & mon devoir.
 Le ciel me prêtera par eux quelque lumière
 A mettre l'un & l'autre en assurance entière ,
 Et répondre avec joie à tout ce que je doi
 A vous , à ce cher frère , à la princesse , à moi.

C iiij

I R É N E *seule.*

Perfide , tu n'es pas encor où tu te penfes.
J'ai pénétré ton cœur , j'ai vû tes espérances ;
De ton amour pour moi je vois l'illusion ;
Mais tu n'en fortiras qu'à ta confusion.

Fin du premier acte.

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

M A R T I A N , J U S T I N E .

J U S T I N E .

NOTRE illustre princesse est donc impératrice ,
Seigneur ?

M A R T I A N .

A ses vertus on a rendu justice.

Léon l'a proposée , & quand je l'ai suivi ,
J'en ai vû le sénat au dernier point ravi.
Il a réduit soudain toutes ses voix en une ,
Et s'est débarassé de la foule importune ,
Du turbulent espoir de tant de concurrens ,
Que la soif de régner avait mis sur les rangs.

J U S T I N E .

Ainsi voilà Léon assuré de l'empire.

M A R T I A N .

Le sénat , je l'avoue , avait peine à l'élire ;
Et contre les grands noms de ses compétiteurs
Sa jeunesse eût trouvé d'assez froids protecteurs :
Non qu'il n'ait du mérite, & que son grand courage

Ne se pût tout promettre avec un peu plus d'âge.
 On n'a point vû si-tôt tant de rares exploits :
 Mais , & l'expérience , & les premiers emplois,
 Le titre éblouissant de général d'armée,
 Tout ce qui peut enfin grossir la renommée ,
 Tout cela veut du tems , & l'amour aujourd'hui
 Va faire ce qu'un jour son nom ferait pour lui.

J U S T I N E.

Hélas , seigneur !

M A R T I A N.

Hélas , ma fille ! quel mystère
 T'oblige à soupirer de ce que dit un père ?

J U S T I N E.

L'image de l'empire en de si jeunes mains
 M'a tiré ce soupir pour l'état que je plains.

M A R T I A N.

Pour l'intérêt public rarement on soupire ,
 Si quelque ennui secret n'y mêle son martyre :
 L'un se cache sous l'autre , & fait un faux éclat ,
 Et jamais à ton âge on ne plaint l'état.

J U S T I N E.

A mon âge un soupir semble dire qu'on aime ;
 Cependant vous avez soupiré tout de même ,
 Seigneur , & si j'osais vous le dire à mon tour . . .

M A R T I A N.

Ce n'est point à mon âge à soupirer d'amour ,
 Je le fais , mais enfin chacun a sa faiblesse.
 Aimerais-tu Léon ?

J U S T I N É.

Aimez-vous la princesse ?

M A R T I A N.

Oublie en ma faveur que tu l'as deviné ,
 Et démens un soupçon qu'un soupir t'a donné.
 L'amour en mes pareils n'est jamais excusable ;
 Pour peu qu'on s'examine , on s'en tient méprisable ,
 On s'en hait , & ce mal qu'on n'ose découvrir ,
 Fait encor plus de peine à cacher , qu'à souffrir.
 Mais t'en faire l'aveu , c'est n'en faire à personne ;
 La part que le respect , que l'amitié t'y donne ,
 Et tout ce que le sang en attire sur toi ,
 T'imposent de le taire une éternelle loi.

J'aime , & depuis dix ans ma flame & mon silence
 Font à mon triste cœur égale violence :
 J'écoute la raison , j'en goûte les avis ,
 Et les plus écoutés font les plus mal suivis.
 Cent fois en moins d'un jour je guéris & retombe ,
 Cent fois je me révolte , & cent fois je succombe ,
 Tant ce calme forcé que j'étudie en vain
 Près d'un si rare objet s'évanouit soudain.

J U S T I N E.

Mais pourquoi lui donner vous-même la couronne ?
Quant à son cher Léon c'est donner sa personne.

M A R T I A N.

Apprens que dans un âge usé comme le mien ,
Qui n'ose souhaiter , ni même accepter rien ,
L'amour hors d'intérêt s'attache à ce qu'il aime ,
Et n'osant rien pour soi , le sert contre soi-même.

J U S T I N E.

N'ayant rien prétendu , de quoi soupirez-vous ?

M A R T I A N.

Pour ne prétendre rien on n'est pas moins jaloux ;
Et ces desirs , qu'éteint le déclin de la vie ;
N'empêchent pas de voir avec un œil d'envie ,
Quand on est d'un mérite à pouvoir faire honneur ,
Et qu'il faut qu'un autre âge emporte le bonheur.
Que le moindre retour vers nos belles années
Jette alors d'amertume en nos âmes gênées !
Que n'ai-je vû le jour quelques lustres plus tard ,
Disais-je , en ses bontés peut-être aurais-je part ,
Si le ciel n'oposait auprès de la princesse
A l'excès de l'amour le manque de jeunesse.
De tant & tant de cœurs qu'il force à l'adorer ,
Devais-je être le seul qui ne pût espérer ?
J'aimais quand j'étais jeune , & ne déplaisais
guère :

Quelquefois de foi-même on cherchait à me plaire ;
Je pouvais aspirer au cœur le mieux placé ;
Mais, hélas ! j'étais jeune , & ce tems est passé.
Le souvenir en tue , & l'on ne l'envisage
Qu'avec , s'il le faut dire , une espèce de rage.
On le repousse , on fait cent projets superflus ,
Le trait qu'on porte au cœur s'enfonce d'autant plus ;
Et ce feu que de honte on s'obstine à contraindre ,
Redouble par l'effort qu'on se fait pour l'éteindre.

J U S T I N E.

Infruit que vous étiez des maux que fait l'amour ,
Vous en pouviez , seigneur , empêcher le retour ,
Contre toute sa ruse être mieux sur vos gardes.

M A R T I A N.

Et l'ai-je regardé , comme tu le regardes ,
Moi qui me figurais que ma caducité
Près de la beauté même était en sûreté ?
Je m'atachais sans crainte à servir la princesse ,
Fier de mes cheveux blancs , & fort de ma faiblesse ;
Et quand je ne pensais qu'à remplir mon devoir ,
Je devenais amant sans m'en apercevoir.
Mon ame de ce feu nonchalamment saisie
Ne l'a point reconnu que par ma jalousie :
Tout ce qui l'aprochait voulait me l'enlever ,
Tout ce qui lui parlait cherchait à m'en priver ;

Je tremblais qu'à leurs yeux elle ne fût trop belle ;
 Je les haïssais tous comme plus dignes d'elle ;
 Et ne pouvais souffrir qu'on s'enrichit d'un bien ,
 Que j'enviais à tous , fans y prétendre rien.

Quel fuplice d'aimer un objet adorable ,
 Et de tant de rivaux fe voir le moins aimable !
 D'aimer plus qu'eux ensemble , & n'ofer de fes
 feux ,
 Quelques ardens qu'ils foient , fe promettre autant
 qu'eux !

On aurait deviné mon amour par ma peine ,
 Si la peur que j'en eus n'avait fui tant de gêne ;
 L'augufte Pulchérie avait beau me ravir ,
 J'atendais à la voir qu'il la falût fervir.
 Je fis plus , de Léon j'apuyai l'efpérance ;
 La princeffe l'aima , j'en eus là confiance ;
 Et la diffuadai de fe donner à lui ,
 Qu'il ne fût de l'empire , ou le maître , ou l'apui.
 Ainfi pour éviter un hymen fi funefte ,
 Sans rendre heureux Léon , je détruisais le refte ;
 Et mettant un long terme au fuccès de l'amour ,
 J'efpérais de mourir avant ce trifte jour.

Nous y voilà , ma fille , & du moins j'ai la joie
 D'avoir à fon triomphe ouvert l'unique voie.
 J'en mourrai du moment qu'il recevra fa foi ;

Mais dans cette douceur , qu'ils tiendront tout de moi.

J'ai caché si longtems l'ennui qui me dévore ,
Qu'en dépit que j'en aye enfin il s'évapore ;
L'aigreur en diminue à te le raconter ;
Fais-en autant du tien , c'est mon tour d'écouter.

J U S T I N E.

Seigneur , un mot fufit pour ne vous en rien taire :
Le même aître a vû naître & la fille & le père ;
Ce mot dit tout. Soufrez qu'une imprudente ardeur,
Prête à s'évaporer , respecte ma pudeur.

Je fuis jeune, & l'amour trouvait une ame tendre,
Qui n'avait ni le foin, ni l'art de se défendre :
La princesse qui m'aime , & m'ouvrait fes secrets
Lui prêtait contre moi d'inévitables traits ;
Et toutes les raisons dont s'apuyait fa flame
Étaient autant de dards qui me traversaient l'ame.
Je pris , fans y penfer , fon exemple pour loi.
Un amant digne d'elle est trop digne de moi ,
Disais-je, & s'il brûlait pour moi comme pour elle,
Avec plus de bonté je recevrais fon zèle.
Plus elle m'en peignait les rares qualités ,
Plus d'une douce erreur mes fens étaient flatés.
D'un illustre avenir l'infailible préfage ,
Qu'on voit si hautement écrit fur fon visage ,

Son nom que je voyais croître de jour en jour,
 Pour moi, comme pour elle, étaient dignes d'a-
 mour.

Je les voyais d'accord d'un heureux hyménée;
 Mais nous n'en étions pas encor à la journée:
 Quelque obstacle imprévu rompra de si doux nœuds,
 Ajoutais-je, & le tems éteint les plus beaux feux.
 C'est ce qui m'inspirait l'aimable rêverie,
 Dont jusqu'à ce grand jour ma flame s'est nourie;
 Mon cœur qui ne voulait désespérer de rien,
 S'en faisait à toute heure un charmant entretien.

Qu'on rêve avec plaisir quand notre ame blessée
 Autour de ce qu'elle aime est toute ramassée!
 Vous le savez, seigneur, & comme à tous propos
 Un doux je ne fais quoi trouble notre repos;
 Un sommeil inquiet sur de confus nuages
 Elève incessamment de flatueuses images;
 Et sur leur vain rapport fait naître des souhaits,
 Que le réveil admire, & ne dédit jamais.

Ainsi, près de tomber dans un malheur extrême,
 J'en écartais l'idée en m'abusant moi-même:
 Mais il faut renoncer à des abus si doux;
 Et je me vois, seigneur, au même état que vous.

M A R T I A N.

Tu peux aimer ailleurs, & c'est un avantage

Que

Que n'ose se permettre un amant de mon âge.
 Choisis qui tu voudras , je saurai l'obtenir :
 Mais écoutons Aspar que j'aperçois venir.

S C E N E II.

ASPAR, MARTIAN, JUSTINE.

A S P A R.

SEigneur , votre suffrage a réuni les nôtres ;
 Votre voix a plus fait que n'auraient fait cent autres ;
 Mais j'apprens qu'on murmure , & doute si le choix
 Que fera la princesse , aura toutes les voix.

M A R T I A N.

Et qui fait présumer de son incertitude
 Qu'il aura quelque chose ou d'amer , ou de rude ?

A S P A R.

Son amour pour Léon ; elle en fait son époux ,
 Aucun n'en veut douter.

M A R T I A N.

Je le crois comme eux tous.
 Qu'y trouve-t-on à dire , & quelle défiance . . .

A S P A R.

Il est jeune , & l'on craint son peu d'expérience.
 Considérez , seigneur , combien c'est hasarder.

Qui n'a fait qu'obéir , faudra mal commander ;
On n'a point vû sous lui d'armée , ou de province...

M A R T I A N.

Jamais un bon sujet ne devint mauvais prince ;
Et si le ciel en lui répond mal à nos vœux ,
L'auguste Pulchérie en fait assez pour deux.
Rien ne nous surprendra de voir la même chose
Où nos yeux se sont faits quinze ans sous Théodose ;
C'était un prince faible , un esprit mal tourné ,
Cependant avec elle il a bien gouverné.

A S P A R.

Cependant nous voyons six généraux d'armée ,
Dont au commandement l'ame est acoutumée.
Voudront-ils recevoir un ordre souverain
De qui l'a jusqu'ici toujours pris de leur main ?
Seigneur , il est bien dur de se voir sous un maître
Dont on le fut toujours , & dont on devrait l'être.

M A R T I A N.

Et qui m'assurera que ces six généraux
Se réuniront mieux sous un de leurs égaux ?
Plus un pareil mérite aux grandeurs nous apelle,
Et plus la jalousie aux grands est naturelle.

A S P A R.

Je les tiens réunis , seigneur , si vous voulez ,
Il est , il est encor des noms plus signalés ,

J'en fais qui leur plairaient , & s'il vous faut plus
dire ,
Avouez-en mon zèle , & je vous fais élire.

M A R T I A N.

Moi , seigneur , dans un âge où la tombe m'attend !
Un maître pour deux jours n'est pas ce qu'on pré-
tend.

Je fais le poids d'un sceptre , & connais trop mes
forces ,

Pour être encor sensible à ces vaines amorces.

Les ans qui m'ont usé l'esprit comme le corps ,

Abattraient tous les deux sous les moindres efforts ;

Et ma mort que par-là vous verriez avancée

Rendrait à tant d'égaux leur première pensée ,

Et ferait une triste & prompte occasion

De rejeter l'état dans la division.

A S P A R.

Pour éviter les maux qu'on en pourrait attendre ,

Vous pouriez partager vos soins avec un gendre ,

L'instaler dans le trône , & le nommer César.

M A R T I A N.

Il faudrait que ce gendre eût les vertus d'Aspar ;

Mais vous aimez ailleurs , & ce ferait un crime

Que de rendre infidèle un cœur si magnanime.

A S P A R.

J'aime, & ne me sens pas capable de changer ;
 Mais d'autres vous diraient que pour vous soulager ;
 Quand leur amour irait jusqu'à l'idolatrie ,
 Ils le sacrifieraient au bien de la patrie.

J U S T I N E.

Certes , qui m'aimerait pour le bien de l'état ,
 Ne me trouverait pas, seigneur , un cœur ingrat ;
 Et je lui rendrais grace au nom de tout l'empire ;
 Mais vous êtes constant , & s'il vous faut plus dire ,
 Quoi que le bien public jamais puisse exiger ,
 Ce ne fera pas moi qui vous ferai changer.

M A R T I A N.

Revenons à Léon. J'ai peine à bien comprendre
 Quels malheurs d'un tel choix nous aurions lieu d'a-
 tendre.

Quiconque vous verra le mari de sa sœur ,
 S'il ne le craint assez , craindra son défenseur ;
 Et si vous me comptez encor pour quelque chose ,
 Mes conseils agiront comme sous Théodose.

A S P A R.

Nous en pourons tous deux avoir le démenti.

M A R T I A N.

C'est à faire à périr pour le meilleur parti ,
 Il ne m'en peut coûter qu'une mourante vie ,

Que l'âge & ses chagrins m'auront bien-tôt ravie.

Pour vous, qui d'un autre œil regardez ce danger,

Vous avez plus à vivre, & plus à ménager ;
Et je n'empêche pas qu'auprès de la princesse
Votre zèle n'éclate autant qu'il s'intéresse.

Vous pouvez l'avertir de ce que vous croyez,
Lui dire de ce choix ce que vous prévoyez,
Lui proposer sans fard celui qu'elle doit faire ;
La vérité lui plait, & vous pouvez lui plaire ;
Je changerai comme elle alors de sentimens,
Et tiens mon ame prête à ses commandemens.

A S P A R.

Parmi les vérités il en est de certaines
Qu'on ne dit point en face aux têtes souveraines,
Et qui veulent de nous un tour, un ascendant,
Qu'aucun ne peut trouver qu'un ministre prudent.
Vous ferez mieux valoir ces marques d'un vrai zèle ;
M'en ouvrant avec vous je m'acquie envers elle ;
Et n'ayant rien de plus qui m'amène en ce lieu,
Je vous en laisse maître, & me retire. Adieu.

S C E N E III.

M A R T I A N , J U S T I N E .

M A R T I A N .

LE dangereux esprit ! & qu'avec peu de peine
 Il manquerait d'amour , & de foi pour Irène !
 Des rivaux de Léon il est le plus jaloux ,
 Et roule des projets qu'il ne dit pas à tous.

J U S T I N E .

Il n'a pour but , seigneur , que le but de l'empire.
 Détrônez la princesse , & faites vous élire ;
 C'est un amant pour moi que je n'attendais pas ,
 Qui vous soulagera du poids de tant d'états.

M A R T I A N .

C'est un homme , & je veux qu'un jour il t'en sou-
 vienne ,
 C'est un homme à tout perdre , à moins qu'on le
 prévienne.
 Mais Léon vient déjà nous vanter son bonheur.
 Arme toi de constance , & prépare un grand cœur ;
 Et quelque émotion qui trouble ton courage ,
 Contre tout son désordre affermi ton visage.

SCÈNE IV.

LÉON, MARTIAN, JUSTINE.

LÉON.

L'Auriez - vous crû jamais, seigneur ? je suis
perdu.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous, ai-je bien entendu ?

LÉON.

Je le suis sans ressource, & rien plus ne me flatte.
J'ai revû Pulchérie, & n'ai vû qu'une ingrante ;
Quand je crois l'aquérir, c'est lors que je la pers ;
Et me détruis moi-même alors que je la fers.

MARTIAN.

Expliquez vous, seigneur, parlez en confiance ;
Fait-elle un autre choix ?

LÉON.

Non, mais elle balance,
Elle ne me veut pas encor désespérer,
Mais elle prend du tems pour en délibérer.
Son choix n'est plus pour moi, puisqu'elle le difère.
L'amour n'est point le maître alors qu'on délibère ;
Et je ne saurais plus me promettre sa foi,
Moi, qui n'ai que l'amour qui lui parle pour moi.

Ah ! madame. . .

J U S T I N E.

Seigneur.

L É O N.

Auriez-vous pû le croire ?

J U S T I N E.

L'amour qui délibère est sûr de sa victoire ;
 Et quand d'un vrai mérite il s'est fait un apui,
 Il n'est point de raisons qui ne parlent pour lui.
 Souvent il aime à voir un peu d'impatience,
 Et feint de reculer, lorsque plus il avance ;
 Ce moment d'amertume en rend les fruits plus doux.
 Aimez , & laissez faire une ame toute à vous.

L É O N.

Toute à moi ! mon malheur n'est que trop véritable ;
 J'en ai prévû le coup , je le sens qui m'acable.
 Plus elle m'assurait de son affection ,
 Plus je me faisais peur de son ambition ;
 Je ne savais des deux quelle était la plus forte ;
 Mais il n'est que trop vrai , l'ambition l'emporte ;
 Et si son cœur encor lui parle en ma faveur ,
 Son trône me dédaigne , en dépit de son cœur.

Seigneur , parlez pour moi , parlez pour moi ,
 madame ,

Vous pouvez tout sur elle , & lisez dans son ame.

Peignez lui bien mes feux , retracez lui les fiens ,
 Rapellez dans son cœur leurs plus doux entretiens ;
 Et si vous concevez de quelle ardeur je l'aime ,
 Faites lui souvenir qu'elle m'aimait de même.
 Elle-même a brigué pour me voir souverain ;
 J'étais sans ce grand titre indigne de sa main ;
 Mais si je ne l'ai pas , ce titre qui l'enchanté ,
 Seigneur, à qui tient-il qu'à son humeur changeante ?
 Son orgueil contre moi doit-il s'en prévaloir ,
 Quand pour me voir au trône , elle n'a qu'à vouloir ?
 Le sénat n'a pour elle appuyé mon suffrage ,
 Qu'afin que d'un beau feu ma grandeur fût l'ouvrage.
 Il fait depuis quel tems il lui plait de m'aimer ;
 Et quand il l'a nommée , il a crû me nommer.

Allez , seigneur , allez empêcher son parjure ;
 Faites qu'un empereur soit votre créature.
 Que je vous céderais ce grand titre aisément ,
 Si vous pouviez sans lui me rendre heureux amant !
 Car enfin mon amour n'en veut qu'à sa personne ,
 Et n'a d'ambition que ce qu'on m'en ordonne.

M A R T I A N.

Nous allons , & tous deux , seigneur , lui faire voir
 Qu'elle doit mieux user de l'absolu pouvoir.
 Modérez cependant l'excès de votre peine ,
 Remettez vos esprits dans l'entretien d'Irène.

L É O N.

D'Irène ? & ses conseils m'ont trahi, m'ont perdu.

M A R T I A N.

Son zèle pour un frère a fait ce qu'il a dû.

Pouvait-elle prévoir cette supercherie

Qu'a faite à votre amour l'orgueil de Pulchérie ?

J'ose en parler ainsi, mais ce n'est qu'entre nous.

Nous lui rendrons l'esprit plus traitable & plus doux,

Et vous rapporterons son cœur, & ce grand titre.

Allez.

L É O N.

Entre elle & moi que n'êtes-vous l'arbitre ?

Adieu, c'est de vous seuls que je puis recevoir

De quoi garder encor quelque reste d'espoir.

S C E N E V.

M A R T I A N, J U S T I N E.

M A R T I A N.

Justine, tu le vois, ce bienheureux obstacle,

Dont ton amour semblait pressentir le miracle,

Je ne te défens point, en cette occasion,

De prendre un peu d'espoir sur leur division ;

Mais garde toi d'avoir une ame assez hardie,

Pour faire à leur amour la moindre perfidie.
Le mien de ce revers s'applique tant de part,
Que j'espère en mourir quelques momens plus tard :
Mais de quel front enfin leur donner à connaître
Les périls d'un amour que nous avons vû naître,
Dont nous avons été tous deux les confidens,
Et peut-être formé les vœux les plus ardens ?
De tous leurs déplaisirs c'est nous rendre coupables :
Servons-les en amis , en amans véritables ;
Le véritable amour n'est point intéressé.
Allons , j'achèverai comme j'ai commencé ;
Suis l'exemple , & fais voir qu'une ame généreuse
Trouve dans sa vertu de quoi se rendre heureuse ,
D'un sincère devoir fait son unique bien ,
Et jamais ne s'expose à se reprocher rien.

Fin du second acte.

A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

PULCHÉRIE, MARTIAN, JUSTINE.

P U L C H É R I E.

JE vous ai dit mon ordre. Allez, seigneur, de
grace,

Sauvez mon triste cœur du coup qui le menace,
Mettez tout le sénat dans ce cher intérêt.

M A R T I A N.

Madame, il fait assez combien Léon vous plaît ;
Et le nomme assez haut, alors qu'il vous défère
Un choix que votre amour vous a déjà fait faire.

P U L C H É R I E.

Que ne m'en fait-il donc une obligeante loi ?
Ce n'est pas le choisir que s'en remettre à moi,
C'est attendre l'issue à couvert de l'orage :
Si l'on m'en applaudit, ce fera son ouvrage ;
Et si j'en suis blâmée, il n'y veut point de part ;
En doute du succès, il en fuit le hazard ;
Et lorsque je l'en veux garant vers tout le monde,
Il veut qu'à l'univers moi seule j'en réponde.

Ainsi m'abandonnant au choix de mes souhaits ,
 S'il est des mécontents , moi seule je les fais ;
 Et je devrai moi seule apaiser le murmure
 De ceux à qui ce choix semblera faire injure ,
 Prévenir leur révolte , & calmer les mutins
 Qui porteront envie à nos heureux destins.

M A R T I A N.

Aspar vous aura vûe , & cette ame chagrine...

P U L C H É R I E.

Il m'a vûe , & j'ai vû quel chagrin le domine ;
 Mais il n'a pas laissé de me faire juger
 Du choix que fait mon cœur quel sera le danger.
 Il part de bons avis quelquefois de la haine ;
 On peut tirer du fruit de tout ce qui fait peine ;
 Et des plus grands desseins qui veut venir à bout ,
 Prête l'oreille à tous , & fait profit de tout.

M A R T I A N.

Mais vous avez promis , & la foi qui vous lie...

P U L C H É R I E.

Je suis impératrice , & j'étais Pulchérie.

De ce trône ennemi de mes plus doux souhaits ,
 Je regarde l'amour comme un de mes sujets :
 Je veux que le respect qu'il doit à ma couronne ,
 Repousse l'atentat qu'il fait sur ma personne ;
 Je veux qu'il m'obéisse au lieu de me trahir ;

Je veux qu'il donne à tous l'exemple d'obéir ;
Et jalouse déjà de mon pouvoir suprême ,
Pour l'afermir sur tous je le prens sur moi-même.

M A R T I A N.

Ainsi donc ce Léon qui vous était si cher...

P U L C H É R I E.

Je l'aime d'autant plus qu'il m'en faut détacher.

M A R T I A N.

Serait-il à vos yeux moins digne de l'empire ,
Qu'alors que vous pressiez le sénat de l'élire ?

P U L C H É R I E.

Il fallait qu'on le vît des yeux dont je le voi ,
Que de tout son mérite on convînt avec moi ;
Et que par une estime éclatante & publique ,
On mît l'amour d'accord avec la politique.
J'aurais déjà rempli l'espoir d'un si beau feu ,
Si le choix du sénat m'en eût donné l'aveu ;
J'aurais pris le parti dont il me faut défendre ;
Et si jusqu'à Léon je n'ose plus descendre ,
Il m'était glorieux , le voyant souverain ,
De remonter au trône , en lui donnant la main.

M A R T I A N.

Votre cœur tiendra bon pour lui contre tous autres.

P U L C H É R I E.

S'il a ces sentimens , ce ne sont pas les vôtres ;

Non, seigneur, c'est Léon, c'est son juste couroux,
 Ce sont ses déplaisirs qui s'expliquent par vous.
 Vous prêtez votre bouche, & n'êtes pas capable
 De donner à ma gloire un conseil qui l'acable.

M A R T I A N.

Mais ses rivaux ont-ils plus de mérite ?

P U L C H É R I E.

Non ;

Mais ils ont plus d'emploi, plus de rang, plus de
 nom ;

Et si de ce grand choix ma flamme est la maîtresse,
 Je commence à régner par un trait de faiblesse.

M A R T I A N.

Et tenez-vous fort sûr qu'une légèreté
 Donnera plus d'éclat à votre dignité ?
 Pardonnez moi ce mot, s'il a trop de franchise ;
 Le peuple aura peut-être une ame moins soumise :
 Il aime à censurer ceux qui lui font la loi,
 Et vous reprochera jusqu'au manque de foi.

P U L C H É R I E.

Je vous ai déjà dit ce qui m'en justifie :
 Je suis impératrice, & j'étais Pulchérie.
 J'ose vous dire plus. Léon a des jaloux,
 Qui n'en font pas, seigneur, même estime que nous.
 Pour surprenant que soit l'essai de son courage,

Les vertus d'empereur ne font point de son âge ;
 Il est jeune ; & chez eux c'est un si grand défaut ,
 Que ce mot prononcé détruit tout ce qu'il vaut.
 Si donc j'en fais le choix , je paraîtrai le faire ,
 Pour régner sous son nom ainsi que sous mon frère :
 Vous-même qu'ils ont vû sous lui dans un emploi ,
 Où vos conseils régnaient autant , & plus que moi ,
 Ne donneriez-vous point quelque lieu de vous dire ,
 Que vous n'aurez voulu qu'un fantôme à l'empire ?
 Et que dans un tel choix vous vous ferez flaté
 De garder en vos mains toute l'autorité ?

M A R T I A N.

Ce n'est pas mon dessein , madame ; & s'il faut dire
 Sur le choix de Léon ce que le ciel m'inspire ,
 Dès cet heureux moment qu'il sera votre époux ,
 J'abandonne Byzance , & prens congé de vous ,
 Pour aller dans le calme & dans la solitude
 De la mort qui m'attend faire l'heureuse étude.

Voilà comme j'aspire à gouverner l'état.

Vous m'avez commandé d'assembler le sénat ;

J'y vais , madame.

P U L C H É R I E.

Quoi , Martian m'abandonne ,
 Quand il faut sur ma tête affermir la couronne !
 Lui de qui le grand cœur , la prudence , la foi...

MARTIAN.

M A R T I A N.

Tout le prix que j'en veux , c'est de mourir à moi.

S C E N E II.

P U L C H É R I E , J U S T I N E.

P U L C H É R I E.

Q U E me dit-il , Justine , & de quelle retraite
Ose-t-il menacer l'hymen qu'il me souhaite ?
De Léon près de moi ne se fait-il l'apui,
Que pour mieux dédaigner de me servir sous lui ?
Le hait-il ? le craint-il ? & par quelle autre cause...

J U S T I N E.

Qui que vous épousiez , il vaudra même chose.

P U L C H É R I E.

S'il était dans un âge à prétendre ma foi ,
Comme il serait de tous le plus digne de moi ,
Ce qu'il donne à penser aurait quelque apparence :
Mais les ans l'ont dû mettre en entière assurance.

J U S T I N E.

Que favons-nous, madame ? est-il deffous les cieux
Un cœur impénétrable au pouvoir de vos yeux ?
Ce qu'ils ont d'habitude à faire des conquêtes ,
Trouve à prendre vos fers les ames toujours prêtes;

L'âge n'en met aucune à couvert de leurs traits :
 Non que sur Martian j'en fâche les effets ;
 Il m'a dit comme à vous que ce grand hyménée
 L'enverra loin d'ici finir sa destinée ;
 Et si j'ose former quelques soupçons confus ,
 Je parle en général , & ne fais rien de plus.

Mais pour votre Léon , êtes-vous résolue
 A le perdre aujourd'hui de puissance absolue ?
 Car ne l'épouser pas , c'est le perdre en effet.

P U L C H É R I E.

Pour te montrer la gêne où son nom seul me met ,
 Souffre que je t'explique en faveur de sa flame
 La tendresse du cœur après la grandeur d'ame.

Léon seul est ma joie , il est mon seul desir ,
 Je n'en puis choisir d'autre , & n'ose le choisir :
 Depuis trois ans unie à cette chère idée ,
 J'en ai l'ame à toute heure , en tous lieux obsédée ,
 Rien n'en détachera mon cœur que le trépas ,
 Encor après ma mort n'en répondrais-je pas ;
 Et si dans le tombeau le ciel permet qu'on aime ,
 Dans le fond du tombeau je l'aimerai de même.
 Trône qui m'éblouis , titres qui me flatent ,
 Pourez-vous me valoir ce que vous me coûtez ?
 Et de tout votre orgueil la pompe la plus haute
 A-t-elle un bien égal à celui qu'elle m'ôte ?

J U S T I N E.

Et vous pouvez penser à prendre un autre époux ?

P U L C H É R I E.

Ce n'est pas , tu le fais , à quoi je me résous.
 Si ma gloire à Léon me défend de me rendre ,
 De tout autre que lui l'amour fait me défendre.
 Qu'il est fort cet amour ! Sauve-m'en , si tu peux :
 Vois Léon , parle lui , dérobe moi ses vœux :
 M'en faire un prompt larcin , c'est me rendre service,
 Qui fera m'arracher des bords du précipice :
 Je le crains , je me crains , s'il n'engage sa foi ,
 Et je suis trop à lui , tant qu'il est tout à moi.
 Sens-tu d'un tel effort ton amitié capable ?
 Ce héros n'a-t-il rien qui te paraisse aimable ?
 Au pouvoir de tes yeux j'unirai mon pouvoir.
 Parle , que résous-tu de faire ?

J U S T I N E.

Mon devoir.

Je fors d'un sang, madame, à me rendre assez vaine,
 Pour attendre un époux d'une main souveraine ;
 Et n'ayant point d'amour que pour ma liberté ,
 S'il la faut immoler à votre sûreté ,
 J'oserai... Mais voici ce cher Léon , madame ,
 Voulez-vous...

E ij .

P U L C H É R I E.

Laisse moi consulter mieux mon ame.
 Je ne fais pas encor trop bien ce que je veux.
 Atens un nouvel ordre , & suspens tous tes vœux.

S C E N E III.

PULCHÉRIE, LÉON, JUSTINE.

P U L C H É R I E.

SEigneur , qui vous ramène ? Est ce l'impatience
 D'ajouter à mes maux ceux de votre présence,
 De livrer tout mon cœur à de nouveaux combats ?
 Et souffrai-je trop peu quand je ne vous vois pas ?

L É O N.

Je viens favoir mon fort.

P U L C H É R I E.

N'en foyez point en doute :
 Je vous aime , & vous plains ; c'est là me peindre
 toute ,
 C'est tout ce que je sens , & si votre amitié
 Sentait pour mes malheurs quelque trait de pitié ,
 Elle m'épargnerait cette fatale vûe ,
 Qui me perd , m'affassine , & vous-même vous tue.

L É O N.

Vous m'aimez, dites-vous ?

P U L C H É R I E.

Plus que jamais.

L É O N.

Hélas !

Je souffrirais bien moins si vous ne m'aimiez pas.

Pourquoi m'aimer encor seulement pour me plaindre ?

P U L C H É R I E.

Comment cacher un feu que je ne puis éteindre ?

L É O N.

Vous l'étoufez du moins sous l'orgueil scrupuleux
Qui fait seul tous les maux dont nous mourons tous
deux.Ne vous en plaignez point, le vôtre est volontaire ;
Vous n'avez que celui qu'il vous plait de vous faire ;
Et ce n'est pas pour être aux termes d'en mourir,
Que d'en pouvoir guérir dès qu'on s'en veut guérir.

P U L C H É R I E.

Moi seule je me fais les maux dont je soupire !
A-ce été sous son nom que j'ai brigué l'empire ?
Ai-je employé mes soins, mes amis que pour vous ?
Ai-je cherché par-là qu'à vous voir mon époux ?
Quoi, votre déférence à mes efforts s'opose !

E iij

Elle romt mes projets , & feule j'en fuis caufe !
 M'avoir fait obtenir plus qu'il ne m'était dû ,
 C'est ce qui m'a perdue , & qui vous a perdu.
 Si vous m'aimiez, feigneur , vous me deviez mieux
 croire ,

Né pas intéreffer mon devoir & ma gloire ;
 Ce font deux ennemis que vous nous avez faits ,
 Et que tout nôtre amour n'apaisera jamais.

Vous m'acablez en vain de foupirs , de tendrefse ;
 En vain mon trifte cœur en vos maux s'intérefse ,
 Et vous rend , en faveur de nos communs defirs ,
 Tendrefse pour tendrefse , & foupirs pour foupirs :
 Lorsqu'à des feux fi beaux je rens cette justice ,
 C'est l'amante qui parle , oyez l'impératrice.

Ce titre eft votre ouvrage , & vous me l'avez dit ;
 D'un fervice fi grand votre espoir s'aplaudit ,
 Et s'est fait en aveugle un obftacle invincible ,
 Quand il a crû fe faire un succès infaillible.
 Apuyé de mes foins , affuré de mon cœur ,
 Il falait m'aporter la main d'un empereur ,
 M'élever jufqu'à vous en heureufe fujette ;
 Ma joie était entière , & ma gloire parfaite.
 Mais puis-je avec ce nom même chose pour vous ?
 Il faut nommer un maître , & choifir un époux ,
 C'est la loi qu'on m'impose , ou plutôt c'est la peine

Qu'on atache aux douceurs de me voir souveraine.
 Je fais que le sénat d'une commune voix
 Me laisse avec respect la liberté du choix ;
 Mais il atend de moi celui du plus grand homme
 Qui respire aujourd'hui dans l'une & l'autre Rome.
 Vous l'êtes, j'en suis sûre, & toutefois, hélas !
 Un jour on le croira, mais . . .

L É O N.

On ne le croit pas,
 Madame, il faut encor du tems, & des services ;
 Il y faut du destin quelques heureux caprices,
 Et que la renommée instruite en ma faveur,
 Séduisant l'univers, impose à ce grand cœur.
 Cependant admirez comme un amant se flate.
 J'avais crû votre gloire un peu moins délicate ;
 J'avais crû mieux répondre à ce que je vous doi,
 En tenant tout de vous, qu'en vous l'ofrant en moi ;
 Et qu'auprès d'un objet que l'amour sollicite,
 Ce même amour pour moi tiendrait lieu de mérite.

P U L C H É R I E.

Oui, mais le tiendra-t-il auprès de l'univers,
 Qui sur un si grand choix tient tous ses yeux ou-
 verts ?

Peut-être le sénat n'ose encor vous élire,
 Et si je m'y hazarde, osera m'en dédire ;

E iiiij

Peut-être qu'il s'apprête à faire ailleurs sa cour
 Du honteux désaveu qu'il garde à notre amour ;
 Car ne nous flatons point , ma gloire inexorable
 Me doit au plus illustre , & non au plus aimable ;
 Et plus ce rang m'élève , & plus sa dignité
 M'en fait avec hauteur une nécessité.

L É O N.

Rabatez ces hauteurs où tout le cœur s'opose ,
 Madame, & pour tous deux hazardez quelque chose :
 Tant d'orgueil & d'amour ne s'accordent pas bien ;
 Et c'est ne point aimer , que ne hazarder rien.

P U L C H É R I E.

S'il n'y faut que mon sang , je veux bien vous en
 croire ;
 Mais c'est trop hazarder qu'y hazarder ma gloire ;
 Et plus je ferme l'œil aux périls que j'y cours ,
 Plus je vois que c'est trop , qu'y hazarder vos jours.
 Ah , si la voix publique enflait votre espérance ,
 Jusqu'à me demander pour vous la préférence ,
 Si des noms que la gloire à l'envi me produit ,
 Le plus cher à mon cœur faisait le plus de bruit ,
 Qu'aisément à ce bruit on me verrait souscrire ,
 Et remettre en vos mains ma personne , & l'empire !
 Mais l'empire vous fait trop d'illustres jaloux.
 Dans le fond de ce cœur je vous préfère à tous ;

Vous passez les plus grands , mais ils sont plus en
vûe :

Vos vertus n'ont point eu toute leur étendue ;
Et le monde , éblouï par des noms trop fameux ,
N'ose espérer de vous ce qu'il présume d'eux.

Vous aimez , vous plaisez , c'est tout auprès des
femmes ;

C'est par-là qu'on surprend , qu'on enlève leurs
ames ;

Mais pour remplir un trône , & s'y faire estimer ,
Ce n'est pas tout , seigneur , que de plaire , &
d'aimer :

La plus ferme couronne est bientôt ébranlée ,
Quand un effort d'amour semble l'avoir volée ;
Et pour garder un rang si cher à nos desirs ,
Il faut un plus grand art que celui des soupirs.
Ne vous abaissez pas à la honte des larmes ,
Contre un devoir si fort ce sont de faibles armes ;
Et si de tels secours vous couronnaient ailleurs ,
J'aurais pitié d'un sceptre acheté par des pleurs.

L É O N.

Ah , madame , aviez-vous de si fières pensées ,
Quand vos bontés pour moi se sont intéressées ?
Me disiez-vous alors que le gouvernement
Demandait un autre art que celui d'un amant ?

Si le sénat eût joint ses suffrages au vôtre ,
 J'en aurais paru digne , autant , ou plus qu'un autre.
 Ce grand art de régner eût suivi tant de voix ,
 Et vous-même . . .

P U L C H É R I E.

Oui , seigneur , j'aurais suivi ce choix ,
 Sûre que le sénat , jaloux de son suffrage ,
 Contre tout l'univers maintiendrait son ouvrage.
 Tel contre vous & moi s'osera révolter ,
 Qui contre un si grand corps craindrait de s'em-
 porter ;
 Et méprisant en moi ce que l'amour m'inspire ,
 Respecterait en lui le démon de l'empire.

L É O N.

Mais l'offre qu'il vous fait d'en croire tous vos vœux..

P U L C H É R I E.

N'est qu'un refus moins rude , & plus respectueux.

L É O N.

Quelles illusions de gloire chimérique ,
 Quels farouches égards de dure politique ,
 Dans ce cœur tout à moi , mais qu'en vain j'ai
 charmé ,
 Me font le plus aimable , & le moins estimé ?

P U L C H É R I E.

Arrêtez , mon amour ne vient que de l'estime.

Je vous vois un grand cœur , une vertu sublime ,
 Une ame , une valeur digne de mes ayeux ;
 Et si tout le sénat avait les mêmes yeux . . .

L É O N.

Laiſſons là le sénat , & m'apprenez de grace ,
 Madame , à quel heureux je dois quitter la place ,
 Qui je dois imiter pour obtenir un jour
 D'un orgueil ſouverain le prix d'un juſte amour.

P U L C H É R I E.

J'aurai peine à choiſir , choiſiſſez-le vous-même ,
 Cet heureux , & nommez qui vous voulez que
 j'aime ;

Mais vous ſouffrez aſſez ſans devenir jaloux.

J'aime , & ſi ce grand choix ne peut tomber ſur
 vous ,

Aucun autre du moins , quelque ordre qu'on m'en
 donne ,

Ne ſe verra jamais maître de ma perſonne :

Je le jure en vos mains , & j'y laiſſe mon cœur.

N'attendez rien de plus , à moins d'être empereur ;

Mais j'entens , empereur , comme vous devez l'être ,

Par le choix d'un sénat qui vous prenne pour maître ,

Qui d'un état ſi grand vous faſſe le ſoutien ,

Et d'un commun ſuffrage autoriſe le mien.

Je le fais rasſembler expreſ pour vous élire ,

Ou me laisser moi seule à gouverner l'empire ,
 Et ne plus m'affervir à ce dangereux choix ,
 S'il ne me veut pour vous donner toutes ses voix.

Adieu , seigneur , je crains de n'être plus maî-
 tresse

De ce que vos regards m'inspirent de faiblesse ,
 Et que ma peine , égale à votre déplaisir ,
 Ne coûte à mon amour quelque indigne soupir.

S C E N E I V.

L É O N , J U S T I N E.

L É O N.

C'Est trop de retenue , il est tems que j'éclate.
 Je ne l'ai point nommée ambitieuse , ingrate ,
 Mais le sujet enfin va céder à l'amant ,
 Et l'excès du respect au juste emportement.

Dites-le moi , madame , a-t-on vû perfidie
 Plus noire au fond de l'ame , au dehors plus hardie ?
 A-t-on vû plus d'étude atacher la raison
 A l'indigne secours de tant de trahison ?
 Loin d'en baïsser les yeux , l'orgueilleuse en fait
 gloire ;
 Elle nous l'ose peindre en illustre victoire ;

L'honneur & le devoir eux seuls la font agir ;
Et m'étant plus fidèle , elle aurait à rougir.

J U S T I N E.

La gêne qu'elle en souffre égale bien la vôtre :
Pour vous elle renonce à choisir aucun autre ,
Elle-même en vos mains en a fait le ferment.

L É O N.

Illusion nouvelle , & pur amusement.
Il n'est , madame , il n'est que trop de conjonctures
Où les nouveaux sermens font de nouveaux parjures.
Qui fait l'art de régner les rompt avec éclat ,
Et ne manque jamais de cent raisons d'état.

J U S T I N E.

Mais si vous la piquiez d'un peu de jalousie ,
Seigneur , si vous brouilliez par-là sa fantaisie ,
Son amour mal éteint pourrait vous rapeller ,
Et sa gloire aurait peine à vous laisser aller.

L É O N.

Me soupçonneriez-vous d'avoir l'ame assez basse
Pour employer la feinte à tromper ma disgrâce ?
Je suis jeune , & j'en fais trop mal ici ma cour ,
Pour joindre à ce défaut un faux éclat d'amour.

J U S T I N E.

L'agréable défaut , seigneur , que la jeunesse !
Et que de vos jaloux l'importune sagesse ,

Toute fière qu'elle est , le voudrait racheter
 De tout ce qu'elle croit , & croira mériter !
 Mais si feindre en amour à vos yeux est un crime ;
 Portez sans feinte ailleurs votre plus tendre estime ,
 Punissez tant d'orgueil par de justes dédain ,
 Et mettez votre cœur en de plus sûres mains.

L É O N.

Vous voyez qu'à son rang elle me sacrifie ,
 Madame , & vous voulez que je la justifie !
 Qu'après tous les mépris qu'elle montre pour moi ,
 Je lui prête un exemple à me voler sa foi !

J U S T I N E.

Aimez à cela près , & sans vous mettre en peine
 Si c'est justifier ou punir l'inhumaine ,
 Songez que si vos vœux en étaient mal reçus ,
 On pourrait avec joie accepter ses refus.
 L'honneur qu'on se ferait à vous détacher d'elle ,
 Rendrait cette conquête , & plus noble , & plus belle.
 Plus il faut de mérite à vous rendre inconstant ,
 Plus en aurait de gloire un cœur qui vous attend ;
 Car peut-être en est-il , que la princesse même
 Condamne à vous aimer dès que vous direz , j'aime.
 Adieu , c'en est assez pour la première fois.

L É O N.

O ciel ! délivre-moi du trouble où tu me vois.

Fin du troisième acte.

A C T E IV.

S C E N E P R E M I E R E.

J U S T I N E , I R É N E .

J U S T I N E .

NOn, votre cher Aspar n'aime point la princesse;
Ce n'est que pour le rang que tout son cœur s'em-
presse;

Et si l'on eût choisi mon père pour César,
J'aurais déjà les vœux de cet illustre Aspar.
Il s'en est expliqué tantôt en ma présence;
Et tout ce que pour elle il a de complaisance,
Tout ce qu'il lui veut faire, ou craindre, ou dédai-
gner,

Ne doit être imputé qu'à l'ardeur de régner.

Pulchérie a des yeux qui percent le mystère,
Et le croit plus rival qu'ami de ce cher frère;
Mais comme elle balance, elle écoute aisément
Tout ce qui peut d'abord flater son sentiment.
Voilà ce que j'en fais.

I R É N E .

Je ne suis point surprise

De tout ce que d'Aspar m'apprend votre franchise.
 Vous ne m'en dites rien que ce que j'en ai dit,
 Lorsqu'à Léon tantôt j'ai dépeint son esprit ;
 Et j'en ai pénétré l'ambition secrète ,
 Jusques à pressentir l'offre qu'il vous a faite.

Puisqu'en vain je m'attache à qui ne m'aime pas ,
 Il faut avec honneur franchir ce mauvais pas ,
 Il faut à son exemple avoir ma politique ,
 Trouver à ma disgrâce une face héroïque ,
 Donner à ce divorce une illustre couleur ,
 Et sous de beaux dehors dévorer ma douleur.
 Dites moi cependant , que deviendra mon frère ?
 D'un si parfait amour que faut-il qu'il espère ?

J U S T I N E.

On l'aime , & fortement , & bien plus qu'on ne
 veut ;

Mais pour s'en détacher , on fait tout ce qu'on peut.
 Faut-il vous dire tout ? On m'a commandé même
 D'essayer contre lui l'art & le stratagème.
 On me devra beaucoup , si je puis l'ébranler ;
 On me donne son cœur si je le puis voler ;
 Et déjà , pour essai de mon obéissance ,
 J'ai porté quelque attaque , & fait un peu d'avance.
 Vous pouvez bien juger comme il a rebuté ,
 Fidèle àmant qu'il est , cette importunité ;

Mais

Mais pour peu qu'il vous plût apuyer l'artifice ,
Cet apui tiendrait lieu d'un signalé service.

I R É N E.

Ce n'est point un service à prétendre de moi ,
Que de porter mon frère à garder mal sa foi ;
Et quand à vous aimer j'aurais fû le réduire ,
Quel fruit son changement pourrait-il lui produire ?
Vous qui ne l'aimez point , pouvez-vous l'accepter ?

J U S T I N E.

Léon ne saurait être un homme à rejeter ;
Et l'on voit si souvent , après la foi donnée ;
Naître un parfait amour d'un pareil hyménée ,
Que si de son côté j'y voyais quelque jour ,
J'espérerais bien-tôt de l'aimer à mon tour.

I R É N E.

C'est trop , & trop peu dire. Est-il encor à naître ,
Cet amour ? est-il né ?

J U S T I N E.

Cela pourrait bien être.

Ne l'examinons point avant qu'il en soit tems :
L'ocasion viendra peut-être , & je l'atens.

I R É N E.

Et vous servez Léon auprès de la princesse ?

J U S T I N E.

Avec sincérité pour lui je m'intéresse ;

P. Corneille. Tom. X. F

Et si j'en étais crûe , il aurait le bonheur
 D'en obtenir la main , comme il en a le cœur.
 J'obéis cependant aux ordres qu'on me donne ,
 Et souffrirais ses vœux , s'il perdait la couronne.
 Mais la princesse vient.

S C E N E II.

P U L C H É R I E , I R É N E , J U S T I N E.

P U L C H É R I E.

Q U E fait ce malheureux ,
 Irène ?

I R É N E.

Ce qu'on fait dans un fort rigoureux.
 Il soupire , il se plaint.

P U L C H É R I E.

De moi ?

I R É N E.

De sa fortune.

P U L C H É R I E.

Est-il bien convaincu qu'elle nous est commune ,
 Qu'ainsi que lui du fort j'accuse la rigueur ?

I R É N E.

Je ne pénètre point jusqu'au fond de son cœur ;

Mais je fais qu'au dehors sa douleur vous respecte ,
Elle se taît de vous.

P U L C H É R I E.

Ah , qu'elle m'est suspecte !

Un modeste reproche à ses maux fieraient bien :
C'est me trop acuser , que de n'en dire rien.
M'aurait-il oubliée , & déjà dans son ame
Effacé tous les traits d'une si belle flame ?

I R É N E.

C'est par-là qu'il devrait soulager ses ennuis ,
Madame , & de ma part j'y fais ce que je puis.

P U L C H É R I E.

Ah , ma flame n'est point à tel point afaiblie ,
Que je puisse endurer , Irène , qu'il m'oublie.
Fais-lui , fais-lui plutôt soulager son ennui ,
A croire que je souffre autant & plus que lui.
C'est une vérité que j'ai besoin qu'il croie ,
Pour mêler à mes maux quelque inutile joie ;
Si l'on peut nommer joie une triste douceur ,
Qu'un digne amour conserve en dépit du malheur.
L'ame qui l'a sentie en est toujours charmée ;
Et même en n'aimant plus il est doux d'être aimée.

J U S T I N E.

Vous souvient-il encor de me l'avoir donné ,
Madame ? & ce doux soin dont votre esprit gêné . . .

P U L C H É R I E.

Soufre un reste d'amour qui me trouble, & m'acable;
 Je ne t'en ai point fait un don irrévocable.
 Mais je te le redis, dérobe moi ses vœux ;
 Séduis , enlève moi son cœur , si tu le peux.
 J'ai trop mis à l'écart celui d'impératrice ;
 Reprenons avec lui ma gloire , & mon supplice ;
 C'en est un , & bien rude , à moins que le sénat
 Mette d'accord ma flamme , & le bien de l'état.

I R É N E.

N'est-ce point avilir votre pouvoir suprême ,
 Que mendier ailleurs ce qu'il peut de lui-même ?

P U L C H É R I E.

Irène , il te faudrait les mêmes yeux qu'à moi ,
 Pour voir la moindre part de ce que je prévoi.
 Epargne à mon amour la douleur de te dire
 A quels troubles ce choix hazarderait l'empire :
 Je l'ai déjà tant dit , que mon esprit lassé
 N'en saurait plus souffrir le portrait retracé.
 Ton frère a l'ame grande , intrépide , sublime ;
 Mais d'un peu de jeunesse on lui fait un tel crime ,
 Que si tant de vertus n'ont que moi pour apui ,
 En faire un empereur , c'est me perdre avec lui.

I R É N E.

Quel ordre a pû du trône exclure la jeunesse ?

Quel astre à nos beaux jours enchaîne la faiblesse ?
 Les vertus , & non l'âge , ont droit à ce haut rang ;
 Et n'était le respect qu'imprime votre sang ,
 Je dirais que Léon vaudrait bien Théodose.

P U L C H É R I E.

Sans doute , & toutefois ce n'est pas même chose.

Faible qu'était ce prince à régir tant d'états ,
 Il avait des apuis que ton frère n'a pas :
 L'empire en sa personne était héréditaire ;
 Sa naissance le tint d'un ayeul , & d'un père ;
 Il régna dès l'enfance , & régna sans jaloux ,
 Estimé d'assez peu , mais obéi de tous.
 Léon peut succéder aux droits de la puissance ,
 Mais non pas au bonheur de cette obéissance ,
 Tant ce trône où l'amour par ma main l'aurait mis ,
 Dans mes premiers sujets lui ferait d'ennemis.

 Tout ce qu'ont vû d'illustre & la paix , & la
 guerre ,

Aspire à ce grand nom de maître de la terre :
 Tous regardent l'empire ainsi qu'un bien commun ,
 Que chacun veut pour soi , tant qu'il n'est à pas un.
 Pleins de leur renommée , enflés de leurs services ,
 Combien ce choix pour eux aura-t-il d'injustices ,
 Si ma flame obstinée , & ses odieux soins
 L'arrêtent sur celui qu'ils estiment le moins ?

Léon est d'un mérite à devenir leur maître ;
 Mais comme c'est l'amour qui m'aide à le connaître,
 Tout ce qui contre nous s'osera mutiner
 Dira que je suis seule à me l'imaginer.

I R É N E.

C'est donc en vain pour lui qu'on prie , & qu'on espère ?
 père ?

P U L C H É R I E.

Je l'aime , & sa personne à mes yeux est bien chère ;
 Mais si le ciel pour lui n'inspire le sénat ,
 Je sacrifierai tout au bonheur de l'état.

I R É N E.

Que pour vous imiter j'aurais l'ame ravie ,
 D'immoler à l'état le bonheur de ma vie !
 Madame , ou de Léon faites nous un César ,
 Ou portez ce grand choix sur le fameux Aspar.
 Je l'aime & ferais gloire , en dépit de ma flame ,
 De faire un maître à tous de celui de mon ame ;
 Et pleurant pour le frère en ce grand changement,
 Je m'en consolerais à voir régner l'amant.
 Des deux têtes qu'au monde on me voit les plus
 chères
 Elevez l'une ou l'autre au trône de vos pères ,
 Daignez

P U L C H É R I E.

Aspar serait digne d'un tel honneur,
Si vous pouviez, Irène, un peu moins sur son
cœur.

J'aurais trop à rougir, si sous le nom de femme
Je le faisais régner sans régner dans son ame,
Si j'en avais le titre, & vous tout le pouvoir,
Et qu'entre nous ma cour partageât son devoir.

I R É N E.

Ne l'appréhendez pas; de quelque ardeur qu'il m'ai-
me,

Il est plus à l'état, madame, qu'à lui-même.

P U L C H É R I E.

Je le crois comme vous, & que sa passion
Regarde plus l'état que vous, moi, ni Léon.
C'est vous entendre, Irène, & vous parler sans
feindre :

Je vois ce qu'il projette, & ce qu'il en faut craindre.

L'aimez-vous ?

I R É N E.

Je l'aimai, quand je crûs qu'il m'aimait;
Je voyais sur son front un air qui me charmait;
Mais depuis que le tems m'a fait mieux voir sa fla-
me,

J'ai presque éteint la mienne, & dégagé mon ame.

P U L C H É R I E.

Achevez ; tel qu'il est, voulez-vous l'épouser ?

I R É N E.

Oui, madame, ou du moins le pouvoir refuser.
 Après deux ans d'amour, il y va de ma gloire :
 L'afront serait trop grand, & la tache trop noire,
 Si, dans la conjoncture où l'on est aujourd'hui,
 Il m'osait regarder comme indigne de lui.
 Ses desseins vont plus haut, & voyant qu'il vous
 aime,

Bien que peut-être moins que votre diadème,
 Je n'ai vû rien en moi qui le pût retenir,
 Et je ne vous l'ofrais, que pour le prévenir.
 C'est ainsi que j'ai crû me mettre en assurance,
 Par l'éclat généreux d'une fausse aparence.
 Je vous cétais un bien que je ne puis garder,
 Et qu'à vous seule enfin ma gloire peut céder.

P U L C H É R I E.

Reposez vous sur moi, votre Aspar vient.

S C E N E I I I.

PULCHÉRIE, ASPAR, IRÈNE, JUSTINE.

A S P A R.

MAdame,

Déjà sur vos desseins j'ai lû dans plus d'une ame,
Et crois de mon devoir de vous mieux avertir
De ce que sur tous deux on m'a fait pressentir.

J'espère pour Léon, & j'y fais mon possible;
Mais j'en prévois, madame, un murmure infallible,
Qui pourra se borner à quelque émotion,
Et peut aller plus loin que la fédition.

P U L C H É R I E.

Vous en savez l'auteur; parlez, qu'on le punisse,
Que moi-même au sénat j'en demande justice.

A S P A R.

Peut-être est-ce quelqu'un que vous pourriez choisir,
S'il vous fallait ailleurs tourner votre desir,
Et dont le choix illustre à tel point saurait plaire,
Que nous n'aurions à craindre aucun parti contraire.
Comme à vous le nommer ce serait fait de lui,
Ce serait à l'empire ôter un ferme apui,
Et livrer un grand cœur à sa perte certaine,

Quand il n'est pas encor digne de votre haine.

P U L C H É R I E.

On me fait mal fa cour avec de tels avis,
Qui fans nommer personne, en nomment plus de
dix.

Je hais l'empressement de ces devoirs sincères,
Qui ne jette en l'esprit que de vagues chimères;
Et ne me présentant qu'un obscur avenir,
Me donne tout à craindre, & rien à prévenir.

A S P A R.

Le besoin de l'état est souvent un mystère,
Dont la moitié se dit, & l'autre est bonne à taire.

P U L C H É R I E.

Il n'est souvent aussi qu'un pur fantôme en l'air,
Que de secrets ressorts font agir & parler,
Et s'arrête où le fixe une ame prévenue,
Qui pour ses intérêts le forme, & le remue.
Des besoins de l'état si vous êtes jaloux,
Fiez vous en à moi, qui les vois mieux que vous.
Martian comme vous, à vous parler sans feindre,
Dans le choix de Léon voit quelque chose à craindre;
Mais il m'apprend de qui je dois me défier;
Et je puis, si je veux, me le sacrifier.

A S P A R.

Qui nomme-t-il, madame ?

P U L C H É R I E .

Aspar, c'est un mystère
Dont la moitié se dit, & l'autre est bonne à taire.
Si l'on hait tant Léon, du moins réduisez vous
A faire qu'on m'admette à régner sans époux.

A S P A R .

Je ne l'obtiendrai point, la chose est sans exemple.

P U L C H É R I E .

La matière au vrai zèle en est d'autant plus ample ;
Et vous en montrerez de plus rares effets,
En obtenant pour moi ce qu'on n'obtint jamais.

A S P A R .

Oui, mais qui voulez-vous que le sénat vous donne,
Madame, si Léon...

P U L C H É R I E .

Ou Léon, ou personne.

A l'un de ces deux points amenez les esprits.
Vous adorez Irène, Irène est votre prix.
Je la laisse avec vous, afin que votre zèle
S'allume à ce beau feu que vous avez pour elle.
Justine, suivez moi.

SCENE IV.

ASPAR, IRÉNE.

IRÉNE.

C'EST prix qu'on vous promet,
Sur votre ame, seigneur, doit faire peu d'effet.
La mienne toute acquise à votre ardeur sincère,
Ne peut à ce grand cœur tenir lieu de salaire;
Et l'amour à tel point vous rend maître du mien,
Que me donner à vous, c'est ne vous donner rien.

ASPAR.

Vous dites vrai, madame, & du moins j'ose dire,
Que me donner un cœur au-dessous de l'empire,
Un cœur qui me veut faire une honteuse loi,
C'est ne me donner rien qui soit digne de moi.

IRÉNE.

Indigne que je suis d'une foi si douteuse,
Vous fais-je quelque loi qui puisse être honteuse?
Et si Léon devoit l'empire à votre apui,
Lui qui vous y ferait le premier d'après lui,
Auriez-vous à rougir de l'en avoir fait maître,
Seigneur, vous qui voyez que vous ne pouvez
l'être ?

Mettez vous, j'y consens, au-dessus de l'amour,
 Si pour monter au trône il s'offre quelque jour,
 Qu'à ce glorieux titre un amant soit volage,
 Je puis l'en estimer, l'en aimer davantage,
 Et voir avec plaisir la belle ambition
 Triompher d'une ardente & longue passion.
 L'objet le plus charmant doit céder à l'empire.
 Régniez, j'en dédirai mon cœur, s'il en soupire.
 Vous ne m'en croyez pas, seigneur, & toutefois
 Vous régneriez bientôt, si l'on suivait ma voix.
 Apprenez à quel point pour vous je m'intéresse.
 Je viens de vous offrir moi-même à la princesse ;
 Et je sacrifiais mes plus chères ardeurs
 A l'honneur de vous mettre au faite des grandeurs.
 Vous savez la réponse, ou Léon, ou personne.

A S P A R.

C'est agir en amante, & généreuse, & bonne :
 Mais sûre d'un refus qui doit rompre le coup,
 La générosité ne coûte pas beaucoup.

I R É N E.

Vous voyez les chagrins où cette offre m'expose,
 Et ne me voulez pas devoir la moindre chose !
 Ah, si j'osais, seigneur, vous appeler ingrat !

A S P A R.

L'offre sans doute est rare, & ferait grand éclat,

Si pour mieux éblouir vous aviez eu l'adresse
 D'ébranler tant soit peu l'esprit de la princesse :
 Elle est impératrice, & d'un seul, *Je le veux*,
 Elle peut de Léon faire un monarque heureux :
 Qu'a-t-il besoin de moi, lui qui peut tout sur elle ?

I R É N E.

N'insultez point, seigneur, une flame si belle ;
 L'amour las de gémir sous les raisons d'état,
 Pourrait n'en croire pas tout-à-fait le sénat.

A S P A R.

L'amour n'a qu'à parler. Le sénat, quoi qu'on pense,
 N'aura que du respect, & de la déférence ;
 Et de l'air dont la chose a déjà pris son cours,
 Léon pourra se voir empereur pour trois jours.

I R É N E.

Trois jours peuvent suffire à faire bien des choses ;
 La cour en moins de tems voit cent métamorpho-
 fes :

En moins de tems un prince, à qui tout est permis,
 Peut rendre ce qu'il doit aux vrais, & faux amis.

A S P A R.

L'amour qui parle ainsi ne parait pas fort tendre ;
 Mais je vous aime assez, pour ne vous pas entendre ;
 Et dirai toutefois, sans m'en embarasser,
 Qu'il est un peu bien tôt pour vous de menacer.

I R É N E.

Je ne menace point , seigneur , mais je vous aime
 Plus que moi , plus encor que ce cher frère même.
 L'amour tendre est timide , & craint pour son objet,
 Dès qu'il lui voit former un dangereux projet.

A S P A R.

Vous m'aimez , je le crois , du moins cela peut être ;
 Mais de quelle façon le faites-vous connaître ?
 L'amour inspire-t-il ce rare empressement
 De voir régner un frère aux dépens d'un amant ?

I R É N E.

Il m'inspire à regret la peur de votre perte.
 Réglez , je vous l'ai dit , la porte en est ouverte.
 Vous avez du mérite , & je manque d'apas ;
 Dédaignez , quittez moi , mais ne vous perdez pas.
 Pour le salut d'un frère ai-je si peu d'allarmes ,
 Qu'il y faille ajouter d'autres sujets de larmes ?
 C'est assez que pour vous j'ose en vain soupirer :
 Ne me réduisez point , seigneur , à vous pleurer.

A S P A R.

Gardez , gardez vos pleurs pour ceux qui sont à
 plaindre :
 Puisque vous m'aimez tant , je n'ai point lieu de
 craindre.
 Quelque peine qu'on doive à ma témérité ,

Votre main qui m'attend fera ma sûreté ;
 Et contre le couroux le plus inexorable
 Elle me servira d'asyle inviolable.

I R É N E.

Vous la voudrez peut-être , & la voudrez trop tard.
 Ne vous exposez point , seigneur , à ce hazard ;
 Je doute si j'aurais toujours même tendresse ,
 Et pourrais de ma main n'être pas la maitresse.
 Je vous parle sans feindre , & ne fais point railler ,
 Lorsqu'au salut commun il nous faut travailler.

A S P A R.

Et je veux bien aussi vous répondre sans feindre.
 J'ai pour vous un amour à ne jamais s'éteindre ,
 Madame , & dans l'orgueil que vous-même approu-
 vez ,
 L'amitié de Léon a ses droits conservés :
 Mais ni cette amitié , ni cet amour si tendre ,
 Quelques soins , quelque effort qu'il vous en plaise
 attendre ,
 Ne me verront jamais l'esprit persuadé ,
 Que je doive obéir à qui j'ai commandé ,
 A qui , si j'en puis croire un cœur qui vous adore ,
 J'aurai droit , & longtems , de commander encore.
 Ma gloire qui s'opose à cet abaiffement ,
 Trouve en tous mes égaux le même sentiment.

Ils

Ils ont fait la princesse arbitre de l'empire.
 Qu'elle épouse Léon, tous sont prêts d'y souscrire ;
 Mais je ne répons pas d'un long respect en tous ,
 A moins qu'il associe aussi-tôt l'un de nous.
 La chose est peu nouvelle , & je ne vous propose
 Que ce que l'on a fait pour le grand Théodose.
 C'est par-là que l'empire est tombé dans ce sang
 Si fier de sa naissance , & si jaloux du rang.
 Songez sur cet exemple à vous rendre justice ,
 A me faire empereur pour être impératrice ;
 Vous avez du pouvoir , madame , usez-en bien ,
 Et pour votre intérêt atachez vous au mien.

I R É N E.

Léon dispose-t-il du cœur de la princesse ?
 C'est un cœur fier & grand ; le partage la blesse ;
 Elle veut tout ou rien , & dans ce haut pouvoir
 Elle éteindra l'amour plutôt que d'en déchoir.
 Près d'elle avec le tems nous pourons davantage :
 Ne pressons point , seigneur , un si juste partage.

A S P A R.

Vous le voudrez peut-être , & le voudrez trop tard ;
 Ne laissez point longtems nos destins au hazard ;
 J'atens de votre amour cette preuve nouvelle.
 Adieu , madame.

I R É N E.

Adieu , l'ambition est belle ;
Mais vous n'êtes , seigneur , avec ce sentiment ,
Ni véritable ami , ni véritable amant.

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

PULCHÉRIE, JUSTINE.

P U L C H É R I E.

JUSTINE , plus j'y pense , & plus je m'inquiète :
 Je crains de n'avoir plus une amour si parfaite ;
 Et que si de Léon on me fait un époux ,
 Un bien si désiré ne me soit plus si doux.
 Je ne fais si le rang m'aurait fait changer d'ame ;
 Mais je tremble à penser que je serais sa femme ,
 Et qu'on n'épouse point l'amant le plus chéri ,
 Qu'on ne se fasse un maître aussi-tôt qu'un mari.
 J'aimerais à régner avec l'indépendance
 Que des vrais souverains s'assure la prudence ;
 Je voudrais que le ciel inspirât au sénat
 De me laisser moi seule à gouverner l'état ,
 De m'épargner ce maître ; & vois d'un œil d'envie
 Toujours Sémiramis , & toujours Zénobie.
 On triompha de l'une , & pour Sémiramis ,
 Elle usurpa le nom , & l'habit de son fils ;
 Et sous l'obscurité d'une longue tutelle ,

Cet habit & ce nom régnaient tous deux plus
qu'elle :

Mais mon cœur de leur fort n'en est pas moins
jaloux ;

C'était régner enfin , & régner sans époux.

Le triomphe n'en fait qu'afermir la mémoire ;

Et le déguisement n'en détruit point la gloire.

J U S T I N E.

Que les choses bientôt prendraient un autre tour ,

Si le sénat prenait le parti de l'amour :

Que bientôt... Mais je vois Aspar avec mon père.

P U L C H É R I E.

Sachons d'eux quel destin le ciel vient de me faire.

S C E N E I I.

ASPAR , MARTIAN , PULCHÉRIE , JUSTINE.

M A R T I A N.

MAdame , le sénat nous députe tous deux ,
Pour vous jurer encor qu'il suivra tous vos vœux.
Après qu'entre vos mains il a remis l'empire ,
C'est faire un attentat que de vous rien prescrire ;
Et son respect vous prie une seconde fois
De lui donner vous seule un maître à votre choix.

P U L C H É R I E.

Il pouvait le choisir.

M A R T I A N.

Il s'en défend l'audace ,
Madame , & sur ce point il vous demande grace.

P U L C H É R I E.

Pourquoi donc m'en fait-il une nécessité ?

M A R T I A N.

Pour donner plus de force à votre autorité.

P U L C H É R I E.

Son zèle est grand pour elle , il faut le satisfaire ,
Et lui mieux obéir qu'il n'a daigné me plaire.

Sexe , ton sort en moi ne peut se démentir ,
Pour être souveraine , il faut m'affujettir ;
En montant sur le trône entrer dans l'esclavage ,
Et recevoir des loix de qui me rend hommage.

Allez , dans quelques jours je vous ferai favoir
Le choix que par son ordre aura fait mon devoir.

A S P A R.

Il tiendrait à faveur , & bien haute , & bien rare
De le favoir , madame , avant qu'il se sépare.

P U L C H É R I E.

Quoi , pas un seul moment pour en délibérer !
Mais je ferais un crime à le plus diférer ;
Il vaut mieux , pour essai de ma toute-puissance ,

Montrer un digne effet de pleine obéissance.
Retirez vous, Aspar, vous aurez votre tour.

S C E N E III.

PULCHÉRIE, MARTIAN, JUSTINE.

P U L C H É R I E.

ON m'a dit que pour moi vous aviez de l'amour;
Seigneur, serait-il vrai ?

M A R T I A N.

Qui vous l'a dit, madame ?

P U L C H É R I E.

Vos services, mes yeux, le trouble de votre ame,
L'exil que mon hymen vous devait imposer.
Sont-ce là des témoins, seigneur, à récuser ?

M A R T I A N.

C'est donc à moi, madame, à confesser mon crime,
L'amour naît aisément du zèle, & de l'estime ;
Et l'affiduité près d'un charmant objet
N'attend point notre aveu pour faire son effet.

Il m'est honteux d'aimer; il vous l'est d'être aimée
D'un homme dont la vie est déjà consumée,
Qui ne vit qu'à regret depuis qu'il a pû voir
Jusqu'où ses yeux charmés ont trahi son devoir.

Mon cœur qu'un si long âge en mettait hors d'al-
larmes,
S'est vû livré par eux à ces dangereux charmes.
En vain , madame , en vain je m'en suis défendu ;
En vain j'ai fû me taire , après m'être rendu.
On m'a forcé d'aimer , on me force à le dire.
Depuis plus de dix ans je languis , je soupire ,
Sans que de tout l'excès d'un si long déplaisir
Vous ayez pû surprendre une larme , un soupir ;
Mais enfin la langueur qu'on voit sur mon visage ,
Est encor plus l'effet de l'amour , que de l'âge.
Il faut faire un heureux , le jour n'en est pas loin ;
Pardonnez à l'horreur d'en être le témoin ,
Si mes maux , & ce feu digne de votre haine ,
Cherchent dans un exil leur remède , & sa peine.
Adieu , vivez heureuse , & si tant de jaloux. . .

P U L C H É R I E.

Ne partez pas , seigneur , je les tromperai tous ;
Et puisque de ce choix aucun ne me dispense ,
Il est fait , & de tel à qui pas un ne pense.

M A R T I A N.

Quel qu'il soit , il sera l'arrêt de mon trépas ,
Madame.

P U L C H É R I E.

Encor un coup , ne vous éloignez pas.

Seigneur , jusques ici vous m'avez bien servie ;
 Vos lumières ont fait tout l'éclat de ma vie ;
 La vôtre s'est usée à me favoriser.
 Il faut encor plus faire , il faut . . .

M A R T I A N.

Quoi ?

P U L C H É R I E.

M'épouser.

M A R T I A N.

Moi , madame !

P U L C H É R I E.

Oui , seigneur , c'est le plus grand service
 Que vos soins puissent rendre à votre impératrice.
 Non qu'en m'ofrant à vous je réponde à vos feux,
 Jusques à souhaiter des fils , & des neveux.
 Mon ayeul dont partout les hauts faits retentissent ,
 Voudra bien qu'avec moi ses descendans finissent ,
 Que j'en sois la dernière , & ferme dignement
 D'un si grand empereur l'auguste monument.
 Qu'on ne prétende plus que ma gloire s'expose
 A laisser des Césars du sang de Théodose ;
 Qu'ai-je affaire de race à me déshonorer ,
 Moi qui n'ai que trop vû ce sang dégénérer ,
 Et qui , s'il est fécond en illustres princesses ,
 Dans les princes qu'il forme ne montre que faiblesses.

Ce n'est pas que Léon choisi pour souverain ,
 Pour me rendre à mon rang , n'eût obtenu ma
 main ;

Mon amour à ce prix se fût rendu justice ;
 Mais puisqu'on m'a sans lui nommée impératrice ,
 Je dois à ce haut rang d'assez nobles projets ,
 Pour n'admettre en mon lit aucun de mes sujets.
 Je ne veux plus d'époux , mais il m'en faut une
 ombre ,

Qui des Césars pour moi puisse grossir le nombre ;
 Un mari , qui content d'être au-dessus des rois ,
 Me donne ses clartés , & dispense mes loix ;
 Qui n'étant en effet que mon premier ministre ,
 Pare ce que sous moi l'on craindrait de sinistre ,
 Et pour tenir en bride un peuple sans raison ,
 Paraisse mon époux , & n'en ait que le nom.

Vous m'entendez , seigneur , & c'est assez vous
 dire ;

Prêtez moi votre main , je vous donne l'empire.
 Eblouïssons le peuple , & vivons entre nous ,
 Comme s'il n'était point d'épouse , ni d'époux.
 Si ce n'est posséder l'objet de votre flame ,
 C'est vous rendre du moins le maître de son ame ,
 L'ôter à vos rivaux , vous mettre au-dessus d'eux ,
 Et de tous mes amans vous voir le plus heureux.

M A R T I A N.

Madame . . .

P U L C H É R I E.

A vos hauts faits je dois ce grand salaire ;
Et j'aquite envers vous , & l'état , & mon frère.

M A R T I A N.

Aurait-on jamais crû , madame . . .

P U L C H É R I E.

Allez , seigneur ,

Allez en plein sénat faire voir l'empereur.

Il demeure assemblé pour recevoir son maître ,

Allez-y de ma part vous faire reconnaître ;

Ou si votre souhait ne répond pas au mien ,

Faites grace à mon sexe , & ne m'en dites rien.

M A R T I A N.

Souffrez qu'à vos genoux , madame . . .

P U L C H É R I E.

Allez , vous dis-je.

Je m'oblige encor plus que je ne vous oblige ;

Et mon cœur qui vous vient d'ouvrir ses sentimens,

N'en veut , ni de refus , ni de remercimens.

Faites entrer Aspar.

• S C E N E I V.

PULCHÉRIE, ASPAR, JUSTINE.

P U L C H É R I E.

Q U E faites-vous d'Irène ?
 Quand l'épouserez-vous ? Ce mot vous fait-il peine ?
 Vous ne répondez point !

A S P A R.

Non , madame , & je doi
 Ce respect aux bontés que vous avez pour moi.
 Qui se tait obéit.

P U L C H É R I E.

J'aime assez qu'on s'explique.
 Les silences de cour ont de la politique ;
 Si-tôt que nous parlons , qui consent , applaudit ,
 Et c'est en se taisant que l'on nous contredit.
 Le tems m'éclaircira de ce que je soupçonne.
 Cependant j'ai fait choix de l'époux qu'on m'or-
 donne.
 Léon vous faisait peine , & j'ai domté l'amour ,
 Pour vous donner un maître admiré dans la cour ,
 Adoré dans l'armée , & que de cet empire
 Les plus fermes soutiens feraient gloire d'élire.

C'est Martian.

A S P A R.

Tout vieil , & tout cassé qu'il est !

P U L C H É R I E.

Tout vieil & tout cassé je l'épouse , il me plait.
 J'ai mes raisons. Au reste , il a besoin d'un gendre ,
 Qui partage avec lui les soins qu'il lui faut prendre ,
 Qui soutienne des ans panchés dans le tombeau ,
 Et qui porte sous lui la moitié d'un fardeau.
 Qui jugeriez-vous propre à remplir cette place ?
 Une seconde fois vous paraissez de glace !

A S P A R.

Madame , Aréobinde , & Procope , tous deux
 Ont engagé leur cœur , & formé d'autres vœux.
 Sans cela je dirais. . .

P U L C H É R I E.

Et sans cela moi-même

J'élèverais Aspar à cet honneur suprême ;
 Mais quand il ferait homme à pouvoir aisément
 Renoncer aux douceurs de son attachement,
 Justine n'aurait pas une ame assez hardie ,
 Pour accepter un cœur noirci de perfidie ,
 Et vous regarderait comme un volage esprit ,
 Toujours prêt à donner où la fortune rit.
 N'en savez-vous aucun de qui l'ardeur fidelle. . .

A S P A R.

Madame , vos bontés choisiront mieux pour elle ,
Comme pour Martian elles nous ont surpris ,
Elles sauront encor surprendre nos esprits.
Je vous laisse en résoudre.

P U L C H É R I E.

Allez , & pour Irène ;
Si vous ne fentez rien en l'ame qui vous gêne ,
Ne faites plus douter de vos longues amours ,
Ou je dispose d'elle avant qu'il soit deux jours.

S C E N E V.

P U L C H É R I E , J U S T I N E.

P U L C H É R I E.

C E n'est pas encor tout , Justine , je veux faire
Le malheureux Léon successeur de ton père.
Y contribueras-tu ? prêteras-tu la main
Au glorieux succès d'un si noble dessein ?

J U S T I N E.

Et la main , & le cœur sont en votre puissance ,
Madame , doutez-vous de mon obéissance ,
Après que par votre ordre il m'a déjà coûté
Un conseil contre vous qui doit l'avoir flaté ?

P U L C H É R I E.

Achevons , le voici. Je répons de ton père ;
Son cœur est trop à moi pour nous être contraire.

S C E N E VI.

PULCHÉRIE, LÉON, JUSTINE.

L É O N.

JE me le difais bien que vos nouveaux sermens ,
Madame , ne feraient que des amufemens.

P U L C H É R I E.

Vous commencez d'un air. . .

L É O N.

J'achéverai de même ,
Ingrate , ce n'est plus ce Léon qui vous aime ,
Non , ce n'est plus. . .

P U L C H É R I E.

Sachez. . .

L É O N.

Je ne veux rien favoir ,
Et je n'apporte ici ni respect , ni devoir.
L'impétueufe ardeur d'une rage inquiète ,
N'y vient que mériter la mort que je fouhaite ;
Et les emportemens de ma juſte fureur

Ne m'y parlent de vous que pour m'en faire horreur.
 Oui, comme Pulchérie, & comme impératrice,
 Vous n'avez eu pour moi, que détour, qu'injustice.
 Si vos fausses bontés ont sù me décevoir,
 Vos sermens m'ont réduit au dernier désespoir.

P U L C H É R I E.

Ah, Léon!

L É O N.

Par quel art, que je ne puis comprendre
 Forcez-vous d'un soupir ma fureur à se rendre ?
 Un coup d'œil en triomphe, & dès que je vous voi,
 Il ne me souvient plus de vos manques de foi !
 Ma bouche se refuse à vous nommer parjure,
 Ma douleur se défend jusqu'au moindre murmure ;
 Et l'affreux désespoir qui m'amène en ces lieux,
 Cède au plaisir secret d'y mourir à vos yeux.
 J'y vais mourir, madame, & d'amour, non de rage ;
 De mon dernier soupir recevez l'humble hommage ;
 Et si de votre rang la fierté le permet,
 Recevez-le, de grace, avec quelque regret.
 Jamais fidèle ardeur n'aprocha de ma flame,
 Jamais frivole espoir ne flata mieux une ame ;
 Je ne méritais pas qu'il eût aucun effet,
 Ni qu'un amour si pur se vît mieux satisfait ;
 Mais quand vous m'avez dit : *Quelque ordre qu'on*
me donne,



*Nul autre ne sera maître de ma personne ,
 J'ai dû me le promettre , & toutefois , hélas !
 Vous passez dès demain , madame , en d'autres bras ;
 Et dès ce même jour vous perdez la mémoire
 De ce que vos bontés me commandaient de croire.*

P U L C H É R I E.

*Non , je ne la pers pas , & fais ce que je dois.
 Prenez des sentimens qui soient dignes de moi ;
 Et ne m'acusez point de manquer de parole ,
 Quand pour vous la tenir , moi-même je m'immole.*

L É O N.

Quoi , vous n'épousez pas Martian dès demain ?

P U L C H É R I E.

Savez-vous à quel prix je lui donne la main ?

L É O N.

Que m'importe à quel prix un tel bonheur s'achette ?

P U L C H É R I E.

*Sortez , sortez du trouble où votre erreur vous jette ;
 Et sachez qu'avec moi ce grand titre d'époux
 N'a point de privilège à vous rendre jaloux ;
 Que sous l'illusion de ce faux hyménée ,
 Je fais vœu de mourir telle que je suis née ;
 Que Martian reçoit & ma main , & ma foi ,
 Pour me conserver toute , & tout l'empire à moi ;
 Et que tout le pouvoir que cette foi lui donne*

Ne

Ne le fera jamais maître de ma personne.

Est-ce tenir parole , & reconnaissez-vous
A quel point je vous fers , quand j'en fais mon
époux ?

C'est pour vous qu'en ses mains je dépose l'empire ;
C'est pour vous le garder qu'il me plait de l'élire.
Rendez vous , comme lui , digne de ce dépôt ,
Que son âge penchant vous remettra bientôt ;
Suivez-le pas à pas ; & marchant dans sa route ,
Mettez ce premier rang après lui hors de doute.
Etudiez sous lui ce grand art de régner ,
Que tout autre aurait peine à vous mieux enseigner ;
Et pour vous assurer ce que j'en veux attendre ,
Attachez vous au trône , & faites vous son gendre ;
Je vous donne Justine.

L É O N.

A moi , madame ?

P U L C H É R I E.

A vous ,

Que je m'étais promis moi-même pour époux.

L É O N.

Ce n'est donc pas assez de vous avoir perdue ,
De voir en d'autres mains la main qui m'était dûe ,
Il faut aimer ailleurs ?

P U L C H É R I E.

Il faut être empereur ,
 Et le sceptre à la main justifier mon cœur ,
 Montrer à l'univers , dans le héros que j'aime ,
 Tout ce qui rend un front digne du diadème ;
 Vous mettre à mon exemple au-dessus de l'amour ,
 Et par mon ordre enfin régner à votre tour.
 Justine a du mérite , elle est jeune , elle est belle :
 Tous vos rivaux pour moi le vont être pour elle ;
 Et l'empire pour dot est un trait si charmant ,
 Que je ne vous en puis répondre qu'un moment.

L É O N.

Oui , madame , après vous elle est incomparable ;
 Elle est de votre cour la plus considérable ;
 Elle a des qualités à se faire adorer ;
 Mais , hélas ! jusqu'à vous j'avais droit d'aspirer.
 Voulez-vous qu'à vos yeux je trompe un tel mérite ?
 Que sans amour pour elle à m'aimer je l'invite ?
 Qu'en vous laissant mon cœur je demande le sien ,
 Et lui promette tout pour ne lui donner rien ?

P U L C H É R I E.

Et ne savez-vous pas qu'il est des hyménées
 Que font sans nous au ciel les belles destinées ?
 Quand il veut que l'effet en éclate ici-bas ,
 Lui-même il nous entraîne où nous ne pensons pas ;

Et dès qu'il les réfout , il fait trouver la voie
De nous faire accepter ses ordres avec joie.

L É O N.

Mais ne vous aimer plus ! vous voler tous mes
vœux !

P U L C H É R I E.

Aimez moi , j'y consens ; je dis plus , je le veux ;
Mais comme impératrice , & non plus comme
amante ;

Que la passion cesse , & que le zèle augmente.

Justine qui m'écoute agréera bien , feigneur ,

Que je conserve ainsi ma part en votre cœur.

Je connais tout le sien. Rendez vous plus traitable ;

Pour apprendre à l'aimer autant qu'elle est aimable ;

Et laissez vous conduire à qui fait mieux que vous

Les chemins de vous faire un fort illustre & doux.

Croyez-en votre amante , & votre impératrice :

L'une aime vos vertus , l'autre leur rend justice ;

Et sur Justine & vous je dois pouvoir assez ,

Pour vous dire à tous deux , je parle , obéissez.

L É O N à Justine.

J'obéis donc , madame , à cet ordre suprême ,

Pour vous offrir un cœur qui n'est pas à lui-même :

Mais enfin je ne fais quand je pourai donner

Ce que je ne puis même offrir sans le gêner ;

H ij

Et cette offre d'un cœur entre les mains d'une autre,
Ne peut faire un amour qui mérite le vôtre.

J U S T I N E.

Il est assez à moi dans de si bonnes mains,
Pour n'en point redouter de vrais & longs dédains ;
Et je vous répondrais d'une amitié sincère,
Si j'en avais l'aveu de l'empereur mon père.
Le tems fait tout, seigneur.

S C E N E D E R N I E R E.

PULCHÉRIE, MARTIAN, LÉON,
JUSTINE.

M A R T I A N.

D'Une commune voix ;
Madame, le sénat accepte votre choix.
A vos bontés pour moi votre alégresse unie
Soupire après le jour de la cérémonie ;
Et le serment prêté pour n'en retarder rien,
A votre auguste nom vient de mêler le mien.

P U L C H É R I E.

Cependant j'ai sans vous disposé de Justine,
Seigneur, & c'est Léon à qui je la destine.

M A R T I A N.

Pourrais-je lui choisir un plus illustre époux ,
Que celui que l'amour avait choisi pour vous ?
Il peut prendre après vous tout pouvoir dans l'em-
pire ,
S'y faire des emplois où l'univers l'admire ,
Afin que par votre ordre , & les conseils d'Aspar ,
Nous l'installions au trône , & le nommions César.

P U L C H É R I E.

Allons tout préparer pour ce double hyménée ,
En ordonner la pompe , en choisir la journée.
D'Irène avec Aspar j'en voudrais faire autant ;
Mais j'ai donné deux jours à cet esprit flotant ,
Et laisse jusques-là ma faveur incertaine ,
Pour régler son destin sur le destin d'Irène.

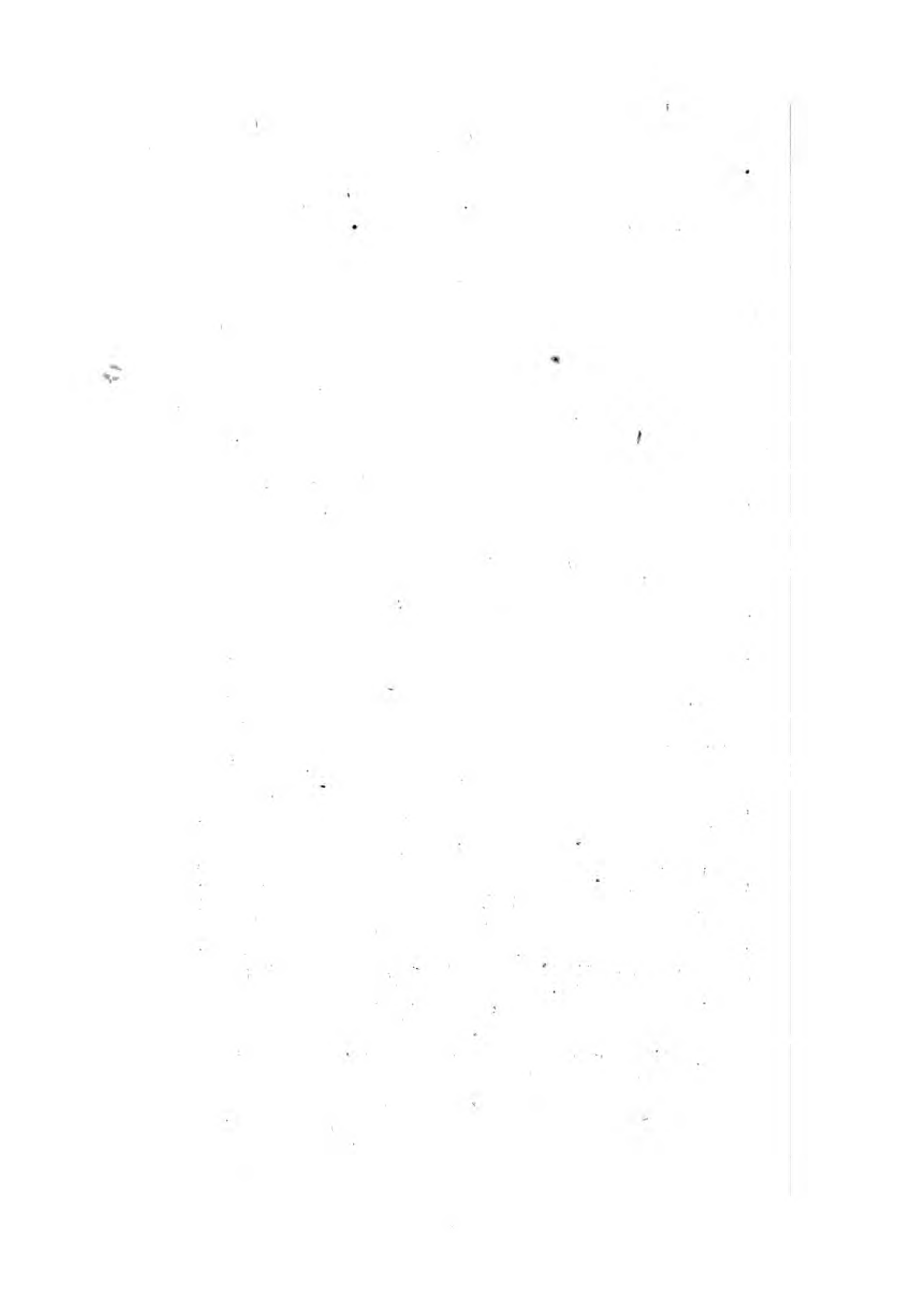
Fin du cinquième & dernier acte.



H. Gravelot inven.

B.L. Prevost sculp.

Puisque tout m'abandonne, il est pour mon secours
Une plus sûre voie, et des moyens plus courts.



A R I A N E,

TRAGÉDIE

D E

THOMAS CORNEILLE.

1 6 7 2.

H üij

P R É F A C E

D E L'É D I T E U R.

UN grand nombre d'amateurs du théâtre ayant demandé qu'on joignît aux œuvres dramatiques de *Pierre Corneille l'Ariane* & *l'Essex* de *Thomas Corneille* son frère, accompagnés aussi de commentaires, on n'a pû se refuser à ce travail.

Thomas Corneille était cadet de *Pierre* d'environ vingt années. Il a fait trente-trois pièces de théâtre, aussi-bien que son aîné. Toutes ne furent pas heureuses ; mais *Ariane* eut un succès prodigieux en 1672, & balança beaucoup la réputation du *Bajazet* de *Racine* qu'on jouait en même tems, quoiqu'assurément *Ariane* n'approche pas de *Bajazet* : mais le sujet était heureux ; les hommes tout ingrats qu'ils sont s'intéressent toujours

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR. 121

à une femme tendre , abandonnée par un ingrat ; & les femmes qui se retrouvent dans cette peinture pleurent sur elles - mêmes.

Presque personne n'examine à la représentation si la pièce est bien faite & bien écrite : on est touché : on a eu du plaisir pendant une heure ; ce plaisir même est rare ; & l'examen n'est que pour les connaisseurs.

On raporte dans la *bibliothèque des théâtres* , qu'*Ariane* fut faite en quarante jours ; je ne suis pas étonné de cette rapidité dans un homme qui a l'habitude des vers , & qui est plein de son sujet. On peut aller vite quand on se permet des vers profaïques , & qu'on sacrifie tous les personnages à un seul. Cette pièce est au rang de celles qu'on joue souvent, lorsqu'une actrice veut se distinguer par un rôle capable de la faire valoir. La situation est très-touchante. Une femme

qui a tout fait pour *Thésée*, qui l'a tiré du plus grand péril, qui s'est sacrifiée pour lui, qui se croit aimée, qui mérite de l'être, qui se voit trahie par sa sœur, & abandonnée par son amant, est un des plus heureux sujets de l'antiquité. Il est bien plus intéressant que la *Didon* de *Virgile*; car *Didon* a bien moins fait pour *Enée*, & n'est point trahie par sa sœur; elle n'éprouve point d'infidélité, & il n'y avait peut-être pas là de quoi se bruler.

Il est inutile d'ajouter que ce sujet vaut infiniment mieux que celui de *Médée*. Une empoisonneuse, une meurtrière ne peut toucher des cœurs & des esprits bien faits.

Thomas Corneille fut plus heureux dans le choix de ce sujet que son frère ne le fut dans aucun des siens depuis *Rodogune*; mais je doute que *Pierre Corneille* eût mieux fait le rôle d'*Ariane* que son frère.

On peut remarquer en lisant cette tragédie , qu'il y a moins de solécismes & moins d'obscurités que dans les dernières pièces de *Pierre Corneille*. Le cadet n'avait pas la force & la profondeur du génie de l'ainé ; mais il parlait sa langue avec plus de pureté , quoiqu'avec plus de faiblesse. C'était d'ailleurs un homme d'un très-grand mérite , & d'une vaste littérature ; & si vous exceptez *Racine* , auquel il ne faut comparer personne , il était le seul de son tems qui fût digne d'être le premier au-dessous de son frère.

A C T E U R S.

ŒNARUS, roi de Naxe.

THÉSÉE, fils d'Ægée roi d'Athènes.

PIRITHOUS, fils d'Ixion roi des Lapithes.

ARIANE, fille de Minos roi de Crète.

PHÈDRE, sœur d'Ariane.

NÉRINE, confidente d'Ariane.

ARCAS, Naxien, confident d'Œnarus.

La scène est dans l'île de Naxe.

A R I A N E ,
T R A G É D I E .

ACTE PREMIER.

S C E N E P R E M I E R E .

Œ N A R U S , A R C A S .

Œ N A R U S .

a) **J**E le confesse , Arcas , ma faiblesse redouble ;
Je ne puis voir ici Pirithous sans trouble.

a) *Je le confesse , Arcas , ma faiblesse redouble &c.] Ce rôle d'Oenarus est visiblement imité de celui d'Antiochus dans Bérénice , & c'est une mauvaise copie d'un original défectueux par lui-même. De pareils personnages ne peuvent être supportés qu'à l'aide d'une versification toujours élégante , & de ces nuances de sentiment que Racine seul a connues.*

Le confident d'Oenarus avoue que sans doute Ariane est belle. Oenarus a vû Thésée rendre quelques soins à Mégiste & à Cyane , cela l'a flaté du côté d'Ariane. C'est un amour de comédie dans le stile négligé de la comédie.

Quelques maux où ma flame ait dû me préparer ;
 C'était toujours beaucoup que les voir diférer.
 La princeffe avait beau m'étaler fa conftance ,
 Son hymen reculé flatait mon efpérance ;
 Et fi Thésée avait & fon cœur & fa foi ,
 Contre elle , contre lui , le tems était pour moi.
 De ce faible fecours Pirithous me prive ;
 Par lui de mon malheur l'inftant fatal arrive.
 Cet ami fi longtems de Thésée attendu ,
 Pour partager la joye , en ces lieux s'est rendu.
 Il vient être témoin du bonheur de fa flame.
 Ainfi plus de remife ; il faut m'aracher l'ame ,
 Et me foumettre enfin au tourment fans égal
 De voir tout ce que j'aime au pouvoir d'un rival.

A R C A S.

Ariane vous charme , & fans doute elle est belle ;
 Mais , feigneur , quand l'amour vous a parlé pour
 elle ,
 Avez-vous ignoré que déjà d'autres feux
 La mettaient hors d'état de répondre à vos vœux ?
 Si-tôt que dans cette île où les vents la pouffèrent,
 Aux yeux de vôtre cour fes beautés éclatèrent ,
 Vous futes que Thésée avait par fon fecours
 Du labyrinthe en Crète évité les détours ;
 Et que pour reconnaitre une amour fi fidelle ,

Vainqueur du Minotaure , il fuyait avec elle.
Quel espoir vous laissaient des nœuds si bien formés ?
Ils étaient l'un de l'autre également charmés.
Chacun d'eux l'avouait , & vous-même en cette
île ,
Contre le fier Minos leur promettant asyle ,
Vous les pressiez d'abord d'avancer l'heureux jour
Qui devait par l'hymen couronner leur amour.

O E N A R U S.

Que n'ont-ils pû me croire ? Ils m'auraient vû sans
peine
Consentir à ces nœuds , dont l'image me gêne.
Quoiqu'alors Ariane eût les mêmes apas ,
On résiste aisément quand on n'espère pas ;
Et du moins je n'eusse eu, pour sauver ma franchise,
Qu'à vaincre de mes sens la première surprise ;
Mais si mon triste cœur à l'amour s'est rendu ,
Thésée en est la cause , & lui seul m'a perdu.
Sans songer quels honneurs l'attendent dans Athènes,
Ici depuis trois mois il languit dans ses chaînes ;
Et quoi que dans l'hymen il dût trouver d'apas ,
Pirithous absent , il ne les goûtait pas.
Pour en choisir le jour , il a falu l'attendre.
C'est beaucoup d'amitié pour une amour si tendre.
Ces délais démentaient un cœur bien enflamé ;

Et qui n'aurait pas crû qu'il n'aurait point aimé ?
 Voilà sur quoi mon ame à l'espoir enhardie ,
 S'est peut-être en secret un peu trop applaudie.
 Les plus charmans objets qui brillent dans ma cour,
 Semblaient chercher Thésée , & briguer son amour.
 Il rendait quelques soins à Mégiste , à Cyane.
 Tout cela me flatait du côté d'Ariane ;
 Et j'allais quelquefois jusqu'à m'imaginer
 Qu'il dédaignait un bien qu'il n'ofait me donner.

A R C A S.

Dans l'étroite amitié qui depuis tant d'années
 De deux amis si chers unit les destinées ,
 Il n'est pas surprenant que malgré de beaux feux ,
 Thésée ait jusqu'ici refusé d'être heureux.
 C'est de quoi mieux goûter le fruit de sa victoire ,
 Qu'avoir Pirithous pour témoin de sa gloire.
 Mais , seigneur , Ariane a-t-elle en son amant
 Blâmé pour un ami ce trop d'empressement ?
 En avez-vous trouvé plus d'accès auprès d'elle ?

O E N A R U S.

C'est là ma peine , Arcas , Ariane est fidelle.
 Mes languissans regards , mes inquiets soupirs ,
 N'ont que trop de ma flame expliqué les desirs.
 C'était peu , j'ai parlé ; mais pour l'heureux Thésée
 D'un

D'un feu si violent son ame est embrasée ;
 Qu'elle a toujours depuis appliqué tous ses soins
 A fuir l'ocasion de me voir sans témoins.
 Phèdre sa sœur , qui fait les peines que j'endure ,
 Soulage en m'écoutant ma funeste aventure ;
 Et comme il ne faut rien pour flater un amant ,
 Je m'obstine par elle , & chéris mon tourment.

A R C A S.

Avec un tel secours vous êtes moins à plaindre ;
 Mais Phèdre est sans amour , & d'un mérite à crain-
 dre.

Vous la voyez souvent , & j'admire , seigneur ,
 Que sa beauté n'ait rien qui touche vôtre cœur.

Œ N A R U S.

Vois par là de l'amour le bizarre caprice.
 Phèdre dans sa beauté n'a rien qui m'éblouisse.
 Les charmes de sa sœur sont à peine aussi doux ;
 Je n'ai qu'à dire un mot pour en être l'époux ;
 Cependant , quoiqu'aimable , & peut-être plus
 belle ,

Je la vois , je lui parle , & ne sens rien pour elle.
 Non , ce n'est ni par choix , ni par raison d'aimer ,
 Qu'en voyant ce qui plait , on se laisse enflamer.
 D'un aveugle panchant le charme imperceptible
 Frappe , saisit , entraîne , & rend un cœur sensible ;

Et par une secrète & nécessaire loi ,
b) On se livre à l'amour sans qu'on sache pourquoi.
 Je l'éprouve au suplice où le ciel me condamne.
 Tout me parle pour Phèdre , & tout contre Ariane ;
 Et quoi que sur le choix ma raison ait de jour ,
 L'une a ma seule estime , & l'autre mon amour.

A R C A S.

Mais d'un pareil amour n'êtes-vous pas le maître ?
 Qui peut tout , ose tout.

Œ N A R U S.

Que me fais-tu connaître ?
 L'ayant reçue ici , j'aurais la lâcheté

b) On se livre à l'amour sans qu'on sache pourquoi.] Les précédens vers & celui-ci sont une imitation de ces vers de Rodogune :

Il est des nœuds secrets , il est des simpathies,
 Dont par le doux rapport les ames assorties :

& de ces vers de la *Suite du menteur* :

Quand les arrêts du ciel nous ont faits l'un pour l'autre ,
 Lyse , c'est un accord bientôt fait que le nôtre , &c.

Redisons toujours que ces vers d'idille , ces petites maximes d'amour conviennent peu au dialogue de la tragédie , que toute maxime doit échapper au sentiment du personnage , qu'il peut par les expressions de son amour dire rapidement un mot qui devienne maxime , mais non pas être un parleur d'amour.

C'est ici qu'il ne fera pas inutile d'observer encore ;

De violer les droits de l'hospitalité !
 Quand je m'y résoudrais, quel espoir pour ma flamme ?

En la tyrannisant, toucherais-je son ame ?
 Thésée est un héros fameux par tant d'exploits,
 Qu'auprès d'elle en mérite il efface les rois.
 Son cœur est tout à lui, j'en connais la constance,
 Et nous ferions en vain agir la violence.
 Ainsi par mon respect, au défaut d'être aimé,
 Méritons jusqu'au bout de m'en voir estimé.
 Par d'illustres efforts les grands cœurs se connaissent,
 Et malgré mon amour... Mais les princes paraissent.

que ces lieux communs de morale rubrique, que Despréaux a tant reprochés à Quinault, se trouvent dans des ariètes détachées, où elles sont bien placées, & que jamais le personnage de la scène ne prononce une maxime qu'à propos, tantôt pour faire pressentir sa passion, tantôt pour la déguiser : ces maximes sont toujours courtes, naturelles, bien exprimées, convenables au personnage & à sa situation ; mais quand une fois la passion domine, alors plus de ces sentences amoureuses. *Arcabone* dit à son frère :

Vous m'avez enseigné la science terrible
 Des noirs enchantemens qui font pâlir le jour ;
 Enseignez moi, s'il est possible,
 Le secret d'éviter les charmes de l'amour.

Elle ne cherche point à discuter la difficulté de vaincre

S C E N E I I.

ŒNARUS, THESÉE, PIRITHOUS, ARCAS.

Œ N A R U S.

ENfin voici ce jour si long-tems attendu.
 Pirithoüs dans Naxe à Thésée est rendu ;
 Et quand un heureux sort permet qu'il le revoie ,
 Il n'est pas malaisé de juger de sa joie.
 Après un tel bonheur rien ne manque à sa foi.

P I R I T H O U S.

Cette joye est encor plus sensible pour moi ,
 Seigneur ; & plus Thésée a pendant mon absence
 D'un destin rigoureux souffert la violence ,
 Plus c'est pour ma tendresse un aimable transport
 D'embrasser un ami , dont j'ai pleuré la mort.
 Qui l'eût crû , que du sort le choix illégitime ,
 L'ayant au Minotaure envoyé pour victime ,
 Il dût par un triomphe à jamais glorieux
 Afranchir son pays d'un tribut odieux ?

cette passion , à prouver que l'amour triomphe des cœurs
 les plus durs.

Armide ne s'amuse point à dire en vers faibles :

Non , ce n'est point par choix , ni par raison d'aimer ,

Sur le bruit qui rendait ces nouvelles certaines,
 L'espoir de son retour m'atira dans Athènes ;
 Et par un ordre exprès , ce fut là que je fûs
 Qu'il atendait ici son cher Pirithoüs.
 Soudain je vole à Naxe , où de sa renommée
 Mon ame à le revoir est d'autant plus charmée ,
 Que tout comblé qu'il est des faveurs d'un grand
 roi ,
 Même zèle toujours l'intéresse pour moi.

Æ N A R U S.

Que Thésée est heureux ! Tandis qu'il peut atendre
 Tous les biens que promet l'amitié la plus tendre ,
 Du plus parfait amour les favorables nœuds
 N'ont rien qu'un bel objet n'abandonne à ses vœux.

T H E S É E.

Il ne faut pas juger sur ce qu'on voit paraître ;
 Seigneur , on n'est heureux qu'autant qu'on le croit
 être.
 Vous m'acablez de biens , & quand je vous dois
 tant ,
 Ne pouvant m'aquiter , je ne vis point content.

Qu'en voyant ce qui plait on se laisse enflamer.

Elle dit , en voyant *Renaud* :

Achevons – je frémis – vengeons nous – je soupire.

L'amour parle en elle , & elle n'est point parleuse d'amour.

Æ N A R U S.

Ce que j'ai fait pour vous vaut peu que l'on y pense;
Mais si j'en attendais quelque reconnaissance,
Prince, me dussiez-vous & la vie & l'honneur,
Il serait un moyen...

T H E S É E.

Quel ? Achevez, seigneur.

J'offre tout, & déjà mon cœur cède à la joye
De penser...

Æ N A R U S.

Vous voulez en vain que je le croye.
Cessez d'avoir pour moi des soins trop empressés ;
Il vous en coûterait plus que vous ne pensez.

T H E S É E.

Doutez-vous de mon zèle ? & ...

Æ N A R U S.

Non, je me condamne.

Aimez Pirithoüs, possédez Ariane.

c) Un ami si parfait... de si charmans apas...

J'en dis trop, c'est à vous de ne m'entendre pas.

Ma gloire le veut, prince, & je vous le demande.

c) *Un ami si parfait, de si charmans apas ;*

J'en dis trop, c'est à vous de ne m'entendre pas.]

Qui ne sent dans toute cette scène, & surtout en cet endroit, la pusillanimité de ce rôle ? *Avec ces charmans*

S C E N E III.

P I R I T H O U S , T H E S É E.

P I R I T H O U S.

JE ne fais si le roi ne veut pas qu'on l'entende ;
Mais au nom d'Ariane un peu trop de chaleur
Me fait craindre pour vous le trouble de son cœur.
Songez-y ; s'il falait qu'épris d'amour pour elle...

T H E S É E.

Sa passion est forte , & ne m'est pas nouvelle ;
Je la sûs dès l'instant qu'il s'en laissa charmer ;
Mais ce n'est pas un mal qui me doive alarmer.

P I R I T H O U S.

Il est vrai qu'Ariane aurait lieu de se plaindre ,
Si chéri fans réserve elle vous voyait craindre.
Je viens de lui parler , & je ne vis jamais
Pour un illustre amant de plus ardens souhaits.
C'est un amour pour vous si fort , si pur , si tendre,
Que quoi que pour vous plaire il falût entreprendre,
Son cœur de cette gloire uniquement charmé...

*apas ! pourquoi ce pauvre roi dit-il ainsi son secret à
Thésée ? On laisse échaper les sentimens de son cœur
devant sa maîtresse , mais non pas devant son rival.*

T H E S É E.

Hélas! & que ne puis-je en être moins aimé!
 Je ne me verrais pas dans l'état déplorable
 Où me réduit sans cesse un amour qui m'acable;
 Un amour qui ne montre à mes sens défolés...
 Le puis-je dire ?

P I R I T H O U S.

O Dieux! est-ce vous qui parlez ?

Ariane en beauté partout si renommée,
 Aimant avec excès, ne ferait point aimée ?
 Vous feriez insensible à de si doux apas ?

T H E S É E.

Ils ont de quoi toucher, je ne l'ignore pas.
d) Ma raison qui toujours s'intéresse pour elle,
 Me dit qu'elle est aimable, & mes yeux qu'elle est
 belle.

L'amour sur leur rapport tâche de m'ébranler;

d) Ma raison qui toujours s'intéresse pour elle,
Me dit qu'elle est aimable, & mes yeux qu'elle est belle.]
 Ces vers qui font d'un bouquet à Iris, & Ariane en
 beauté par-tout si renommée, & l'amour qui tâche d'ébranler
 Thésée sur le rapport de ses yeux, & cet amour qui a beau
 parler quand le cœur se tait, font de Thésée un héros de
 Clélie. Les raisonnemens d'aimer ou n'aimer pas, achèvent
 de gâter cette scène, qui d'ailleurs est bien conduite;

Mais quand le cœur se tait , l'amour a beau parler.
 Pour engager ce cœur ses amorces font vaines,
 S'il ne court de lui-même au devant de ses chaines ;
 Et ne confond d'abord , par ses doux embarras ,
 Tous les raisonnemens d'aimer , ou n'aimer pas.

P I R I T H O U S.

Mais vous souvenez-vous que pour sauver Thésée
 La fidelle Ariane à tout s'est exposée ?
 Par là du labyrinthe heureusement tiré . . .

T H E S É E.

Il est vrai , tout sans elle était desespéré.
 Du succès attendu son adresse suivie ,
 Malgré le fort jaloux , m'a conservé la vie ,
 Je la dois à ses soins ; mais par quelle rigueur
 Vouloir que je la paye aux dépens de mon cœur ?
 Ce n'est pas qu'en secret l'ardeur d'un si beau zèle
 Contre ma dureté n'ait combattu pour elle.
 Touché de son amour , confus de son éclat ,

mais ce n'est pas assez qu'une scène soit raisonnable , ce n'est que remplir un devoir indispensable ; & quand il n'est question que d'amour , tout est froid & petit , sans le stile de *Racine*. Cette scène surtout manque de force ; les combats du cœur y étaient nécessaires. *Thésée* perfide envers une princesse à qui il doit sa vie & sa gloire , devrait avoir plus de remors.

Je me suis mille fois reproché d'être ingrat.
 Mille fois j'ai rougi de ce que j'ose faire,
 Mais mon ingratitude est un mal nécessaire;
 Et l'on s'efforce en vain, par d'affidus combats,
 A disposer d'un cœur qui ne se donne pas.

P I R I T H O U S.

Votre mérite est grand, & peut l'avoir charmée;
 Mais quand elle vous aime, elle se croit aimée.
 Ainsi vos vœux d'abord auront flaté sa foi,
 Et vous aurez juré...

T H E S É E.

Qui n'eût fait comme moi?

Pour me suivre Ariane abandonnait son père,
 Je lui devais la vie, elle avait de quoi plaire.
 Mon cœur sans passion me laissait présumer
 Qu'il prendrait à mon choix l'habitude d'aimer.
 Par là, ce qu'il donnait à la reconnaissance,
 De l'amour auprès d'elle eut l'entière aparence.
 Pour payer ce qu'au sien je voyais être dû,
 Mille devoirs... hélas! c'est ce qui m'a perdu.
 Je les rendais d'un air à me tromper moi-même,
 A croire que déjà ma flame était extrême,
 Lorsqu'un trouble secret me fit apercevoir
 Que souvent pour aimer c'est peu que le vouloir.
 Phèdre à mes yeux surpris à toute heure exposée...

P I R I T H O U S.

Quoi, la sœur d'Ariane a fait changer Thésée ?

T H E S É E.

Oui, je l'aime, & telle est cette brulante ardeur,
 Qu'il n'est rien qui la puisse arracher de mon cœur.
 Sa beauté, pour qui seule en secret je soupire,
 M'a fait voir de l'amour jusqu'où s'étend l'empire ;
 Je l'ai connu par elle, & ne m'en sens charmé
 Que depuis que je l'aime, & que j'en suis aimé.

P I R I T H O U S.

Elle vous aime ?

T H E S É E.

Autant que je le puis attendre,
 Dans l'intérêt du sang qu'une sœur lui fait prendre.
 Comme depuis longtems l'amitié qui les joint
 Forme entre elles des nœuds que l'amour ne romt
 point,
 Elle a quelquefois peine à contraindre son ame
 De laisser sans scrupule agir toute sa flame,
 Et voudrait, pour montrer ce qu'elle sent pour moi,
 Qu'Ariane eût cessé de prétendre à ma foi.
 Cependant pour ôter toute la défiance
 Qu'aurait donné le cours de notre intelligence,
 Naxe a peu de beautés pour qui des soins rendus
 Ne me semblent coûter quelques soupirs perdus.

Cyane, *Æglé*, *Mégiste* ont part à cet hommage.
 Ariane le voit, & n'en prend point d'ombrage.
 Rien n'alarme son cœur, tant ce que je lui doi,
 Contre ma trahison lui répond de ma foi.

P I R I T H O U S.

Ces devoirs partagés ont trop d'indifférence
 Pour vous faire aisément soupçonner d'inconstance.
 Mais quand depuis trois mois vous m'avez attendu,
 Ne vous déclarant point, qu'avez-vous prétendu ?

T H E S É E.

Flater l'espoir du roi, donner tems à sa flame
 De pouvoir malgré lui tyranniser son ame,
 Gagner l'esprit de *Phèdre*, & me débarrasser
 D'un hymen dont peut-être on m'aurait fait presser.

P I R I T H O U S.

Mais me voici dans *Naxe*, & quoi qu'on puisse faire,
 Votre infidélité ne saurait plus se taire.
 Quel prétexte auriez-vous encor à diférer ?

T H E S É E.

Je me suis trop contraint, il faut me déclarer.
 Quoi que doive Ariane en ressentir de peine,
 Il faut lui découvrir que son hymen me gêne ;
 Et pour punir mon crime, & se venger de moi,
 La porter, s'il se peut, à faire choix du roi.
 Vous seul, car de quel front lui confesser moi-même

Qu'en moi c'est un ingrat, un parjure qu'elle aime ?
Non, vous lui peindrez mieux l'embarras de mon
cœur.

Parlez, mais gardez bien de lui nommer sa sœur.
Savoir qu'une rivale ait mon ame charmée,
La chercher, la trouver dans une sœur aimée,
Ce ferait un supplice, après mon changement,
A faire tout oser à son ressentiment.
Ménagez sa douleur pour la rendre plus lente.
Avouez lui l'amour, mais cachez lui l'amante.
Sur qui que ses soupçons puissent ailleurs tomber,
Phèdre à sa défiance est seule à dérober.

P I R I T H O U S.

Je tairai ce qu'il faut ; mais comme je condamne
Votre ingrate conduite au regard d'Ariane,
N'attendez point de moi que pour vous dégager
Je lui parle du feu qui vous porte à changer.
C'est un aveu honteux qu'un autre lui peut faire.
Cependant mon secours vous étant nécessaire,
Si sur l'hymen du roi je puis être écouté,
J'appuyeraï le projet dont je vous vois flaté.
Phèdre vient, je vous laisse.

T H E S É E.

O trop charmante vûe !

S C E N E I V.

T H E S É E , P H É D R E .

T H E S É E .

EH bien, à quoi, madame, êtes-vous résoluë ?
 Je n'ai plus de prétexte à cacher mon secret.
 Ne verrez-vous jamais mon amour qu'à regret ?
 Et quand Pirithoüs, que je feignais d'attendre,
 Me contraint à l'éclat qu'il m'a falu suspendre,
 M'aimerez-vous si peu, que pour le retarder
 Vous me disiez encor que c'est trop hazarder ?

P H É D R E .

e) Vous pouvez là-dessus vous répondre vous-même.
 Prince, je vous l'ai dit, il est vrai, je vous aime ;
 Et quand d'un cœur bien né la gloire est le secours,
 L'avoir dit une fois, c'est le dire toujours.
 Je n'examine point si je pouvais fans blâme
 Au feu qui m'a surpris abandonner mon ame,

e) *Vous pouvez là-dessus vous répondre vous-même &c.]*
Phèdre devait là-dessus parler avec plus d'élégance. Ce te
 scène est ennuyeuse, & l'amour de *Phèdre* & de *Thésée*
 déplaît à tout le monde. L'ennui vient de ce qu'on fait
 qu'ils s'aiment, & qu'ils sont d'accord ; ils n'ont plus rien

Peut-être à m'en défendre aurais-je trouvé jour ;
 Mais il entre souvent du destin dans l'amour ;
 Et dût-il m'en coûter un éternel martire ,
 Le destin l'a voulu , c'est à moi d'y souscrire.
 J'aime donc ; mais malgré l'apas flatteur & doux
 Des tendres sentimens qui me parlent pour vous ,
 Je ne puis oublier qu'Ariane exilée
 S'est pour vos intérêts elle-même immolée ;
 Qu'aucun amour jamais n'eut tant de fermeté ,
 Qu'ayant tout fait pour vous elle a tout mérité ;
 Et plus l'instant approche où cette infortunée ,
 Après un long espoir , doit être abandonnée ,
 Plus un secret remors trouve à me reprocher
 Que je lui vole un bien qui lui coûte si cher.
 Vous lui devez ce cœur dont vous m'ofrez l'hommage ;
 Vous lui devez la foi que votre amour m'engage ;
 Vous lui devez ces vœux que déjà tant de fois...

T H E S É E.

Ah ! ne me parlez plus de ce que je lui dois.

alors d'intéressant à se dire. Cette scène pouvait être
 belle ; mais quand *Phèdre* dit , *que la gloire est le secours*
d'un cœur bien né , & qu'avoir dit une fois qu'on aime ,
c'est le dire toujours , on ne croit pas entendre une tra-
 gédie.

Pour elle contre vous qu'ai-je oublié de faire ?
 Quels efforts ! j'ai tâché de l'aimer pour vous plaire ;
 C'est mon crime, & peut-être il m'en faudrait haïr :
 Mais vous m'en donniez l'ordre, il fallait obéir.
 Il fallait me la peindre aimable, jeune, belle,
 Voir son pays quitté, mes jours sauvés par elle.
 C'était de quoi sans doute assujettir mes vœux,
 A n'aimer qu'à lui plaire, à m'en tenir heureux ;
 Mais son mérite en vain semblait fixer ma flame ;
 Un tendre souvenir frappait soudain mon ame.
 Dès le moindre retour vers un charme si doux,
 Je cédaï au panchant qui m'entraîne vers vous ;
 Et sentais dissiper, par cette ardeur nouvelle,
 Tous les projets d'amour que j'avais faits pour elle.

P H É D R E.

J'aurais de ces combats afranchi votre cœur,
 Si j'eusse eu pour rivale une autre qu'une sœur ;
 Mais trahir l'amitié dont on la voit sans cesse....
 Non, Thésée, elle m'aime avec trop de tendresse.
 D'un suplice si rude il faut la garantir ;
 Sans doute elle en mourrait, je n'y puis consentir.
 Rendez lui votre amour, cet amour qui sans elle
 Aurait peut-être dû me demeurer fidelle ;
 Cet amour qui toujours trop propre à me charmer,
 N'ose....

THÉSÉE.

T H E S É E.

Apprenez moi donc à ne vous plus aimer ,
 A briser ces liens où mon ame asservie
 A mis tout ce qui fait le bonheur de ma vie.
 Ces feux dont ma raison ne saurait triompher ,
 Apprenez moi comment on les peut étoufer ,
 Comment on peut du cœur bannir la chère image...
 Mais à quel sentiment ma passion m'engage !
 Si la douceur d'aimer a pour vous quelque apas ,
 Me pourriez-vous apprendre à ne vous aimer pas ?

P H É D R E.

Il en est un moyen que ma gloire envisage :
 Il faut de votre cœur arracher cette image.
 Ma vue étant pour vous un mal contagieux ,
 Pour dégager ce cœur , commencez par les yeux.
 Fuyez de mes regards la trop flateuse amorce ;
 Plus vous les souffrirez , plus ils auront de force.
 Ce n'est qu'en s'éloignant qu'on pare de tels coups ;
 Si le triomphe est rude , il est digne de vous.
 Il est beau d'étoufer ce qui peut trop nous plaire ,
 D'immoler à sa gloire...

T H E S É E.

Et le pouvez-vous faire ?

Ces traits qu'en votre cœur mon amour a tracés ,
 Quand vous me verrez moins , seront-ils effacés ?

Oublîrez-vous si-tôt cet ardent sacrifice. . ?

P H É D R E.

Cruel , pourquoi vouloir accroître mon suplice ?
 M'acable-t-il si peu , qu'il y faille ajouter
 Les plaintes d'un amour que je n'ose écouter ?
 Puis que mon fier devoir le condamne à se taire ,
 Laissez moi me cacher que vous m'avez sù plaire.
 Laissez moi déguiser à mes chagrins jaloux ,
 Qu'il n'est point d'heur pour moi , point de repos
 fans vous.

C'est trop ; déjà mon cœur à ma gloire infidelle ,
 De mes sens mutinés fuit le parti rebelle ;
 Il se trouble , il s'emporte , & dès que je vous voi,
 Ma tremblante vertu ne répond plus de moi.

T H E S É E.

Ah , puis qu'en ma faveur l'amour fait ce miracle ,
 Oubliez qu'une sœur y voudra mettre obstacle.
 Pourquoi pour l'épargner trahir un si beau feu ?

P H É D R E.

Mais sur quoi vous flater d'obtenir son aveu ?
 Sachant que vous m'aimez...

T H E S É E.

C'est ce qu'il faut lui taire.
 Sa fuite de Minos allume la colère :
 Pour s'en mettre à couvert elle a besoin d'apui.

Le roi l'aime , faisons qu'elle s'atache à lui ,
Et qu'acceptant sa main au défaut de la mienne ,
Elle souffre en ces lieux qu'un trône la soutienne,
Quand un nouvel amour par l'hymen établi
M'aura par l'habitude attiré son oubli ,
Qu'elle verra pour moi son mépris nécessaire ,
Nous pourons de nos feux découvrir le mystère.
Mais prêt à la porter à ce grand changement ,
J'ai besoin de vous voir enhardir un amant ,
De voir que dans vos yeux , quand ce projet me
 flaté ,
En faveur de l'amour un peu de joie éclaté ;
Que contre vos frayeurs rassurant vôtre esprit ,
Elle efface...

P H É D R E.

Allez , prince , on vous aime , il suffit.
Peut-être que sur moi la crainte a trop d'empire.
Suivez ce qu'en secret vôtre cœur vous inspire ;
Et de quoi que le mien puisse encor s'alarmer ,
N'écoutez que l'amour , si vous savez aimer.

Fin du premier acte.

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

A R I A N E , N É R I N E.

N É R I N E.

LE roi, de ce refus eût eu lieu de se plaindre ;
 Madame, vous devez un moment vous contraindre ;
 Et quoiqu'en l'écoutant vous ne puissiez douter
 Que c'est son amour seul qu'il vous faut écouter ,
 Votre hymen dont enfin l'heureux moment s'avance,

a) *Mais quand d'un premier feu l'ame toute ocupée &c.]*
 On voit dans ces vers quelque chose du stile de *Pierre Corneille* ; ce sont des maximes générales, elles sont justes, mais disons toujours que les grandes passions ne s'expriment point en maximes. J'ai déjà remarqué que vous n'en trouvez pas un seul exemple dans *Racine*. *Trouver de la douceur à des traits*, n'est pas élégant ; c'est un sujet d'ennui qui ne peut s'exprimer, est de la prose de comédie ; un amant qui parle d'aimer, est un pléonasme faible.

b) *Pour m'en rendre la peine à souffrir plus aisée ,*
Tandis que le roi vient , parle moi de Thésée.]
 Le premier vers est profaïque & mal fait. *Parle moi de Thésée tandis que le roi vient* : ce vers ne me parait pas

Semble vous obliger à cette complaisance.
Il vous perd , & la plainte a de quoi soulager.

A R I A N E.

Je fais qu'avec le roi j'ai tout à ménager ;
J'aurais tort de l'aigrir. L'azile qu'il nous prête
Contre la violence assure ma retraite.

D'ailleurs, tant de respect accompagne ses vœux ,
Que souvent j'ai regret qu'il ne puisse être heureux.

a) Mais quand d'un premier feu l'ame toute ocupée
Ne trouve de douceur qu'aux traits qui l'ont frappée,
C'est un sujet d'ennui qui ne peut s'exprimer ,
Qu'un amant qu'on néglige , & qui parle d'aimer.

b) Pour m'en rendre la peine à souffrir plus aisée ,

assez passionné ; ce *tandis que le roi vient*, semble dire,
parle moi de Thésée en attendant. Observez comme *Hermione* dans *Andromaque* dit la même chose avec plus de
sentiment & d'élégance.

Ah ! qu'Oreste à son gré m'impute ses douleurs ,

N'avons-nous d'entretien que celui de ses pleurs ?

Pyrrhus revient à nous ! Eh bien , chère Cléone ,

Conçois-tu les transports de l'heureuse Hermione ?

Sais-tu quel est Pyrrhus ? t'es-tu fait raconter

Le nombre des exploits ? mais qui les peut compter ?

Intrépide , & partout suivi de la victoire : &c.

Cela est bien supérieur aux *cent monstres dont l'univers a*
été dégagé par Thésée , & *qui se voit purgé d'un mauvais*
sang , à ces *victimes prises par Thésée & par Hercule &c.*

Tandis que le roi vient , parle moi de Thésée,
 Peins-moi bien quel honneur je reçois de sa foi ;
 Peins-moi bien tout l'amour dont il brule pour moi ;
 Ofres-en à mes yeux la plus sensible image,

N É R I N E.

Je crois que de son cœur vous avez tout l'hommage ;
 Mais au point que de lui je vois vos sens charmés ,
 C'est beaucoup s'il vous aime autant que vous l'ai-
 mez.

A R I A N E.

Et puis-je trop l'aimer , quand tout brillant de gloire
 Mille fameux exploits l'offrent à ma mémoire ?
 De cent monstres par lui l'Univers dégagé
 Se voit d'un mauvais sang heureusement purgé.
 Combien ainsi qu'Hercule a-t-il pris de victimes ?
 Combien vengé de morts ? combien puni de crimes ?
 Procuste & Cercyon , la terreur des humains ,
 N'ont-ils pas succombé sous ses vaillantes mains ?
 Ce n'est point le vanter que ce qu'on m'entend dire ;
 Tout le monde le fait , tout le monde l'admire ;

c) *J'aime Phèdre , tu fais combien elle m'est chère &c.*] Ce sentiment d'*Ariane* me paraît bien naturel, & en même tems du plus grand art. Le spectateur sent avec un extrême plaisir les raisons du silence de *Phèdre*.

d) *Elle évite peut-être un cruel embarras.*] Ce sentiment

Mais c'est peu , je voudrais que tout ce que je voi
S'en entretint fans cesse , en parlât comme moi.

c) J'aime Phèdre ; tu fais combien elle m'est chère.
Si quelque chose en elle a de quoi me déplaire ,
C'est de voir son esprit de froideur combatu ,
Négliger entre nous de louer sa vertu.

Quand je dis qu'il s'aquiert une gloire immortelle ,
Elle aplaudit , m'approuve ; & qui ferait moins
qu'elle ?

Mais enfin d'elle-même on ne l'entend jamais
De ce charmant héros élever les hauts faits.
Il faut en leur faveur expliquer son silence.

N É R I N E.

Je ne m'étonne point de cette indifférence.
N'ayant jamais aimé , son cœur ne conçoit pas...

A R I A N E.

d) Elle évite peut-être un cruel embarras.
L'amour n'a bien souvent qu'une douceur trom-
peuse ;

e) Mais vivre indifférente , est-ce une vie heureuse ?

est encor très touchant , quoique le mot d'*embarras* soit
trop faible.

e) *Mais vivre indifférente est-ce une vie heureuse ?*] Ce
vers serait fort plat si *Ariane* parlait d'elle-même ; mais
elle parle de sa sœur ; elle la plaint de ne point aimer ,

N É R I N E.

Aprenez-le du roi , qui de vous trop charmé ,
Ne souffrirait pas tant , s'il n'avait point aimé.

S C E N E I I.

Œ N A R U S , A R I A N E , N E R I N E.

Œ N A R U S.

f) **N**E vous ofensez point , princesse incomparable ,

Si prêt à succomber au malheur qui m'acable ,
Pour la dernière fois j'ai tâché d'obtenir

tandis qu'en effet elle aime *Thésée*. On est déjà bien vivement intéressé.

f) *Ne vous ofensez point , princesse incomparable.*] *Œnarus* joue ici le rôle de l'*Antiochus* de *Bérénice* ; mais il est bien moins raisonnable , & bien moins touchant ; il a le ridicule de parler d'amour à une princesse dont il fait que *Thésée* est idolâtre , & qu'il croit que *Thésée* adore ; & il ne l'a aimée que depuis qu'il a été témoin de leurs amours. *Antiochus* au contraire a aimé *Bérénice* avant qu'elle se fût déclarée pour *Titus* , & il ne lui parle que lorsqu'il va la quitter pour jamais. Ce qui rend surtout *Œnarus* très inférieur à *Antiochus* , c'est la manière dont il parle.

La triste liberté de vous entretenir.

Je la demande entière ; & quoi que puisse dire

Ce feu qui malgré vous prend sur moi trop d'empire,

Vous pouvez sans scrupule en voir mon cœur atteint,

Quand pour prix de mes maux je ne veux qu'être
plaint.

A R I A N E.

Je connais tout l'amour dont vôtre ame est éprise.

Son excès m'a souvent causé de la surprise ;

Et vous ne direz rien que mon cœur interdit

Pour vous-même avant vous ne se soit déjà dit.

Tant d'ardeur méritait que ce cœur plus sensible

A l'offre de vos vœux ne fût pas inflexible ,

Que d'un si noble hommage il se trouvât charmé ;

Thésée a du mérite , & il l'a dit cent fois. Les sens ravissés d'Œnarus ont cédé à l'amour dès qu'il a vû Ariane. Il falait n'en parler plus , il l'a fait par respect , il n'a point changé d'ame, il a languï d'amour tout consumé. Il demande pour flater son martire , un mot favorable , & un sincère soupir.

Ariane répond qu'elle n'est point ingrate , que Thésée se trouve adoré dans son cœur , que dès la première fois elle l'a déclaré , & répète encor , dès la première fois , comme si c'était un beau discours à répéter. Ce dialogue trop négligé devait être écrit avec la plus grande finesse. On ne s'aperçoit pas de ces défauts à la représentation , ils choquent beaucoup à la lecture.

Mais quand je vous ai vû , Thésée était aimé ;
 Vous savez son mérite , & le prix qu'il me coûte.
 Après cela , seigneur , parlez , je vous écoute.

Æ N A R U S.

Thésée a du mérite , & je l'ai dit cent fois :
 Votre amour eût eu peine à faire un plus beau choix.
 Partout sa gloire éclate ; on l'estime , on l'honore ;
 Il vous aime , ou plutôt , madame , il vous adore.
 Vous le dire à toute heure est son soin le plus doux ;
 Et qui pourrait moins faire étant aimé de vous ?
 Après cette justice à sa flame rendue ,
 La mienne par pitié sera-t-elle entendue ?
 Je ne vous redis point que tous mes sens ravis
 Cédèrent à l'amour si-tôt que je vous vis.
 Vous l'avez déjà fû par l'aveu téméraire
 Que de ma passion j'osai d'abord vous faire.
 Il falut , pour cesser de vous être suspect ,
 Ne vous en parler plus , je l'ai fait par respect.
 Pour ne vous aigrir pas , d'un rigoureux silence
 Je me suis imposé la dure violence ;
 Et s'il m'est échapé d'en soupirer tout bas ,
 C'était bien m'en punir , que ne m'écouter pas.
 Tant de rigueur n'a pû diminuer ma flame.
 Pour vous voir sans pitié je n'ai point changé d'ame ;
 J'ai souffert , j'ai languï , d'amour tout consumé ,

Madame , & tout cela fans espoir d'être aimé.
Par vos seuls intérêts vous m'avez été chère.
J'ai regardé l'amour fans chercher le salaire ;
Et même en ce funeste & dernier entretien,
Prêt peut-être à mourir , je ne demande rien.
Rendez Thésée heureux : vous l'aimez , il vous aime ;

Mais songez , en plaignant mon infortune extrême ,
Que vos bienfaits n'ont point sollicité ma foi ,
Que vous n'avez rien fait , rien hazardé pour moi ;
Et que lors que mon cœur dispose de ma vie ,
C'est fans vous la devoir qu'il vous la sacrifie.

Pour prix du pur amour qui le fait soupirer ,
S'il était quelque grace où je pusse aspirer ,
Je vous demanderais , pour flater mon martire ,
Qu'au moins quand je vous pers , vous daignassiez
me dire ,

Que fans ce premier feu pour vous si plein d'apas ,
J'aurais pû par mes soins ne vous déplaire pas.

Pour adoucir les maux où vôtre hymen m'expose ,
Ce que j'ose exiger fans doute est peu de chose ;
Mais un mot favorable , un sincère soupir ,
Est tout pour qui ne veut que l'entendre & mourir.

A R I A N E.

Seigneur , tant de vertu dans votre amour éclate ,

Qu'il faut vous l'avouer , je ne suis point ingrate.
 Mon cœur se sent touché de ce que je vous doi,
 Et voudrait être à vous s'il pouvait être à moi ;
 Mais il perdrait le prix dont vous le croyez être ,
 Si l'infidélité vous en rendait le maître.
 Thésée y règne seul , & s'y trouve adoré.
 Dès la première fois je vous l'ai déclaré ,
 Dès la première fois...

Æ N A R U S.

C'en est assez , madame.

Thésée a mérité que vous payiez sa flame.
 Pour lui, Pirithoüs arrivé dans ma cour
 Va presser vôtre hymen, choisissez-en le jour.
 S'il faut que je donne ordre à l'apprès nécessaire ,
 Parlez, il me suffit que ce sera vous plaire :
 J'exécuterai tout. Peut-être il ferait mieux
 De vouloir épargner ce suplice à mes yeux.
 Que doit faire le coup , si l'image me tue ?

g) *Prince , mon trouble parle , & quand je voudrais taire &c.*] On ne doit, ce me semble , faire un pareil aveu que quand il est absolument nécessaire. Aucune raison ne doit engager *Ænarus* à se déclarer le rival de *Thésée*. *Antiochus* dans *Bérénice* ne fait un pareil aveu qu'à la fin du cinquième acte ; & c'est en quoi il y a un très grand art. Le stile d'*Ænarus* met le comble à l'insipidité

Mais je me priverais par-là de vôtre vuë.
 C'est ce qui peut furtout aigrir mon désespoir ;
 Et j'aime mieux mourir que cesser de vous voir.

S C E N E I I I.

ŒNARUS, THESEË, ARIANE, NÉRINE.

Œ N A R U S.

P Rince, g) mon trouble parle ; & quand je
 voudrais taire

Le suplice où m'expose un destin trop contraire ,

De mes yeux interdits la confuse langueur

Trahirait malgré moi le secret de mon cœur.

J'aime , & de cet amour dont j'adore les charmes ,

La princesse est l'objet , n'en prenez point d'alar-
 mes.

Au point de vôtre hymen vous en faire l'aveu ,

C'est vous montrer assez ce qu'est un si beau feu.

de son rôle ; il adore *les charmes de son amour* , il en fait
l'aveu au point de l'hymen. Il dit , que *c'est montrer assez*
ce qu'est un si beau feu , & qu'il est *trahi par sa vertu* ;
 comment est-il trahi par sa vertu , puis qu'il renonce à
 un si beau feu , & qu'il va préparer le mariage de *Thésée*
 & d'*Ariane* ?

De tous ses mouvemens ma raison me rend maître ;
L'effort est grand sans doute ; on en souffre , &
peut-être

Un rival tel que moi par sa vertu trahi ,
Mérite d'être plaint , & non d'être haï.

C'est tout ce qu'il prétend pour prix de sa victoire ;
Ce malheureux rival qui s'immole à sa gloire.

Vos soupçons auraient pû faire outrage à ma foi ;
S'ils s'étaient avec vous expliqués avant moi ;
C'est en les prévenant que je me justifie.

Ne considérez point le malheur de ma vie.

L'hymen depuis longtems atire tous vos vœux ;
J'y consens , dès demain vous pouvez être heureux.

Pirithoüs présent n'y laisse plus d'obstacle :

Ma cour qui vous honore atend ce grand spectacle :

Ordonnez-en la pompe , & dans un sort si doux ,

Quoi que j'aye à souffrir , ne regardez que vous.

Adieu , madame.

h) Apprenez un projet de ma flame &c.] Ce dessein d'Ariane d'unir une sœur qu'elle aime à l'ami de Thésée ; tandis que cette sœur lui prépare la plus cruelle trahison , forme une situation très belle & très intéressante ;

S C E N E I V.

THESEE, ARIANE, NERINE.

THESEE.

IL faut l'avouer à sa gloire ,
Sa vertu va plus loin que je n'aurais pû croire.
Au bonheur d'un rival lui-même consentir !

ARIANE.

L'honneur à cet effort a dû l'affujettir.
Qu'eût-il fait ? Il fait trop que mon amour extrême,
En s'attachant à vous , n'a cherché que vous-même,
Et qu'ayant tout quitté pour vous prouver ma foi ,
Mille trônes offerts ne pourraient rien sur moi.

THESEE.

Tant d'amour me confond; & plus je vois, madame,
Que je dois...

ARIANE.

h) Apprenez un projet de ma flame.

Pour m'attacher à vous par de plus fermes nœuds ,

c'est là connaître l'art de la tragédie & du dialogue ; c'est même une espèce de coup de théâtre. L'embaras de *Thésée*, & l'extrême bonté d'*Ariane*, attachent le spectateur le plus indifférent : les vers, à la vérité, sont faibles.

J'ai dans Pirithoüs trouvé ce que je veux.
 Vous l'aimez chèrement ; il faut que l'hyménée
 De ma sœur avec lui joigne la destinée ,
 Et que nous partagions ce que pour les grands cœurs
 L'amour & l'amitié font naître de douceurs.
i) Ma sœur a du mérite , elle est aimable & belle ;
 Suit mes conseils en tout , & je vous répons d'elle.
 Voyez Pirithoüs , & tâchez d'obtenir
 Que par elle avec nous il consente à s'unir.

T H E S É E.

L'offre de cet hymen rendra sa joye extrême ;
 Mais, madame, le roi... Vous savez qu'il vous aime
 S'il faut...

A R I A N E.

Je vous entens ; le roi trop combatu
 Peut laisser à l'amour séduire sa vertu ?
 Cet inquiet souci ne saurait me déplaire ,
 Et pour le dissiper je fais ce qu'il faut faire.

T H E S É E.

C'en est trop , mon cœur... Dieux !

ARIANE.

i) *Ma sœur a du mérite ; elle est aimable & belle...*

L'offre de cet hymen rendra sa joie extrême &c. }

sont des expressions trop négligées ; mais la scène par elle-même est excellente.

A R I A N E.

Que ce trouble m'est doux !

Ce qu'il vous fait sentir , je me le dis pour vous.

Je me dis...

T H E S É E.

Plût aux dieux ! vous sauriez la contrainte...

A R I A N E.

Encor un coup perdez cette jalouse crainte ;

J'en connais le remède ; & si l'on m'ose aimer ,

Vous n'aurez pas longtems à vous en alarmer.

T H E S É E.

Minos peut vous pourfuivre, & si de sa vengeance...

A R I A N E.

Et n'ai-je pas en vous une sûre défense ?

T H E S É E.

Elle est sûre , il est vrai ; mais . . .

A R I A N E.

Achevez.

T H E S É E.

J'atens . . .

A R I A N E.

Ce désordre me gêne , & dure trop longtems ;

Expliquez vous enfin.

T H E S É E.

Je le veux , & ne l'ose ;

A mes propres souhaits moi-même je m'opose.
 Je poursuis un aveu que je crains d'obtenir.
 Il faut parler pourtant , c'est trop me retenir.

Vous m'aimez , & peut-être une plus digne flame
 N'a jamais eu de quoi toucher une grande ame.
 Tout mon sang aurait peine à m'aquiter vers vous ;
 Et cependant le sort , de ma gloire jaloux ,
 Par une tyrannie à vos desirs funeste...
 Adieu , Pirithoüs vous peut dire le reste.
 Sans l'amour qui du roi vous soumet les états ,
 Je vous conseillerais de ne l'apprendre pas.

S C E N E V.

A R I A N E , P I R I T H O U S , N É R I N E .

A R I A N E .

Q U E L est ce grand secret , prince , & par quel
 mystère

Vouloir me l'expliquer , & tout-à-coup se taire ?

k) Je vous comprends tous deux , vous arrivez d'Athènes.]
Ariane tombe dans la même méprise que *Bérénice* , qui impute au trouble de *Titus* un tout autre sujet que le véritable. Il vaudrait mieux peut-être qu'*Ariane* demandât à *Pirithoüs* , si les Athéniens ne s'oposent pas à son mariage avec *Thésée* ? plutôt que de soupçonner tout d'un

P I R I T H O U S.

Ne me demandez rien ; il fort tout interdit,
Madame , & par son trouble il vous en a trop dit.

A R I A N E.

k) Je vous comprends tous deux ; vous arrivez d'A-
thènes.

Du sang dont je suis née on n'y veut point de reines;
Et le peuple indigné refuse à ce héros
D'admettre dans son lit la fille de Minos ?
Qu'après la mort d'Ægée il soit toujours le même ;
Qu'il m'ôte , s'il le peut , l'honneur du rang su-
prême :

Trône , sceptre , grandeurs, sont des biens superflus;
Thésée étant à moi , je ne veux rien de plus.

Son amour paye assez ce que le mien me coûte ,
Le reste est peu de chose.

P I R I T H O U S.

Il vous aime sans doute ;

l) Et comment pourrait-il avoir le cœur si bas ,

coup qu'ils s'y opposent : mais enfin cette méprise ne ser-
vant qu'à faire éclater davantage l'amour d'*Ariane* , inté-
resse beaucoup pour elle.

l) *Et comment pourrait-il avoir le cœur si bas ,
Que tenir tout de vous & ne vous aimer pas ?*]

Que tenir tout de vous , & ne vous aimer pas ?
 Mais , madame , ce n'est que des ames communes
 Que l'amour s'autorise à régler les fortunes.
 Qu'Athènes se déclare , ou pour , ou contre vous ,
 Vous avez de Minos à craindre le couroux ;
 Et l'hymen feul du roi peut fans incertitude
 Vous ôter là-dessus tout lieu d'inquiétude.
 Il vous aime , & de vous Naxe prenant la loi ,
 Calmera...

A R I A N E.

Vous voulez que j'épouse le roi ?
 Certes l'avis est rare , & si j'ose vous croire ,

Ces deux vers font imités de ces deux-ci , de *Sévère*
 dans *Polyeucte*.

Un homme aimé de vous ; mais quel cœur assez bas
 Aurait pu vous connaître & ne vous aimer pas ?

Ce mot *bas* n'est tolérable , ni dans la bouche de
Sévère , ni dans celle de *Pirithoüs*. Un homme n'est point
 du tout *bas* , pour connaître une femme & ne la pas
 aimer ; & ce n'est point à *Pirithoüs* à dire que son ami
 aurait le cœur *bas* , s'il n'aimait pas *Ariane*. De plus ce
 n'est point une bassesse d'être perfide en amour. Chaque
 chose a son nom propre ; & sans la convenance des
 termes il n'y a rien de beau.

m) *Les moindres lâchetés*
 Sont pour votre grand cœur des crimes détestés.

Un noble changement me va combler de gloire.
Me connaissez-vous bien ?

P I R I T H O U S.

m) Les moindres lâchetés
Sont pour vôtre grand cœur des crimes détestés.
Vous avez pour la gloire une ardeur sans pareille ;
Mais, madame, je fais ce que je vous conseille ;
Et si vous me croyez, quels que soient mes avis,
Vous vous trouverez bien de les avoir suivis.

A R I A N E.

Qui moi les suivre ? *n)* moi, qui voudrais pour
Thésée

Cette impropriété de termes déplaît à quiconque aime la justesse dans les discours. Le mot de *lâcheté* ne convient pas plus que celui de *bas* : & l'*ardeur sans pareille pour la gloire*, est déplacée quand il s'agit d'amour. Cette scène ressemble encor à celle où *Antiochus* vient annoncer à *Bérénice* qu'elle doit renoncer à *Titus* ; mais il y a bien plus d'art à faire apprendre le malheur de *Bérénice* par son amant même, qu'à faire instruire *Ariane* de sa disgrâce par un homme qui n'y a nul intérêt.

n) ... *Moi, qui voudrais pour Thésée*

A cent & cent périls voir ma vie exposée.]

Cela est encor imité de *Racine*.

Moi, dont vous connaissez le trouble & les tourmens,
Quand vous ne me quittez que pour quelques momens,

A cent & cent périls voir ma vie exposée ?
 Dieux ! quel étonnement ferait au sien égal ,
 S'il savait qu'un ami parlât pour son rival ?
 S'il savait qu'il voulût lui ravir ce qu'il aime ?

P I R I T H O U S.

Vous le consulterez , n'en croyez que lui-même.

A R I A N E.

Quoi , si l'offre d'un trône avait pû m'éblouir ,
 Je lui demanderais si je dois le trahir ,
 Si je dois l'exposer au plus cruel martyre
 Qu'un amant...

P I R I T H O U S.

Je n'ai dit que ce que j'ai dû dire.
 Vous y penserez mieux , & peut-être qu'un jour
 Vous prendrez un peu moins le parti de l'amour.
 Adieu , madame.

A R I A N E.

Il dit ce qu'il faut qu'il me dise !
 Demeurez , avec moi c'est en vain qu'on déguise.
 Vous en avez trop dit pour ne me pas tirer

Moi qui mourrais le jour qu'on voudrait m'interdire
 De vous . . .

Cela vaut mieux que *cent & cent périls* ; mais la situation
 est très touchante ; & c'est presque toujours la situation
 qui fait le succès au théâtre.

D'un doute dont mon cœur commence à soupirer :
J'en tremble , & c'est pour moi la plus sensible at-
teinte.

Eclaircissez ce doute , & dissipez ma crainte ;
Autrement je croirai qu'une nouvelle ardeur
Rend Thésée infidèle , & me vole son cœur ;
Que pour un autre objet , sans souci de sa gloire...

P I R I T H O U S.

Je me tais , c'est à vous à voir ce qu'il faut croire.

A R I A N E.

Ce qu'il faut croire ? Ah Dieux ! vous me désespérez.
Je verrais à mes vœux d'autres vœux préférés !
Thésée à me quitter... Mais quel soupçon j'écoute !
Non , non , Pirithoüs , on vous trompe sans doute.
Il m'aime ; & s'il m'en faut séparer quelque jour ,
Je pleurerai sa mort , & non pas son amour.

P I R I T H O U S.

Souvent ce qui nous plaît par une erreur fatale...

A R I A N E.

Parlez plus clairement ; ai-je quelque rivale ?
Thésée a-t-il changé ? viole-t-il sa foi ?

P I R I T H O U S.

Mon silence déjà s'est expliqué pour moi ;
Par là je vous dis tout. Vos ennuis me font peine ;
Mais quand leur seul remède est de vous faire reine,

N'oubliez point qu'à Naxe on veut vous couronner,
C'est le meilleur conseil qu'on vous puisse donner.
Ma présence commence à vous être importune,
Je me retire.

S C E N E VI.

A R I A N E , N É R I N E.

A R I A N E.

AS-tu conçu mon infortune ?

o) Il n'en faut point douter, je suis trahie. Hélas !
Nérine.

N É R I N E.

Je vous plains.

A R I A N E.

Qui ne me plaindrait pas ?

Tu le fais, tu l'as vû, j'ai tout fait pour Thésée.
Seule à son mauvais fort je me suis opposée ;

o) Il n'en faut point douter, je suis trahie.] Il manque peut-être à cette scène de la gradation dans la douleur, & de la force dans les sentimens. Ariane ne doit point dire qu'elle regrette cette raison barbare. La raison ne s'opose point du tout à sa juste douleur ; & ce n'est pas ainsi que

Et quand je me dois tout promettre de sa foi,
 Thésée a de l'amour pour une autre que moi ?
 Une autre passion dans son cœur a pû naître ?
 J'ai mal oui , Nérine , & cela ne peut être.
 Ce serait trahir tout , raison , gloire , équité.
 Thésée a trop de cœur pour tant de lâcheté ,
 Pour croire qu'à ma mort son injustice aspire.

N É R I N E.

Pirithoüs ne dit que ce qu'il lui fait dire ;
 Et quand il a voulu l'attendre si longtems ,
 Ce n'était qu'un prétexte à ses feux inconstans.
 Il nourrissait dès-lors l'ardeur qui le domine.

A R I A N E.

Ah , que me fais-tu voir , trop cruelle Nérine ?
 Sur le goufre des maux qui me vont abîmer ,
 Pourquoi m'ouvrir les yeux , quand je les veux fermer ?
 Hélas ! il est donc vrai que mon ame abusée
 N'adorait qu'un ingrat en adorant Thésée ?
 Dieux , contre un tel ennui soutenez ma raison ,

le desespoir s'exprime : c'est le poëte qui fait la une petite digression sur la *raison barbare*, ce n'est point *Ariane*. *Thomas Corneille* imitait souvent de son frère ce grand défaut qui consiste à vouloir raisonner quand il faut sentir.

Elle cède à l'horreur de cette trahison ;
 Je la sens qui déjà... Mais quand elle s'égaré,
 Pourquoi la regretter cette raison barbare,
 Qui ne peut plus servir qu'à me faire mieux voir
 Le sujet de ma rage & de mon désespoir ?
 Quoi, Nérine, pour prix de l'amour le plus tendre...

S C E N E V I I.

A R I A N E , P H É D R E , N É R I N E.

A R I A N E.

AH, ma sœur, savez-vous ce qu'on vient de
 m'apprendre ?

p) Vous avez crû Thésée un héros tout parfait ?
 Vous l'estimiez sans doute ; & qui ne l'eût pas fait ?
 N'attendez plus de foi, plus d'honneur, tout chan-
 celle,

p) *Vous avez cru Thésée un héros tout parfait ;*

... Et qui ne l'eût pas fait ? ... tout chancelle &c.]

Voilà des expressions bien étranges ; il n'était plus permis d'écrire avec tant de négligence, après les modèles que *Thomas Corneille* avait devant les yeux.

q) *Son sang devrait payer la douleur qui me presse.]*
 Pour parler ainsi, *Ariane* devait être plus sûre de l'infidélité de *Thésée*. Ce que lui a dit *Pirithoüs* n'est point

Tout doit être suspect, Thésée est infidelle.

P H É D R E.

Quoi ? Thésée...

A R I A N E.

Oui, ma sœur, après ce qu'il me doit,
Me quitter est le prix que ma flame en reçoit,
Il me trahit ; au point que sa foi violée
Doit avoir irrité mon ame désolée.

J'ai honte, en vous contant l'excès de mes mal-
heurs,

Que mon ressentiment s'exhale par mes pleurs.

g) Son sang devrait payer la douleur qui me presse.
C'est là, ma sœur, c'est là, sans pitié, sans ten-
dresse,

Comme après un forfait si noir, si peu commun,
On traite les ingrats, & Thésée en est un.

Mais quoi qu'à ma vengeance un fier dépit suggère,

assez clair pour la convaincre de son malheur ; elle de-
vait demander des éclaircissimens à *Pirithoüs*, elle de-
vait même chercher *Thésée*. L'amour aime à se flater ; le
doute, l'agitation, le trouble devaient être plus marqués.
Phèdre se présente ici d'elle-même ; c'était à sa sœur à la
faire prier de venir. *Phèdre* ne doit point dire, *Quoi, Thé-
sée ?* ... Feindre en cette occasion de l'étonnement, c'est
un artifice qui rend *Phèdre* odieuse.

Mon amour est encor plus fort que ma colère.
 Ma main tremble , & malgré son parjure odieux ,
 Je vois toujours en lui ce que j'aime le mieux.

P H É D R E.

Un revers si cruel vous rend sans doute à plaindre ;
 Et vous voyant souffrir ce qu'on n'a pas dû craindre,
 On conçoit aisément jusqu'où le desespoir...

A R I A N E.

Ah qu'on est éloigné de le bien concevoir !
 Pour pénétrer l'horreur du tourment de mon ame ,
 Il faudrait qu'on sentit même ardeur, même flame;
 Qu'avec même tendresse on eût donné sa foi ;
 Et personne jamais n'a tant aimé que moi.

Se peut-il qu'un héros d'une vertu sublime
 Souille ainsi... Quelquefois le remors suit le crime.
 Si le sien lui faisait sentir ces durs combats...
 Ma sœur, au nom des Dieux, ne m'abandonnez pas.
 Je fais que vous m'aimez , & vous le devez faire.
 Vous m'avez dès l'enfance été toujours si chère ,
 Que cette inébranlable & fidèle amitié

r) Le ciel m'inspira bien , quand par l'amour séduite &c.]
 Voilà quatre vers dignes de *Racine*.

s) Hélas ! & plût au ciel que vous fussiez aimer !]
 Ce vers est encor fort beau , & par le naturel dont il est ,

Mérite bien de vous au moins quelque pitié.
 Allez trouver... hélas ! dirai-je , mon parjure ?
 Peignez lui bien l'excès du tourment que j'endure.
 Prenez , pour l'arracher à son nouveau panchant ,
 Ce que les plus grands maux ofrent de plus tou-
 chant.

Dites lui qu'à son feu j'immolerais ma vie ,
 S'il pouvait vivre heureux après m'avoir trahie.
 D'un juste & long remors avancez lui les coups.
 Enfin , ma sœur , enfin je n'espère qu'en vous.
 r) Le ciel m'inspira bien , quand par l'amour séduite
 Je vous fis malgré vous accompagner ma fuite.
 Il semble que dès-lors il me faisait prévoir
 Le funeste besoin que j'en devais avoir.
 Sans vous , à mes malheurs où chercher du remède ?

P H É D R E .

Je vais mander Thésée , & si son cœur ne cède ,
 Madame , en lui parlant , vous devez présumer...

A R I A N E .

s) Hélas ! & plutôt au ciel que vous fussiez aimer ,

& par la situation. Elle souhaite que sa sœur connaisse
 l'amour ; & pour son malheur *Phèdre* ne le connaît que
 trop. Il serait à souhaiter que les vers suivans fussent di-
 gnes de celui-là.

Que vous pussiez favoir, par vôtre expérience,
Jusqu'ou d'un fort amour s'étend la violence !
Pour émouvoir l'ingrat, pour fléchir sa rigueur,
Vous trouveriez bien mieux le chemin de son cœur.
Vous auriez plus d'adresse à lui faire l'image
De mes confus transports de douleur & de rage;
Tous les traits en seraient plus vivement tracés.
N'importe, essayez tout, parlez, priez, pressez.
Au défaut de l'amour, puis qu'il n'a pû vous plaire,
Votre amitié pour moi fera ce qu'il faut faire.
Allez, ma sœur, courez empêcher mon trépas.
Toi, viens, fais-moi, Nérine, & ne me quite pas.

Fin du second acte.

A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E. a)

P I R I T H O U S , P H É D R E .

P I R I T H O U S .

CE ferait perdre tems, il ne faut plus prétendre
 Que rien touche Thésée, & le force à se rendre.
 J'admire encor, madame, avec quelle vertu
 Vous avez de nouveau si longtems combatu.

a) Cette scène est une de celles qui devaient être traitées avec le plus d'art & d'élégance. C'est le mérite de bien dire, qui seul peut donner du prix à ces dialogues, où l'on ne peut dire que des choses communes. Que ferait *Aricie*, que ferait *Atalide*, si l'auteur n'avait employé tous les charmes de la diction pour faire valoir un fonds médiocre? C'est là ce que la poésie a de plus difficile, c'est elle qui orne les moindres objets.

Qui dit sans s'avilir les plus petites choses,
 Fait des plus fecs chardons des œillets & des roses.
In tenui labor at tenuis non gloria.

Ce rôle de *Phèdre* était très délicat à traiter : quelque chose qu'elle dise pour se justifier, elle est coupable; & dès qu'elle a fait l'aveu de sa passion à *Thésée*, on ne peut la regarder que comme une perfide qui cherche

Par son manque de foi, contre vous-même armée,
 Vous avez fait paraître une sœur opprimée.
 Vous avez essayé, par un tendre retour,
 De ramener son cœur vers son premier amour.
 Et prière, & menace, & fierté de courage,
 Tout vient pour le fléchir d'être mis en usage;
 Mais sur ce changement qui semble vous gêner,
 L'ingratitude en vain vous le fait condamner.
 Vos yeux rendent pour lui ce crime nécessaire;
 Et s'il cède au remors quelquefois pour vous plaire,
 Quoi que vous ait promis ce repentir confus,
 Si-tôt qu'il vous regarde, il ne s'en souvient plus.

P H É D R E.

Les dieux me sont témoins que de son injustice
 Je souffre malgré moi qu'il me rende complice.
 Ce qu'il doit à ma sœur méritait que sa foi
 Se fît de l'aimer seule une sévère loi;
 Et quand des longs ennuis où ce refus l'expose,
 Par ma facilité je me trouve la cause,
 Il n'est peine, suplice, où pour l'en garantir

La

à pallier sa trahison. Cependant, il y a beaucoup d'art &
 de bienséance dans les reproches qu'elle se fait, & dans
 la résolution qu'elle semble prendre.

Que de faiblesse ! il faut l'empêcher d'en jouir,

Com-

La pitié de ses maux ne me fit consentir.
L'amour que j'ai pour lui me noircit peu vers elle.
Je l'ai pris sans songer à le rendre infidelle ;
Ou plutôt j'ai senti tout mon cœur s'enflamer,
Avant que de savoir si je voulais aimer.
Mais si ce feu trop prompt n'eut rien de volontaire,
Il dépendait de moi de parler, ou me taire.
J'ai parlé, c'est mon crime, & Thésée applaudi
A l'infidélité par là s'est enhardi.

Ah, qu'on se défend mal auprès de ce qu'on aime !
Ses regards m'expliquaient sa passion extrême ;
Les miens à la flater s'échappaient malgré moi ;
N'était-ce pas assez pour corrompre sa foi ?
J'eus beau vouloir régler son ame trop charmée,
Il falut voir sa flame, & souffrir d'être aimée ;
J'en craignis le péril, il me fut éblouir.
Que de faiblesse ! Il faut l'empêcher d'en jouir,
Combatre incessamment son infidèle audace.
Allez, Pirithoüs, revoyez-le, de grace.
De peur qu'en mon amour il prenne trop d'appui,

Combatre incessamment son infidèle audace.

Allez, Pirithoüs, revoyez-le de grace.

Et si les vers étaient meilleurs, ce sentiment rendrait
Phèdre supportable.

Otez lui tout espoir que je puisse être à lui.
 J'ai déjà beaucoup dit , dites lui plus encore.

P I R I T H O U S.

b) Nous avancerions peu , madame , il vous adore ;
 Et quand pour l'étonner à force de refus ,
 Vous vous obstineriez à ne l'écouter plus ,
 Son ame toute à vous n'en ferait pas plus prête
 A fuivre d'autres loix , & changer de conquête.
 Quoique le coup soit rude , achevons de fraper.
 Pour servir Ariane il faut la détromper ;
 Il faut lui faire voir qu'une flame nouvelle ,
 Ayant détruit l'amour que Thésée eut pour elle ,
 Sa sûreté l'oblige à ne pas dédaigner
 La gloire d'un hymen qui la fera régner.
 Le roi l'aime , & son trône est pour elle un asyle.

P H É D R E.

c) Quoi , je la trahirais , elle qui trop facile ,
 Trop aveugle à m'aimer , se confie à ma foi ,

b) Nous avancerions peu , madame , il vous adore.] Le
 personnage de *Pirithoüs* est un peu lâche ; est - ce à lui
 d'encourager *Phèdre* dans sa perfidie ?

c) Quoi ! je la trahirais , elle qui trop facile &c.] L'art
 du dialogue exige qu'on réponde précisément à ce que
 l'interlocuteur a dit. Ce n'est que dans une grande pas-
 sion , dans l'excès d'un grand malheur , qu'on doit ne

Pour toucher un amant qui la quite pour moi ?
 Et quand elle saurait que par mes faibles charmes,
 Pour lui percer le cœur j'aurais prêté des armes,
 Je pourrais à ses yeux lâchement exposer
 Les criminels apas qui la font mépriser ?
 Je pourrais soutenir le sensible reproche
 Qu'un trop juste couroux...

P I R I T H O U S.

Voyez qu'elle s'approche.
 Parlons, son intérêt nous oblige à bannir
 Tout l'espoir que son feu tâche d'entretenir.

S C E N E II.

ARIANE, PIRITHOUS, PHÉDRE,
 NÉRINE.

A R I A N E.

EH bien, ma sœur, Thésée est-il inexorable ?

pas observer cette règle : l'ame alors est toute remplie de ce qui l'occupe, & non de ce qu'on lui dit ; c'est alors qu'il est beau de ne pas bien répondre ; mais ici *Pirithous* ouvre à *Phèdre* la voie la plus convenable & la plus honnête de réussir dans sa passion : cette passion même doit la forcer à répondre à l'ouverture de *Pirithous*.

N'avez-vous pû surprendre un soupir favorable ?

d) Et quand au repentir on le porte à céder,
Croit-il que mon amour ose trop demander ?

P H É D R E.

Madame, j'ai tout fait pour ébranler son ame.
J'ai peint son changement lâche, odieux, infame.
Pirithoüs lui-même est témoin des efforts
Par où j'ai crû pouvoir le contraindre au remors.
Il connaît & son crime & son ingratitude :
Il s'en hait, il en sent la peine la plus rude.
Ses ennuis de vos maux égalent la rigueur ;
Mais l'amour en tyran dispose de son cœur ;
Et le destin plus fort que sa reconnaissance,
Malgré ce qu'il vous doit, l'entraîne à l'inconstance.

A R I A N E.

Quelle excuse ! & pour moi qu'il rend peu de
combat !

Il hait l'ingratitude, & se plait d'être ingrat.

Puis qu'en sa dureté son lâche cœur demeure,

d) *Et quand au repentir on le porte à céder.* Ces scènes sont trop faiblement écrites ; mais le plus grand défaut est la nécessité malheureuse où l'auteur met *Phèdre* de ne faire que tromper. Il fallait un coup de l'art pour annoblir ce rôle. Peut-être si *Phèdre* avait pû espérer qu'*Ariane* épouserait le roi de Naxe, si sur cette

Ma sœur, il ne fait point qu'il faudra que j'en meure.
 Vous avez oublié de bien marquer l'horreur
 Du fatal desespoir qui régné dans mon cœur.
 Vous avez oublié, pour bien peindre ma rage,
 D'assembler tous les maux dont on connaît l'image;
 Il y ferait sensible, & ne pourrait souffrir
 Que qui sauva ses jours fût forcée à mourir.

P H É D R E.

Si vous saviez pour vous ce qu'a fait ma tendresse,
 Vous soupçonneriez moins...

A R I A N E.

J'ai tort, je le confesse;
 Mais dans un mal fous qui la constance est à bout,
 On s'égaré, on s'emporte, & l'on s'en prend à tout.

P I R I T H O U S.

Madame, de ces maux à qui la raison cède,
 Le tems qui calme tout est l'unique remède.
 C'est par lui seul...

espérance elle s'était engagée avec *Thésée*, alors étant moins coupable, elle ferait beaucoup plus intéressante.

Ariane, d'ailleurs, ne dit pas toujours ce qu'elle doit dire; elle se sert du mot de *rage*, elle veut qu'on peigne bien sa *rage*: ce n'est pas ainsi qu'on cherche à atendrir son amant.

A R I A N E.

Les coups n'en font guère importans,
 Quand on peut se résoudre à s'en remettre au tems.
 Thésée est insensible à l'ennui qui me touche;
 Il y consent ; je veux l'apprendre de sa bouche.
 Je l'attendrai, ma sœur, qu'il vienne.

P I R I T H O U S.

Je crains bien

Que vous ne vous plaigniez de ce triste entretien.
 Voir un ingrat qu'on aime, & le voir inflexible,
 C'est de tous les ennuis l'ennui le plus sensible ;
 Vous en souffrirez trop, & pour peu de souci...

A R I A N E.

Allez, ma sœur, de grace, & l'envoyez ici.

S C E N E I I I.

A R I A N E, P I R I T H O U S, N É R I N E.

P I R I T H O U S.

e) **P** Ar ce que je vous dis, ne croyez pas, madame,
 Que je veuille applaudir à sa nouvelle flame.
 Sachant ce qu'il devait au généreux amour

e) Par ce que je vous dis, ne croyez pas, madame, &c.]
 Cette scène est inutile, & par là devient languissante au

Qui vous fit tout oser pour lui sauver le jour,
 Je partageai dès-lors l'heureuse destinée
 Qu'à ses vœux les plus doux ofrait votre hyménée;
 Et je venais ici, plein de ressentiment,
 Rendre grace à l'amante, en embrassant l'amant.
 Jugez de ma surprise à le voir infidelle,
 A voir que vers une autre une autre ardeur l'appelle,
 Et qu'il ne m'attendait que pour vous annoncer
 L'injustice où l'amour se plaît à le forcer.

A R I A N E.

Et ne devais-je pas, quoi qu'il me fit entendre,
 Pénétrer les raisons qui vous faisaient attendre,
 Et juger qu'en un cœur épris d'un feu constant,
 L'amour à l'amitié ne défère pas tant?
 Ah, quand il est ardent, qu'aifément il s'abuse!
 Il croit ce qu'il fouhaite, & prend tout pour excuse.
 Si Thésée avait peu de ces empressements
 Qu'une sensible ardeur inspire aux vrais amans,
 Je croyais que son ame au dessus du vulgaire
 Dédaignait de l'amour la conduite ordinaire,
 Et qu'en sa passion garder tant de repos,
 C'était suivre en aimant la route des héros.

théâtre. *Pirithoüs* ne fait que redire en vers faibles ce
 qu'il a déjà dit; & *Ariane* dit des choses trop vagues.

Je faisais plus ; j'allais jusqu'à voir sans alarmes
 Que des beautés de Naxe il estimât les charmes ;
 Et ne pouvais penser qu'ayant reçu sa foi ,
 Quelques vœux égarés pussent rien contre moi.
 Mais enfin puisque rien pour lui n'est plus à taire ,
 Quel est ce rare objet que son choix me préfère ?

P I R I T H O U S.

C'est ce que de son cœur je ne puis arracher.

A R I A N E.

Ma colère est suspecte , il faut me le cacher.

P I R I T H O U S.

J'ignore ce qu'il craint ; mais lors qu'il vous outrage,
 Songez que d'un grand roi vous recevez l'hommage :

Il vous offre son trône ; & malgré le destin ,
 Votre malheur par-là trouve une heureuse fin.
 Tout vous porte , madame , à ce grand hyménée.
 Pourriez-vous demeurer errante , abandonnée ?
 Déjà la Crète cherche à se venger de vous ;
 Et Minos...

A R I A N E.

J'en crains peu le plus ardent couroux.

f) Approchez vous, Thésée, & perdez cette crainte.] Cette scène est très touchante au théâtre, du moins de la part d'Ariane : elle le ferait encor davantage si Ariane n'était

Qu'il s'arme contre moi , que j'en sois poursuivie ,
 Sans ce que j'aime , hélas ! que faire de la vie ?
 Aux décrets de mon fort achevons d'obéir.
 Thésée avec le ciel conspire à me trahir.
 Rompre un si grand projet , ce ferait lui déplaire.
 L'ingrat veut que je meure , il faut le satisfaire,
 Et lui laisser sentir , pour double châtiment,
 Le remors de ma perte , & de son changement.

P I R I T H O U S.

Le voici qui parait. N'épargnez rien , madame ,
 Pour rentrer dans vos droits , pour regagner son
 ame ;
 Et si l'espoir en vain s'obstine à vous flater ,
 Songez ce qu'offre un trône à qui peut y monter.

S C E N E I V.

ARIANE, THÉSÉE, NÉRINE.

A R I A N E.

f) **A** Prochez vous , Thésée , & perdez cette
 crainte.

pas tout-à-fait sûre de son malheur. Il faut toujours faire
 durer cette incertitude le plus qu'on peut ; c'est elle qui
 est l'ame de la tragédie ; l'auteur l'a si bien senti , qu'A-

Pourquoi dans vos regards marquer tant de contrainte ,

Et m'aborder ainsi , quand rien ne vous confond ,
Le trouble dans les yeux , & la rougeur au front ?

Un héros tel que vous , à qui la gloire est chère ,
g) Quoi qu'il fasse , ne fait que ce qu'il voit à faire ;
Et si ce qu'on m'a dit a quelque vérité ,
Vous cessez de m'aimer , je l'aurai mérité.

riane semble encor douter du changement de *Thésée* , quand elle doit en être sûre. *Pourquoi m'aborder* , dit-elle , *la rougeur au front* , quand rien ne vous confond ? & si ce qu'on m'a dit a quelque vérité : c'est s'exprimer en doutant , & c'est ce qui est dans la nature ; mais il ne fallait donc pas que dans les scènes précédentes on l'eût instruite positivement qu'elle était abandonnée.

g) *Quoi qu'il fasse ne fait que ce qu'il voit à faire.*

Le labyrinthe ouvert vous fit fuir le trépas.]

Voilà de mauvais vers ; & ceux-ci ne sont pas meilleurs.

Et que s'est-il offert que je pusse tenter ,

Qu'en ta faveur ma flame ait craint d'exécuter ?

Mais aussi , il y a des vers très heureux , comme :

Eblouis moi si bien , que je puisse penser

Que tu ne me dois rien.

Je te suis , mène moi dans quelque île déserte.

Tu n'as qu'à dire un mot , ce crime est effacé.

Tu le vois , c'en est fait , je n'ai plus de colère.

Mais surtout ,

Le changement est grand , mais il est légitime :
 Je le crois seulement ; aprenez-moi mon crime ,
 Et d'où vient qu'exposée à de si rudes coups ,
 Ariane n'est plus ce qu'elle fut pour vous.

T H É S É E.

Ah pourquoi le penser ? Elle est toujours la même ;
 h) Même zèle toujours suit mon respect extrême ;
 Et le tems dans mon cœur n'afaiblira jamais

*Remène moi , barbare , aux lieux où tu m'as prise ,
 est admirable.*

Le cœur humain est surtout bien développé & bien peint , quand *Ariane* dit à *Thésée* , *Ote toi de mes yeux , je ne veux pas avoir L'affront que tu me quittes ; & que dans le moment même elle est au désespoir qu'il prenne congé d'elle.* Il y a beaucoup de vers dignes de *Racine* , & entièrement dans son gout ; ceux-ci , par exemple :

As-tu vû quelle joye a paru dans ses yeux ?

Combien il est sorti satisfait de ma haine ?

Que de mépris !

Cette césure interrompue au second pied , c'est-à-dire , au bout de quatre syllabes , fait un effet charmant sur l'oreille & sur le cœur. Ces finesses de l'art furent introduites par *Racine* , & il n'y a que les connaisseurs qui en sentent le prix.

h) *Même zèle toujours suit mon respect extrême &c.*]
Thésée ne peut guères répondre que par ces protestations

Le pressant souvenir de ses rares bienfaits ;
 M'en acquiter vers elle est ma plus forte envie.
 Oui, madame , ordonnez de mon sang , de ma vie.
 Si la fin vous en plait , le fort me fera doux ,
 Par qui j'obtiens l'heur de la perdre pour vous.

A R I A N E.

Si quand je vous connus la fin eût pû m'en plaire ,
 Le destin la voulait , je l'aurais laissé faire.
 Par moi , par mon amour , le labyrinthe ouvert
 Vous fit fuir le trépas à vos regards ofert ;
 Et quand à votre foi cet amour s'abandonne ,
 Des sermens de respect sont le prix qu'on lui donne !
 Par ce soin de vos jours qui m'a fait tout quitter ,
 N'aspirais-je à rien plus qu'à me voir respecter ?
 Un service pareil veut un autre salaire.
 C'est le cœur , le cœur seul , qui peut y satisfaire.
 Il a seul pour mes vœux ce qui peut les borner ;
 C'est lui seul...

T H E S É E.

Je voudrais vous le pouvoir donner ;
 Mais ce cœur malgré moi vit sous un autre empire :

vagues de reconnaissance ; mais c'est alors que la beauté
 de la diction doit réparer le vice du sujet , & qu'il faut
 tâcher de dire d'une manière singulière des choses com-
 munes.

Je le fens à regret , je rougis à le dire ;
Et quand je plains vos feux par ma flame déçus ,
Je hais mon injustice , & ne puis rien de plus.

A R I A N E.

Tu ne peux rien de plus ! Qu'aurais-tu fait , parjure ,
Si quand tu vins du monstre éprouver l'avanture ,
Abandonnant ta vie à ta seule valeur ,
Je me fusse arrêtée à plaindre ton malheur ?
Pour mériter ce cœur qui pouvait seul me plaire ,
Si j'ai peu fait pour toi , que fallait-il plus faire ?
Et que s'est-il offert que je pusse tenter ,
Qu'en ta faveur ma flame ait craint d'exécuter ?
Pour te sauver le jour dont la rigueur me prive ,
Ai-je pris à regret le nom de fugitive ?
La mer , les vents , l'exil , ont-ils pû m'étonner ?
Te fuivre , c'était plus que me voir couronner.
Fatigues , peines , maux , j'aimais tout par leur
cause.

Dis moi que non , ingrat , si ta lâcheté l'ose ;
Et defavouant tout , éblouis-moi si bien ,
Que je puisse penser que tu ne me dois rien.

Tous les sentimens d'*Ariane* dans cette scène font naturels & atendriffans ; on ne pourrait leur reprocher qu'une diction un peu profaïque & négligée.

T H É S É E.

Comment défavouer ce que l'honneur me presse
 De voir, d'examiner, de me dire sans cesse ?
 Si par mon changement je trompe vôtre choix,
 C'est sans rien oublier de ce que je vous dois.
 Ainsi joignez aux noms de traître & de parjure
 Tout l'éclat que produit la plus sanglante injure.
 Ce que vous me direz n'aura point la rigueur
 Des reproches secrets qui déchirent mon cœur.
 Mais pourquoi, m'acufant, redoubler ces ateintes ?
 Madame, croyez moi, je ne vaux pas vos plaintes.
 L'oubli, l'indifférence, & vos plus fiers mépris,
 De mon manque de foi doivent être le prix.
 A monter sur le trône un grand roi vous invite ;
 Vengez vous en l'aimant d'un lâche qui vous quite.
 Quoi qu'aujourd'hui pour moi l'inconstance ait de
 doux,
 Vous perdant pour jamais, je perdrai plus que vous.

A R I A N E.

Quelle perte, grands dieux, quand elle est volon-
 taire !
 Périr tout, s'il faut cesser de t'être chère.
 Qu'ai-je afaire du trône & de la main d'un roi ?
 De l'univers entier je ne voulais que toi.
 Pour toi, pour m'atacher à ta seule personne,

J'ai tout abandonné , repos , gloire , couronne ;
Et quand ces mêmes biens ici me font offerts ,
Que je puis en jouir , c'est toi seul que je pers.
Pour voir leur impuissance à réparer ta perte ,
Je te suis , mène moi dans quelque île déserte ,
Où renonçant à tout , je me laisse charmer
De l'unique douceur de te voir , de t'aimer.
Là , possédant ton cœur , ma gloire est sans seconde.
Ce cœur me fera plus que l'empire du monde.
Point de ressentiment de ton crime passé ;
Tu n'as qu'à dire un mot , ce crime est effacé.
C'en est fait , tu le vois , je n'ai plus de colère.

T H E S É E.

Un si beau feu m'acable , il devrait seul me plaire ;
Mais telle est de l'amour la tyrannique ardeur...

A R I A N E.

Va , tu me répondras des transports de mon cœur.
Si ma flame sur toi n'avait qu'un faible empire ,
Si tu la dédaignais , il fallait me le dire ,
Et ne pas m'engager , par un trompeur espoir ,
A te laisser sur moi prendre tant de pouvoir.
C'est là , surtout , c'est là ce qui souille ta gloire.
Tu t'es plû sans m'aimer à me le faire croire :
Tes indignes sermens sur mon crédule esprit...

T H E S É E.

Quand je vous les ai faits , j'ai crû ce que j'ai dit.
 Je partais glorieux d'être vôtre conquête ;
 Mais enfin dans ces lieux poussé par la tempête,
 J'ai trop vû ce qu'à voir me conviait l'amour ,
 J'ai trop...

A R I A N E.

Naxe te change ? Ah funeste séjour !
 Dans Naxe , tu le fais , un roi , grand , magnanime,
 Pour moi dès qu'il me vit , prit une tendre estime ;
 Il foumit à mes vœux & son trône , & sa foi.
 Quoi qu'il ait pû m'offrir , ai-je fait comme toi ?
 Si tu n'ès point touché de ma douleur extrême ,
 Rens-moi ton cœur , ingrat , par pitié de toi-même.
 Je ne demande point quelle est cette beauté
 Qui semble te contraindre à l'infidélité.
 Si tu crois quelque honte à la faire connaître ,
 Ton secret est à toi ; mais qui qu'elle puisse être ,
 Pour gagner ton estime , & mériter ta foi ,
 Peut-être elle n'a pas plus de charmes que moi.
 Elle n'a pas du moins cette ardeur toute pure ,
 Qui m'a fait pour te suivre étoufer la nature ;
 Ces beaux feux qui volant d'abord à ton secours ,
 Pour te sauver la vie , ont exposé mes jours ;
 Et si de mon amour ce tendre sacrifice

De

De ta légèreté ne rompt point l'injustice ;
 Pour ce nouvel objet , ne lui devant pas tant ;
 Par où présumes-tu pouvoir être constant ?
 A peine son hymen aura payé ta flame ,
 Qu'un violent remords viendra saisir ton ame.
 Tu ne pouras plus voir ton crime sans éfroi ;
 Et qui fait ce qu'alors tu sentiras pour moi ?
 Qui fait par quel retour ton ardeur refroidie
 Te fera détester ta lâche perfidie ?
 Tu verras de mes feux les transports éclatans ;
 Tu les regretteras , il ne fera plus tems.
 Ne précipite rien ; quelque amour qui t'appelle ,
 Prens conseil de ta gloire avant qu'être infidelle.
 Vois Ariane en pleurs. Ariane autrefois
 Toute aimable à tes yeux méritait bien ton choix :
 Elle n'a point changé , d'où vient que ton cœur
 change ?

T H É S É E.

Par un amour forcé qui sous ses loix me range.
 Je le crois comme vous ; le ciel est juste , un jour
 Vous me verrez puni de ce perfide amour ;
 Mais à sa violence il faut que ma foi cède.
 Je vous l'ai déjà dit , c'est un mal sans remède.

A R I A N E.

Ah , c'est trop , puis que rien ne te saurait toucher ,

Parjure , oublie un feu qui dut t'être si cher.
 Je ne demande plus que ta lâcheté cesse ,
 Je rougis d'avoir pû m'en souffrir la bassesse.
 Tire moi seulement d'un séjour odieux ,
 Où tout me desespère , où tout blesse mes yeux ;
 Et pour faciliter ta coupable entreprise ,
 Remène moi , barbare , aux lieux où tu m'as prise.
 La Crète , où pour toi seul je me suis fait haïr ,
 Me plaira mieux que Naxe , où tu m'oses trahir.

T H E S É E.

Vous remener en Crète ! Oubliez-vous , madame ,
 Ce qu'est pour vous un père , & quel couroux l'en-
 flame ?

Songez-vous quels ennuis vous y font aprêtés ?

A R I A N E.

Laisse les moi souffrir , je les ai mérités ;
 Mais de ton faux amour les feintes concertées ,
 Tes noires trahisons , les ai-je méritées ?
 Et ce qu'en ta faveur il m'a plû d'immoler ,
 Te rend-il cette foi que tu veux violer ?
 Vaine & fausse pitié , quand ma mort peut te plaire ,
 Tu crains pour moi les maux que j'ai voulu me faire ,
 Ces maux qu'ont tant hâtés mes plus tendres sou-
 haits ;
 Et tu ne trembles point de ceux que tu me fais ?

N'espère pas pourtant éviter le suplice
 Que toujours après soi fait suivre l'injustice.
 Tu roms ce que l'amour forma de plus beaux
 nœuds ;

Tu m'arraches le cœur , j'en mourrai , tu le veux.
 Mais quite des ennuis où m'enchaîne la vie ,
 Crois déjà , crois me voir , de ma douleur suivie ,
 Dans le fond de ton ame armer , pour te punir ,
 Ce qu'a de plus funeste un fatal souvenir ;
 Et te dire d'un ton & d'un regard sévère ,
J'ai tout fait , tout osé pour t'aimer , pour te plaire ;
J'ai trahi mon pays , & mon père & mon roi ,
Cependant vois le prix , ingrat , que j'en reçois.

T H E S É E.

Ah , si mon changement doit causer vôtre perte ,
 Frappez , prenez ma vie , elle vous est oferte.
 Prévenez par ce coup le forfait odieux
 Qu'un amour trop aveugle...

A R I A N E.

Ote toi de mes yeux.
 De ta constancé ailleurs va montrer les mérites.
 Je ne veux pas avoir l'afront que tu me quites.

T H E S É E.

Madame...

A R I A N E.

Ote toi , dis-je , & me laisse en pouvoir
De te haïr autant que je le crois devoir.

S C E N E V.

A R I A N E , N É R I N E.

A R I A N E.

L fort , Nérine. Hélas !

N É R I N E.

Qu'aurait fait sa présence,
Qu'acroître de vos maux la triste violence ?

A R I A N E.

M'avoir ainsi quittée , & partout me trahir !

N É R I N E.

Vous l'avez commandé.

A R I A N E.

Devait-il obéir ?

N É R I N E.

Que vouliez-vous qu'il fit ? Vous pressiez sa retraite.

A R I A N E.

Qu'il fût en s'emportant , ce que l'amour souhaite ,
Et qu'à mon desespoir souffrant un libre cours ,
Il s'entendit chasser , & demeurât toujours.

Quoique sa trahison & m'acable & me tuë ,
 Au moins j'aurais jouï du plaisir de sa vuë.
 Mais il ne saurait plus souffrir la mienne. Ah dieux !
 As-tu vû quelle joie a paru dans ses yeux ?
 Combien il est forti satisfait de ma haine ?
 Que de mépris !

N É R I N E.

Son crime auprès de vous le gêne ,
 Madame , & n'ayant point d'excuse à vous donner,
 S'il vous fuit , j'y vois peu de quoi vous étonner.
 Il s'épargne une peine à peu d'autres égale.

A R I A N E.

M'en voir trahie ! Il faut découvrir ma rivale.
 Examine avec moi. De toute cette cour
 Qui crois-tu la plus propre à donner de l'amour ?
 Est-ce Mégiste , Æglé , qui le rend infidelle ?
 De tout ce qu'il y voit Cyane est la plus belle ,
 Il lui parle souvent ; mais pour m'ôter sa foi ,
 Doit-elle être à ses yeux plus aimable que moi ?
 Vains & faibles apas qui m'aviez trop flatée ,
 Voilà vôtre pouvoir , un lâche m'a quitée ;
 Mais si d'un autre amour il se laisse éblouïr ,
 Peut-être il n'aura pas la douceur d'en jouïr :
 Il verra ce que c'est que de me percer l'ame.

N iij

Allons , Nérine , allons , je suis amante & femme ;
Il veut ma mort , j'y cours ; mais avant que mourir ,
Je ne fais qui des deux aura plus à souffrir ,

Fin du troisième acte.

A C T E IV.

S C E N E P R E M I E R E.

Œ N A R U S , P H É D R E.

Œ N A R U S.

UN si grand *a)* changement ne peut trop me
surprendre ;
J'en ai la certitude , & ne le puis comprendre.

a) Un si grand changement ne peut trop me surprendre &c.]
Cette scène d'Oenarus & de Phèdre , est une de celles
qui refroidissent le plus la pièce ; on le sent assez. Ce roi
qui fait le dernier ce qui se passe dans sa cour , & qui dit ,
que voir un bel espoir tout à coup avorter , Passe tous les
malheurs qu'on ait à redouter , & que c'est du couroux du
ciel la preuve la plus funeste , parait un roi assez mépri-
sable ; mais quand il dit qu'il sera responsable de ce
que Thésée aime probablement dans sa cour quelque fille
d'honneur , & qu'on voudra qu'il soit le garant de cet
hommage inconnu , on ne peut pas lui pardonner ces
discours indignes d'un prince.

Ce que lui dit Phèdre est plus froid encore. Toutes les
scènes , où Ariane ne parait pas , sont absolument man-
quées.

Après ce pur amour dont il suivait la loi ,
 Thésée à ce qu'il aime ose manquer de foi ?
 Dans la rigueur du coup, je ne vois qu'avec crainte
 Ce qu'au cœur d'Ariane il doit porter d'ateinte.
 J'en tremble ; & si tantôt lui peignant mon amour
 Je voulais être plaint , je la plains à son tour.
 Perdre un bien qui jamais ne permit d'espérance ,
 N'est qu'un mal dont le tems calme la violence ;
 Mais voir un bel espoir tout-à-coup avorter ,
 Passe tous les malheurs qu'on ait à redouter.
 C'est du couroux du ciel la plus funeste preuve.

P H É D R E.

Ariane , seigneur , en fait la triste épreuve ;
 Et si de ses ennuis vous n'arrêtez le cours ,
 J'ignore , pour le rompre , où chercher du secours.
 Son cœur est acablé d'une douleur mortelle.

Œ N A R U S.

Vous ne savez que trop l'amour que j'ai pour elle ;
 Il veut , il offre tout ; mais hélas ! je crains bien
 Que cet amour ne parle , & qu'il n'obtienne rien.
 Si Thésée a changé , j'en serai responsable.

C'est dans ma cour qu'il trouve un autre objet ai-
 mable ;

Et sans doute on voudra que je sois le garand
 De l'hommage inconnu que sa flame lui rend.

P H É D R E.

Je doute qu'Ariane , encor que méprisée ,
Veuille par votre hymen se venger de Thésée ;
Et si ce changement vous permet d'espérer ,
Il ne faut pas , seigneur , vous y trop assurer.
Mais quoi qu'elle résolve après la perfidie
Qui doit tenir pour lui sa flame refroidie ,
Qu'elle accepte vos vœux , ou refuse vos soins ,
La gloire vous oblige à ne l'aimer pas moins.
Vous lui pouvez toujours servir d'apui fidelle ,
Et c'est ce que je viens vous demander pour elle.
Si la Crète vous force à d'injustes combats ,
Au couroux de Minos ne l'abandonnez pas.
Vous savez les périls où sa fuite l'expose.

Œ N A R U S.

Ah , pour l'en garantir , il n'est rien que je n'ose ,
Madame , & vous verrez mon trône trébucher ,
Avant que je néglige un intérêt si cher.
Plût aux dieux que ce soin la tint seul inquiète !

P H É D R E.

Voyez dans quels ennuis ce changement la jette.
Son visage vous parle , & sa triste langueur
Vous fait lire en ses yeux ce que souffre son cœur.

S C E N E II.

ŒNARUS, ARIANE, PHÉDRE, NÉRINE.

Œ N A R U S.

MAdame, *b*) je ne fais si l'ennui qui vous touche
Doit m'ouvrir pour vous plaindre, ou me fermer
la bouche.

Après les sentimens que j'ai fait voir pour vous,
Je dois, quoi qui vous blesse, en partager les coups;
Mais si j'ose assurer que jusqu'au fond de l'ame
Je sens le changement qui trompe votre flame,
Que je le mets au rang des plus noirs atentats,
J'aime, il m'ôte un rival, vous ne me croirez pas.
Il est certain pourtant, & le ciel qui m'écoute,
M'en fera le témoin, si vôtre cœur en doute.

b) Madame, je ne fais si l'ennui qui vous touche &c.]
On ne peut parler plus mal. Il ne fait si l'ennui qui tou-
che Ariane doit lui ouvrir pour la plaindre, ou lui fer-
mer la bouche; il doit en partager les coups, quoiqu'il
la blesse; il sent le changement qui trompe la flame d'A-
riane, & il le met au rang des plus noirs atentats; & le
ciel lui est témoin si Ariane en doute, qu'il voudrait ra-
cheter de son sang ce que... Ariane fait fort bien de l'in-

Que si de tout mon sang je pouvais racheter
Ce que...

A R I A N E.

Cessez, seigneur, de me le protester.
S'il dépendait de vous de me rendre Thésée,
La gloire y trouverait vôtre ame disposée :
Je le crois de ce cœur qui fut tout m'immoler ;
Aussi veux-je avec vous ne rien dissimuler.

J'aimai, seigneur ; après mon infortune extrême ;
Il me ferait honteux de dire encor que j'aime.
Ce n'est pas que le cœur qu'un vrai mérite émeut,
Cesse d'être sensible au moment qu'il le veut.
Le mien fut à Thésée, & je l'en croyais digne.
Ses vertus à mes yeux étaient d'un prix infigne ;
Rien ne brillait en lui que de grand, de parfait ;
Il feignait de m'aimer, je l'aimais en effet ;
Et comme d'une foi qui sert à me confondre,

terrompre ; mais le mauvais stile d'*Oenarus* la gagne. L'espérance qu'elle donne à *Oenarus* de l'épouser, dès qu'elle connaîtra sa rivale heureuse, est d'un très grand artifice. Son dessein est de tuer cette rivale ; c'est devant *Phèdre* qu'elle explique l'intérêt qu'elle a de connaître la personne qui lui enlève *Thésée* ; & l'embarras de *Phèdre* ferait un très grand plaisir au spectateur, si le rôle de *Phèdre* était plus animé & mieux écrit.

Ce qu'il doit à ma flame eut lieu de me répondre ;
 Malgré l'ingratitude ordinaire aux amans ,
 D'autres que moi peut-être auraient crû ses sermens.
 Je m'immolais entière à l'ardeur d'un pur zèle ;
 Cet effort valait bien qu'il fût toujours fidèle.
 Sa perfidie enfin n'a plus rien de secret ;
 Il la fait éclater , je la vois à regret.
 C'est d'abord un ennui qui ronge , qui dévore ;
 J'en ai déjà souffert , j'en puis souffrir encore ;
 Mais quand à n'aimer plus un grand cœur se résout ,
 Le vouloir , c'est assez pour en venir à bout.
 Quoi qu'un pareil triomphe ait de dur , de funeste ;
 On s'arrache à soi-même , & le tems fait le reste.
 Voila l'état , seigneur , où ma triste raison
 A mis enfin mon ame après sa trahison.
 Vous avez fû tantôt , par un aveu sincère ,
 Que sans lui votre amour eût eu de quoi me plaire ;
 Et que mon cœur touché du respect de vos feux ,
 S'il ne m'eût pas aimée , eût accepté vos vœux.
 Puis qu'il me rend à moi , je vous tiendrai parole ;
 Mais après ce qu'il faut que ma gloire s'immole ,
 Etoufant un amour & si tendre , & si doux ,
 Je ne vous répons pas d'en prendre autant pour vous.
 Ce sont des traits de feu que le tems seul imprime.
 J'ai pour votre vertu la plus parfaite estime ;

Et pour être en état de remplir votre espoir ,
Cette estime fufit à qui fait fon devoir.

Æ N A R U S.

Ah, pour la mériter, fi le plus pur hommage...

A R I A N E.

Seigneur, difpenféz moi d'en ouïr davantage.
J'ai tous les fens encor de trouble embarraffés :
Ma main dépend de vous, ce vous doit être affez ;
Mais pour vous la donner, j'avoûrai ma faiblesse :
J'ai befoin qu'un ingrat par fon hymen m'en preffe.
Tant que je le verrais en pouvoir d'être à moi ,
Je prétendrais en vain difpofer de ma foi.
Un feu bien allumé ne s'éteint qu'avec peine.
Le parjure Thésée a mérité ma haine ;
Mon cœur veut être à vous, & ne peut mieux
choifir ;
Mais s'il me voit, me parle, il peut s'en reffaifir.
L'amour par le remors aifément fe defarme ;
Il ne faut quelquefois qu'un foupir, qu'une larme ;
Et du plus fier couroux quoi qu'on fe foit promis ,
On ne tient pas longtems contre un amant fouûmis.
Ce font vos intérêts. Que fans m'en vouloir croire,
Thésée à fes defirs abandonne fa gloire ;
Dès que d'un autre objet je le verrai l'époux ,
Si vous m'aimez encor, feigneur, je fuis à vous.

Mon cœur de votre hymen se fait un heur suprême,
 Et c'est ce que je veux lui déclarer moi-même.
 Qu'on le fasse venir. Allez, Nérine. Ainsi,
 De mon cœur, de ma foi, n'ayez aucun souci ;
 Après ce que j'ai dit, vous en êtes le maître.

Œ N A R U S.

Ah, madame, par où puis-je assez reconnaître...

A R I A N E.

Seigneur, un peu de trêve ; en l'état où je suis,
 J'ai comblé votre espoir, c'est tout ce que je puis.

S C E N E III.

A R I A N E, P H É D R E.

P H É D R E.

CE retour me surprend. Tantôt contre Thésée
 Du plus ardent couroux vous étiez embrasée ;

c) Entre les bras d'une autre &c.] Voilà de la vraie passion. La fureur d'une amante trahie éclate ici d'une manière très naturelle. On souhaiterait seulement que Thomas Corneille n'eût point dans cet endroit imité son frère, qui débite des maximes quand il faut que le sentiment parle. Ariane dit :

Moins l'amour outragé fait voir d'emportement ;

Et déjà la raison a calmé ce transport ?

A R I A N E.

Que ferais-je, ma sœur ? c'est un arrêt du sort.
Thésée a résolu d'achever son parjure ;
Il veut me voir souffrir , je me tais , & j'endure.

P H É D R E.

Mais vous répondez-vous d'oublier aisément
Ce que sa passion eut pour vous de charmant ?
D'avoir à d'autres vœux un cœur si peu contraire ,
Que...

A R I A N E.

Je n'ai rien promis que je ne veuille faire.
Qu'il s'engage à l'hymen , j'épouserai le roi.

P H É D R E.

Quoi ? par votre aveu même il donnera sa foi ;
Et lorsque son amour a tant reçu du vôtre ,
Vous le verrez sans peine c) entre les bras d'une
autre ?

Plus quand le coup approche il frappe sûrement.

Il semble qu'elle débite une loi du code de l'amour pour s'y conformer. Voilà de ces fautes dans lesquelles *Racine* ne tombe pas. D'ailleurs , tous les discours d'*Ariane* sont passionnés comme ils doivent l'être ; mais la diction ne répond pas aux sentimens , & c'est un défaut capital.

A R I A N E.

Entre les bras d'une autre ! Avant ce coup, ma sœur,
 J'aime, je suis trahie, on connaîtra mon cœur.
 Tant de périls bravés, tant d'amour, tant de zèle,
 M'auront fait mériter les soins d'un infidèle ?
 A ma honte partout ma flame aura fait bruit,
 Et ma lâche rivale en cueillera le fruit ?
 J'y donnerai bon ordre. Il faut pour la connaître
 Empêcher, s'il se peut, ma fureur de paraître.
 Moin l'amour outragé fait voir d'emportement,
 Plus quand le coup approche, il frappe sûrement.
 C'est par là qu'affectant une douleur aisée,
 Je feins de consentir à l'hymen de Thésée ;
 A favoir son secret j'intéresse le roi.
 Pour l'apprendre, ma sœur, travaillez avec moi ;
 Car je ne doute point qu'une amitié sincère
 Contre sa trahison n'arme votre colère,
 Que vous ne ressentiez tout ce que sent mon cœur.

P H É D R E.

Madame, vous savez...

A R I A N E.

Je vous connais, ma sœur.
 Aussi c'est seulement en vous ouvrant mon ame,
 Que dans son desespoir je soulage ma flame.
 Que de projets trahis ! Sans cet indigne abus,
 J'arrêtais

J'arrêtais votre hymen avec Pirithoüs ;
 Et de mon amitié cette marque nouvelle
 Vous doit faire encor plus haïr mon infidelle.
 Sur le bruit qu'aura fait son changement d'amour,
 Sachez adroitement ce qu'on dit à la cour.
 Voyez Æglé, Mégiste, & parlez d'Ariane ;
 Mais surtout prenez soin d'entretenir Cyane,
 C'est elle qui d'abord a frapé mon esprit.
 Vous savez que l'amour aisément se trahit.
 Observez ses regards, son trouble, son silence.

P H É D R E.

J'y prens trop d'intérêt pour manquer de prudence,
 Dans l'ardeur de venger tant de droits violés.
 C'est donc cette rivale à qui vous en voulez ?

A R I A N N E.

Pour porter sur l'ingrate un coup vraiment terrible,
d) Il faut fraper par là, c'est son endroit sensible.
 Vous-même, jugez-en. Elle me fait trahir.
 Par elle je pers tout, la puis-je assez haïr ?

d) Il faut fraper par là.] Cette expression ridicule, & cette autre qui est un plat solécisme, elle me fait trahir, & celle-ci, consentir à ce que la rage a de plus sanglant, sont du stile le plus incorrect & le plus lâche. Cependant à la représentation, le public ne sent point ces fautes; la situation entraîne: une excellente actrice glisse sur ces

Puis-je assez consentir à tout ce que la rage
 M'offre de plus sanglant pour venger mon outrage ?
 Rien après ce forfait ne me doit retenir ,
 Ma sœur , il est de ceux qu'on ne peut trop punir.

Si Thésée oubliant une amour ordinaire ,
 M'avait manqué de foi dans la cour de mon père,
 Quoi que pût le dépit en secret m'ordonner ,
 Cette infidélité ferait à pardonner.

Ma rivale , dirais-je , a pû sans injustice
 D'un cœur qui fut à moi chérir le sacrifice.
 La douceur d'être aimée ayant touché le sien ,
 Elle a dû préférer son intérêt au mien.

fortes , & ne vous fait apercevoir que les beautés de
 sentiment. Telle est l'illusion du théâtre ; tout passe quand
 le sujet est intéressant. Il n'y a que le seul *Racine* qui
 soutienne constamment l'épreuve de la lecture.

e) *Et pour ce qu'a quité ma trop crédule foi ,
 Je n'avais que ce cœur que je croyais à moi.
 Je le pers , on me l'ôte , il n'est rien que n'essaye
 La fureur qui m'anime , afin qu'on me le paye.]*

On ne peut guères faire de plus mauvais vers. L'auteur
 veut dans cette scène imiter ces beaux vers d'*Andromaque*:

Je percerai ce cœur que je n'ai pû toucher ,
 Et mes sanglantes mains contre mon sein tournées ,
 Aussi-tôt malgré lui joindront nos destinées ;
 Et tout ingrat qu'il est , il me fera plus doux
 De mourir avec lui que de vivre avec vous.

Mais étrangère ici , pour l'avoir osé croire ,
 J'ai sacrifié tout , jusqu'au soin de ma gloire ;
 e) Et pour ce qu'a quité ma trop crédule foi ,
 Je n'avais que ce cœur que je croyais à moi.
 Je le pers , on me l'ôte ; il n'est rien que n'essaye
 La fureur qui m'anime , afin qu'on me le paye.
 J'en mettrai haut le prix , c'est à lui d'y penser.

P H É D R E.

Ce revers est sensible , il faut le confesser.
 Mais quand vous connaîtrez celle qu'il vous pré-
 fère ,
 Pour venger votre amour , que prétendez-vous faire ?

Thomas Corneille imite visiblement cet endroit , en faisant dire à *Ariane* :

*Tout perfide qu'il est , ma mort suivra la stenne ;
 Et sur mon propre sang l'ardeur de nous unir ,
 Me le fera venger aussi-tôt que punir.*

Quoique *Thomas Corneille* eût pris son frère pour son modèle , on voit que malgré lui il ne pouvait s'empêcher de chercher à suivre *Racine* , quand il s'agissait de faire parler les passions.

Cependant , il se peut faire , & même il arrive souvent , que deux auteurs ayant à traiter les mêmes situations , expriment les mêmes sentimens & les mêmes pensées ; la nature se fait également entendre à l'un & à l'autre.

A R I A N E.

L'aller trouver , la voir , & de ma propre main
 Lui mettre , lui plonger un poignard dans le sein.
 Mais pour mieux adoucir les peines que j'endure ,
 Je veux porter le coup aux yeux de mon parjure ;
 Et qu'en son cœur les miens pénètrent à loisir
 Ce qu'aura de mortel son afreux déplaisir.
 Alors ma passion trouvera de doux charmes
 A jouir de ses pleurs comme il fait de mes larmes.
 Alors il me dira , si se voir lâchement
 Arracher ce qu'on aime , est un léger tourment.

Racine faisoit jouer *Bajazet* à peu près dans le tems que
Corneille donnait *Ariane*. Il fait dire à *Roxane* :

Quel furcroit de vengeance & de douceur nouvelle,
 De le montrer bientôt pâle & mort devant elle !
 De voir sur cet objet ses regards arrêtés ,
 Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés !

Ariane dit dans un mouvement à peu près semblable :

*Vous figurez-vous bien son désespoir extrême ,
 Quand dégoutant encor du sang de ce qu'il aime ,
 Ma main oferte au roi dans ce fatal instant ,
 Bravera jusqu'au bout la douleur qui l'attend ?*

Voyez combien ce demi-vers , *Bravera jusqu'au bout* ,
 gâte cette tirade. Que veut dire , *braver une douleur qui
 attend quelqu'un* ? Un seul mauvais vers de cette espèce
 corrompt tout le plaisir que les sentimens les plus naturels

P H É D R E.

Mais fans l'autoriser à vous être infidelle,
 Cette rivale a pû le voir bruler pour elle;
 Elle a peine à ses vœux peut-être à consentir.

A R I A N E.

Point de pardon, ma sœur, il falait m'avertir.
 Son silence fait voir qu'elle a part au parjure.
 Enfin il faut du sang pour laver mon injure.
 De Thésée, il est vrai, je puis percer le cœur;
 Mais si je m'y résous, vous n'avez plus de sœur.
 Vous aurez beau vouloir que mon bras se retienne;
 Tout perfide qu'il est, ma mort suivra la fienne;



peuvent donner. C'est surtout dans la peinture des passions qu'il faut que le stile soit pur, & qu'il n'y ait pas un seul mot qui embarrasse l'esprit; car alors le cœur n'est plus touché.

Ariane s'écarte malheureusement de la nature à la fin de cette scène, c'est ce qui achève de la défigurer. Elle dit qu'elle doit donner à son cœur une cruelle gêne. Son cœur, dit-elle, l'a trahie, en lui faisant prendre un amour trop indigne. Il faut qu'elle trahisse son cœur à son tour; & elle punira ce cœur, de ce qu'il n'a pas connu qu'il parlait pour un traître, en parlant pour *Thésée*. C'est là le comble du mauvais gout. Un stile lâche est presque pardonnable en comparaison de ces froids jeux d'esprit dans lesquels on s'étudie à mal écrire.

Et sur mon propre sang l'ardeur de nous unir
Me le fera venger aussi-tôt que punir.

Non, non, un sort trop doux suivrait sa perfidie,
Si mes ressentimens se bornaient à sa vie.

Portons, portons plus loin l'ardeur de l'acabler,
Et donnons, s'il se peut, aux ingrats à trembler.

Vous figurez-vous bien son desespoir extrême,
Quand dégoûtante encor du sang de ce qu'il aime,
Ma main offerte au roi dans ce fatal instant
Bravera jusqu'au bout la douleur qui l'attend ?
C'est en vain de son cœur qu'il croit m'avoir chassée;
Je n'y suis pas peut-être encor toute effacée;
Et ce sera de quoi mieux combler son ennui,
Que de vivre à ses yeux pour un autre que lui.

P H É D R E.

Mais pour aimer le roi, vous sentez-vous dans l'a-
me . . .

A R I A N E.

Et le moyen, ma sœur, qu'un autre objet m'en-
flame ?

f) *De l'amour aisément on ne vainc pas les charmes.*]
Je n'insiste pas sur ce mot *vainc*, qui ne doit jamais
entrer dans les vers, ni même dans la prose. On doit
éviter tous les mots dont le son est désagréable, & qui
ne sont qu'un reste de l'ancienne barbarie. Mais on ne

Jamais , soit qu'on se trompe , ou réussisse au choix,
 Les fortes passions ne touchent qu'une fois.
 Ainsi l'hymen du roi me tiendra lieu de peine ;
 Mais je dois à mon cœur cette cruelle gêne.
 C'est lui qui m'a fait prendre un trop indigne amour.
 Il m'a trahie ; il faut le trahir à mon tour.
 Oui , je le punirai de n'avoir pû connaître
 Qu'en parlant pour Thésée , il parlait pour un traître ,
 D'avoir... Mais le voici. Contraignons nous si bien ,
 Que de mon artifice il ne soupçonne rien.

S C E N E I V.

A R I A N E , T H É S É E , P H É D R E ,
 N É R I N E .

A R I A N E .

ENfin à la raison mon courroux rend les armes ;
f) De l'amour aisément on ne vainc pas les charmes.

voit pas trop ce que veut dire Ariane : *S'il dépendait de nous de vaincre les charmes de l'amour , Je regretterais moins ce que je pers en vous. Cela ne se joint point à ce vers , Il vous force à changer , il faut que j'y consente. Il y a une logique secrète qui doit régner dans tout ce*

Si c'était un effort qui dépendit de nous ,
 Je regretterais moins ce que je pers en vous.
 Il vous force à changer , il faut que j'y consente.
 Au moins c'est de vos soins une marque obligeante,
 Que par ces nouveaux feux ne pouvant être à moi,
 Vous preniez intérêt à me donner au roi.
 Son trône est un apui qui flate ma disgrâce ;
 Mais ce n'est que par vous que j'y puis prendre
 place.
 Si l'infidélité ne vous peut étonner ,
 J'en veux avoir l'exemple , & non pas le donner.
 C'est peu qu'aux yeux de tous vous bruliez pour
 une autre ,
 Tout ce que peut ma main , c'est d'imiter la vôtre ,
 Lors que par vôtre hymen m'ayant rendu ma foi ,
 Vous m'aurez mise en droit de disposer de moi.
 Pour me faire jouir des biens qu'on me prépare ,
 C'est à vous de hâter le coup qui nous sépare.
 Vôtre intérêt le veut encor plus que le mien.

T H E S É E.

Madame , je n'ai pas...

qu'on dit , & même dans les passions les plus violentes ;
 sans cette logique on ne parle qu'au hazard , on débite
 des vers qui ne sont que des vers ; le bon sens doit ani-
 mer jusqu'au délire de l'amour.

A R I A N E.

Ne me repliquez rien.

Si ma perte est un mal dont vôtre cœur soupire,
 Vos remors trouveront le tems de me le dire ;
 Et cependant ma sœur qui peut vous écouter,
 Saura ce qu'il vous reste encor à consulter.

S C E N E V.

P H É D R E , T H E S É E.

T H E S É E.

LE ciel à mon amour ferait-il favorable,
 Jusqu'à rendre si-tôt Ariane exorable ?
 Madame, quel bonheur qu'après tant de soupirs
 Je puisse sans contrainte expliquer mes desirs,
 Vous peindre en liberté ce que pour vous m'inspire...

P H É D R E.

Renfermez-le, de grace, & craignez d'en trop dire.
 Vous voyez que j'observe, avant que vous parler,
 Qu'aucun témoin ici ne se puisse couler.

Thésée joue partout un rôle désagréable, & ici plus qu'ailleurs. Un héros qui dans une scène ne dit que ces trois mots, *Madame, je n'ai pas...* ferait mieux de ne rien dire du tout.

Un grand calme à vos yeux commence de paraître.

Tremblez , Prince , tremblez , l'orage est prêt de naître.

Tout ce que vous pouvez vous figurer d'horreur
Des violens projets de l'amour en fureur ,
N'est qu'un faible crayon de la secrète rage
Qui possède Ariane , & trouble son courage.
L'aveu qu'à votre hymen elle semble donner ,
Vers le piège tendu cherche à vous entraîner.
C'est par là qu'elle croit découvrir sa rivale ;
Et dans les vifs transports que sa vengeance étale ,
Plus le sang nous unit , plus son ressentiment ,
Quand je ferai connue , aura d'emportement.
Rien ne m'en peut sauver , ma mort est assurée.
Tout-à-l'heure avec moi sa haine l'a jurée ,

g) *Il est pour s'en défendre un moyen bien aisé.*] Il ne trouve pour défendre sa maîtresse de meilleur moyen que de s'enfuir ; il dit que la foudre gronde , parce qu'Ariane veut se venger de sa rivale. Ce n'est pas là le vrai Thésée. Il veut dès cette même nuit , de ces lieux disparaître sans bruit : c'est un propos de comédie.

La scène en général est mal écrite , & il y a des vers qu'on ne peut supporter , comme par exemple celui-ci :

Je la tue , & c'est vous qui me le faites faire.

J'en ai reçu l'arrêt. Ainsi le fort amour
 Souvent , sans le savoir , mettant sa flamme au jour ,
 Mon sang doit s'apprêter à laver son outrage.
 Vous l'avez voulu, Prince, achevez votre ouvrage.

T H E S É E.

A quoi que son couroux puisse être disposé ,
 g) Il est pour s'en défendre un moyen bien aisé.
 Ce calme qu'elle affecte afin de me surprendre ,
 Ne me fait que trop voir ce que j'en dois attendre.
 La foudre gronde , il faut vous mettre hors d'état
 D'en ouïr la menace , & d'en craindre l'éclat.
 Fuyons d'ici , madame , & venez dans Athènes ,
 Par un heureux hymen , voir la fin de nos peines.
 J'ai mon vaisseau tout prêt. Dès cette même nuit
 Nous pouvons de ces lieux disparaître sans bruit.
 Quand même pour vos jours nous n'aurions rien à
 craindre ,

Mais il y en a aussi d'heureux & de naturels auxquels
 tout l'art de *Racine* ne pourrait rien ajouter.

Et qui me répondra que vous serez fidèle ?

Votre légèreté peut me laisser ailleurs &c.

La scène finit mal , *Donnez l'ordre qu'il faut , je serai
 prête à tout.* C'était là qu'on attendait quelques combats du
 cœur , quelques remords , & surtout de beaux vers qui
 rendissent le rôle de *Phèdre* plus supportable.

Affez d'autres raisons nous y doivent contraindre.
 Ariane forcée à renoncer à moi ,
 N'aura plus de prétexte à refuser le roi.
 Pour son propre intérêt il faut s'éloigner d'elle.

P H É D R E.

Et qui me répondra que vous serez fidelle ?

T H E S É E.

Ma foi , que ni le tems , ni le ciel en couroux...

P H É D R E.

Ma sœur l'avait reçüe en fuyant avec vous.

T H E S É E.

L'emmener avec moi fut un coup nécessaire.
 Il falait la sauver de la fureur d'un père ;
 Et la reconnaissance eut part seule aux sermens
 Par qui mon cœur du sien paya les sentimens.
 Ce cœur violenté n'aimait qu'avec étude ;
 Et quand il entrerait un peu d'ingratitude
 Dans ce manque de foi qui vous semble odieux ,
 Pourquoi me reprocher un crime de vos yeux ?
 L'habitude à les voir me fit de l'inconstance
 Une nécessité dont rien ne me dispense ;
 Et si j'ai trop flaté cette crédule sœur ,
 Vous en êtes complice aussi-bien que mon cœur.
 Vous voyant auprès d'elle, & mon amour extrême
 Ne pouvant avec vous s'expliquer par vous-même,

Ce que je lui difais d'engageant & de doux ,
 Vous ne faviez que trop qu'il s'adreffait à vous.
 Je n'examinais point en vous ouvrant mon ame ,
 Si c'était d'Ariane entretenir la flame.
 Je fongeais feulement à vous marquer ma foi ;
 Je me faifais entendre , & c'était tout pour moi.

P H É D R E.

Dieux , qu'elle en fouffrira ! que d'ennuis ! que de
 larmes !

J'en fens naître en mon cœur les plus rudes alarmes.
 Il voit avec horreur ce qui doit arriver ;
 Cependant j'ai trop fait pour ne pas achever.
 Ces foudroyans regards, ces acablans reproches,
 Dont par fon défefpoir je vois les coups fi proches,
 Pour moi, pour une fœur, font plus à redouter
 Que cette trifte mort qu'elle croit m'aprêter.
 Elle a fû votre amour , elle fera le refte.
 De fes pleurs, de fes cris, fuyons l'éclat funefte,
 Je vois bien qu'il le faut, mais las !

T H E S É E.

Vous foupirez ?

P H É D R E.

Oui , prince , je veux trop ce que vous defirez.
 Elle fe fie à moi cette fœur , elle m'aime ,
 C'eft une ardeur fincère , une tendrefle extrême ;

Jamais son amitié ne me refusa rien.
 Pour l'en récompenser je lui vole son bien.
 Je l'expose aux rigueurs du sort le plus sévère,
 Je la tuë , & c'est vous qui me le faites faire.
 Pourquoi vous ai-je aimé ?

T H E S É E.

Vous en repentez-vous ?

P H É D R E.

Je ne fais ; pour mon cœur il n'est rien de plus doux ;
 Mais vous le remarquez , ce cœur tremble , soupire ;
 Et perdant une sœur , si j'ose encor le dire ,
 Vous la laissez dans Naxe en proye à ses douleurs ,
 Votre légéreté me peut laisser ailleurs.
 Qui voudra plaindre alors les ennuis de ma vie
 Sur l'exemple éclatant d'Ariane trahie ?
 Je l'aurai bien voulu ; mais c'en est fait , partons.

T H E S É E.

En vain...

P H É D R E.

Le tems se perd quand nous en consultons.
 Si vous blâmez la crainte où ce soupçon me livre,
 J'en répare l'outrage , en m'ofrant à vous suivre.
 Puis qu'à ce grand effort ma flame se résout ,
 Donnez l'ordre qu'il faut , je serai prête à tout.

Fin du quatrième acte.

A C T E V.**S C E N E P R E M I E R E.****A R I A N E , N É R I N E.****N É R I N E.**

UN peu plus de pouvoir , madame , sur vous-même.

A quoi sert ce transport , ce désespoir extrême ?
Vous avez dans un trouble à nul autre pareil
Prévenu ce matin le lever du soleil.
Dans le palais errante , interdite , abatuë ,
Vous avez laissé voir la douleur qui vous tuë.
Ce ne sont que soupirs , que larmes , que sanglots.

A R I A N E.

On me trahit , Nérine , où trouver du repos ?
Quoi , ce parfait amour dont mon ame ravie
Ne croyait voir la fin qu'en celle de ma vie ,
Ces feux , ces tendres feux pour moi trop allumés ,
Dans le cœur d'un ingrat sont déjà consumés ?
Thésée avec plaisir a pû les voir éteindre ?

a) Ma mort n'est qu'un malheur qui ne vaut pas le
craindre ;

Et ce parjure `amant qui se rit de ma foi ,
Quoiqu'il vive toujours , ne vivra plus pour moi ?
Que fait Pirithoüs ? viendra-t-il ?

N É R I N E.

Oui , madame ,

Je l'ai fait avertir.

A R I A N E.

Quels combats dans mon ame !

N É R I N E.

Pirithoüs viendra ; mais ce transport jaloux
Qu'attend-il de sa vûë , & que lui direz-vous ?

A R I A N E.

Dans l'excès étonnant de mon cruel martire ,
Hélas ! demandes-tu ce que je pourai dire ?
Dût ma douleur sans cesse avoir le même cours ,
Se plaint-on trop souvent de ce qu'on sent toujours ?
Tu dis donc qu'hier au soir chacun avec murmure

Parlait

a) *Ma mort est un malheur qui ne vaut pas le craindre.*]
Cette expression n'est pas française ; c'est un reste des
mauvaises façons de parler de l'ancien tems , que *Thomas*
Corneille se permettait rarement.

Il y a beaucoup d'art à jeter dans cette scène quelques
légers soupçons sur *Phèdre* , & à les détruire. On ne peut
mieux

Parlait diversement de ma triste aventure ?
 Que la jeune Cyane est celle que l'on croit
 Que Thésée . . .

N É R I N E.

On la nomme à cause qu'il la voit :
 Mais qu'en pouvoir juger ? il voit Phèdre de même ;
 Et cependant , madame , est-ce Phèdre qu'il aime ?

A R I A N E.

Que n'a-t-il pû l'aimer ? Phèdre l'aurait connu ,
 Et par là mon malheur eût été prévenu.
 De sa flame par elle aussi-tôt avertie ,
 Dans sa première ardeur je l'aurais amortie.
 Par où vaincre d'ailleurs les rebuts de ma sœur ?

N É R I N E.

En vain il aurait crû pouvoir toucher son cœur ;
 Je le fais ; mais enfin quand un amant fait plaisir ,
 Qui consent à l'ouïr , peut aimer , & se taire.

mieux préparer le coup mortel qu'*Ariane* recevra quand elle apprendra que *Thésée* est parti avec sa sœur. Il est vrai que le stile est bien négligé ; l'intérêt se soutient , & c'est beaucoup ; mais les oreilles délicates ne peuvent supporter

Que la jeune Cyane est celle que l'on croit.

On la nomme à cause qu'il la voit.

Un tel stile gâte les choses les plus intéressantes.

P. Corneille. Tom. X.

P.

A R I A N E.

Je soupçonnerais Phèdre , elle de qui les pleurs
 Semblaient en s'embarquant préfager nos malheurs ?
 Avant que la résoudre à feconder ma fuite ,
 A quoi pour la gagner ne fus-je pas réduite ?
 Combien de résistance & d'obstinés refus ?

N É R I N E.

Vous n'avez rien , madame , à craindre là-dessus.
 Je connais sa tendresse , elle est pour vous si forte ,
 Qu'elle mourrait plutôt. . .

A R I A N E.

Je veux la voir , n'importe.
 Va , fais lui promptement favoir que je l'atens.
 Dis lui que le sommeil l'arrête trop longtems ,
 Que je sens ma douleur croître par son absence.
 Qu'elle est heureuse , hélas ! dans son indifférence !
 Son repos n'est troublé d'aucun mortel fouci.
 Pirithoüs parait , fais la venir ici.

S C E N E II.

A R I A N E , P I R I T H O U S.

A R I A N E.

EH bien ! puis - je accepter la main qui m'est
 oferte ?

Le roi s'empresse-t-il à réparer ma perte ?
 Et pour me laisser libre à payer son amour ,
 De l'hymen de Thésée a-t-on choisi le jour ?

P I R I T H O U S.

Le roi sur ce projet entretint hier Thésée ;
 Mais il trouva son ame encor mal disposée.
 Il est pour les ingrats de rigoureux instans ;
 Thésée en fit l'épreuve , & demanda du tems.

A R I A N E.

Diférer d'être heureux après son inconstance ,
 C'est montrer en aimant bien peu d'impatience ;
 Et ce nouvel objet, dont son cœur est épris ,
 Y doit pour son amour croire trop de mépris.
 Pour moi , je l'avoûrai , sa trahison me fâche ;
 Mais puis qu'en me quittant il lui plaît d'être lâche ,
 Si je dois être au roi , je voudrais que sa main
 Eût pû déjà fixer mon destin incertain.
 L'irrésolution m'embarrasse & me gêne.

P I R I T H O U S.

b) Si l'on m'avait dit vrai, vous seriez hors de peine ;
 Mais, madame , je puis être mal averti.

b) Si l'on m'avait dit vrai , vous seriez hors de peine.]
Pirithoüs est ici plus petit que jamais. L'intime ami de
Thésée ne fait rien de ce qui se passe , & ne jouë que le
personage d'un valet.

A R I A N E.

Et de quoi, prince ?

P I R I T H O U S.

On dit que Thésée est parti.

Par là vous seriez libre.

A R I A N E.

Ah, que viens-je d'entendre ?

Il est parti, dit-on ?

P I R I T H O U S.

Ce bruit doit vous surprendre.

A R I A N E.

Il est parti ! Le ciel me trahirait toujours !

Mais non, que deviendraient ses nouvelles amours ?

Ferait-il cet outrage à l'objet qui l'enflame ?

L'abandonnerait-il ?

P I R I T H O U S.

Je ne fais ; mais, madame,

Un vaisseau cette nuit s'est échapé du port.

A R I A N E.

Ce n'est pas lui sans doute, on le soupçonne à tort.

Peut-il être parti sans que le roi le sache ?

Sans que Pirithoüs, à qui rien ne se cache,

c) *Que fait ma sœur ? vient-elle ?*] Cette scène est véritablement intéressante ; elle montre bien qu'il faut tou-

Sans qu'enfin.... Mais de quoi me voudrais - je étonner ?

Que ne peut-il pas faire ? il m'ose abandonner,
Oublier un amour, qui toujours trop fidelle
M'oblige encor pour lui...

S C E N E I I I.

A R I A N E, P I R I T H O U S, N É R I N E.

A R I A N E à *Nérine.*

c) **Q**ue fait ma sœur ? vient-elle ?
Avec quelle surprise elle va recevoir
La nouvelle d'un coup qui confond mon espoir !
D'un coup par qui ma haine à languir est forcée !

N É R I N E.

Madame, j'ai longtems....

A R I A N E.

Où l'as-tu donc laissée ?

Parle.

N É R I N E.

De tous côtés j'ai couru vainement ,

jours jusqu'à la fin de l'inquiétude & de l'incertitude au
théâtre.

On ne la trouve point dans son appartement.

A R I A N E.

On ne la trouve point ! Quoi, si matin ! Je tremble.
Tant de maux à mes yeux viennent s'offrir en-
semble,

Que stupide, égarée, en ce trouble importun,
De crainte d'en trop voir, je n'en regarde aucun.
N'as-tu rien oui dire ?

N É R I N E.

On parle de Thésée.

On veut que cette nuit voyant la fuite aisée...

A R I A N E.

O nuit ! ô trahison, dont la double noirceur
Passe tout... Mais pourquoi m'alarmer de ma sœur ?
Sa tendresse pour moi, l'intérêt de sa gloire,
Sa vertu, tout enfin me défend de rien croire.
Cependant contre moi quand tout prend son parti,
d) Elle ne paraît point, & Thésée est parti.
Qu'on la cherche ; c'est trop languir dans ce supplice ;
Je m'en sens acablée, il est tems qu'il finisse.
Quoique mon cœur rejette un doute injurieux,

d) Elle ne paraît point, & Thésée est parti !] Ce sont là de ces vers que la situation seule rend excellens ; les moindres ornemens les affaibliraient. Il y en a quelques-uns

Il a besoin, ce cœur, du secours de mes yeux.
La moindre inquiétude est trop tard apaisée.

S C E N E IV.

ARIANE, PIRITHOUS, ARCAS, NÉRINE.

A R C A S à *Pirithoüs.*

SEigneur, je vous apporte un billet de Thésée.

A R I A N E.

Donnez, je le verrai. Par qui l'a-t-on reçu?
D'où l'a-t-on envoyé? qu'a-t-on fait? qu'a-t-on fû?
Il est parti, Nérine. Ah, trop funeste marque!

A R C A S.

On vient de voir au port arriver une barque,
C'est de là qu'est venu le billet que voici.

A R I A N E.

Lifons, mon amour tremble à se voir éclairci.

T H É S É E à *Pirithoüs.*

*Pardonnez une fuite où l'amour me condamne;
Je pars sans vous en avertir.*

de cette espèce dans *Ariane*; c'est un très grand mérite: tant il est vrai que le naturel est toujours ce qui plaît le plus.

*Phèdre du même amour n'a pu se garantir ;
Elle fuit avec moi ; prenez soin d'Ariane.*

Prenez soin d'Ariane ! e) Il viole sa foi,
Me défespère, & veut qu'on prenne soin de moi !

P I R I T H O U S.

Madame, en vos malheurs qui font peine à com-
prendre . . .

A R I A N E.

Laissez moi, je ne veux vous voir, ni vous entendre,
C'est vous, Pirithoüs, dont le funeste abord,
Toujours fatal pour moi, précipite ma mort.

P I R I T H O U S.

J'ignore...

A R I A N E.

Allez au roi porter cette nouvelle.

e) *Il viole sa foi,*

Me défespère, & veut qu'on prenne soin de moi !]

Cette répétition des mots du billet de *Thésée*, *Qu'on prenne soin de moi*, est excellente. *Il viole sa foi, me défespère &c.* est faible & lâche. C'est de sa sœur qu'elle doit parler : elle savait bien déjà que *Thésée* avait violé sa foi. *Il me défespère*, est un terme vague. *Ariane* ne dit pas ce qu'elle doit dire ; ainsi, le mauvais est souvent à côté du bon, & le goût consiste à démêler ces nuances.

f) *Le roi, vous, & les dieux, vous êtes tous complices.]*
Ce vers passe pour être beau ; il le serait en effet, si les

Nérine me demeure, il me suffira d'elle.

P I R I T H O U S.

D'un départ si secret le roi fera surpris.

A R I A N E.

Sans son ordre Thésée eût-il rien entrepris ?

Son aveu l'autorise, & de ses injustices

f) Le roi, vous, & les dieux, vous êtes tous complices.

S C E N E V.

A R I A N E, N É R I N E.

A R I A N E.

g) **A**H, Nérine !

dieux avaient eu quelque part à la pièce, si quelque oracle avait trompé *Ariane* ; il faut avouer que *les dieux* viennent là assez inutilement pour remplir le vers, & pour fraper l'oreille de la multitude ; mais ce vers fait toujours effet.

g) *Ah ! Nérine.*] Cette simple exclamation est très touchante. On se peint à soi-même *Ariane* plongée dans une douleur qu'elle n'a pas la force d'exprimer. Mais lorsque le moment d'après elle dit, que sa *douleur est si forte*, que *sucombant aux maux qu'on lui fait découvrir*, elle *demeure insensible à force de souffrir* ; ce n'est plus la douleur d'*Ariane* qui parle, c'est l'esprit du poëte. Il me paraît

N É R I N E.

Madame , après ce que je voi ,
 Je l'avouë , il n'est plus ni d'honneur , ni de foi.
 Sur les plus saints devoirs l'injustice l'emporte.
 Que de chagrins !

A R I A N E.

Tu vois , ma douleur est si forte ,
 Que succombant aux maux qu'on me fait découvrir ,
 Je demeure insensible à force de souffrir.

Enfin d'un fol espoir je suis desabusée ;
 Pour moi , pour mon amour , il n'est plus de Thésée.
 Le tems au repentir aurait pû le forcer ;
 Mais c'en est fait , Nérine , il n'y faut plus penser.

Hélas ! qui l'aurait crû , quand son injuste flame ,
 Par l'ennui de le perdre acablait tant mon ame ,
 Qu'en ce terrible excès de peine & de douleurs ,
 Je ne connusse encor que mes moindres malheurs ?

qu'*Ariane* raisonne trop , & qu'elle ne raisonne pas assez bien.

*h) Je promettais son sang à mes bouillans transports ,
 Mais je trouve à briser les liens les plus forts.]*

L'un n'est pas opposé à l'autre. Le poëte ne s'exprime pas comme il le doit ; il veut dire , *J'espérais me venger d'une rivale , & cette rivale est ma sœur : elle fuit avec mon amant , & tous deux bravent ma vengeance.* Il y a là une douzaine de

Une rivale au moins pour soulager ma peine
M'ofrait en la perdant de quoi plaire à ma haine.
h) Je promettais son sang à mes bouillans transports;
Mais je trouve à briser les liens les plus forts;
Et quand dans une sœur , après ce noir outrage ,
Je découvre en tremblant la cause de ma rage ,
Ma rivale & mon traître , aidés de mon erreur ,
Triomphent par leur fuite , & bravent ma fureur.
Nérine , entres-tu bien , lors que le ciel m'acable ,
Dans tout ce qu'a mon sort d'affreux , d'épouvan-
table ?

La rivale sur qui tombe cette fureur ,
C'est Phèdre, cette Phèdre à qui j'ouvrais mon cœur.
Quand je lui faisais voir ma peine sans égale ,
Que j'en marquais l'horreur , c'était à ma rivale.
La perfide abusant de ma tendre amitié ,
Montrait de ma disgrâce une fausse pitié ;

vers fort mal faits ; mais rien n'est plus beau que ceux-ci :

*La perfide abusant de ma tendre amitié ,
Montrait de ma disgrâce une fausse pitié ;
Et jouissant des maux que j'aimais à lui peindre ,
Elle en était la cause , & feignait de me plaindre.*

Voyez comme dans ces quatre vers tout est naturel &
aisé , comme il n'y a aucun mot inutile , ou hors de sa
place.

Et jouïssant des maux que j'aimais à lui peindre,
 Elle en était la cause, & feignait de me plaindre.
 C'est là mon desespoir. Pour avoir trop parlé,
 Je pers ce que déjà je tenais immolé.
 Je l'ai portée à fuir, & par mon imprudence
 Moi-même je me suis dérobé ma vengeance.

Dérobé ma vengeance ! A quoi pensai-je ? Ah
 dieux !

L'ingrate ! On la verrait triompher à mes yeux !
 C'est trop de patience en de si rudes peines.
 Allons, partons, Nérine, & volons vers Athènes.
 Mettons un prompt obstacle à ce qu'on lui promet ;
 Elle n'est pas encor où son espoir la met.
 Sa mort, sa seule mort, mais une mort cruelle....

N É R I N E.

Calmez cette douleur, où vous emporte-t-elle ?
 Madame, songez-vous que tous ces vains projets

i) Je le comble de biens, il m'acable de maux &c.] Il est naturel à la douleur de se répandre en plaintes ; la loquacité même lui est permise, mais c'est à condition qu'on ne dira rien que de juste, & qu'on ne se plaindra point vaguement, & en termes impropres. Ariane n'a pas comblé Thésée de biens ; il faut qu'elle exprime sa situation, & non pas qu'elle dise faiblement qu'on l'acable de maux. Comment peut-elle dire que Thésée évite sa rencontre par

Par l'éclat de vos cris s'entendent au palais ?

A R I A N E.

Qu'importe que partout mes plaintes soient ouïes ?

On connaît, on a vu des amantes trahies ;

A d'autres quelquefois on a manqué de foi ;

Mais, Nérine, jamais il n'en fut comme moi.

Par cette tendre ardeur dont j'ai chéri Thésée,

Avais-je mérité de m'en voir méprisée ?

De tout ce que j'ai fait considère le fruit.

Quand je fuis pour lui seul, c'est moi seule qu'il fuit.

Pour lui seul je dédaigne une couronne offerte.

En séduisant ma sœur, il conspire ma perte.

De ma foi chaque jour ce sont gages nouveaux :

i) Je le comble de biens ; il m'acable de maux ;

Et par une rigueur jusqu'au bout poursuivie,

Quand j'empêche sa mort, il m'arrache la vie.

Après l'indigne éclat d'un procédé si noir,

la honte qu'il a de sa perfidie, dans le tems que *Thésée* est parti avec *Phèdre* ? Comment peut-elle dire qu'il faudra bien à la fin qu'il se montre ? *Ariane* en se plaignant ainsi, sèche les larmes des connaisseurs qui s'attendrissaient pour elle. Elle a beau dire, par un retour sur soi-même, *A quel lâche espoir mon trouble me réduit !* Ce trouble n'a point dû lui faire oublier que sa sœur lui a enlevé son amant, & qu'ils voguent tous deux vers Athènes ; bien au con-

Je ne m'étonne plus qu'il craigne de me voir.
 La honte qu'il en a lui fait fuir ma rencontre ;
 Mais enfin à mes yeux il faudra qu'il se montre.
 Nous verrons s'il tiendra contre ce qu'il me doit ;
 Mes larmes parleront ; c'en est fait , s'il les voit.
 Ne les contraignons plus , & par cette faiblesse
 De son cœur étonné surprenons la tendresse.
 Ayant à mon amour immolé ma raison ,
 La peur d'en faire trop serait hors de saison.
 Plus d'égard à ma gloire ; aprouvée , ou blâmée ,
 J'aurai tout fait pour moi , si je demeure aimée.
 Mais à quel lâche espoir mon trouble me réduit !
 Si j'aime encor Thésée , oubliai-je qu'il fuit ?
 Peut-être en ce moment aux pieds de ma rivale
 Il rit des vains projets où mon cœur se ravale.
 Tous deux peut-être... Ah ciel ! Nérine , empêche-
 moi

traire , c'est sur cette fuite que tous les emportemens , &
 tout son désespoir doivent être fondés. Les vers qu'elle
 débite ne sont pas assez bien faits.

La peur d'en faire trop serait hors de saison.

— Si je demeure aimée , — où mon cœur se ravale.

Cette assassinate & trop funeste idée.

Quelques bras que contr'eux ma haine puisse unir ,

Je souffre plus encor qu'elle ne peut punir. &c.

D'ouïr ce que j'entens, de voir ce que je voi.
 Leur triomphe me tuë, & toute possédée
 De cette affassinante & trop funeste idée,
 Quelques bras que contre eux ma haine puisse unir,
 Je souffre plus encor qu'elle ne peut punir.

S C E N E D E R N I E R E.

ŒNARUS, ARIANE, PIRITHOUS,
 NÉRINE; ARCAS.

Œ N A R U S.

JE ne viens point, madame, oposer à vos plaintes
k) De faux raisonnemens, ou d'injustes contraintes;
 Je viens vous protester que tout ce qu'en ma cour...

A R I A N E.

Je fais ce que je dois, seigneur, à votre amour;

k) De faux raisonnemens &c.] Ce pauvre prince de Naxe qui ne vient point oposer d'injustes contraintes, & de faux raisonnemens, & qui ne finit jamais sa phrase, achève son rôle aussi mal qu'il l'a commencé.

Enfin, dans cette pièce, il n'y a qu'*Ariane*. C'est une tragédie faible, dans laquelle il y a des morceaux très naturels & très touchans, & quelques-uns même très bien écrits.

Je connais même à quoi ma parole m'engage ;
Mais...

Œ N A R U S.

A vos déplaisirs épargnons cette image.
Vous répondriez mal d'un cœur...

A R I A N E.

Comment, hélas!

Répondrais-je de moi ? je ne me connais pas.

Œ N A R U S.

Si du secours du tems ma foi favorisée
Peut mériter qu'un jour vous oubliez Thésée...

A R I A N E.

Si j'oublirai Thésée ? Ah dieux, mon lâche cœur
Nourirait pour Thésée une honteuse ardeur !
Thésée encor sur moi garderait quelque empire !
Je dois haïr Thésée, & voudrais m'en dédire !
Oui, Thésée à jamais sentira mon couroux ;
Et si c'est pour vos vœux quelque chose de doux,
Je jure par les dieux, par ces dieux qui peut-être
S'uniront avec moi pour me venger d'un traître,
Que j'oublirai Thésée, & que pour m'émouvoir,
Remords, larmes, soupirs, manqueront de pouvoir.

P I R I T H O U S.

Madame, si j'osais...

A R I A N E.

A R I A N E.

Non, parjure Thésée,
Ne crois pas que jamais je puisse être apaisée.
Ton amour y ferait des efforts superflus.
Le plus grand de mes maux est de ne t'aimer plus;
Mais après ton forfait, ta noire perfidie,
Pourvu qu'à te gêner le remords s'étudie,
Qu'il te livre sans cesse à de secrets boureaux,
C'est peu pour m'étonner que le plus grand des
maux.

J'ai trop gémi, j'ai trop pleuré tes injustices.
Tu m'as bravée; il faut qu'à ton tour tu gémisses.
Mais quelle est mon erreur! Dieux, je menace en
l'air.

L'ingrat se donne ailleurs quand je crois lui parler.
Il goûte la douceur de ses nouvelles chaînes.
Si vous m'aimez, seigneur, suivons-le dans Athènes.
Avant que ma rivale y puisse triompher,
Partons; portons-y plus que la flamme & le fer.
Que par vous la perfide entre mes mains livrée,
Puisse voir ma fureur de son sang enivrée.
Par ce terrible éclat signalez ce grand jour,
Et méritez ma main en vengeance mon amour.

Œ N A R U S.

Consultons-en le tems, madame, & s'il faut faire.

A R I A N E.

Le tems ! mon defespoir foufre-t-il qu'on difère ?
 Puisque tout m'abandonne , il eft pour mon fecours
 Une plus fure voye , & des moyens plus courts.
 Tu m'arrêtes , cruel ?

Elle fe jette fur l'épée de Pirithoüs.

N É R I N E.

Que faites-vous , madame ?

A R I A N E à Nérine.

Souùtiens-moi , je fuccombe aux transports de mon
 ame.

Si dans mes déplairs tu veux me fecourir ,
 Ajoûte à ma faiblesse , & me laiffe mourir.

C E N A R U S.

Elle femble pâmer. Qu'on la fecoure , vite.
 Sa douleur eft un mal qu'un prompt remède irrite ;
 Et c'en ferait fans doute accroître les efforts ,
 Qu'opofer quelque obstacle à fes premiers trans-
 ports.

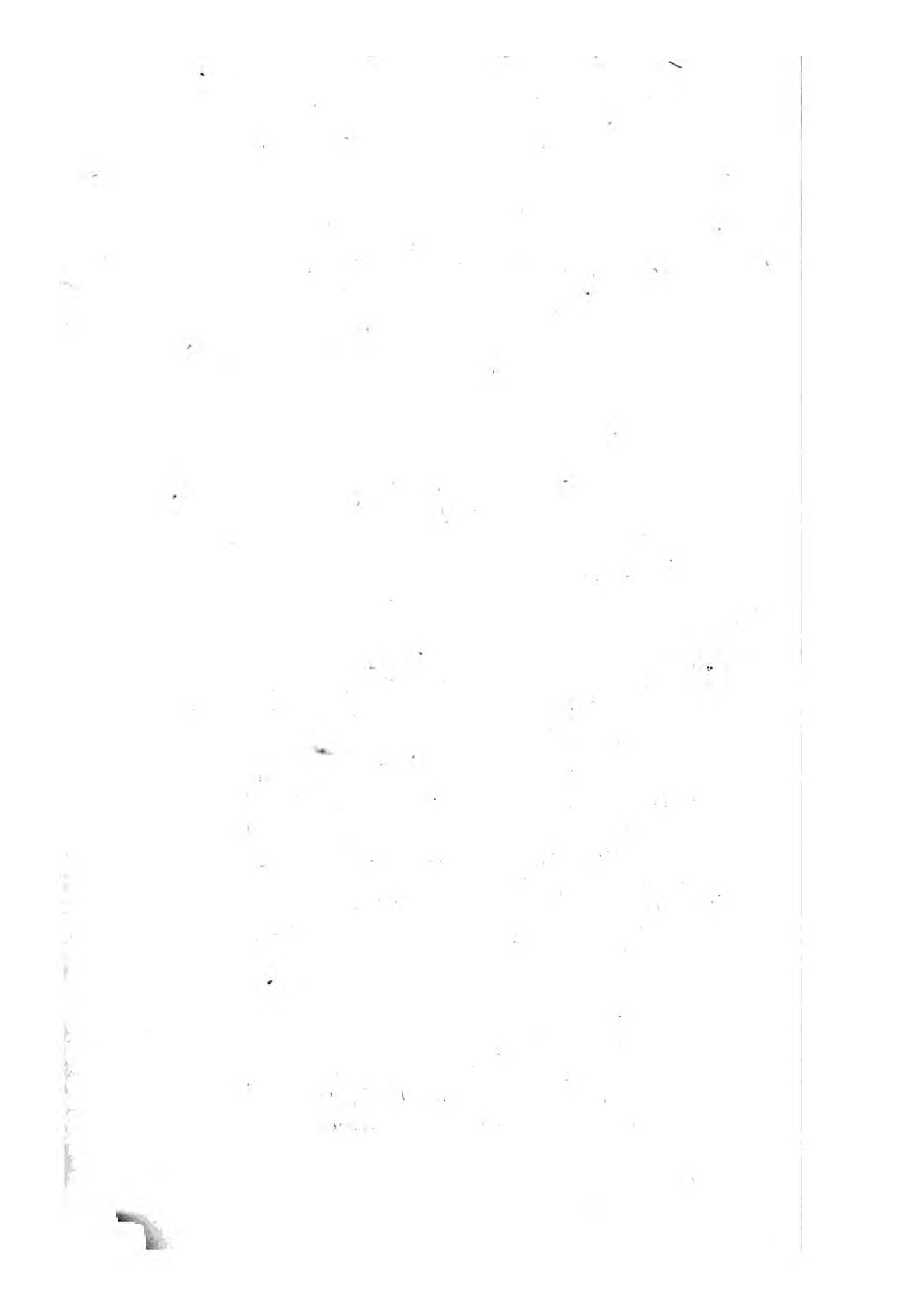
Fin du cinquième & dernier acte.



H. Oravelot inven.

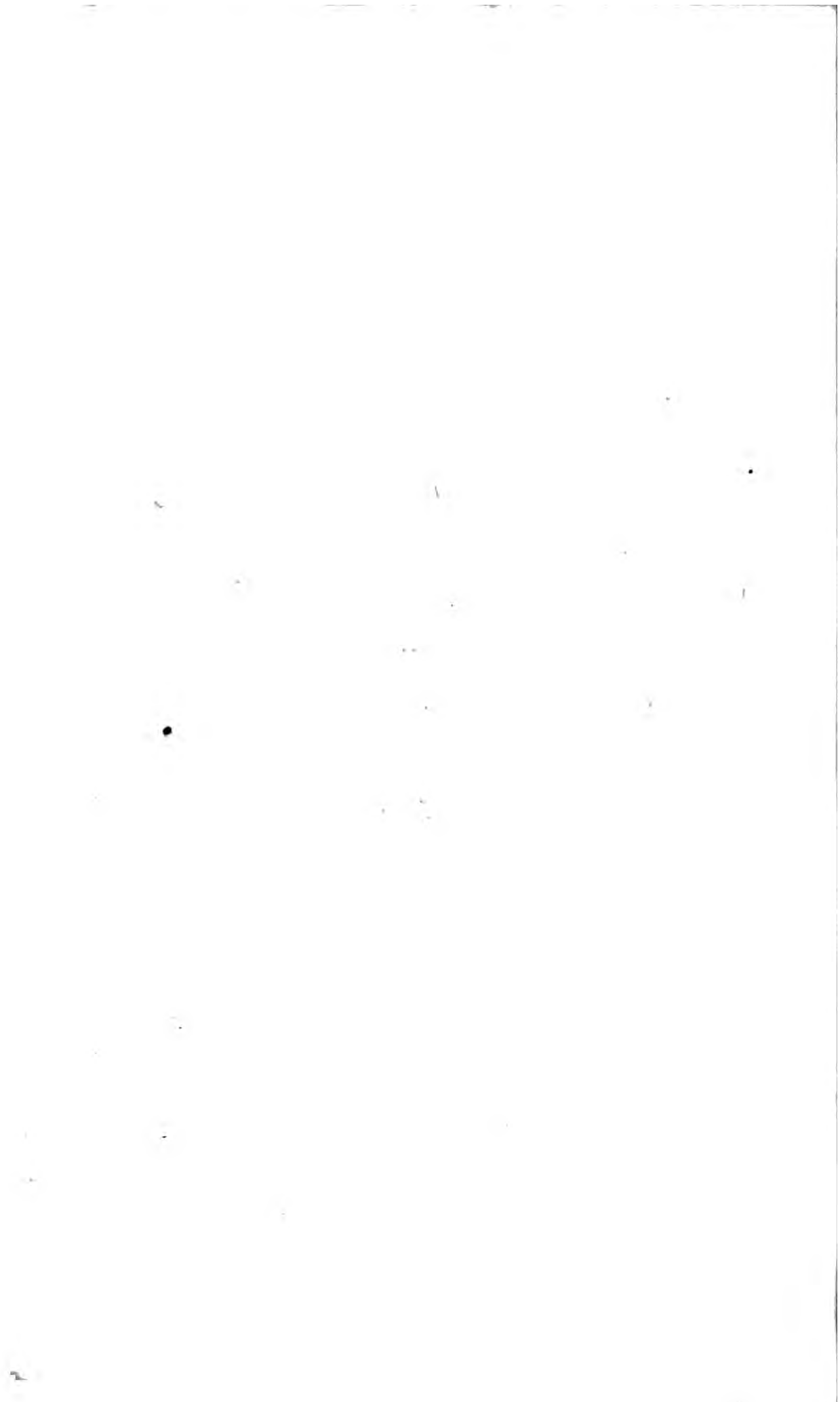
N le Mire Sculp

Vous avez en vos mains ce que toute la terre
Avû plus d'une fois utile à l'Angleterre.



L E
COMTE D'ESSEX,
TRAGÉDIE
D E
THOMAS CORNEILLE.

1 6 7 8.



P R É F A C E

D E L'É D I T E U R.

LA mort du comte d'Essex a été le sujet de quelques tragédies , tant en France qu'en Angleterre. *La Calprenède* fut le premier qui mit ce sujet sur la scène en 1632. Sa pièce eut un très grand succès. L'abbé *Boyer* , longtems après , traita ce sujet différemment en 1672. Sa pièce était plus régulière , mais elle était froide ; & elle tomba. *Thomas Corneille* en 1678. donna sa tragédie du *Comte d'Essex* : elle est la seule qu'on joue encor quelquefois. Aucun de ces trois auteurs ne s'est attaché scrupuleusement à l'histoire.

*Pictoribus atque poëtis quidlibet audendi semper fuit
æqua potestas.*

Mais cette liberté a ses bornes , comme toute autre espèce de liberté. Il ne fera

pas inutile de donner ici un précis de cet événement.

Elisabeth, reine d'Angleterre, qui régna avec beaucoup de prudence & de bonheur, eut pour base de sa conduite, depuis qu'elle fut sur le trône, le dessein de ne se jamais donner de mari, & de ne se soumettre jamais à un amant. Elle aimait à plaire, & elle n'était pas insensible. *Robert Dudley*, fils du duc de *Northumberland*, lui inspira d'abord quelque inclination, & fut regardé quelque tems comme un favori déclaré, sans qu'il fût un amant heureux.

Le comte de *Leicester* succéda dans la faveur à *Dudley*; & enfin, après la mort de *Leicester*, *Robert d'Evreux* comte d'*Essex* fut dans ses bonnes graces. Il était fils d'un comte d'*Essex*, créé par la reine comte - maréchal d'Irlande: cette famille était originaire de Normandie, comme le nom d'*Evreux* le témoigne

assez ; ce n'est pas que la ville d'Evreux eût jamais appartenu à cette maison ; elle avait été érigée en comté par *Richard premier*, duc de Normandie, pour un de ses fils nommé *Robert*, archevêque de Rouen, qui étant archevêque se maria solennellement avec une demoiselle nommée *Herlève*. De ce mariage, que l'usage aprouvait alors, nâquit une fille qui porta le comté d'Evreux dans la maison de *Montfort*. *Philippe-Auguste* aquit Evreux en 1200. par une transaction ; ce comté fut depuis réuni à la couronne, & cédé ensuite en pleine propriété en 1651. par *Louis XIV*, à la maison de la *Tour d'Auvergne de Bouillon*. La maison d'*Essex* en Angleterre descendoit d'un officier subalterne, natif d'Evreux, qui suivit *Guillaume le Bâtard* à la conquête de l'Angleterre, & qui prit le nom de la ville où il était né. Jamais Evreux n'apartint à cette famille, comme

quelques - uns l'ont cru. Le premier de cette maison qui fut comte d'*Essex*, fut *Gautier d'Evreux*, père du favori d'*Elisabeth*; & ce favori nommé *Guillaume*, laissa un fils qui fut fort malheureux, & dans qui la race s'éteignit.

Cette petite observation n'est que pour ceux qui aiment les recherches historiques, & n'a aucun rapport avec la tragédie que nous examinerons.

Le jeune *Guillaume* comte d'*Essex*, qui fait le sujet de la pièce, s'étant un jour présenté devant la reine, lorsqu'elle allait se promener dans un jardin, il se trouva un endroit rempli de fange sur le passage; *Essex* détacha sur le champ un manteau broché d'or qu'il portait, & l'étendit sous les pieds de la reine; elle fut touchée de cette galanterie : celui qui la faisait était d'une figure noble & aimable : il parut à la cour avec beaucoup d'éclat. La reine âgée de cinquante-huit ans prit

bientôt pour lui un goût que son âge mettait à l'abri des soupçons : il était aussi brillant par son courage & par la hauteur de son esprit , que par sa bonne mine. Il demanda la permission d'aller conquérir à ses dépens un canton de l'Irlande , & se signala souvent en volontaire. Il fit revivre l'ancien esprit de la chevalerie , portant toujours à son bonnet un gant de la reine *Elisabeth*. C'est lui qui commandant les troupes anglaises au siège de Rouen , proposa un duel à l'amiral de *Villars - Brancas* , qui défendait la place , pour lui prouver , disait-il dans son cartel , que sa maîtresse était plus belle que celle de l'amiral. Il fallait qu'il entendît par là quelque autre dame que la reine *Elisabeth* , dont l'âge & le grand nez n'avaient pas de puissans charmes. L'amiral lui répondit , qu'il se souciait fort peu que sa maîtresse fût belle ou laide , & qu'il l'empêcherait bien

d'entrer dans Rouen. Il défendit très bien la place, & se moqua de lui.

La reine le fit grand-maître de l'artillerie, lui donna l'ordre de la jarretière, & enfin le mit de son conseil privé. Il y eut quelque tems le premier crédit; mais il ne fit jamais rien de mémorable; & lorsqu'en 1599. il alla en Irlande contre les rebelles, à la tête d'une armée de plus de vingt mille hommes, il laissa dépérir entièrement cette armée qui devait subjuguier l'Irlande en se montrant. Obligé de rendre compte d'une si mauvaise conduite devant le conseil, il ne répondit que par des bravades qui n'auraient pas même convenu après une campagne heureuse. La reine qui avait encore pour lui quelque bonté, se contenta de lui ôter sa place au conseil, de suspendre l'exercice de ses autres dignités, & de lui défendre la cour. Elle avait alors soixante & huit ans. Il est ridicule d'ima-

gner que l'amour pût avoir la moindre part dans cette aventure. Le comte conspira indignement contre sa bienfaitrice ; mais sa conspiration fut celle d'un homme sans jugement. Il crut que *Jaques* roi d'Ecosse , héritier naturel d'*Elisabeth* , pourrait le secourir , & venir détrôner la reine. Il se flata d'avoir un parti dans Londres ; on le vit dans les rues suivi de quelques insensés atachés à sa fortune , tenter inutilement de soulever le peuple. On le saisit , ainsi que plusieurs de ses complices. Il fut condamné & exécuté selon les loix , sans être plaint de personne. On prétend qu'il était devenu dévot dans sa prison , & qu'un malheureux prédicant presbytérien lui ayant persuadé qu'il serait damné s'il n'accusait pas tous ceux qui avaient part à son crime , il eut la lâcheté d'être leur délateur , & de déshonorer ainsi la fin de sa vie. Le goût qu'*Elisabeth* avait eu

252 *PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.*

autrefois pour lui , & dont il était en effet très-peu digne , a servi de prétexte à des romans & à des tragédies. On a prétendu qu'elle avait hésité à signer l'arrêt de mort que les pairs du royaume avaient prononcé contre lui. Ce qui est sûr , c'est qu'elle le signa ; rien n'est plus avéré ; & cela seul dément les romans & les tragédies.

A U L E C T E U R.

IL y a trente ou quarante ans que feu monsieur de la Calprenède traita le sujet du *Comte d'Essex*, & le traita avec beaucoup de succès. Ce que je me suis hasardé à faire après lui, semble n'avoir point déplû ; & la matière est si heureuse par la pitié qui en est inséparable, qu'elle n'a pas laissé examiner mes fautes avec toute la sévérité que j'avais à craindre. Il est certain que le comte d'Essex eut grande part aux bonnes grâces d'Elisabeth. Il était naturellement ambitieux. Les services qu'il avait rendus à l'Angleterre, lui enflèrent le courage. Ses ennemis l'accusèrent d'intelligence avec le comte de Tiron, que les rebelles d'Irlande avaient pris pour chef. Les soupçons qu'on en eut lui firent ôter le commandement de l'armée. Ce changement le piqua. Il vint à Londres, révolta le peuple, fut pris, condamné ; & ayant toujours refusé de demander grâce, il eut la tête coupée le 25. février 1601. Voilà ce que l'histoire m'a fourni. J'ai été surpris qu'on m'ait imputé de l'avoir falsifiée, parce que je ne me suis point servi de l'incident d'une bague qu'on prétend que la

reine avait donnée au comte d'Effex pour gage d'un pardon certain, quelque crime qu'il pût jamais commettre contre l'état ; mais je suis persuadé que cette bague est de l'invention de monsieur de la Calprenède , du moins je n'en ai rien lû dans aucun historien. Camdenus qui a fait un gros volume de la seule vie d'Elisabeth , n'en parle point ; & c'est une particularité que je me serais crû en pouvoir de supprimer , quand même je l'aurais trouvée dans son histoire.

A C T E U R S .

ÉLISABETH , reine d'Angleterre.

LA DUCHESSE D'IRTON , aimée
du comte d'Effex.

LE COMTE D'ESSEX.

CÉCILE , ennemi du comte d'Effex.

LE COMTE DE SALSBURY , ami
du comte d'Effex.

CROMMER , capitaine des gardes de la reine.

TILNEY , confidente d'Elisabeth.

Suite.

La scène est à Londres.

LE
COMTE D'ESSEX,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE D'ESSEX, LE COMTE
DE SALSBURY.

LE COMTE D'ESSEX.

NON, mon cher Salsbury *a)*, vous n'avez rien
à craindre ;

Quel que soit son courroux, l'amour fera l'éteindre ;
Et dans l'état funeste où m'a plongé le sort ,
Je suis trop malheureux pour obtenir la mort ;

a) Non, mon cher Salsbury.] Il n'y eut point de Salsbury mêlé dans l'affaire du comte d'Essex : son principal complice était un comte de Southampton ; mais apparemment que le premier nom parut plus sonore à l'auteur, ou plutôt il n'était pas au fait de l'histoire d'Angleterre.

Non qu'il ne me soit dur qu'on permette à l'envie
D'ataquer lâchement la gloire de ma vie.

Un homme tel que moi , sur l'apui de son nom ,
Devrait comme du crime être exempt du soupçon ;
Mais enfin cent exploits & sur mer & sur terre ,
M'ont fait connaître assez à toute l'Angleterre ;
Et j'ai trop bien servi , pour pouvoir redouter
Ce que mes ennemis ont osé m'imputer.

Ainsi , quand l'imposture aurait surpris la reine ,
L'intérêt de l'état rend ma grace certaine ;
Et l'on ne fait que trop , par ce qu'a fait mon bras ,
Que qui perd mes pareils , ne les retrouve pas.

S A L S B U R Y.

Je fais ce que de vous , par plus d'une victoire ,
L'Angleterre a reçu de surcroît à sa gloire.
Vos services sont grands , & jamais potentat
N'a sur un bras plus ferme apuyé son état.
Mais, malgré vos exploits , malgré votre vaillance ,
Ne vous aveuglez point sur trop de confiance.
Plus la reine au mérite égalant ses bienfaits ,
Vous a mis en état de ne tomber jamais ,
Plus vous devez trembler que trop d'orgueil n'étei-
gne

Un amour qu'avec honte elle voit qu'on dédaigne.
Pour voir votre faveur tout-à coup expirer ,

La

La main qui vous soutient n'a qu'à se retirer :
 Et quelle sûreté le plus rare service
 Donne-t-il à qui marche au bord du précipice ?
 Un faux apas fait choir : mille fameux revers
 D'exemples étonnans ont rempli l'univers.
 Soufrez à l'amitié qui nous unit ensemble...

L E C O M T E.

Tout a tremblé sous moi , vous voulez que je trem-
 ble ?

L'imposture m'attaque , il est vrai , mais ce bras
 Rend l'Angleterre à craindre aux plus puissans états.
 Il a tout fait pour elle , & j'ai sujet de croire
 Que la longue faveur où m'a mis tant de gloire ,
 De mes vils ennemis viendra peut-être à bout :
 Elle me coute assez pour en attendre tout.

S A L S B U R Y.

L'état fleurit par vous , par vous on le redoute :
 Mais enfin , quelque sang que sa gloire vous coute ,
 Comme un sujet doit tout , s'il s'oublie une fois ,
 On regarde son crime , & non pas ses exploits.
 On veut que vos amis , par de fourdes intrigues ,
 Se soient mêlés pour vous de cabales , de ligues ;
 Qu'au comte de Tyron ayant souvent écrit ,
 Vous ayez ménagé ce dangereux esprit ;
 Et qu'avec l'Irlandais appuyant sa querelle ,

Vous preniez le parti de ce peuple rebelle.
On produit des témoins, & l'indice est puissant.

L E C O M T E.

Et que peut leur rapport si je suis innocent ?
Le comte de Tyron que la reine appréhende ,
Voudrait rentrer en grace , y remettre l'Irlande ;
Et je croirais servir l'état plus que jamais ,
Si mon avis suivi pouvait faire sa paix.
Comme il hait les méchants , il me ferait utile¹
b) A chasser un Coban , un Raleig , un Cécile ,
Un tas d'hommes sans nom , qui lâchement flateurs,
Des désordres publics font gloire d'être auteurs.
Par eux tout périra ; la reine qu'ils séduisent

b) *A chasser un Coban , un Raleig , un Cécile , Un tas d'hommes sans nom.*] Cécil, milord Bourgley , fils de milord Bourgley , principal ministre d'état sous *Elisabeth* , fut depuis comte de *Salsbury*. Il s'en falait beaucoup que ce fût un homme sans nom. L'auteur ne devait pas faire d'un comte de *Salsbury* un confident du comte d'*Essex* , puisque le véritable comte de *Salsbury* était ce même Cécil, son ennemi personnel , un des seigneurs qui le condamnerent. *Raleig* était un vice-amiral célèbre par ses grandes actions & par son génie , & dont le mérite solide était fort supérieur au brillant du comte d'*Essex*. Il n'y eut jamais de *Coban* , mais bien un lord *Cobham* , d'une des

Ne veut pas que contre eux les gens de bien l'instruisent.

Maîtres de son esprit , ils lui font aprouver
Tout ce qui peut servir à les mieux élever.
Leur grandeur se formant par la chute des autres...

S A L S B U R Y.

Ils ont leurs intérêts , ne parlons que des vôtres.
Depuis quatre ou cinq jours , sur quels justes projets
Avez-vous de la reine assiégé le palais ,
c) Lorsque le duc d'Irton épousant Henriette...

L E C O M T E.

Ah , faute irréparable , & que trop tard j'ai faite !
Au lieu d'un peuple lâche & prompt à s'étonner ,

plus illustres maisons du pays , qui sous le roi *Jaques premier* fut mis en prison pour une conspiration vraie ou prétendue. Il n'est pas permis de falsifier à ce point une histoire si récente , & de traiter avec tant d'indignité des hommes de la plus grande naissance & du plus grand mérite : les personnes instruites en sont révoltées, sans que les ignorans y trouvent beaucoup de plaisir.

c) *Lorsque le duc d'Irton épousant Henriette.*] Il n'y a jamais eu ni duc d'Irton , ni aucun homme de ce nom à la cour de Londres. Il est bon de savoir que dans ce tems-là on n'accordait le titre de duc qu'aux seigneurs alliés des rois & des reines.

Que n'ai-je eu pour secours une armée à mener !
 Par le fer , par le feu , par tout ce qui peut être ,
 J'aurais de ce palais voulu me rendre maître.
 C'en est fait , biens , trésors , rangs , dignités , em-
 ploi ,
 Ce dessein m'a manqué , tout est perdu pour moi.

S A L S B U R Y.

Que m'apprend ce transport ?

L E C O M T E.

Qu'une flamme secrète
 Unifait mon destin à celui d'Henriette ;
 Et que de mon amour son jeune cœur charmé
 Ne me déguifait pas que j'en étais aimé.

S A L S B U R Y.

Le duc d'Irton l'épouse , elle vous abandonne ,
 Et vous pouvez penser...

L E C O M T E.

Son hymen vous étonne ;
 Mais enfin aprenez par quels motifs secrets
 Elle s'est immolée à mes seuls intérêts.

d) Pour elle chaque jour réduite à me parler.] Il semblerait qu'Elisabeth fût une Roxane , qui n'osant entretenir le comte d'Effex lui fit parler d'amour sous le nom d'une Atalide. Quand on fait que la reine d'Angleterre était

Confidente à la fois , & fille de la reine ,
 Elle avait sù vers moi le penchant qui l'entraîne.
d) Pour elle , chaque jour , réduite à me parler ,
 Elle a voulu me vaincre , & n'a pû m'ébranler ;
 Et voyant son amour , où j'étais trop sensible ,
 Me donner pour la reine un dédain invincible ;
 Pour m'en ôter la cause , en m'ôtant tout espoir ,
 Elle s'est mariée... Hé , qui l'eût pû prévoir ?
 Sans cesse , en condamnant mes froideurs pour la
 reine ,
 Elle me préparait à cette afreuse peine ;
 Mais , après la menace , un tendre & prompt retour
 Me mettait en repos sur la foi de l'amour :
 Enfin , par mon absence à me perdre enhardie ,
 Elle a contre elle-même usé de perfidie.
 Elle m'aimait , sans doute , & n'a donné sa foi
 Qu'en m'arachant un cœur qui devait être à moi.
 A ce funeste avis , quelles rudes alarmes !
 Pour rompre son hymen j'ai fait prendre les armes ;
 En tumulte au pays je suis vite acouru ;
 Dans toute sa fureur mon transport a paru.

presque septuagénaire , ces petites intrigues , ces petites
 sollicitations amoureuses deviennent bien extraordinaires.

Quant au stile , il est faible , mais clair , & entièrement
 dans le genre médiocre.

J'allais fauver un bien qu'on m'ôtait par surprise ;
 Mais , averti trop tard , j'ai manqué l'entreprise.
 Le duc , unique objet de ce transport jaloux ,
 De l'aimable Henriette était déjà l'époux.
 Si j'ai trop éclaté , si l'on m'en fait un crime ,
 Je mourrai de l'amour innocente victime ;
 Malheureux de savoir qu'après ce vain effort ,
 Le duc toujours heureux jouïra de ma mort.

S A L S B U R Y.

Cette jeune duchesse a mérité , sans doute ,
 Les cruels déplaisirs que sa perte vous coûte ;
 Mais , dans l'heureux succès que vos soins avaient eu ,
 Aimé d'elle en secret , pourquoi vous être tû ?
 La reine dont pour vous la tendresse infinie
 Prévient jusqu'aux souhaits...

L E C O M T E.

C'est là sa tyrannie.

e) *De la sœur de Suffolk je me feignis amant.*] Il n'y avait pas plus de sœur de Suffolk que de duc d'Irton. Le comte d'Essex était marié. L'intrigue de la tragédie n'est qu'un roman ; le grand point est que ce roman puisse intéresser. On demande jusqu'à quel point il est permis de falsifier l'histoire dans un poème ? Je ne crois pas qu'on puisse changer sans déplaire, les faits ni même les caractères connus du public. Un auteur qui représenterait César

Et que me sert , hélas ! cet excès de faveur ,
 Qui ne me laisse pas disposer de mon cœur ?
 Toujours trop aimé d'elle il m'a falu contraindre
 Cet amour qu'Henriette eut beau vouloir éteindre.
 Pour ne hazarder pas un objet si charmant ,
 e) De la sœur de Suffolk je me feignis amant.
 Soudain son implacable & jalouse colère
 Eloigna de mes yeux & la sœur & le frère.
 Tous deux , quoique sans crime , exilés de la cour,
 M'aprirent encor mieux à cacher mon amour.
 Vous en voyez la suite , & mon malheur extrême.
 Quel suplice ! un rival possède ce que j'aime !
 L'ingrate au duc d'Irton a pû se marier !
 Ah , ciel !

S A L S B U R Y.

Elle est coupable , il la faut oublier.

L E C O M T E.

L'oublier ! & ce cœur en deviendrait capable ?

batu à Pharfale serait aussi ridicule que celui qui dans un opéra introduisait *César* sur la scène, chantant *alla fuga*, à *lo scampo signori*. Mais quand les événemens qu'on traite sont ignorés d'une nation , l'auteur en est absolument le maître. Presque personne en France du tems de *Thomas Corneille* n'était instruit de l'histoire d'Angleterre ; aujourd'hui un poëte devrait être plus circonspect.

Ah ! non , non , voyons-la cette belle coupable ,
 Je l'atens en ce lieu. Depuis le triste jour
 Que son funeste hymen a trahi mon amour ,
 N'ayant pû lui parler , je viens enfin lui dire...

S A L S B U R Y.

La voici qui parait. Adieu , je me retire.
 Quoi que vous atendiez d'un si cher entretien ,
 Songez qu'on veut vous perdre , & ne négligez rien.

S C E N E II.

LA DUCHESSE , LE COMTE.

L A D U C H E S S E.

J'Ai causé vos malheurs , & le trouble où vous
 êtes

M'apprend de mon hymen les plaintes que vous faites,
 Je me les fais pour vous : vous m'aimiez , & jamais
 Un si beau feu n'eut droit de remplir mes souhaits.
 Tout ce que peut l'amour avoir de fort , de tendre ,
 Je l'ai vû dans les soins qu'il vous a fait me rendre.
 Votre cœur tout à moi méritait que le mien
 Du plaisir d'être à vous fit son unique bien :
 C'est à quoi son penchant l'aurait porté sans peine ;
 Mais vous vous êtes fait trop aimer de la reine :

Tant de biens répandus sur vous jusqu'à ce jour ,
Payant ce qu'on vous doit , déclarent son amour.
Cet amour est jaloux , qui le blesse est coupable ,
C'est un crime qui rend sa perte inévitable ,
La votre aurait suivi. Trop aveugle pour moi ,
Du précipice ouvert vous n'aviez point d'effroi.
Il a falu prêter un aide à la faiblesse
Qui de vos sens charmés se rendait la maitresse :
Tant que vous m'eussiez vûe en pouvoir d'être à
vous ,

Vous auriez dédaigné ce qu'eût pû son couroux.
Mille ennemis secrets qui cherchent à vous nuire ,
Ataquant votre gloire , auraient pû vous détruire ;
Et d'un crime d'amour leur indigne attentat
Vous eût dans son esprit fait un crime d'état.
Pour ôter contre vous tout prétexte à l'envie ,
J'ai dû vous immoler le repos de ma vie.
A votre sûreté mon hymen importait ;
Il falait vous trahir , mon cœur y résistait.
J'ai déchiré ce cœur , afin de l'y contraindre.
Plaignez vous là-dessus , si vous osez vous plaindre.

L E C O M T E.

Oui , je me plains, madame, & vous croyez en vain
Pouvoir justifier ce barbare dessein.
Si vous m'aviez aimé , vous auriez par vous-même

Connu que l'on perd tout, quand on perd ce qu'on
aime ;

Et que l'afreux supplice où vous me condamniez,
Surpassait tous les maux dont vous vous étonniez.
Votre dure pitié, par le coup qui m'acable,
Pour craindre un faux malheur, m'en fait un vé-
ritable.

Et que peut me servir le destin le plus doux ?
Avais-je à souhaiter un autre bien que vous ?
Je méritais peut-être, en dépit de la reine,
Qu'à me le conserver vous prissiez quelque peine.
Une autre eût refusé d'immoler un amant,
Vous avez crû devoir en agir autrement.
Mon cœur veut révérer la main qui le déchire ;
Mais, encor une fois, j'oserai vous le dire,
Pour moi contre ce cœur votre bras s'est armé,
Vous ne l'auriez pas fait, si vous m'aviez aimé.

L A D U C H E S S E.

Ah ! comte, plutôt au ciel, pour finir mon supplice,
Qu'un semblable reproche eût un peu de justice !
Je ne sentirais pas avec tant de rigueur
Tout mon repos céder aux troubles de mon cœur.
Pour vous au plus haut point ma flamme était montée,
Je n'en dois point rougir, vous l'aviez méritée ;
Et le comte d'Effex, si grand, si renommé,

M'aimant avec excès , pouvait bien être aimé.
C'est dire peu , j'ai beau n'être plus à moi-même ,
Avec la même ardeur je sens que je vous aime ,
Et que le changement où m'engage un époux ,
Malgré ce que je dois , ne peut rien contre vous.
Jugez combien mon fort est plus dur que le vôtre :
Vous n'êtes point forcé de brûler pour une autre ;
Et , quand vous me perdez , si c'est perdre un grand
bien ,
Du moins , en m'oubliant , vous pouvez n'aimer
rien.
Mais c'est peu que mon cœur , dans ma disgrâce
extrême ,
Pour suivre son devoir , s'arrache à ce qu'il aime ;
Il faut , par un effort pire que le trépas ,
Qu'il tâche à se donner à ce qu'il n'aime pas.
Si la nécessité de vaincre pour ma gloire
Vous fait voir quels combats doit coûter la victoire,
Si vous en concevez la fatale rigueur ,
Ne m'ôtez pas le fruit des peines de mon cœur.
C'est pour vous conserver les bontés de la reine ,
Que j'ai voulu me rendre à moi-même inhumaine ;
De son amour pour vous elle m'a fait témoin ;
Ménagez-en l'apui , vous en avez besoin.
Pour noircir , abaisser vos plus rares services ,

Aux traits de l'imposture on joint mille artifices ;
 Et l'honneur vous engage à ne rien oublier
 Pour repousser l'outrage, & vous justifier.

L E C O M T E.

Et me justifier? moi! ma seule innocence
 Contre mes envieux doit prendre ma défense.
 D'elle-même on verra l'imposture avorter,
 Et je me ferais tort si j'en pouvais douter.

L A D U C H E S S E.

Vous êtes grand, fameux, & jamais la victoire
 N'a d'un sujet illustre assuré mieux la gloire;
 Mais plus dans un haut rang la faveur vous a mis,
 Plus la crainte de choir vous doit rendre soumis.
 Outre qu'avec l'Irlande on vous croit des pratiques,
 Vous êtes aculé de révoltes publiques.
 Avoir, à main armée, investi le palais...

L E C O M T E.

O malheur pour l'amour à n'oublier jamais!
 Vous épousez le duc, je l'apprens, & ma flamme
 Ne peut vous empêcher de devenir sa femme.
 Que ne fûs-je plutôt que vous m'alliez trahir!
 En vain on vous aurait ordonné d'obéir.
 J'aurais... Mais c'en est fait. Quoi que la reine
 pense,

Je tairai les raisons de cette violence.
De mon amour pour vous le mystère éclairci,
Pour combler mes malheurs vous bannirait d'ici.

L A D U C H E S S E.

Mais vous ne songez pas que la reine soupçonne
Qu'un complot si hardi regardait sa couronne.
Des témoins contre vous en secret écoutés,
Font pour vrais attentats passer des fauffetés.
Raleig prend leur rapport, & le lâche Cécile...

L E C O M T E.

L'un & l'autre eut toujours l'ame basse & servile;
Mais leur malice en vain conspire mon trépas,
La reine me connaît, & ne les croira pas.

L A D U C H E S S E.

Ne vous y fiez point; de vos froideurs pour elle
Le chagrin lui tient lieu d'une injure mortelle.
C'est par son ordre exprès qu'on s'informe, s'in-
truit...

L E C O M T E.

L'orage, quel qu'il soit, ne fera que du bruit;
La menace en est vaine, & trouble peu mon ame.

L A D U C H E S S E.

Et si l'on vous arrête ?

f) On n'oserait, madame :
 Si l'on avait tenté ce dangereux éclat ,
 Le coup qui le peut suivre entraînerait l'état.

L A D U C H E S S E.

Quoique votre personne à la reine soit chère,
 Gardez, en la bravant, d'augmenter sa colère ;
 Elle veut vous parler ; & si vous l'irritez ,
 Je ne vous répons pas de toutes ses bontés.
 C'est pour vous avertir de ce qu'il vous faut craindre,
 Qu'à ce triste entretien j'ai voulu me contraindre.
 Du trouble de mes sens mon devoir alarmé,
 Me défend de revoir ce que j'ai trop aimé ;
 Mais, m'étant fait déjà l'effort le plus funeste,
 Pour conserver vos jours, je dois faire le reste,
 Et ne permettre pas...

L E C O M T E.

Ah ! pour les conserver
 Il était un moyen plus facile à trouver ;
 C'était en m'épargnant l'effroyable supplice

f) *On n'oserait, madame.*] C'est la réponse que fit le duc de Guise le balafré à un billet dans lequel on l'avertissait qu'Henri III. devait le faire saisir ; il mit au bas du billet, *on n'oserait.* Cette réponse pouvait convenir

Où vous prévoyiez... Ciel! quelle est votre injustice!

Vous redoutez ma perte, & ne la craigniez pas,
 Quand vous avez signé l'arrêt de mon trépas.
 Cet amour, où mon cœur tout entier s'abandonne...

L A D U C H E S S E.

Comte, n'y pensez plus, ma gloire vous l'ordonne.
 Le refus d'un hymen par la reine arrêté,
 Eût de notre secret trahi la fûreté.
 L'orage est violent; pour calmer sa furie,
 Contraignez ce grand cœur, c'est moi qui vous en
 prie;
 Et quand le mien pour vous soupire encor tout bas,
 Souvenez vous de moi, mais ne me voyez pas.
 Un penchant si flateur... Adieu, je m'embarrasse,
 Et Cécile qui vient me fait quitter la place.

au duc de *Guise*, qui était alors aussi puissant que son souverain; & non au comte d'*Essex*, déchu alors de tous ses emplois. Mais les spectateurs n'y regardent pas de si près.

S C E N E I I I.

L E C O M T E D' E S S E X , C É C I L E .

C É C I L E .

LA reine m'a chargé de vous faire favoir
 Que vous vous teniez prêt dans une heure à la voir.
 Comme votre conduite a pû lui faire naître
 Quelques légers soupçons que vous devez con-
 naître,
 C'est à vous de penser aux moyens d'obtenir
 Que son cœur alarmé consente à les bannir ;
 Et je ne doute pas qu'il ne vous soit facile
 De rendre à son esprit une affiète tranquile.
 Sur quelque impression qu'il ait pû s'émouvoir,
 L'innocence auprès d'elle eut toujours tout pouvoir.
 Je n'ai pû refuser cet avis à l'estime
 Que j'ai pour un héros qui doit haïr le crime ;
 Et me tiendrais heureux que sa sincérité
 Contre vos ennemis fit votre sûreté.

L E C O M T E .

Ce zèle me surprend , il est & noble & rare ;
 Et comme à m'acabler peut-être on se prépare ,
 Je vois qu'en mon malheur il doit m'être bien doux

De

De pouvoir espérer un juge tel que vous,
 J'en connais la vertu. Mais achevez, de grace,
 Vous devez être instruit de tout ce qui se passe.
 Ma haine à vos amis étant à redouter,
 Quels crimes pour me perdre osent-ils inventer ?
 Et prêt d'être aculé, sur quelles impostures
 Ai-je pour y répondre à prendre des mesures ?
 Rien ne vous est caché, parlez, je suis discret,
 Et j'ai quelque intérêt à garder le secret.

C É C I L E.

C'est reconnaître mal le zèle qui m'engage
 A vous donner avis de prévenir l'orage.
 Si l'orgueil qui vous porte à des projets trop hauts,
 Fait parmi vos vertus connaître des défauts,
 Ceux qui pour l'Angleterre en redoutent la suite,
 Ont droit de condamner votre aveugle conduite.
 Quoique leur sentiment soit différent du mien,
 Ce sont gens sans reproche, & qui ne craignent rien.

L E C O M T E.

Ces zélés pour l'état ont mérité, sans doute,
 Que sans mal juger d'eux la reine les écoute ;
 J'y crois de la justice, & qu'enfin il en est
 Qui, parlant contre moi, parlent sans intérêt.
 Mais Raleig, mais Coban, mais vous-même peut-
 être,

Vous en avez beaucoup à me déclarer traître.
 Tant qu'on me laissera dans le poste où je suis,
 Vos avarés desseins seront toujours détruits.
 Je vous empêcherai d'augmenter vos fortunes
 Par le redoublement des misères communes ;
 Et le peuple réduit à gémir , endure ,
 Trouvera , malgré vous , peut-être à respirer.

C É C I L E.

Ce que ces derniers jours nous vous avons vû faire,
 Montre assez qu'en effet vous êtes populaire ;
 Mais dans quelque haut rang que vous soyez placé,
 Souvent le plus heureux s'y trouve renversé.
 Ce poste a ses périls.

L E C O M T E.

Je l'avouerai sans feindre ,
 Comme il est élevé , tout m'y paraît à craindre ;
 Mais , quoique dangereux pour qui fait un faux pas ,
 Peut-être encor si-tôt je ne tomberai pas ;
 Et j'aurai tout loisir , après de longs outrages ,
 D'apprendre que je suis g) à des flatteurs à gages ,
 Qui me voyant du crime ennemi trop constant ,
 Ne peuvent s'élever qu'en me précipitant.

g) *A des flatteurs à gages.*] On ne peut guère traiter ainsi un principal ministre d'état ; toutes les expressions

C É C I L E.

Sur un avis donné . . .

L E C O M T E.

L'avis m'est favorable ;
 Mais comme l'amitié vous rend si charitable ,
 Depuis quand , & sur quoi vous croyez-vous per-
 mis

De penser que le tems ait pû nous rendre amis ?
 Est-ce que l'on m'a vû , par d'indignes faiblesses ,
 Aimer les lâchetés , apuyer des bassesses ,
 Et prendre le parti de ces hommes sans foi ,
 Qui de l'art de trahir font leur unique emploi ?

C É C I L E.

Je souffre par raison un discours qui m'outrage ;
 Mais , réduit à céder , au moins j'ai l'avantage
 Que la reine craignant les plus grands attentats ,
 Vous traite de coupable , & ne m'acuse pas.

L E C O M T E.

Je fais que contre moi vous animez la reine ;
 Peut-être à la féduire aurez-vous quelque peine ;
 Et quand j'aurai parlé , tel qui noircit ma foi ,
 Pour obtenir sa grace aura besoin de moi.

du comte d'Essex sont peu mesurées , & ne sont pas assez
 nobles.

Agissons, il est tems, c'est trop faire l'esclave :
Perdons un orgueilleux dont le mépris nous brave ;
Et ne balançons plus, puisqu'il faut éclater,
A prévenir le coup qu'il cherche à nous porter.

Fin du premier acte.

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

É L I S A B E T H , T I L N E Y.

É L I S A B E T H.

EN vain tu crois tromper la douleur qui m'acable;
 C'est parce qu'il me hait, qu'il s'est rendu coupable;
 Et la belle Suffolk refusée à ses vœux,
 Lui fait joindre le crime au mépris de mes feux.
 Pour le justifier, ne dis point qu'il ignore
 Jusqu'où va le poison dont l'ardeur me dévore.
 a) Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux,
 Apres qu'il est, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.

a) *Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux.*] Je n'examine point si ces vers sont mauvais. Une reine telle qu'*Elisabeth*, presque décrépète, qui parle du poison qui dévore son cœur, & de ce que ses yeux & sa bouche ont dit à son ingrat, est un personnage comique. C'est là peut-être un des plus grands exemples du défaut qu'on a si souvent reproché à notre nation, de changer la tragédie en roman amoureux.

S'il s'agissait d'une jeune reine, ce roman serait toléra-

Quand j'ai blâmé son choix , n'était-ce pas lui dire
 Que je veux que son cœur pour moi seule soupire ?
 Et mes confus regards n'ont-ils pas expliqué
 Ce que par mes refus j'avais déjà marqué ?
 Oui , de ma passion il fait la violence ;
 Mais l'exil de Suffolk l'arme pour sa vengeance ;
 Au crime , pour lui plaire , il s'ose abandonner ,
 b) Et n'en veut à mes jours que pour la couronner.

T I L N E Y.

Quelques justes soupçons que vous en puissiez prendre ,

ble ; & on ne peut attribuer le succès de cette pièce qu'à l'ignorance où était le parterre de l'âge d'*Elisabeth*. Tout ce qu'elle pouvait raisonnablement dire , c'est qu'autrefois elle avait eu de l'inclination pour *Effex* : mais alors il n'y aurait eu rien d'intéressant. L'intérêt ne peut donc subsister qu'aux dépens de la vraisemblance. Qu'en doit-on conclure ? que l'aventure du comte d'*Effex* est un sujet mal choisi.

b) *Et n'en veut à mes jours que pour la couronner.*]
 Quelle était donc cette jeune *Suffolk* que ce comte d'*Effex* voulait ainsi couronner ? Il n'y en avait point alors ; & comment le comte d'*Effex* aurait-il donné la couronne d'Angleterre ? Il fallait au moins expliquer une chose si peu vraisemblable , & lui donner quelque couleur. Voilà une jeune *Suffolk* tombée des nuës qu'*Effex* veut faire

J'ai peine contre vous à ne le pas défendre.
 L'état qu'il a sauvé, sa vertu, son grand cœur,
 Sa gloire, ses exploits, tout parle en sa faveur.
 Il est vrai qu'à vos yeux Suffolk cause sa peine ;
 Mais, c) madame, un sujet doit-il aimer sa reine ?
 Et quand l'amour naîtrait, a-t-il à triompher
 Où le respect plus fort combat pour l'étoufer ?

E L I S A B E T H.

Ah ! contre la surprise où nous jettent ses charmes,
 La majesté du rang n'a que de faibles armes.
 L'amour, par le respect, dans un cœur enchaîné,

reine d'Angleterre, sans qu'on sache pourquoi ni par quels moyens. Une chose si importante ne devait pas être dite en passant. La reine se plaint qu'on en veut à ses jours ; cela est bien plus grave, & elle n'y insiste pas ; elle n'en parle que comme d'un petit incident. Cela n'est pas dans la nature ; mais telle est la force du préjugé, que le peuple aima cette tragédie, sans considérer autre chose que l'amour d'une reine & l'orgueil d'un héros infortuné, quoiqu'*Elisabeth* n'eût point été en effet amoureuse, & qu'*Essex* n'eût pas été un héros du premier ordre. Aussi cet ouvrage qui séduisit le peuple, ne fut jamais du goût des connaisseurs.

c) *Madame, un sujet doit-il aimer sa reine ?*

Et quand l'amour naîtrait a-t-il à triompher ?]

Il est bien question de savoir s'il est permis ou non à un

Devient plus violent , plus il se voit gêné.
 Mais le comte, en m'aimant , n'aurait eu rien à crain-
 dre,

d) Je lui donnais sujet de ne se point contraindre ;
 Et c'est de quoi rougir , qu'après tant de bonté
 Ses froideurs soient le prix que j'en ai mérité.

T I L N E Y.

Mais je veux qu'à vous seule il cherche enfin à plaire;
 De cette passion que faut-il qu'il espère ?

E L I S A B E T H.

Ce qu'il faut qu'il espère ? Et qu'en puis-je espérer
 Que la douceur de voir , d'aimer , de soupirer ?
 Triste & bizarre orgueil qui m'ôte à ce que j'aime !
 Mon bonheur , mon repos , s'immole au rang su-
 prême ;

Et je mourrais cent fois plutôt que faire un roi,
 Qui dans le trône assis fût au-dessous de moi.
 Je fais que c'est beaucoup de vouloir que son ame
 Brûle à jamais pour moi d'une inutile flame ,

sujet d'avoir de l'amour pour sa reine , quand un sujet est
 accusé d'un crime d'état si grand ! Ces mauvais vers ser-
 vent encor à faire voir combien il faut d'art pour déve-
 loper les ressorts du cœur humain , quel choix de mots ,
 quels tours délicats , quelle finesse on doit employer.

Qu'aimer sans espérance est un cruel ennui ;
 Mais la part que j'y prens doit l'adoucir pour lui ;
 Et lors que par mon rang je suis tyrannifiée ,
 Qu'il le fait , qu'il le voit , la souffrance est aisée.
 Qu'il me plaigne , se plaigne , & content de m'aimer ...

Mais que dis-je ! D'une autre il s'est laissé charmer ;
 Et tant d'aveuglement fuit l'ardeur qui l'entraîne ,
 Que pour la satisfaire , il veut perdre sa reine.
 Qu'il craigne cependant de me trop irriter ;
 Je contrains ma colère à ne pas éclater :
 Mais quelquefois l'amour qu'un long mépris outrage,
 Las enfin de souffrir , se convertit en rage ;
 Et je ne répons pas ...

S C E N E II.

ÉLISABETH , LA DUCHESSÉ , TILNEY.

E L I S A B E T H.

HÉ bien , ducheſſe , à quoi

d) Je lui donnais ſujet de ne ſe point contraindre &c.]
 Quelles faibles & profaïques expreſſions ! & que veut dire une femme quand elle avoüe qu'elle n'a point donné à ſon amant ſujet de ſe contraindre avec elle ?

Ont pû servir les soins que vous prenez pour moi ?
Avez-vous vû le comte , & se rend-il traitable ?

L A D U C H E S S E .

Il fait voir un respect pour vous inviolable ;
Et si vos intérêts ont besoin de son bras ,
Commandez , le péril ne l'étonnera pas ;
Mais il ne peut souffrir , sans quelque impatience ,
Qu'on ose auprès de vous noircir son innocence.
Le crime , l'atentat , sont des noms pleins d'horreur
Qui mettent dans son ame une noble fureur.
Il se plaint qu'on l'accuse , & que sa reine écoute
Ce que des imposteurs...

e) *Que ma mort qu'il résout me demandant la sienne &c.]*
Il est clair que si *Essex* a conspiré contre la vie d'*Elisabeth* , elle ne doit pas se borner à dire , *Il verra ce que c'est que d'outrager sa reine ;* & s'il s'en est tenu à s'être caché cet amour où pour lui le cœur d'*Elisabeth* est attaché , elle ne doit pas dire qu'il a conspiré sa mort. Ce n'est point ici une amante désespérée , qui dit à son amant infidèle *qu'il la tuë ;* c'est une vieille & grande reine , qui dit positivement qu'on a voulu la détrôner & la tuer. Elle ne dit donc point du tout ce qu'elle doit dire ; elle ne parle ni en amante abandonnée , ni en reine contre laquelle on conspire ; elle mêle ensemble ces deux attentats si différens l'un de l'autre ; elle dit , *J'ai souffert jusqu'ici malgré ses injustices.* L'injustice était un peu forte de vouloir lui ôter

E L I S A B E T H.

Je lui fais tort , fans doute :

Quand jusqu'en mon palais il ose m'assiéger ,
 Sa révolte n'est rien , je la dois négliger ;
 Et ce qu'avec l'Irlande il a d'intelligence ,
 Marque dans ses projets la plus haute innocence.
 Ciel ! faut-il que ce cœur qui se sent déchirer ,
 Contre un sujet ingrat tremble à se déclarer ?
 e) Que ma mort qu'il résout me demandant la
 fiene ,
 Une indigne pitié m'étonne , me retienne ,
 Et que toujours trop faible , après sa lâcheté ,

la vie. *Il faut en l'abaissant étonner les ingrats.* Quoi ? elle prétend qu'*Effex* est coupable de haute trahison , de lèse-majesté au premier chef , & elle se contente de dire qu'*il faut l'abaïsser , qu'il faut étonner les ingrats.* J'avoue que tous ces termes si mal mesurés , si peu convenables à la situation , & qui ne disent rien que de vague , cette obscurité , cette incertitude , ne me permettent pas de prendre le moindre intérêt à ces personages. Le lecteur , le spectateur éclairé veut savoir précisément de quoi il s'agit. Il est tenté d'interrompre la reine *Elisabeth* , & de lui dire , De quoi vous plaignez-vous ? expliquez vous nettement ; le comte d'*Effex* a-t-il voulu vous poignarder ; se faire reconnaître roi d'Angleterre en épousant la sœur de ce *Suffolk* ? Développez nous donc comment un dessein

Je n'ose mettre enfin ma gloire en sûreté ?
 Si l'amour une fois laisse place à la haine ,
 Il verra ce que c'est que d'outrager sa reine ;
 Il verra ce que c'est que de s'être caché
 Cet amour où pour lui mon cœur s'est relâché.
 J'ai souffert jusqu'ici ; malgré ces injustices ,
 J'ai toujours contre moi fait parler ses services ;
 Mais puisque son orgueil va jusqu'aux attentats ,
 Il faut en l'abaissant étonner les ingrats ;
 Il faut à l'univers qui me voit , me contempler ,
 D'une juste rigueur donner un grand exemple :
 Il cherche à m'y contraindre , il le veut , c'est assez.

L A D U C H E S S E .

Quoi , pour ses ennemis vous vous intéressez ?

si atroce & si fou a pu se former ? comment votre général
 de l'artillerie dépossédé par vous , comment un simple gen-
 tilhomme s'est mis dans la tête de vous succéder ? cela
 vaut bien la peine d'être expliqué. Ce que vous dites est
 aussi incroyable que vos lamentations de n'être point ai-
 mée à l'âge de près de soixante & dix ans sont ridicules.
 J'ajouterais encor ; Parlez en plus beaux vers , si vous vou-
 lez me toucher.

f) Les témoins sont ouïs , son procès est tout fait.] Ce
 n'est pas la peine d'écrire en vers , quand on se permet
 un stile si commun ; ce n'est là que rimer de la prose tri-

Madame , ignorez-vous que l'éclat de sa vie ,
Contre le rang qu'il tient , arme en secret l'envie ?
Coupable en aparence . . .

E L I S A B E T H .

Ah ! dites , en effet ,
f) Les témoins font ouïs , son procès est tout fait ;
Et si je veux enfin cesser de le défendre ,
L'arrêt ne dépend plus que de le faire entendre.
Qu'il y songe ; autrement . . .

L A D U C H E S S E .

Hé quoi , ne peut-on pas
L'avoir rendu suspect sur de faux attentats ?

E L I S A B E T H .

Ah , plut au ciel ! mais non , les preuves font trop
fortes.

viale. Il y a dans cette scène quelques mouvemens de passion , quelques combats du cœur ; mais qu'ils font mal exprimés ! Il semble qu'on ait aplaudi dans cette pièce plutôt ce que les acteurs devaient dire que ce qu'ils disent , plutôt leur situation que leurs discours. C'est ce qui arrive souvent dans les ouvrages fondés sur les passions ; le cœur du spectateur s'y prête à l'état des personnages , & n'examine point. Ainsi tous les jours nous nous attendrissions à la vue des personnes malheureuses , sans faire attention à la manière dont elles expriment leurs infortunes.

N'a-t-il pas du palais voulu forcer les portes ?
 Si le peuple qu'en foule il avait attiré,
 Eût appuyé sa rage, il s'en fût emparé.
 Plus de trône pour moi, l'ingrat s'en rendait maître.

L A D U C H E S S E.

On n'est pas criminel toujours pour le paraître.
 Mais je veux qu'il le soit ; ce cœur de lui charmé
 Résoudra-t-il sa mort ? Vous l'avez tant aimé !

E L I S A B E T H.

Ah ! cachez-moi l'amour qu'alluma trop d'estime ;
 M'en faire souvenir, c'est redoubler son crime.
 A ma honte, il vrai, je le dois confesser,
 Je sentis, j'eus pour lui... Mais que fert d'y penser ?
 Suffolk me l'a ravi, Suffolk qu'il me préfère,
 Lui demande mon sang, le lâche veut lui plaire.
 Ah ! pourquoi, dans les maux où l'amour m'expo-
 fait,

N'ai-je fait que bannir celle qui les causait ?
 Il fallait, il fallait à plus de violence
 Contre cette rivale enhardir ma vengeance.
 Ma douceur a nourri son criminel espoir.

L A D U C H E S S E.

Mais cet amour sur elle eut-il quelque pouvoir ?
 Vous a-t-elle trahie, & d'une ame infidelle
 Excité contre vous...

E L I S A B E T H.

Je souffre tout par elle.

Elle s'est fait aimer , elle m'a fait haïr ,
Et c'est avoir plus fait cent fois que me trahir.

L A D U C H E S S E.

Je n'ose m'oposer... Mais Cécile s'avance.

S C E N E III.

E L I S A B E T H , L A D U C H E S S E ;
C É C I L E , T I L N E Y.

C É C I L E.

ON ne pouvait user de plus de diligence.
Madame , on a du comte examiné le seing ;
Les écrits sont de lui , nous connaissons sa main.
Sur un secours offert toute l'Irlande est prête
A faire au premier ordre éclater la tempête ;
Et vous verrez dans peu renverser tout l'état ,
Si vous ne prévenez cet horrible attentat.

E L I S A B E T H *à la duchesse.*

Garderez-vous encor le zèle qui l'excuse ?
Vous le voyez.

L A D U C H E S S E.

Je vois que Cécile l'accuse ,

g) Dans un projet coupable il le fait affermi ;
Mais j'en connais la cause , il est son ennemi.

C É C I L E .

Moi , son ennemi ?

L A D U C H E S S E .

Vous.

C É C I L E .

Oui , je le suis des traîtres

Dont l'orgueil téméraire atente sur leurs maîtres ;
Et tant qu'entre mes mains leur salut sera mis ,
Je ferai vanité de n'avoir point d'amis.

L A D U C H E S S E .

Le comte cependant n'a pas si peu de gloire ,
Que vous dûssiez si-tôt en perdre la mémoire ;
L'état pour qui cent fois on vit armer son bras ,
Lui doit peut-être assez pour ne l'oublier pas.

C É C I L E .

S'il s'est voulu d'abord montrer sujet fidelle ,
La reine a bien payé ce qu'il a fait pour elle ;
Et plus elle estima ses rares qualités ,
Plus elle doit punir qui trahit ses bontés.

L A

g) *Dans un projet coupable il le fait affermi.*] On ne peut guère écrire plus mal. Mais le rôle de *Cécil* est plus mauvais que ce stile ; il est froid , il est subalterne. Quand

L A D U C H E S S E.

Si le comte périt, quoi que l'envie en pense,
Le coup qui le perdra punira l'innocence,
Jamais du moindre crime . . .

E L I S A B E T H.

Hé bien, on le verra,

[à Cécile.]

Affemblez le conseil, il en décidera,
Vous attendrez mon ordre,

S C E N E I V.

E L I S A B E T H, L A D U C H E S S E.

L A D U C H E S S E.

AH! que voulez-vous faire,
Madame ? en croyez-vous toute votre colère ?
Le comte . . .

E L I S A B E T H.

Pour ses jours n'ayez aucun souci,
Voici l'heure donnée, il va se rendre ici,
L'amour que j'eus pour lui le fait son premier juge ;

on veut peindre de tels hommes, il faut employer les
couleurs dont *Racine* a peint *Narcisse*.

Il peut y rencontrer un assuré refuge ;
 Mais si dans son orgueil il ose persister ,
 S'il brave cet amour , il doit tout redouter.
 Je suis lasse de voir . . .

S C E N E V.

ELISABETH, LA DUCHESSE,
 TILNEY.

T I L N E Y.

LE comte est là , madame.

E L I S A B E T H.

Qu'il entre. Quels combats troublent déjà mon ame !
 C'est lui de mes bontés qui doit chercher l'apui ,
 Le péril le regarde , & je crains plus que lui.

g) *Comte, j'ai tout appris.*] Cette scène était aussi difficile à faire, que le fonds en est tragique. C'est un sujet aculé d'avoir trahi sa souveraine, comme *Cinna*; c'est un amant convaincu d'être ingrat envers sa souveraine, comme *Bajazet*. Ces deux situations sont violentes; mais l'une fait tort à l'autre. Deux aculations, deux caractères,

S C E N E VI.

ELISABETH, LE COMTE D'ESSEX, LA
DUCHESSÉ, TILNEY.

E L I S A B E T H.

Comte g), j'ai tout appris, & je vous parle instruite
De l'abîme où vous jette une aveugle conduite :
J'en fais l'égarément , & par quels intérêts
Vous avez jusqu'au trône élevé vos projets.
Vous voyez qu'en faveur de ma première estime ,
Nommant égarément le plus énorme crime ,
Il ne tiendra qu'à vous que de vos attentats
Votre reine aujourd'hui ne se souvienne pas.
Pour un si grand effort qu'elle offre de se faire ,
Tout ce qu'elle demande est un aveu sincère ;
S'il fait peine à l'orgueil qui vous fit trop oser ,
Songez qu'on risque tout à me le refuser ;
Que quand trop de bonté fait agir ma clémence ,

deux embarras à soutenir à la fois , demandent le plus grand art. *Elisabeth* est ici reine & amante , fière & tendre , indignée en qualité de souveraine , outragée dans son cœur. L'entrevue est donc très-intéressante. Le dialogue répond-il à l'importance & à l'intérêt de la scène ?

T ij

Qui l'ose dédaigner doit craindre ma vengeance ;
 Que j'ai la foudre en main pour qui monte trop
 haut ,

Et qu'un mot prononcé vous met sur l'échafaut.

L E C O M T E.

Madame , vous pouvez résoudre de ma peine.
 Je connais ce que doit un sujet à sa reine ,
 Et fais trop que *h)* le trône où le ciel vous fait seoir,
 Vous donne sur ma vie un absolu pouvoir.
 Quoi que d'elle par vous la calomnie ordonne ,
 Elle m'est odieuse , & je vous l'abandonne.
 Dans l'état déplorable où sont réduits mes jours ,
 Ce fera m'obliger que d'en rompre le cours ;
 Mais ma gloire qu'attaque une lâche imposture ,
 Sans indignation n'en peut souffrir l'injure.

h) ... Le trône où le ciel vous fait seoir

Vous donne sur ma vie un absolu pouvoir.]

Notandi sunt tibi mores. Le costume n'est pas observé ici. Le trône où le ciel fait seoir *Elisabeth* ne lui donne un pouvoir absolu sur la vie de personne, encor moins sur celle d'un pair du royaume. Cette maxime ferait peut-être convenable dans *Maroc* ou dans *Ispahan* ; mais elle est absolument fautive à Londres.

i) En me rendant suspect d'en abatre l'apui.] Cette tirade écrite d'un stile profaïque & froid, en prose rimée ,

Elle est assez à moi pour me laisser en droit
 De voir avec douleur l'afront qu'elle reçoit.
 Si de quelque attentat vous avez à vous plaindre ,
 Si pour l'état tremblant la fuite en est à craindre ,
 C'est à voir des flatteurs s'efforcer aujourd'hui ,
 i) En me rendant suspect , d'en abatre l'apui.

E L I S A B E T H.

La fierté qui vous fait étaler vos services ,
 Donne de la vertu d'assez faibles indices ;
 Et si vous m'en croyez , vous chercherez en moi
 Un moyen plus certain . . .

L E C O M T E.

Madame , je le voi.

k) Des traîtres , des méchans acoutumés au crime ,
 M'ont par leurs fauffetés arraché votre estime ;

finit par une rodomontade qu'on excuse , parce que le poëte suppose que le comte d'Effex est un grand homme qui a sauvé l'Angleterre. Mais en général , il est toujours beaucoup plus beau de faire sentir ses services que de les étaler , de laisser juger ce qu'on est plutôt que de le dire ; & quand on est forcé de le dire , pour repouffer la calomnie , il faut le dire en très beaux vers.

k) *Des traitres , des méchans acoutumés au crime.*] C'est se défendre trop vaguement. Il n'est ni grand , ni tragique , ni décent de répondre ainsi ; la vérité de l'histoire

Et toute ma vertu contre leur lâcheté
 S'offre en vain pour garant de ma fidélité.
 Si de la démentir j'avais été capable ,
 Sans rien craindre de vous, vous m'auriez vû cou-
 pable.

C'est au trône, où peut-être on m'eût laisser monter,
 Que je me fusse mis en pouvoir d'éclater.
 J'aurais, en m'élevant à ce degré sublime ,
 Justifié ma faute en commettant le crime ;
 Et la ligue qui cherche à me perdre innocent ,
 N'eût vû mes attentats qu'en les applaudissant.

E L I S A B E T H.

Et n'as-tu pas, perfide , armant la populace ,

dément trop ces acufations générales, & ces vaines ré-
 criminations. Tout d'un coup il se contredit lui-même ;
 Il se rend coupable par ces vers , d'ailleurs très faibles :

*C'est au trône où peut-être on m'eût laissé monter ,
 Que je me fusse mis en pouvoir d'éclater.*

Le lord *Effex* au trône ! de quel droit ? comment ?
 sur quelle aparence ? par quels moyens ? La reine *Elisa-
 beth* devait ici l'interrompre ; elle devait être surprise d'une
 telle folie. Quoi ? un membre ordinaire de la chambre
 haute , convaincu d'avoir voulu en vain exciter une sédi-
 tion , ose dire qu'il pouvait se faire roi ! Si la chose dont
 il se vante si imprudemment est fausse , la reine ne peut

Essayé , mais en vain , de te mettre en ma place ? |
 Mon palais investi ne te convainc-t-il pas
 Du plus grand , du plus noir de tous les attentats ?
 Mais dis moi , car enfin le couroux qui m'anime
 Ne peut faire céder ma tendresse à ton crime ;
 Et si par sa noirceur je tâche à t'étonner ,
 Je ne te la fais voir que pour te pardonner.
 Pourquoi vouloir ma perte , & l) qu'avait fait ta
 reine

Qui dût à sa ruine intéresser ta haine ?
 Peut-être ai-je pour toi montré quelque rigueur ,
 Lorsque j'ai mis obstacle au penchant de ton cœur.
 Suffolk t'avait charmé ; mais si tu peux te plaindre,
 Qu'apprenant cet amour , j'ai tâché de l'éteindre ,

voir en lui qu'un homme réellement fou ; si elle est vraie,
 ce n'est pas là le tems de lui parler d'amour.

l) *Qu'avait fait ta reine &c.*] *Elisabeth* dans ce couplet ne fait autre chose que de donner au comte d'*Essex* des espérances de l'épouser. Est-ce ainsi qu'*Elisabeth* aurait répondu à un grand maître de l'artillerie hors d'exercice , à un conseiller privé hors de charge , qui lui aurait fait entendre qu'il n'avait tenu qu'à ce conseiller privé de se mettre sur le trône d'Angleterre ? *Elisabeth* à soixante & huit ans pouvait-elle parler ainsi ? Cette idée choquante se présente toujours au lecteur instruit.

Songe à quel prix, ingrat, & par combien d'honneurs
 Mon estime a sur toi répandu mes faveurs.
 C'est peu dire qu'estime, & tu l'as pû connaître ;
 Un sentiment plus fort de mon cœur fut le maître.
 Tant de princes, de rois, de héros méprisés,
 Pour qui, cruel, pour qui les ai-je refusés ?
 Leur hymen eût, sans doute, aquis à mon empire
 Ce comble de puissance où l'on fait que j'aspire ;
 Mais quoi qu'il m'assurât, ce qui m'ôtait à toi
 Ne pouvait rien avoir de sensible pour moi.
 Ton cœur, dont je tenais la conquête si chère,
 Était l'unique bien capable de me plaire ;
 Et si l'orgueil du trône eût pû me le souffrir,
 Je t'eusse offert ma main afin de l'aquérir.
 Espère, & tâche à vaincre un scrupule de gloire,
 Qui, combatant mes vœux, s'opose à ta victoire.
 Mérite par tes soins que mon cœur adouci
 Consente à n'en plus croire un importun souci.

*m) Le trône te plairait, mais avec ma rivale.] Cette rivale
 imaginaire qu'on ne voit point, rend les reproches d'*E-*
lisabeth aussi peu convenables que les discours d'*Essex*
 sont inconséquens. Si cette *Suffolk* a quelques droits au
 trône, si *Essex* a conspiré pour la faire reine, *Elisabeth*
 a donc dû s'assurer d'elle. *Thomas Corneille* a bien senti en
 général que la rivalité doit exciter la colère, que l'in-*

Fais qu'à ma passion je m'abandonne entière ,
 Que cette Elifabeth si hautaine , si fière ,
 Elle à qui l'univers ne saurait reprocher
 Qu'on ait vû son orgueil jamais se relâcher ;
 Cesse enfin, pour te mettre où son amour t'appelle ;
 De croire qu'un sujet ne soit pas digne d'elle.
 Quelquefois à céder ma fierté se résout ;
 Que fais-tu si le tems n'en viendra pas à bout ?
 Que fais-tu . . .

L E C O M T E.

Non, madame, & je puis vous le dire,
 L'estime de ma reine à mes vœux doit suffire ;
 Si l'amour la portait à des projets trop bas ,
 Je trahirais sa gloire à ne l'empêcher pas.

É L I S A B E T H.

Ah ! je vois trop jusqu'où la tienne se ravale :
m) Le trône te plairait, mais avec ma rivale.
 Quelque apas qu'ait pour toi l'ardeur qui te séduit,
 Prens-y garde , ta mort en peut être le fruit.

térêt d'une couronne & celui d'une passion doivent produire des mouvemens au théâtre ; mais ces mouvemens ne peuvent toucher quand ils ne sont pas fondés. Une conspiration , une reine en danger d'être détrônée , une amante sacrifiée , sont assurément des sujets tragiques ; ils cessent de l'être , dès que tout porte à faux.

En perdant votre apui , je me vois sans défense ;
 Mais la mort n'a jamais étonné l'innocence ;
 Et si , pour contenter quelque ennemi secret ,
 Vous souhaitez mon sang , je l'ofre sans regret.

E L I S A B E T H .

Va , c'en est fait , il faut contenter ton envie.
 A ton lâche destin j'abandonne ta vie ;
 Et consens , puisqu'en vain je tâche à te sauver ,
 Que sans voir . . . Tremble , ingrat , que je n'ose
 achever.

Ma bonté , qui toujours s'obstine à te défendre ,
 Pour la dernière fois cherche à se faire entendre.
 Tandis qu'encor pour toi je veux bien l'écouter ,
 Le pardon t'est ofert , tu le peux accepter.

n) *J'accepterais un pardon ! moi , madame !*] Cela est beau & digne de *Pierre Corneille*. Ce vers est sublime , parce que le sentiment est grand , & qu'il est exprimé avec simplicité. Mais quand on fait qu'*Effex* était véritablement coupable , & que sa conduite avait été celle d'un insensé , cette belle réponse n'a plus la même force.

o) *Vous le savez , madame , & l'Espagne confuse &c.*] En effet le comte d'*Effex* était entré dans Cadix quand l'amiral *Howard* sous qui il servait battit la flote Espagnole dans ces parages. C'était le seul service un peu signalé que le comte d'*Effex* eût jamais rendu. Il n'y avait

Mais si . . .

L E C O M T E .

n) J'accepterais un pardon ? moi , madame ?

E L I S A B E T H .

Il blesse , je le vois , la fierté de ton ame ;
 Mais s'il te fait souffrir , il falait prendre soin
 D'empêcher que jamais tu n'en eusses besoin ;
 Il falait , ne suivant que de justes maximes ,
 Rejetter . . .

L E C O M T E .

Il est vrai , j'ai commis de grands crimes ;
 Et ce que sur les mers mon bras a fait pour vous ,
 Me rend digne en effet de tout votre couroux.
 o) Vous le savez , madame , & l'Espagne confuse
 Justifie un vainqueur que l'Angleterre acuse.

pas là de quoi se faire tant valoir. Tel est l'inconvénient de choisir un sujet de tragédie , dans un tems & chez un peuple si voisins de nous. Aujourd'hui que l'on est plus éclairé , on connaît la reine *Elisabeth* & le comte d'*Essex*, & on fait trop que l'un & l'autre n'étaient point ce que la tragédie les représente , & qu'ils n'ont rien dit de ce qu'on leur fait dire. Il n'en est pas ainsi de la fable de *Bajazet* traitée par *Racine* : on ne peut l'acuser d'avoir falsifié une histoire connue ; personne ne fait ce qu'était *Roxane* : l'histoire ne parle ni d'*Atalide* , ni du vizir *Acomat*. *Racine* était en droit de créer ses personages.

Ce n'est pas pour vanter mes trop heureux exploits,
 Qu'à l'éclat qu'ils ont fait j'ose joindre ma voix.
 Tout autre pour sa reine employant son courage,
 En même occasion eût eu même avantage ;
 Mon bonheur a tout fait , je le crois ; mais enfin
 Ce bonheur eût ailleurs assuré mon destin ;
 Ailleurs , si l'imposture eût conspiré ma honte ,
 On n'aurait pas souffert qu'on osât . . .

E L I S A B E T H.

Hé bien , comte ,

Il faut faire juger dans la rigueur des loix
 La récompense dûe à ces rares exploits.
 Si j'ai mal reconnu vos importans services ,
 Vos juges n'auront pas les mêmes injustices ;
 Et vous recevrez d'eux ce qu'auront mérité
 Tant de preuves de zèle , & de fidélité.

p) *Et ne voyez-vous pas que vous êtes perdu ,
 Si vous souffrez l'arrêt qui doit être rendu ?*]

Affurément le comte d'Essex est perdu s'il est condamné
 & exécuté ; mais quelles façons de parler , souffrir un arrêt !
 avoir des juges pour y trouver asyle !

La duchesse prétendue d'Irton est une femme vertueuse

S C E N E V I I .

LA DUCHESSE, LE COMTE.

L A D U C H E S S E .

AH ! comte, voulez-vous , en dépit de la reine,
De vos acufateurs fervir l'injuſte haine ?

p) Et ne voyez-vous pas que vous êtes perdu ,
Si vous ſouffrez l'arrêt qui peut être rendu ?
Quels juges avez-vous pour y trouver aſyle ?
Ce ſont vos ennemis , c'eſt Raleig , c'eſt Cécile ;
Et pouvez-vous penſer qu'en ce péril preſſant ,
Qui cherche votre mort vous déclare innocent ?

L E C O M T E .

Quoi , ſans m'intéreſſer pour ma gloire flétrie ,
Je me verrai traiter de traître à ma patrie ?
S'il eſt dans ma conduite une ombre d'atentat ,
Votre hymen fit mon crime , il touche peu l'état ;
Vous ſavez là-deſſus quelle eſt mon innocence ;

& ſage , qui n'a voulu ni ſe perdre auprès d'*Elifabeth*
en aimant le comte , ni épouſer ſon amant. Ce caractère
ferait beau ſ'il était animé , ſ'il ſervait au nœud de la
pièce ; elle ne fait là qu'office d'ami. Ce n'eſt pas aſſez
pour le théâtre.

Et ma gloire avec vous étant en assurance,
 Ce que mes ennemis en voudront présumer,
 Quoi qu'ose leur fureur, ne saurait m'alarmer.
 Leur imposture enfin se verra découverte ;
 Et, tout méchants qu'ils sont, s'ils résolvent ma perte,
 Assemblés pour l'arrêt qui doit me condamner,
 Ils trembleront peut-être avant que le donner.

L A D U C H E S S E.

Si l'éclat qu'au palais mon hymen vous fit faire,
 Me faisait craindre seule un arrêt trop sévère,
 Je pourrais de ce crime afranchir votre foi,
 En déclarant l'amour que vous eûtes pour moi.
 Mais des témoins ouïs sur ce qu'avec l'Irlande
 On veut que vous ayez . . .

L E C O M T E.

La faute n'est pas grande ;
 Et pourvû que nos feux à la reine cachés
 Laisseront à mes jours seuls mes malheurs attachés . . .

L A D U C H E S S E.

Quoi, vous craignez l'éclat de nos flammes secrètes ?
 Ce péril vous étonne, & c'est vous qui le faites ?
 La reine qui se rend sans rien examiner,
 Si vous y consentez, vous veut tout pardonner.
 C'est vous, qui refusant . . .

L E C O M T E.

N'en parlons plus , madame ;
Qui reçoit un pardon , souffre un soupçon infame ;
Et j'ai le cœur trop haut pour pouvoir m'abaisser
A l'indigne prière où l'on me veut forcer.

L A D U C H E S S E.

Ah ! si de quelque espoir je puis flater ma peine ,
Je vois bien qu'il le faut mettre tout en la reine.
Par de nouveaux efforts je veux encor pour vous
Tâcher, malgré vous-même, à vaincre son couroux ;
Mais , si je n'obtiens rien , songez que votre vie ,
Depuis longtems en bute aux fureurs de l'envie ,
Me coûte assez déjà pour ne mériter pas
Que, cherchant à mourir, vous causiez mon trépas.
C'est vous en dire trop. Adieu , comte.

L E C O M T E.

Ah , madame !

Après que vous avez désespéré ma flame ,
Par quel soin de mes jours. . . Quoi, me quitter ainsi !

S C E N E V I I I .

L E C O M T E , C R O M M E R , Suite.

C R O M M E R .

C'Est avec déplaisir que je parais ici ;
Mais un ordre cruel, dont tout mon cœur soupire...

L E C O M T E .

Quelque fâcheux qu'il soit, vous pouvez me le dire :

C R O M M E R .

J'ai charge . . .

L E C O M T E .

Hé bien , de quoi ? Parlez sans hésiter.

C R O M M E R .

De prendre votre épée , & de vous arrêter.

L E C O M T E .

Mon épée ?

C R O M M E R .

1) *Vous avez dans vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.]*

Ces vers & la situation frappent ; on n'examine pas si *toute la terre* est un mot un peu oisieux amené pour rimer à l'Angleterre , si cette épée a été si utile : on est touché. Mais lorsqu'*Effex* ajoute :

Quelque

C R O M M E R.

A cet ordre il faut que j'obéisse.

L E C O M T E.

Mon épée ? Et l'outrage est joint à l'injustice ?

C R O M M E R.

Ce n'est pas sans raison que vous vous étonnez ;

J'obéis à regret , mais je le dois.

L E C O M T E *lui donnant son épée.*

Prenez.

q) Vous avez dans vos mains ce que toute la terre
A vû plus d'une fois utile à l'Angleterre.

Marchons ; quelque douleur que j'en puisse sentir ,
La reine veut se perdre , il faut y consentir.

Fin du second acte.

Quelque douleur que j'en puisse sentir ,

La reine veut se perdre , il y faut consentir.

Tout homme un peu instruit se révolte contre une bravade si déplacée. En quoi , comment *Elisabeth* est-elle perdue , si on arrête un fou insolent qui a couru dans les rues de Londres, & qui a voulu ameuter la populace, sans avoir pu seulement se faire suivre de dix misérables ?

A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

ÉLISABETH, CÉCILE, TILNEY.

E L I S A B E T H.

LE comte est condamné?

C É C I L E.

C'est à regret, madame,
 Qu'on voit son nom terni par un arrêt infame.
 Ses juges l'en ont plaint; mais tous l'ont à la fois
 Connu si criminel, qu'ils n'ont eu qu'une voix.
 Comme pour afaiblir toutes nos procédures
 Ses reproches d'abord m'ont acablé d'injures,
 Ravi, s'il se pouvait, de le favoriser,
 J'ai de son jugement voulu me récuser.
 La loi le défendait, & c'est malgré moi-même
 Que j'ai dit mon avis dans le conseil suprême,
 Qui, confus des noirceurs de son lâche attentat,
 A crû devoir sa tête au repos de l'état.

E L I S A B E T H.

Ainsi sa perfidie a paru manifeste ?

C É C I L E.

Le coup pour vous , madame , allait être funeste ,
 Du comte de Tyron de l'Irlandais suivi ,
 Il en voulait au trône , & vous l'aurait ravi.

E L I S A B E T H.

Ah ! je l'ai trop connu , lorsque la populace
 Seconda contre moi son insolente audace :
 A m'ôter la couronne il croyait l'engager.
 Quelle excuse a ce crime ? & par où s'en purger ?
 Qu'a-t-il répondu ?

C É C I L E.

Lui ? qu'il n'avait rien à dire ,
 Que pour toute défense il nous devait suffire
 De voir ses grands exploits pour lui s'intéresser ,
 Et que sur ces témoins on pouvait prononcer.

E L I S A B E T H.

Quel orgueil ! Quoi , tout prêt à voir lancer la
 foudre ,
 Au moindre repentir il ne peut se résoudre ?
 Soumis à ma vengeance il brave mon pouvoir ?
 Il ose . . .

C É C I L E.

Sa fierté ne se peut concevoir.
 On eût dit , à le voir plein de sa propre estime ,
 Que ses juges étaient coupables de son crime ,

Et qu'ils craignaient de lui, dans ce pas dangereux,
Ce qu'il avait l'orgueil de ne pas craindre d'eux.

E L I S A B E T H.

Cependant il faudra que cet orgueil s'abaisse.
Il voit, il voit l'état où son crime le laisse.
Le plus ferme s'ébranle après l'arrêt donné.

C É C I L E.

Un coup si rigoureux ne l'a point étonné.
Comme alors on conserve une inutile audace,
J'ai voulu le réduire à vous demander grace.
Que ne m'a-t-il point dit ? j'en rougis & me tais.

E L I S A B E T H.

Ah! quoiqu'il la demande, il ne l'aura jamais.
De moi tantôt, sans peine, il l'aurait obtenue :
J'étais encor pour lui de bonté prévenue ;
Je voyais à regret qu'il voulût me forcer
A souhaiter l'arrêt qu'on vient de prononcer ;
Mon bras, lent à punir, suspendait la tempête ;
Il me pousse à l'éclat, il payra de sa tête.
Donnez bien ordre à tout.-Pour empêcher sa mort,
Le peuple qui la craint peut faire quelque effort ;
Il s'en est fait aimer ; prévenez ces alarmes ;

a) *J'en saurai le coup prêt d'éclater, le verrai...*

Non, puisqu'en moi toujours l'amante te fit peine &c.]

Dans les lieux les moins sûrs faites prendre les
armes.

N'oubliez rien, allez.

C É C I L E.

Vous connaissez ma foi.

Je répons des mutins, reposez vous sur moi.

S C E N E II.

É L I S A B E T H , T I L N E Y.

E L I S A B E T H.

ENfin, perfide, enfin ta perte est résolue ;
C'en est fait, malgré moi, toi-même l'as conclue.
De ma lâche pitié tu craignais les effets ;
Plus de grace, tes vœux vont être satisfaits.
Ma tendresse emportait une indigne victoire,
Je l'étouffe, il est tems d'avoir soin de ma gloire :
Il est tems que mon cœur justement irrité
Instruise l'univers de toute ma fierté.
Quoi! de ce cœur séduit apuyant l'injustice,
De tes noirs atentats tu l'auras fait complice !
a) J'en saurai le coup prêt d'éclater, le verrai,

Il n'est pas permis de faire de tels vers. Presque tout ce
que dit *Elisabeth* manque de convenance, de force &

Tu m'auras dédaignée, & je le souffrirai ?

a) Non, puisqu'en moi toujours l'amante te fit peine,

Tu le veux, pour te plaire il faut paraître reine,

Et reprendre l'orgueil que j'osais oublier,

Pour permettre à l'amour de te justifier.

T I L N E Y.

A croire cet orgueil peut-être un peu trop prompte,

Vous avez consenti qu'on ait jugé le comte.

On vient de prononcer l'arrêt de son trépas.

Chacun tremble pour lui, mais il ne mourra pas.

E L I S A B E T H.

Il ne mourra pas, lui ? Non, crois moi, tu t'abusés :

Tu fais son attentat ; est-ce que tu l'excuses ?

Et que de son arrêt blâmant l'indignité,

Tu crois qu'il soit injuste ou trop précipité ?

Penses-tu, quand l'ingrat contre moi se déclare,

Qu'il n'ait pas mérité la mort qu'on lui prépare ?

Et que je venge trop, en le laissant périr,

Ce que par ses dédains l'amour m'a fait souffrir ?

T I L N E Y.

Que cet arrêt soit juste, ou donné par l'envie,

d'élégance : mais le public voit une reine qui a fait condamner à la mort un homme qu'elle aime ; on s'attendrit ;

Vous l'aimez , cet amour lui sauvera la vie.
 Il tient vos jours aux siens si fortement unis ,
 Que par le même coup on les verrait finis.
 Votre aveugle colère en vain vous le déguise :
 Vous pleureriez la mort que vous auriez permise ;
 Et le sanglant éclat qui suivrait ce couroux ,
 Vengerait vos malheurs moins sur lui que sur vous.

E L I S A B E T H.

Ah, cruelle ! pourquoi fais-tu trembler ma haine ?
 Est-ce une passion indigne d'une reine ?
 Et l'amour qui me veut empêcher de régner ,
 Ne se lasse-t-il point de se voir dédaigner ?
 Que me sert qu'au dehors , redoutable ennemie ,
 Je rende par la paix ma puissance affermie ,
 Si mon cœur au dedans tristement déchiré ,
 Ne peut jouir du calme où j'ai tant aspiré ?
 Mon bonheur semble avoir enchaîné la victoire ;
 J'ai triomphé par-tout, tout parle de ma gloire ;
 Et d'un sujet ingrat , ma pressante bonté
 Ne peut , même en priant , réduire la fierté ?
 Par son fatal arrêt plus que lui condamnée ,
 A quoi te résous-tu , Princesse infortunée ?

on est indulgent au théâtre sur la versification , du moins
 on l'était encor du tems de *Thomas Corneille*.

Laisseras-tu périr sans pitié, sans secours,
Le soutien de ta gloire, & l'appui de tes jours ?

T I L N E Y.

Ne pouvez-vous pas tout ? Vous pleurez ?

E L I S A B E T H.

Oui, je pleure,

Et sens bien que s'il meurt il faudra que je meure.

b) O vous, rois, que pour lui ma flamme a négligés,
Jetez les yeux sur moi, vous êtes bien vengés.

Une reine intrépide au milieu des alarmes,
Tremblante pour l'amour, ose verser des larmes !
Encor s'il était sûr que ces pleurs répandus,
En me faisant rougir, ne fussent pas perdus ;
Que le lâche pressé du vif remords que donne...
Qu'en penses-tu ? dis-moi, le plus hardi s'étonne.

b) *O vous, rois, que pour lui ma flamme a négligés,
Jetez les yeux sur moi, vous êtes bien vengés.*]

Ce sont-là des vers heureux. Si la pièce était écrite de ce style, elle serait bonne malgré ses défauts. Car quelle critique pourrait faire tort à un ouvrage intéressant par le fonds & éloquent dans les détails ?

c) *Que sûr que mes bontés passent ses attentats.*] Ce vers ne signifie rien. Non-seulement le sens en est interrompu par ces points qu'on appelle poursuivans ; mais il serait

L'image de la mort , dont l'appareil est prêt ,
 Fait croire tout permis pour en changer l'arrêt.
 Réduit à voir sa tête expier son offense ,
 Doutes-tu qu'il ne veuille implorer ma clémence ?
 c) Que sûr que mes bontés passent ses attentats . . .

T I L N E Y.

Il doit y recourir ; mais , s'il ne le fait pas ?
 Le comte est fier , madame.

E L I S A B E T H.

Ah ! tu me désespères.

Quoi qu'osent contre moi ses projets téméraires,
 Dût l'état par ma chute en être renversé ,
 Qu'il fléchisse , il suffit , j'oublierai le passé :
 Mais , quand toute attachée à retenir la foudre ,
 Je frémis de le perdre , & tremble à m'y résoudre ;

difficile de le remplir. C'est une très-grande négligence de ne point finir sa phrase , sa période , & de se laisser ainsi interrompre , surtout quand le personnage qui interrompt est un subalterne , qui manque aux bienséances en coupant la parole à son supérieur. *Thomas Corneille* est sujet à ce défaut dans toutes ses pièces. Au reste ce défaut n'empêchera jamais un ouvrage d'être intéressant & patétique : mais un auteur soigneux de bien écrire doit éviter cette négligence.

Si , me bravant toujours , il ose m'y forcer ,
d) Moi reine , lui sujet , puis-je m'en dispenser ?
 Sauvons-le malgré lui ; parle , & fais qu'il te croye ;
 Vois-le , mais cache lui que c'est moi qui t'envoye ;
 Et ménageant ma gloire en t'expliquant pour moi ,
 Peins lui mon cœur sensible à ce que je lui doi :
 Fais lui voir qu'à regret j'abandonne sa tête ,
 Qu'au plus faible remords sa grace est toute prête ;
 Et si pour l'ébranler il faut aller plus loin ,
 Du soin de mon amour fais ton unique soin ;
 Laisse , laisse ma gloire , & dis lui que je l'aime ,
 Tout coupable qu'il est , cent fois plus que moi-
 même ;
 Qu'il n'a , s'il veut finir mes déplorables jours ,

d) Moi reine , lui sujet , puis - je m'en dispenser ?] Il me semble qu'il y a toujours quelque chose de louche , de confus , de vague , dans tout ce que les personnages de cette tragédie disent & font. Que toute action soit claire , toute intrigue bien connue , tout sentiment bien développé ; ce sont là des règles inviolables. Mais ici que veut le comte d'Essex ? que veut *Elisabeth* ? quel est le crime du comte ? est-il aculé fausement ? est-il coupable ? Si la reine le croit innocent , elle doit prendre sa défense ; s'il est reconnu criminel , est-il raisonnable que la confidente dise qu'il n'implorera jamais sa grace , qu'il est

Qu'à souffrir que des fiens on arrête le cours.
Presse , prie , ofre tout pour fléchir son courage.
Enfin , si pour ta reine un vrai zèle t'engage ,
Par crainte , par amour , par pitié de mon sort ,
Obtiens qu'il se pardonne , & s'arrache à la mort ;
L'empêchant de périr , tu m'auras bien servie.
Je ne te dis plus rien , il y va de ma vie.
Ne perds point de tems , cours , & me laisse écouter
Ce que pour sa défense un ami vient tenter.

trop fier ? La fierté est très convenable à un guerrier vertueux & innocent , non à un homme convaincu de haute trahison. *Qu'il fléchisse* , dit la reine. Est-ce bien-là le sentiment qui doit l'ocuper si elle l'aime ? Quand il aura fléchi , quand il aura obtenu sa grace , *Elisabeth* en sera-t-elle plus aimée ? *Je l'aime* , dit la reine , *cent fois plus que moi-même*. Ah , madame , si vous avez la tête tournée à ce point , si votre passion est si grande , examinez donc l'affaire de votre amant , & ne souffrez pas que ses ennemis l'acablent & le persécutent injustement sous votre nom , comme il est dit , quoique fausement , dans toute la pièce.

S C E N E III.

ÉLISABETH, LE COMTE DE SALSBURY. e)

S A L S B U R Y.

MAdame, pardonnez à ma douleur extrême,
 Si paraissant ici pour un autre moi-même,
 Tremblant, saisi d'éfroi pour vous, pour vos états,
 J'ose vous conjurer de ne vous perdre pas.
 Je n'examine point quel peut être le crime ;
 Mais si l'arrêt donné vous semble légitime,
 Vous le paraîtra-t-il quand vous daignerez voir,
 Par un funeste coup, quelle tête il fait choir ?
 C'est ce fameux héros dont cent fois la victoire

e) La scène du prétendu comte de *Salsbury* avec la reine, a quelque chose de touchant ; mais il reste toujours cette incertitude & cet embarras, qui font peine. On ne fait pas précisément de quoi il s'agit. *Le crime ne suit pas toujours l'apparence. Craignez les injustices de ceux qui de sa mort se rendent les complices.* La reine doit donc alors, séduite par sa passion, penser comme *Salsbury*, croire *Essex* innocent, mettre ses accusateurs entre les mains de la justice, & faire condamner celui qui sera trouvé coupable.

Mais après que ce *Salsbury* a dit que les injustices ren-

Par les plus grands exploits a consacré la gloire ,
Dont partout le dessein fut si noble & si beau ,
Qu'on livre entre les mains d'un infame boureau.
Après qu'à sa valeur , que chacun idolâtre ,
L'univers avec pompe a servi de théâtre ,
Pourez-vous consentir qu'un échafaud dressé ,
Montre à tous de quel prix il est récompensé ?
Quand je viens vous marquer son mérite & sa peine ,
Ce n'est point seulement l'amitié qui m'amène ,
C'est l'état désolé , c'est votre cour en pleurs ,
Qui , perdant son appui , tremble de ses malheurs.
Je fais qu'en sa conduite il eut quelque imprudence ,
Mais le crime toujours ne fuit pas l'apparence ;
Et dans le rang illustre où ses vertus l'ont mis ,

dent complices les juges du comte d'Effex , il parle à la
 reine de clémence , il lui dit , que *la clémence a toujours*
eu ses droits , & qu'elle est la vertu la plus digne des rois.
 Il avoue donc que le comte d'Effex est criminel. A la-
 quelle de ces deux idées faudra-t-il s'arrêter ? A quoi fau-
 dra-t-il se fixer ? La reine répond qu'Effex est trop fier ,
 que *c'est l'ordinaire écueil des ambitieux , qu'il s'est fait un*
outrage des soins qu'elle a pris pour détourner l'orage , & que
si la tête du comte fait raison à la reine de sa fierté , c'est
sa faute. Le spectateur a pu passer de tels discours ; le lec-
 teur est moins indulgent.

Estimé de sa reine , il a des ennemis.

Pour lui , pour vous , pour nous , craignez les arti-
fices

De ceux qui de sa mort se rendent les complices.

Songez que la clémence a toujours eu ses droits ,

Et qu'elle est la vertu la plus digne des rois.

E L I S A B E T H.

Comte de Salisbury , j'estime votre zèle ,

J'aime à vous voir ami généreux & fidèle ,

Et loue en vous l'ardeur que ce noble intérêt

Vous donne à murmurer d'un équitable arrêt.

J'en sens ainsi que vous une douleur extrême ;

Mais je dois à l'état encor plus qu'à moi-même.

Si j'ai laissé du comte éclaircir le forfait ,

C'est lui qui m'a forcé à tout ce que j'ai fait.

Prête à tout oublier , s'il m'avouait son crime ,

On le fait , j'ai voulu lui rendre mon estime ;

Ma bonté n'a servi qu'à redoubler l'orgueil ,

Qui des ambitieux est l'ordinaire écueil.

Des soins qu'il m'a vû prendre à détourner l'orage ,

f) Il mérite sans doute une honteuse peine ,

Quand sa fierté combat les bontés de sa reine.]

Pourquoi mérite-t-il une honteuse peine s'il n'est que fier ?
il la mérite s'il a conspiré , si , comme *Cécil* l'a dit *du comte*

Quoique fût d'y périr , il s'est fait un outrage.
Si sa tête me fait raison de sa fierté ,
C'est sa faute , il aura ce qu'il a mérité.

S A L S B U R Y.

f) Il mérite , sans doute , une honteuse peine ,
Quand sa fierté combat les bontés de sa reine.
Si quelque chose en lui vous peut , vous doit blesser ,
C'est l'orgueil de ce cœur qu'il ne peut abaisser ,
Cet orgueil qu'il veut croire au péril de sa vie ;
Mais , pour être trop fier , vous a-t-il moins servie ?
Vous a-t-il moins montré dans cent & cent combats,
Que pour vous il n'est rien d'impossible à son bras ?
Par son sang prodigué , par l'éclat de sa gloire ,
Daignez , s'il vous en reste encor quelque mémoire,
Acorder au malheur qui l'acable aujourd'hui ,
Le pardon qu'à genoux je demande pour lui.
Songez que si jamais il vous fut nécessaire ,
Ce qu'il a déjà fait il peut encor le faire ;
Et que nos ennemis tremblans , désespérés ,
N'ont jamais mieux vaincu que quand vous le per-
drez.

de Tyron de l'Irlandais suivi , il en voulait au trône , & qu'il l'aurait ravi. On ne fait jamais à quoi s'en tenir dans cette pièce ; ni la conspiration du comte d'Effex , ni les sentimens d'Elisabeth ne sont jamais assez éclaircis.

E L I S A B E T H.

Je le pers à regret , mais enfin je suis reine ;
 Il est sujet , coupable , & digne de sa peine :
 L'arrêt est prononcé , comte , & tout l'univers
 Va sur lui , va sur moi tenir les yeux ouverts.
 Quand sa seule fierté , dont vous blâmez l'audace ,
 M'aurait fait souhaiter qu'il m'eût demandé grace ,
 Si par-là de la mort il a pû s'affranchir ,
 Dédaignant de le faire , est-ce à moi de fléchir ?
 Est-ce à moi d'endurer qu'un sujet téméraire
 A d'impuiffans éclats réduise ma colère ?
 Et qu'il puisse , à ma honte , apprendre à l'avenir
 Que j'ai connu son crime , & n'osai le punir ?

S A L S B U R Y.

On parle de révolte , & de ligues secrettes ;
 g) Mais , madame , on se sert de lettres contrefaites :
 Les témoins par Cécile ouïs , examinés ,
 Sont témoins que peut-être on aura subornés ;
 Le comte les refuse , & quand je le soupçonne...

E L I S A B E T H.

g) *Mais , madame , on se sert de lettres contrefaites.*] Il est bien étrange que *Salsbury* dise qu'on a contrefait l'écriture du comte d'*Essex* , & que la reine ne songe pas à examiner une chose si importante. Elle doit assurément s'en éclaircir , & comme amante , & comme reine. Elle

ne

E L I S A B E T H.

Le comte est condamné ; si son arrêt l'étonne ,
 S'il a pour l'affaiblir quelque chose à tenter ,
 Qu'il rentre en son devoir , on pourra l'écouter.
 Allez , mon juste orgueil , que son audace irrite ,
 Peut faire grace encor , faites qu'il la mérite.

S C E N E I V.

E L I S A B E T H , LA D U C H E S S E.

E L I S A B E T H.

Venez, venez , duchesse , & plaignez mes ennuis.
 Je cherche à pardonner , je le veux , je le puis ;
 Et je tremble toujours qu'un obstiné coupable ,
 Lui-même contre moi ne soit inexorable.
 Ciel , qui me fis un cœur & si noble & si grand ,
 Ne le devais-tu pas former indifférent ?
 Falait-il qu'un ingrat , aussi fier que sa reine ,
 Me donnant tant d'amour , fût digne de ma haine ?
 Ou si tu résolvais de m'en laisser trahir ,

ne répond pas seulement à cette ouverture qu'elle devait saisir , & qui demandait l'examen le plus prompt & le plus exact ; elle répète encor en d'autres mots , que le comte est trop fier.

Pourquoi ne m'as-tu pas permis de le haïr ?
 Si ce funeste arrêt n'ébranle point le comte ,
 Je ne puis éviter ou ma perte , ou ma honte ;
 Je pérís par sa mort ; & le voulant sauver ,
 h) Le lâche impunément aura sû me braver.
 Que je suis malheureuse !

L A D U C H E S S E .

On est , sans doute , à plaindre ,

h) *Le lâche impunément aura sû me braver.*] *Elisabeth* devait dire à sa confidente la duchesse prétendue d'Irton , Savez-vous ce que le comte de *Salsbury* vient de m'apprendre ? *Effex* n'est point coupable. Il assure que les lettres qu'on lui impute sont contrefaites. Il a recusé les faux témoins que *Cécil* aposte contre lui. Je dois justice au moindre de mes sujets , encor plus à un homme que j'aime. Mon devoir , mes sentimens , me forcent à chercher tous les moyens possibles de constater son innocence. Au lieu de parler d'une manière si naturelle & si juste , elle appelle *Effex* , lâche. Ce mot lâche n'est pas compatible avec braver : elle ne dit rien de ce qu'elle doit dire.

i) *Non , je veux qu'il fléchisse... Il faut qu'il cède.*] *Elisabeth* s'obstine toujours à cette seule idée qui ne paraît guère convenable ; car lorsqu'il s'agit de la vie de ce qu'on aime , on sent bien d'autres allarmes. Voici ce qui a probablement engagé *Thomas Corneille* à faire le fondement de sa pièce de cette persévérance de la reine à vouloir

Quand on hait la rigueur , & qu'on s'y voit con-
traindre ;

Mais si le comte ofait , tout condamné qu'il est ,
Plutôt que son pardon accepter son arrêt ,
Au moins de ses desseins , fans le dernier suplice ,
La prison vous pourrait ...

E L I S A B E T H .

i) Non , je veux qu'il fléchisse ;

que le comte d'*Effex* s'humilie. Elle lui avait ôté précédemment toutes ses charges après sa mauvaise conduite en Irlande. Elle avait même poussé l'emportement honteux de la colère jusqu'à lui donner un soufflet. Le comte s'était retiré à la campagne ; il avait demandé humblement pardon par écrit , & il disait dans sa lettre , *qu'il était pénitent comme Nabucodonosor & qu'il mangeait du foin*. La reine alors n'avait voulu que l'humilier , & il pouvait espérer son rétablissement. Ce fut alors qu'il imagina pouvoir profiter de la vieillesse de la reine pour soulever le peuple , qu'il crut qu'on pourrait faire venir d'Ecosse le roi *Jaques* successeur naturel d'*Elisabeth* , & qu'il forma une conspiration aussi mal digérée que criminelle. Il fut pris précisément en flagrant délit , condamné & exécuté avec ses complices ; il n'était plus alors question de fierté.

Cette scène de la duchesse d'*Irton* avec *Elisabeth* , a quelque ressemblance à celle d'*Atalide* avec *Roxane*. La

Il y va de ma gloire , il faut qu'il cède.

L A D U C H E S S E.

Hélas !

Je crains qu'à vos bontés il ne se rende pas ,
Que voulant abaisser ce courage invincible ,
Vos efforts . . .

E L I S A B E T H.

Ah ! j'en fais un moyen infaillible ;
Rien n'égale en horreur ce que j'en souffrirai ;
C'est le plus grand des maux , peut-être j'en mour-
rai.

Mais si toujours d'orgueil son audace est suivie ,
Il faudra le sauver aux dépens de ma vie ;
M'y voilà résolue. O vœux mal exaucés !
O mon cœur ! est-ce ainsi que vous me trahissez ?

L A D U C H E S S E.

Votre pouvoir est grand , mais je connais le comte ;
Il voudra . . .

duchesse avoüe qu'elle est aimée du comte d'*Effex* , com-
me *Atalide* avoüe qu'elle est aimée de *Bajazet*. La du-
chesse est plus vertueuse , mais moins intéressante ; & ce
qui ôte tout intérêt à cette scène de la duchesse avec la
reine , c'est qu'on n'y parle que d'une intrigue passée ,
c'est que la reine a cessé dans les scènes précédentes
de penser à cette prétendue *Suffolk* dont elle a cru le

E L I S A B E T H.

Je ne puis le vaincre qu'à ma honte ,
 Je le fais ; mais enfin je vaincrai sans effort ,
 Et vous allez vous-même en demeurer d'accord.
 Il adore Suffolk , c'est elle qui l'engage
 A lui faire raison d'un exil qui l'outrage.
 Quoi que coûte à mon cœur ce funeste dessein ,
 Je veux , je souffrirai qu'il lui donne la main ;
 Et l'ingrat qui m'opose une fierté rebelle ,
 Sûr enfin d'être heureux , voudra vivre pour elle.

L A D U C H E S S E.

Si par là seulement vous croyez le toucher ,
 Apprenez un secret qu'il ne faut plus cacher.
 De l'amour de Suffolk vainement alarmée ,
 Vous la punites trop , il ne l'a point aimée ;
 C'est moi seule , ce sont mes criminels apas ,
 Qui surprirent son cœur que je n'ataquais pas.
 Par devoir , par respect , j'eus beau vouloir éteindre
 Un feu dont vous deviez avoir tant à vous plaindre ;

comte d'Effex amoureux ; c'est qu'enfin la duchesse d'Irton
 étant mariée , *Elisabeth* ne peut plus être jalouse avec
 bienfiance : mais surtout une jalousie d'*Elisabeth* à son
 âge ne peut être touchante. Il en faut toujours revenir
 là. C'est le grand vice du sujet. L'amour n'est fait ni pour
 les vieux , ni pour les vieilles.

Confuse de ses vœux , j'eus beau lui résister ,
Comme l'amour se flatte , il voulut se flater :
Il crut que la pitié pourrait tout sur votre ame ,
Que le tems vous rendrait favorable à sa flame ;
Et , quoiqu'enfin pour lui Suffolk fût sans apas ,
Il feignit de l'aimer pour ne m'exposer pas.
Son exil étonna son amour téméraire ;
Mais si mon intérêt le força de se taire ,
Son cœur dont la contrainte irritait les desirs ,
Ne m'en donna pas moins ses plus ardens soupirs.
Par moi , qui l'usurpai , vous en futes bannie ;
Je vous nuisis , madame , & je m'en suis punie.
Pour vous rendre les vœux que j'osais détourner ,
On demanda ma main , je la voulus donner ;
Eloigné de la cour , il fut cette nouvelle ,
Il revient furieux , rend le peuple rebelle ,
S'en fait suivre au palais dans le moment fatal
Que l'hymen me livrait au pouvoir d'un rival ;
Il venait l'empêcher , & c'est ce qu'il vous cache.
Voilà par où le crime à sa gloire s'atache ;
On traite de révolte un fier emportement ,
Pardonnable peut-être aux ennuis d'un amant.
S'il semble un attentat , s'il en a l'apparence ,
L'aveu que je vous fais prouve son innocence.
Enfin , madame , enfin , par tout ce qui jamais

Put surprendre , toucher , enflamer vos souhaits ,
 Par les plus tendres vœux dont vous fûtes capable ,
 Par lui-même , pour vous l'objet le plus aimable ,
 Sur des témoins suspects qui n'ont pû l'étonner ,
 Ses juges à la mort l'ont osé condamner.

Acordez moi ses jours pour prix du sacrifice
 Qui , m'arachant à lui , vous a rendu justice ;
 Mon cœur en soufre assez pour mériter de vous
 Contre un si cher coupable un peu moins de cou-
 roux.

E L I S A B E T H .

Ai-je bien entendu ? Le perfide vous aime ,
 Me dédaigne , me brave ; & contraire à moi-même ,
 Je vous assurerais , en l'osant secourir ,
 La douceur d'être aimée , & de me voir souffrir ?
 Non , il faut qu'il périsse , & que je sois vengée ;
 Je dois ce coup funeste à ma flamme outragée :
 Il a trop mérité l'arrêt qui le punit ;
 Innocent ou coupable , il vous aime , il suffit.
 S'il n'a point de vrai crime , ainsi qu'on le veut croire ,
 k) Sur le crime aparent je sauverai ma gloire ;
 Et la raison d'état , en le privant du jour ,

k) Sur le crime aparent je sauverai ma gloire &c.] On voit assez quel est ici le défaut de stile , & ce que c'est

Servira de prétexte à la raison d'amour.

L A D U C H E S S E.

Juste ciel ! vous pouriez vous immoler sa vie ?
 Je ne me repens point de vous avoir servie ;
 Mais , hélas ! qu'ai-je pû faire plus contre moi ,
 Pour le rendre à sa reine , & rejeter sa foi ?
 Tout parlait , m'assurait de son amour extrême ;
 Pour mieux me l'arracher , qu'auriez-vous fait vous-
 même ?

E L I S A B E T H.

Moins que vous ; pour lui seul , quoi qu'il fût ar-
 rivé ,
 Toujours tout mon amour se ferait conservé.
 En vain de moi tout autre eût eu l'ame charmée ,
 Point d'hymen ; mais enfin je ne suis point aimée !
 Mon cœur de ses dédains ne peut venir à bout !
 Et , dans ce désespoir , qui peut tout , ose tout.

qu'une gloire sauvée sur un crime aparent. Mais pourquoi *Elisabeth* est-elle plus fâchée contre la dame prétendue d'*Irton* que contre la dame prétendue de *Suffolk* ? Que lui importe d'être négligée pour l'une ou pour l'autre ? elle n'est point aimée , cela doit lui suffire.

La fin de cette scène paraît belle ; elle est passionnée & atendrissante. Il serait pourtant à désirer qu'*Elisabeth* ne dit pas toujours la même chose ; elle recommande tantôt à

L A D U C H E S S E.

Ah ! faites lui paraître un cœur plus magnanime.
 Ma sévère vertu lui doit-elle être un crime ?
 Et l'aide qu'à vos feux j'ai crû devoir offrir ,
 Vous le fait-elle voir plus digne de périr ?

E L I S A B E T H.

J'ai tort , je le confesse ; & , quoique je m'emporte,
 Je sens que ma tendresse est toujours la plus forte.
 Ciel , qui me réservez à des malheurs sans fin ,
 Il ne manquait donc plus à mon cruel destin ,
 Que de ne souffrir pas , dans cette ardeur fatale ,
 Que je fusse en pouvoir de haïr ma rivale !
 Ah , que de la vertu les charmes sont puissans !
 Duchesse , c'en est fait , qu'il vive , j'y consens.
 Par un même intérêt , vous craignez , & je tremble ;
 Pour lui , contre lui-même , unissons nous ensemble,
 Tirons-le du péril qui ne peut l'alarmer ,

Tilney , tantôt à *Salsbury* , tantôt à *Irton* d'engager le comte d'*Essex* à n'être plus fier & à demander grace. C'est là le seul sentiment dominant ; c'est là le seul nœud. Il ne tenait qu'à elle de pardonner , & alors il n'y avait plus de pièce.

On doit autant qu'on le peut donner aux personnages des sentimens qu'ils doivent nécessairement avoir dans la situation où ils se trouvent.

Toutes deux pour le voir, toutes deux pour l'aimer;
Un prix bien inégal nous en payra la peine.
Vous aurez tout son cœur, je n'aurai que sa haine;
Mais n'importe, il vivra, son crime est pardonné,
Je m'opose à sa mort; mais l'arrêt est donné,
L'Angleterre le fait, la terre toute entière
D'une juste surprise en fera la matière.
Ma gloire dont toujours il s'est rendu l'apui,
Veut qu'il demande grace, obtenez-le de lui.
Vous avez sur son cœur une entière puissance,
Allez, pour le soumettre usez de violence:
Sauvez-le, sauvez moi; dans le trouble où je suis,
M'en reposer sur vous est tout ce que je puis.

Fin du troisième acte.

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

LE COMTE D'ESSEX, TILNEY.

L E C O M T E.

JE dois beaucoup, sans doute, au fouci qui t'amène ;

Mais enfin tu pouvais t'épargner cette peine.

Si l'arrêt qui me perd te semble à redouter ,

a) J'aime mieux le souffrir que de le mériter.

T I L N E Y.

De cette fermeté souffrez que je vous blâme.

a) *J'aime mieux le souffrir que de le mériter &c.*] Voilà donc le comte d'Essex qui proteste nettement de son innocence. *Elisabeth* dans cette supposition de l'auteur, est donc inexcusable d'avoir fait condamner le comte : la duchesse d'Irton s'est donc très-mal conduite en n'éclaircissant pas la reine. Il est condamné sur de faux témoignages, & la reine qui l'adore ne s'est pas mise en peine de se faire rendre compte des pièces du procès, qu'on lui a dit vingt fois être fausses. Une telle négligence n'est pas naturelle ; c'est un défaut capital. Faites toujours penser & dire à

Quoique la mort jamais n'ébranle une grande ame,
 Quand il nous la faut voir par des arrêts sanglans,
 Dans son triste apareil aprocher à pas lents...

L E C O M T E.

Je ne le cèle point, je croyais que la reine
 A me sacrifier dût avoir quelque peine.
 Entrant dans le palais, sans peur d'être arrêté,
 J'en faisais pour ma vie un lieu de sûreté.
 Non qu'enfin, si mon sang a tant de quoi lui plaire,
 Je voye avec regret qu'on l'ose satisfaire ;
 Mais pour verser ce sang tant de fois répandu,
 Peut-être un échafaud ne m'était-il pas dû.
 Pour elle il fut le prix de plus d'une victoire,
 Elle veut l'oublier, j'ai regret à sa gloire,
 J'ai regret qu'aveuglée elle atire sur soi
 La honte qu'elle croit faire tomber sur moi.
 Le ciel m'en est témoin, jamais sujet fidèle
 N'eut pour sa souveraine un cœur si plein de zèle.
 Je l'ai fait éclater en cent & cent combats ;

vos perfonages ce qu'ils doivent dire & penser ; faites-les agir comme ils doivent agir. L'amour seul d'*Elisabeth*, dira-t-on, l'aura forcée à mettre *Effex* entre les mains de la justice. Mais ce même amour devait lui faire examiner un arrêt qu'on suppose injuste ; elle n'est pas assez furieuse d'amour pour qu'on l'excuse. *Effex* n'est pas assez passionné

On aura beau le taire , ils ne le tairont pas.
 Si j'ai fait mon devoir quand je l'ai bien servie ,
 Du moins je méritais qu'elle eût soin de ma vie.
 Pour la voir contre moi si fièrement s'armer ,
 Le crime n'est pas grand de n'avoir pû l'aimer.
 Le penchant fut toujours un mal inévitable ,
 S'il entraîne le cœur, le fort en est coupable ;
 Et toute autre , oubliant un si léger chagrin ,
 Ne m'aurait pas puni des fautes du destin.

T I L N E Y.

Vos froideurs , je l'avoue , ont irrité la reine ;
 Mais daignez l'adoucir , & sa colère est vaine.
 Pour trop croire un orgueil dont l'éclat lui déplaît ,
 C'est vous-même , c'est vous , qui donnez votre
 arrêt.

Par vous , dit-on , l'Irlande à l'atentat s'anime ;
 Que le crime soit faux , il est connu pour crime ;
 Et quand pour vous sauver elle vous tend les bras ,
 Sa gloire vaut au moins que vous fassiez un pas ,

pour sa duchesse ; sa duchesse n'est pas assez passionnée
 pour lui. Tous les rôles paraissent manqués dans cette
 tragédie , & cependant elle a eu du succès. Quelle en est
 la raison ? je le répète , la situation des perfonages aten-
 driffante par elle-même , & l'ignorance où le parterre a
 été longtems.

Que vous...

L E C O M T E.

Ah ! s'il est vrai qu'elle songe à sa gloire ,
 Pour garantir son nom d'une tache trop noire ,
 Il est d'autres moyens où l'équité consent ,
 Que de se relâcher à perdre un innocent.
 On ose m'acuser ; que sa colère acable
 Des témoins subornés qui me rendent coupable ;
 Célile les entend , & les a suscités ;
 Raleig leur a fourni toutes leurs faussetés.
 Que Raleig , que Cécile , & ceux qui leur ressem-
 blent ,
 Ces infames fous qui tous les gens de bien tremblent ,
 Par la main d'un boureau , comme ils l'ont mérité ,
 Lavent dans leur vil sang leur infidélité.
 Alors , en répandant ce sang vraiment coupable ,
 La reine aura fait rendre un arrêt équitable ;
 Alors de sa rigueur le foudroyant éclat ,
 Afermissant sa gloire , aura sauvé l'état ;
 Mais sur moi , qui maintiens la grandeur souveraine ,
 Du crime des méchans faire tomber la peine !
 Souffrir que contre moi des écrits contrefaits ...
 Non , la postérité ne le croira jamais.
 Jamais on ne pourra se mettre en la pensée ,
 Que de ce qu'on me doit la mémoire éfacée

Ait laissé l'imposture en pouvoir d'acabler . . .
 Mais la reine le voit , & le voit sans trembler :
 Le péril de l'état n'a rien qui l'inquiète.
 Je dois être content , puisqu'elle est satisfaite ,
 Et ne point m'ébranler d'un indigne trépas
 Qui lui coûte sa gloire , & ne l'étonne pas.

T I L N E Y.

Et ne l'étonne pas ! elle s'en défespère ,
 Blâme votre rigueur , condamne sa colère ;
 Pour rendre à son esprit le calme qu'elle attend ,
 Un mot à prononcer vous coûterait-il tant ?

L E C O M T E.

Je crois que de ma mort le coup lui fera rude ,
 Qu'elle s'acusera d'un peu d'ingratitude.
 Je n'ai pas , on le fait , mérité mes malheurs ;
 Mais le tems adoucit les plus vives douleurs.
 De ses tristes remords si ma perte est suivie ,
 Elle souffrirait plus à me laisser la vie.
 Faible à vaincre ce cœur qui lui devient suspect ,
 Je ne pourrais pour elle avoir que du respect.
 Tout rempli de l'objet qui s'en est rendu maître ,
 Si je suis criminel , je voudrais toujours l'être ;
 Et , sans doute , il est mieux qu'en me privant du
 jour ,
 Sa haine , quoiqu'injuste , éteigne son amour.

T I L N E Y.

Quoi, je n'obtiendrai rien ?

L E C O M T E.

Tu redoubles ma peine,

C'est assez.

T I L N E Y.

Mais enfin, que dirai-je à la reine ?

L E C O M T E.

Qu'on vient de m'avertir que l'échafaud est prêt,
 Qu'on doit dans un moment exécuter l'arrêt;
 Et, qu'innocent d'ailleurs, je tiens cette mort chère,
 Qui me fera bien-tôt cesser de lui déplaire.

T I L N E Y.

Je vais la retrouver ; mais, encor une fois,
 Par ce que vous devez...

L E C O M T E.

Je fais ce que je dois.

Adieu. Puisque ma gloire à ton zèle s'opose,
 De mes derniers momens soufre que je dispose;
 Il m'en reste assez peu, pour me laisser au moins
 La triste liberté d'en jouir sans témoins.

S C E N E

b) O fortune &c.] Cette scène, ce monologue est encor une des raisons du succès. Ces réflexions naturelles sur la fragilité des grandeurs humaines plaisent quoique fai-

S C E N E I I.

L E C O M T E *seul.*

O Fortune, ô grandeur, dont l'amorce flateuse
 Surprend, touche, éblouit une ame ambitieuse,
 De tant d'honneurs reçûs, c'est donc là tout le
 fruit ?

Un long tems les amasse, un moment les détruit.
 Tout ce que le destin le plus digne d'envie
 Peut atacher de gloire à la plus belle vie,
 J'ai pû me le promettre, & pour le mériter,
 Il n'est projet si haut qu'on ne m'ait vû tenter;
 Cependant aujourd'hui, se peut-il qu'on le croye ?
 C'est sur un échafaud que la reine m'envoye.
 C'est là qu'aux yeux de tous m'imputant des for-
 faits . . .

faiblement écrites. Un grand seigneur qu'on va mener à
 l'échafaut intéresse toujours le public ; & la représenta-
 tion de ces aventures sans aucun secours de la poésie, fait
 le même effet à peu près que la vérité même.

P. Corneille. Tom. X.

Y

S C E N E I I I.

LE COMTE D'ESSEX, SALSBURY.

L E C O M T E.

HÉ bien, c) de ma faveur vous voyez les effets.
 Ce fier comte d'Essex, dont la haute fortune
 Attirait de flatteurs une foule importune,
 Qui vit de son bonheur tout l'univers jaloux,
 Abatu, condamné, le reconnaissez-vous ?
 Des lâches, des méchans victime infortunée,
 J'ai bien, en un moment, changé de destinée !

c) *Hé bien, de ma faveur vous voyez les effets.*] Ce vers naturel devient sublime, parce que le comte d'Essex & Salsbury suposent tous deux que c'est en effet la faveur de la reine qui le conduit à la mort.

Le succès est encor ici dans la situation seule. En vain Thomas imite faiblement ces vers de son frère :

*Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
 D'un courtisan flatteur la présence importune.*

En vain il s'étend en lieux comuns & vagues : *Qui vit de son bonheur tout l'univers jaloux &c.* En vain il afaiblit le patétique du moment par ces mauvais vers : *Tout passe, & qui m'eût dit, après ce qu'on m'a vû.* Le patétique de la chose subsiste malgré lui, & le parterre est touché.

Tout passe, & qui m'eût dit, après ce qu'on m'a vû,
Que je l'eusse éprouvé, je ne l'aurais pas crû.

S A L S B U R Y.

Quoique vous éprouviez que tout change, tout
passe,

Rien ne change pour vous, si vous vous faites
grace.

Je viens de voir la reine, & ce qu'elle m'a dit
Montre assez que pour vous l'amour toujours agit;

d) Votre seule fierté, qu'elle voudrait abatre,
S'opose à ses bontés, s'obstine à les combatre.

Contraignez vous; un mot qui marque un cœur
soumis

d) *Votre seule fierté qu'elle voudrait abatre.*] Cette fierté de la reine qui lutte sans cesse contre la fierté d'Effex; est toujours le sujet de la tragédie. C'est une illusion qui ne laisse pas de plaire au public. Cependant si cette fierté seule agit, c'est un pur caprice de la part d'Elisabeth & du comte d'Effex. Je veux qu'il me demande pardon; je ne veux pas demander pardon. Voilà la pièce. Il semble qu'alors le spectateur oublie qu'Elisabeth est extravagante, si elle veut qu'on lui demande pardon d'un crime imaginaire, qu'elle est injuste & barbare de ne pas examiner ce crime, avant d'exiger qu'on lui demande pardon. On oublie l'essentiel pour ne s'ocuper que de ces sentimens de fierté qui séduisent presque toujours.

Vous va mettre au-dessus de tous vos ennemis.

L E C O M T E.

Quoi ! quand leur imposture indignement m'acable,
Pour les justifier je me rendrai coupable ?

Et , par mon lâche aveu , l'univers étonné
Aprendra qu'ils m'auront justement condamné ?

S A L S B U R Y.

En lui parlant pour vous , j'ai peint votre inno-
cence ;

Mais enfin elle cherche un aide à sa clémence.

C'est votre reine , & quand pour fléchir son cou-
roux

Elle ne veut qu'un mot , le refuserez-vous ?

L E C O M T E.

Oui , puisqu'enfin ce mot rendrait ma honte ex-
trême.

J'ai vécu glorieux , & je mourrai de même ;

Toujours inébranlable , & dédaignant toujours

e) Le crime fait la honte, & non pas l'échafaut.] Ce vers a passé en proverbe , & a été quelquefois cité à propos dans des occasions funestes.

f) Ne mérita jamais un sujet tel que moi.] Ou Essex est ici le fou le plus insolent , ou l'homme le plus innocent. Surement il n'est coupable dans la tragédie d'aucun des crimes dont on l'accuse. C'est ici un héros ; c'est un hom-

De mériter l'arrêt qui va finir mes jours.

S A L S B U R Y.

Vous mourrez glorieux ! Ah , ciel , pouvez - vous
croire

Que sur un échafaud vous sauviez votre gloire ?
Qu'il ne soit pas honteux à qui s'est vû si haut . . .

L E C O M T E.

e) Le crime fait la honte , & non pas l'échafaut ;
Ou si dans mon arrêt quelque infamie éclate ,
Elle est lorsque je meurs pour une reine ingrate ,
Qui voulant oublier cent preuves de ma foi ,
f) Ne mérita jamais un sujet tel que moi.

Mais la mort m'étant plus à souhaiter qu'à craindre,
Sa rigueur me fait grace , & j'ai tort de m'en plain-
dre.

Après avoir perdu ce que j'aimais le mieux ,
Confus , desespéré , le jour m'est odieux.
A quoi me servirait cette vie importune ,

me dont le destin de l'Angleterre a dépendu ; c'est l'apui
d'*Elisabeth*. Elle est donc en ce ças une femme détesta-
ble , qui fait couper le cou au premier homme du pays ,
parce qu'il a aimé une autre femme qu'elle. Que devien-
nent alors ses irrésolutions , ses tendresses , ses remords ,
ses agitations ? Rien de tout cela ne doit être dans son
caractère !

Qu'à m'en faire toujours mieux sentir l'infortune ?
 g) Pour la seule duchesse il m'aurait été doux
 De passer... Mais, hélas! un autre est son époux,
 Un autre dont l'amour moins tendre, moins
 fidelle...

Mais elle doit savoir mon malheur, qu'en dit-elle ?
 Me flatai-je en croyant qu'un reste d'amitié
 Lui fera de mon sort prendre quelque pitié ?
 Privé de son amour, pour moi si plein de charmes,
 Je voudrais bien du moins avoir part à ses larmes,
 Cette austère vertu qui soutient son devoir,
 Semble à mes tristes vœux en défendre l'espoir ;

g) *Pour la seule duchesse il m'aurait été doux
 De passer.*]

Je ne relève point cette réticence à ce mot de *passer*, figure si mal à propos prodiguée. La réticence ne convient que quand on craint ou qu'on rougit d'achever ce qu'on a commencé. Le grand défaut, c'est que les amours du comte d'*Essex* & de la duchesse mariée à un autre, ont été trop légèrement touchés, ont à peine effleuré le cœur.

On ne voit pas non plus pourquoi le comte veut mourir sans être justifié, lui qui se croit entièrement innocent. On ne voit pas pourquoi étant calomnié par les prétendus faussaires, *Cécil* & *Raleig*, qu'il déteste, il n'influit pas la reine du crime de faux qu'il leur impute. Comment se peut-il qu'un homme si fier, pouvant d'un mot

Cependant , contre moi quoi qu'elle ose entre-
prendre ,

Je les paye assez cher pour y pouvoir prétendre ;
Et l'on peut , sans se faire un trop honteux effort ,
Pleurer un malheureux dont on cause la mort.

S A L S B U R Y.

Quoi , ce parfait amour , cette pure tendresse
Qui vous fit si longtems vivre pour la duchesse ,
Quand vous pouvez prévoir ce qu'elle en doit
souffrir ,

Ne vous arrache point ce dessein de mourir ?
Pour vous avoir aimé , voyez ce que lui coûte

se venger des ennemis qui l'écrasent , néglige de dire ce mot ? Cela n'est pas dans la nature. Aime-t-il assez la duchesse d'Irton ? est-il assez furieux , assez enyvré de sa passion , pour déclarer qu'il aime mieux être décapité que de vivre sans elle ? Il aurait donc falu lui donner dans la pièce toutes les fureurs de l'amour qu'il n'a pas eues.

L'excès de la passion peut excuser tout ; & si le comte d'Essex était un jeune homme comme le *Ladislas* de *Rotrou* , toujours emporté par un amour violent , il ferait un très-grand effet. Il fait paraitre au moins quelques touches , quelques nuances légères de ces grands traits nécessaires à la vraie tragédie , & par là il peut intéresser. C'est un crayon faible & peu correct ; mais c'est le crayon de ce qui affecte le plus le cœur humain.

Le cruel sacrifice..,

L E C O M T E.

Elle m'aima, fans doute;
 Et fans la reine, hélas ! j'ai lieu de préfumer
 Qu'elle eût fait à jamais fon bonheur de m'aimer.
 Tout ce qu'un bel objet d'un cœur vraiment fidèle
 Peut attendre d'amour, je le sentis pour elle;
 Et peut-être mes foins, ma conftance, ma foi,
 Méritaient les foupirs qu'elle a perdus pour moi;
 Nulle félicité n'eût égalé la nôtre,
 Le ciel y met obftacle, elle vit pour un autre;
 Un autre a tout le bien que je crus aquérir,
 L'hymen le rend heureux, c'est à moi de mourir.

S A L S B U R Y.

Ah ! fi pour fatifaire à cette injufte envie,
 Il vous doit être doux d'abandonner la vie,
 Perdez-la, mais au moins que ce foit en héros;
 Allez de votre fang faire rougir les flots,
 Allez dans les combats où l'honneur vous apelle,
 Cherchez, fuivez la gloire, & périffez pour elle.

h) Venez, venez, madame, on a befoin de vous.] Un héros condamné, un ami qui le pleure, une maîtrefle qui fe défefpère, forment un tableau bien touchant. Il y manque le coloris. Que cette fcène eût été belle, fi elle avait été bien traitée ! Préparez quand vous voulez tou-

C'est là qu'à vos pareils il est beau d'affronter
Ce qu'ailleurs le plus ferme a lieu de redouter.

L E C O M T E.

Quand contre un monde entier armé pour ma dé-
faite

J'irais seul défier la mort que je souhaite ,
Vers elle j'aurais beau m'avancer sans éfroi ,
Je suis si malheureux , qu'elle fuirait de moi.
Puisqu'ici sûrement elle m'offre son aide ,
Pourquoi de mes malheurs diférer le remède ?
Pourquoi , lâche & timide , arrêtant le couroux...

S C E N E I V.

SALSBURY , LE COMTE , LA DUCHESSE ,
Suite de la Duchesse.

S A L S B U R Y.

Venez, venez, madame, on a besoin de vous.
Le comte veut périr ; raison , justice , gloire ,

cher. N'interrompez jamais les affauts que vous livrez
au cœur. Voilà le comte d'Essex qui veut mourir , parce
qu'il ne peut vivre avec la duchesse d'Irton , il lui dit ,

Mais vivre & voir sans cesse un rival odieux.

Ah , madame , à ce nom je deviens furieux.

Amitié , rien ne peut l'obliger à me croire.
 Contre son desespoir si vous vous déclarez,
 Il cédera , fans doute , & vous triompherez.
 Défarmez sa fierté , la victoire est facile ;
 Acablé d'un arrêt qu'il peut rendre inutile ,
 Je vous laisse avec lui prendre soin de ses jours ,
 Et cours voir s'il n'est point ailleurs d'autres secours.

S C E N E V.

LA DUCHESSE , LE COMTE D'ESSEX,
 Suite de la Duchesse.

L E C O M T E.

Quelle gloire, madame, & combien doit l'envie
 Se plaindre du bonheur des restes de ma vie ,
 Puisqu'avant que je meure , on me souffre en ce lieu

Ce font là de bien mauvais vers , il est vrai. Il ne faut pas dire , *je deviens furieux* ; il faut faire voir qu'on l'est. Mais si cet *Essex* avait dans les premiers actes parlé en effet avec fureur de ce rival *odieux* ; s'il avait été *furieux* en effet ; si l'amour emporté & tragique avait déployé en lui tous les sentimens de cette passion fatale ; si la duchesse les avait partagés ; que de beautés alors , que d'intérêt , & que de larmes ! mais ce n'est que par ma-

La douceur de vous voir & de vous dire adieu !
 Le destin qui m'abat n'eût osé me poursuivre,
 Si le ciel m'eût pour vous rendu digne de vivre.
 Ce malheur me fait seul mériter le trépas ;
 Il en donne l'arrêt, je n'en murmure pas ;
 Je cours l'exécuter, quelque dur qu'il puisse être,
 Trop content si ma mort vous fait assez connaître
 Que jusques à ce jour jamais cœur enflamé
 N'avait, en se donnant, si fortement aimé.

L A D U C H E S S E.

Si cet amour fut tel que je l'ai voulu croire,
 Je le connaîtrai mieux, quand tout à votre gloire
 Dérobant votre tête à vos persécuteurs,
 Vous vivrez redoutable à d'infames flatteurs.
 C'est par le souvenir d'une ardeur si parfaite,
 Que tremblant des périls, où mon malheur vous
 jette,

nière d'aquit qu'ils parlent de leurs amours. Ne passez point ainsi d'un objet à un autre, si vous voulez toucher. Cette interruption est nécessaire dans l'histoire, admise dans le poëme épique, dont la longueur exige de la variété ; réprouvée dans la tragédie, qui ne doit présenter qu'un objet, quoique résultant de plusieurs objets, qu'une passion dominante, qu'un intérêt principal. L'unité en tout y est une loi fondamentale.

J'ose vous demander , dans un si juste éfroi,
 Que vous fauviez des jours que j'ai comptés à moi.
 Douceur trop peu goûtée , & pour jamais finie !
 J'en faisais vanité , le ciel m'en a punie.
 Sa rigueur s'étudie assez à m'acabler ,
 Sans que la vôtre encor cherche à la redoubler.

L E C O M T E.

De mes jours , il est vrai , l'excès de ma tendresse ,
 En vous les consacrant , vous rendit la maîtresse :
 Je vous donnai sur eux un pouvoir absolu ,
 Et vous l'auriez encor si vous l'aviez voulu.
 Mais dans une disgrâce en mille maux fertile ,
 Qu'ai-je afaire d'un bien qui vous est inutile ?
 Qu'ai-je afaire d'un bien que le choix d'un époux
 Ne vous laissera plus regarder comme à vous ?
 Je l'aimais pour vous seule , & votre hymen funeste ,
 Pour prolonger ma vie , en a détruit le reste.
 Ah , madame , quel coup ! Si je ne puis souffrir
 L'injurieux pardon qu'on s'obstine à m'offrir ,
 Ne dites point , hélas ! que j'ai l'ame trop fière ;
 Vous m'avez à la mort condamné la première ;
 Et refusant ma grace , amant infortuné ,
 J'exécute l'arrêt que vous avez donné.

L A D U C H E S S E.

Cruel , est-ce donc peu qu'à moi-même arrachée ,

A vos seuls intérêts je me fois atachée ?
Pour voir jusqu'où sur moi s'étend votre pouvoir ,
Voulez-vous triompher encor de mon devoir ?
Il chancelle , & je sens qu'en ses rudes alarmes ,
Il ne peut mettre obstacle à de honteuses larmes ,
Qui de mes tristes yeux s'apprêtant à couler ,
Auront pour vous fléchir plus de force à parler.
Quoiqu'elles soient l'effet d'un sentiment trop ten-
dre ,

Si vous en profitez , je veux bien les répandre.
Par ces pleurs que peut-être en ce funeste jour ,
Je donne à la pitié beaucoup moins qu'à l'amour ,
Par ce cœur pénétré de tout ce que la crainte
Pour l'objet le plus cher y peut porter d'ateinte ,
Enfin , par ces sermens tant de fois répétés ,
De suivre aveuglément toutes mes volontés ,
Sauvez vous , sauvez moi du coup qui me menace.
Si vous êtes soumis , la reine vous fait grace ;
Sa bonté qu'elle est prête à vous faire éprouver ,
Ne veut...

L E C O M T E.

Ah ! qui vous perd , n'a rien à conserver.
Si vous aviez flaté l'espoir qui m'abandonne ,
Si n'étant point à moi , vous n'étiez à personne ,
Et qu'au moins votre amour moins cruel à mes feux

M'eût épargné l'horreur de voir un autre heureux ;
 Pour vous garder ce cœur où vous seule avez place,
 Cent fois , quoiqu'innocent, j'aurais demandé grace ;
 Mais vivre , & voir fans cesse un rival odieux...
 Ah ! madame , à ce nom je deviens furieux ;
 De quelque emportement si ma rage est suivie,
 Il peut être permis à qui sort de la vie.

L A D U C H E S S E.

Vous sortez de la vie ? Ah ! si ce n'est pour vous,
 Vivez pour vos amis , pour la reine , pour tous ;
 Vivez pour m'afranchir d'un péril qui m'étonne ;
 Si c'est peu de prier , je le veux , je l'ordonne.

L E C O M T E.

Cessez en l'ordonnant , cessez de vous trahir ;
 Vous m'estimeriez moins , si j'osais obéir.
 Je n'ai pas mérité le revers qui m'acable,
 Mais je meurs innocent , & je vivrais coupable.
 Toujours plein d'un amour dont fans cesse en tous
 lieux

Le triste acablement paraîtrait à vos yeux ,
 Je tâcherais d'ôter votre cœur , vos tendresses
 A l'heureux ... Mais pourquoi ces indignes fai-
 bleffes ?

Voyons , voyons , madame , accomplir fans éfroi
 Les ordres que le ciel a donnés contre moi.

S'il souffre qu'on m'immole aux fureurs de l'envie,
 Du moins il ne peut voir de taches dans ma vie.
 Tout le tems qu'à mes jours il avait destiné,
 C'est vous, & mon pays, à qui je l'ai donné.
 Votre hymen, des malheurs pour moi le plus in-
 signe,
 M'a fait voir que de vous je n'ai pas été digne,
 Que j'eus tort quand j'osai prétendre à votre foi;
 Et mon ingrat pays est indigne de moi.
 J'ai prodigué pour lui cette vie, il me l'ôte;
 Un jour, peut-être, un jour il connaîtra sa faute;
 Il verra par les maux qu'on lui fera souffrir . . .

S C E N E VI.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX,
 CROMMER, Gardes,
 Suite de la Duchesse.

L E C O M T E.

MAis, madame, il est tems que je songe à mourir:
 On s'avance, & je vois, sur ces tristes visages,
 De ce qu'on veut de moi de pressans témoignages.
 Partons, me voilà prêt. Adieu, madame, il faut,
 Pour contenter la reine aller sur l'échafaut.

Sur l'échafaut ? Ah , ciel ! quoi , pour toucher vo-
tre ame ,

La pitié... Soutiens-moi...

Vous me plaignez , madame ?

Veuille le juste ciel , pour prix de vos bontés ,
Vous combler & de gloire , & de prospérités ,
Et répandre sur vous tout l'éclat qu'à ma vie ,
Par un arrêt honteux , ôte aujourd'hui l'envie !

[à une suivante de la duchesse.]

Avancez , je vous suis. Prenez soin de ses jours ,
L'état où je la laisse a besoin de secours.

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

ÉLISABETH, TILNEY.

E L I S A B E T H.

L'APROCHE de la mort n'a rien qui l'intimide ?
 Prêt à sentir le coup , il demeure intrépide ?
 a) Et l'ingrat , dédaignant mes bontés pour apui ,
 Peut ne s'étonner pas , quand je tremble pour lui ?
 Ciel ! Mais en lui parlant , as-tu bien sù lui peindre ,
 Et tout ce que je puis , & tout ce qu'il doit craindre ?
 Sait-il quels durs ennuis mon triste cœur ressent ?
 Que dit-il ?

a) *Et l'ingrat , dédaignant mes bontés pour apui.*] Elle se plaint toujours , & en mauvais vers , de cet ingrat qui dédaigne ses bontés pour apui , & qui ne veut pas demander pardon. C'est toujours le même sentiment sans aucune variété. Ce n'est pas là sans doute où l'unité est une perfection. Conservez l'unité dans le caractère , mais variez la par mille nuances , tantôt par des soupçons , par des craintes , par des espérances , par des reconciliations & des ruptures , tantôt par un incident qui donne à tout une face nouvelle.

Que toujours il vécut innocent ,
 Et que si l'imposture a pû se faire croire ,
 Il aime mieux périr , que de trahir sa gloire.

E L I S A B E T H.

Aux dépens de la mienne, *b*) il veut, le lâche, il veut
 Montrer que sur sa reine il connaît ce qu'il peut ;
 De cent crimes nouveaux fût sa fierté suivie,
 Il fait que mon amour prendra soin de sa vie.
 Pour vaincre son orgueil prompte à tout employer ,
 Jusque sur l'échafaud je voulais l'envoyer ,
 Pour dernière espérance essayer le remède ;
 Mais la honte est trop forte , il vaut mieux que
 je cède ,
 Que sur moi, sur ma gloire, un changement si prompt
 D'un arrêt mal donné fasse tomber l'afront.
 Cependant quand pour lui j'agis contre moi-même ,
 Pour qui le conserver ? Pour la duchesse, il l'aime.

b) Il veut le lâche.] Elle apelle deux fois *lâche* cet homme si fier. Elle voulait , dit-elle , pour se faire aimer l'envoyer à l'échafaut , seulement pour lui faire peur ; c'est là un excellent moyen d'inspirer de la tendresse.

c) N'est-il pas , n'est-il pas , ce sujet téméraire

Qui s'obstine à préférer une honteuse fin

Aux honneurs dont sa reine eût comblé son destin ?]

T I L N E Y.

La duchesse ?

E L I S A B E T H.

Oui, Suffolk fut un nom emprunté,
 Pour cacher un amour qui n'a point éclaté.
 La duchesse l'aima, mais sans m'être infidelle ;
 Son hymen l'a fait voir, je ne me plains point d'elle.
 Ce fut pour l'empêcher que courant au palais,
 Jusques à la révolte il poussa ses projets.
 Quoique l'emportement ne fût pas légitime,
 L'ardeur de s'élever n'eut point de part au crime ;
 Et l'Irlandais par lui, dit-on, favorisé,
 L'a pû rendre suspect d'un accord supposé.
 Il a des ennemis, l'imposture a ses ruses ;
 Et quelquefois l'envie... Ah, faible, tu l'excuses !
 Quand aucun attentat n'aurait noirci sa foi,
 Qu'il serait innocent, peut-il l'être pour toi ?
 c) N'est-il pas, n'est-il pas ce sujet téméraire,

Que le mot propre est nécessaire ! & que sans lui tout languit ou révolte ! Peut-on appeler sujet téméraire un homme qui ne peut avoir de l'amour pour une vieille reine ? Le dégoût est-il une témérité ? *Essex* est téméraire d'ailleurs, mais non pas en amour, non pas parce qu'il aime mieux mourir que d'aimer la reine. Ces répétitions, *n'est-il pas, n'est-il pas*, ne doivent être employées que

Qui faisant son malheur d'avoir trop sù te plaire ,
 S'obstine à préférer une honteuse fin ,
 Aux honneurs dont ta flame eût comblé son destin ?
 C'en est trop , puisqu'il aime à périr , qu'il périsse.

S C E N E II.

ÉLISABETH, TILNEY, LA DUCHESSE.

L A D U C H E S S E.

AH! grace pour le Comte, on le mène au suplice.

E L I S A B E T H.

Au suplice ?

L A D U C H E S S E.

Oui, madame, & je crains bien, hélas!
 Que ce moment ne soit celui de son trépas.

E L I S A B E T H à *Tilney*.

Qu'on l'empêche, cours, vole, & fais qu'on le
 ramène.

Je veux, je veux qu'il vive.

bien rarement, & dans les cas où la passion éfrenée s'occupe de quelque grande image.

d) Ton cœur s'est fait esclave; obéis, il est juste.] Ce vers est parfait, & ce retour de l'indignation à la clémence est bien naturel. C'est une belle péripétie, une

S C E N E I I I.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

E L I S A B E T H.

ENfin, superbe reine,
 Son invincible orgueil te réduit à céder ;
 Sans qu'il demande rien, tu veux tout acorder !
 Il vivra, fans qu'il doive à la même prière
 Ces jours qu'il n'employra qu'à te rendre moins
 fière,
 Qu'à te faire mieux voir l'indigne abaissement
 Où te porte un amour qu'il brave impunément.
 Tu n'es plus cette reine autrefois grande, auguste.
 d) Ton cœur s'est fait esclave ; obéis, il est juste.
 Cessez de soupirer, duchesse, je me rends.
 Mes bontés de ses jours vous font de sûrs garans.
 C'est fait, je lui pardonne.

L A D U C H E S S E.

Ah, que je crains, madame,
 belle fin de tragédie, quand on passe de la crainte à la
 pitié, de la rigueur au pardon, & qu'ensuite on retombe
 par un accident nouveau, mais vraisemblable, dans l'abîme
 dont on vient de sortir.

Que son malheur trop tard n'ait atendri votre ame !
 Une secrette horreur me le fait pressentir.
 J'étais dans la prison, d'où je l'ai vû sortir ;
 La douleur qui des sens m'avait ôté l'usage ,
 M'a du tems près de vous fait perdre l'avantage ;
 Et ce qui doit sur-tout augmenter mon fouci ,
 J'ai rencontré Coban à quelques pas d'ici.
 De votre cabinet, quand je me suis montrée ,
 Il a presque voulu me défendre l'entrée.
 Sans doute il n'était là , qu'afin de détourner
 Les avis qu'il a craint qu'on ne vous vint donner.
 Il hait le comte , & prête au parti qui l'acable ,
 Contre ce malheureux un secours redoutable.
 On vous aura surprise , & tel est de mon fort...

E L I S A B E T H .

Ah ! si ses ennemis avaient hâté sa mort ,
 Il n'est ressentiment , ni vengeance assez prompte
 Qui me pût...

e) *Et sans que je le signe on l'ose exécuter.*] C'est ce qui peut arriver en France, où les cours de justice sont en possession depuis longtems de faire exécuter les citoyens , sans en avertir le souverain , selon l'ancien usage qui subsiste

S C E N E I V.

ELISABETH, LA DUCHESSE,
C É C I L E.

E L I S A B E T H.

A Prochez. Qu'avez-vous fait du comte ?
On le mène à la mort, m'a-t-on dit.

C É C I L E.

Son trépas

Importe à votre gloire ainsi qu'à vos états ;
Et l'on ne peut trop tôt prévenir par sa peine
Ceux qu'un apui si fort à la révolte entraîne.

E L I S A B E T H.

Ah ! je commence à voir que mon seul intérêt
N'a pas fait l'équité de ce cruel arrêt.
Quoi ! l'on fait que tremblante à souffrir qu'on le
donne,
Je ne veux qu'éprouver si sa fierté s'étonne.
C'est moi sur cet arrêt que l'on doit consulter ;
e) Et, sans que je le signe, on l'ose exécuter ?

encor dans presque toute l'Europe ; mais c'est ce qui n'arrive jamais en Angleterre ; il faut absolument ce qu'on appelle le *death warrant*, la *garantie de mort*. La signature du monarque est indispensable, & il n'y a pas un seul

Je viens d'envoyer l'ordre afin que l'on arrête ;
 S'il arrive trop tard , on payra de sa tête ;
 Et de l'injure faite à ma gloire , à l'état ,
 f) D'autre sang , mais plus vil , expiera l'atentat.

C É C I L E.

Cette perte pour vous sera d'abord amère ;
 Mais vous verrez bientôt qu'elle était nécessaire.

E L I S A B E T H.

Qu'elle était nécessaire ! Otez vous de mes yeux ,
 Lâche , dont j'ai trop crû l'avis pernicieux.
 La douleur où je suis ne peut plus se contraindre.

exemple du contraire , excepté dans les tems de trouble où le souverain n'était pas reconu. C'est un fait public , qu'*Elisabeth* signa l'arrêt rendu par les pairs contre le comte d'*Essex*. Le droit de la fiction ne s'étend pas jusqu'à contredire sur le théâtre les loix d'une nation si voisine de nous , & surtout la loi la plus sage , la plus humaine , qui laisse à la clémence le tems de défarmer la sévérité & quelquefois l'injustice.

f) *D'autre sang , mais plus vil , expiera l'atentat &c.*] Le sang de *Cécil* n'était point vil ; mais enfin on peut le supposer , & la faute est légère. Cette injure faite à la mémoire d'un très grand ministre peut se pardonner. Il est permis à l'auteur de représenter *Elisabeth* égarée , qui permet tout à sa douleur. C'est à peu près la situation d'*Hermione* qui a demandé vengeance , & qui est au désespoir

Le comte par sa mort vous laisse tout à craindre ;
Tremblez pour votre sang , si l'on répand le sien.

C É C I L E.

Ayant fait mon devoir , je puis ne craindre rien ,
Madame ; & quand le tems vous aura fait connaître
Qu'en punissant le comte , on n'a puni qu'un traître,
Qu'un sujet infidèle...

E L I S A B E T H.

Il l'était moins que toi ,
Qui t'armant contre lui , t'es armé contre moi.
J'ouvre trop tard les yeux pour voir ton entreprise.

d'être vengée. Mais que cette imitation est faible ! qu'elle est dépourvue de passion , d'éloquence & de génie ! Tout est animé dans le cinquième acte , où *Racine* présente *Hermione* furieuse d'avoir été obéie. Tout est languissant dans *Elisabeth* : il n'y a rien de plus sublime & de plus passionné tout ensemble que la réponse d'*Hermione* , *Qui te l'a dit ?* Aussi *Hermione* a-t-elle été vivement agitée d'amour , de jalousie & de colère pendant toute la pièce. *Elisabeth* a été un peu froide. Sans cette chaleur que la seule nature donne aux véritables poètes , il n'y a point de bonne tragédie.

Tout ce qu'on peut dire de l'*Effex* de *Thomas Corneille* , c'est que la pièce est médiocre , & par l'intrigue , & par le stile ; mais il y a quelque intérêt , quelques vers heureux ; & on l'a jouée longtems sur le même théâtre où

Tu m'as par tes conseils honteusement surpris ;
 Tu m'en feras raison.

C É C I L E.

Ces violens éclats...

E L I S A B E T H.

Va, fors de ma présence, & ne réplique pas.

l'on représentait *Cinna* & *Andromaque*. Les acteurs, & surtout ceux de province, aimaient à faire le rôle du comte d'*Effex*, à paraître avec une jarretière brodée au-dessous du genou, & un grand ruban bleu en bandolière. Le comte d'*Effex* donné pour un héros du premier ordre, persécuté par l'envie, ne laisse pas d'en imposer. Enfin le nombre des bonnes tragédies est si petit chez toutes les nations du monde, que celles qui ne sont pas absolument mauvaises, attirent toujours des spectateurs quand de bons acteurs les font valoir.

On a fait environ mille tragédies depuis *Mairet* & *Rotrou*. Combien en est-il resté qui puissent avoir le sceau de l'immortalité, & qu'on puisse citer comme des modèles ? Il n'y en a pas une vingtaine. Nous avons une collection intitulée, *Recueil des meilleures pièces de théâtre, en douze volumes* : & dans ce recueil on ne trouve

S C E N E V.

ELISABETH, LA DUCHESSE.

E L I S A B E T H.

DUchesse, on m'a trompée, & mon ame interdite

Veut en vain s'affranchir de l'horreur qui l'agite.
Ce que je viens d'entendre explique mon malheur.
Ces témoins écoutés avec tant de chaleur,

que le seul *Venceflas* qu'on représente encor, en faveur de la première scène, & du quatrième acte, qui sont en effet de très beaux morceaux.

Tant de pièces, ou refusées au théâtre depuis cent ans, ou qui n'y ont paru qu'une ou deux fois, ou qui n'ont point été imprimées, ou qui l'ayant été sont oubliées, prouvent assez la prodigieuse difficulté de cet art.

Il faut rassembler dans un même lieu, dans une même journée, des hommes & des femmes au-dessus du commun, qui par des intérêts divers concourent à un même intérêt, à une même action. Il faut intéresser des spectateurs de tout rang & de tout âge, depuis la première scène jusqu'à la dernière; tout doit être écrit en vers sans qu'on puisse s'en permettre ni de durs, ni de plats, ni de forcés, ni d'obscurs.

L'arrêt si tôt rendu , cette peine si prompte ,
 Tout m'apprend , me fait voir l'innocence du comte ;
 Et pour joindre à mes maux un tourment infini ,
 Peut-être je l'apprens après qu'il est puni.
 Durs , mais trop vains remords ! Pour commencer
 ma peine ,
 Traitez moi de rivale , & croyez votre haine ;
 Condamnez , détestez ma barbare rigueur ;
 Par mon aveugle amour je vous coûte son cœur ;
 Et mes jaloux transports favorisant l'envie ,
 Peut-être encor , hélas , vous coûteront sa vie.

S C E N E VI.

ELISABETH , LA DUCHESSE ;
 TILNEY.

ELISABETH.

Quoi , déjà de retour ? as-tu tout arrêté ?
 A-t-on reçu mon ordre ? est-il exécuté ?

TILNEY.

Madame . . .

ELISABETH.

Tes regards augmentent mes alarmes.
 Qu'est-ce donc ? qu'a-t-on fait ?

T I L N E Y.

Jugez-en par mes larmes.

E L I S A B E T H.

Par tes larmes ! Je crains le plus grand des malheurs.
 Ma flamme t'est connue , & tu verses des pleurs !
 Aurait-on , quand l'amour veut que le comte ob-
 tienne . . .

Ne m'aprens point sa mort , si tu ne veux la mienne.
 Mais d'une ame égarée inutile transport !
 C'en fera fait , sans doute.

● T I L N E Y.

Oui , madame.

E L I S A B E T H.

Il est mort ?

Et tu l'as pû souffrir ?

T I L N E Y.

Le cœur faisi d'alarmes ,
 J'ai couru ; mais par-tout je n'ai vû que des larmes.
 Ses ennemis , madame , ont tout précipité :
 Déjà ce triste arrêt était exécuté ;
 Et sa perte si dure à votre ame aflagée ,
 Permise malgré vous , ne peut qu'être vengée.

E L I S A B E T H.

Enfin ma barbarie en est venue à bout.
 Duchesse , à vos douleurs je dois permettre tout.

Plaignez vous, éclatez. Ce que vous pourrez dire
Peut-être avancera la mort que je desfire.

L A D U C H E S S E.

Je cède à la douleur , je ne puis le céler ;
Mais mon cruel devoir me défend de parler ;
Et comme il m'est honteux de montrer par mes
larmes
Qu'en vain de mon amour il combattait les char-
mes ,
Je vais pleurer ailleurs , après ces rudes coups ,
Ce que je n'ai perdu que par vous & pour vous.

S C E N E V I I.

E L I S A B E T H , T I L N E Y.

E L I S A B E T H.

LE comte ne vit plus ! O reine , injuste reine !
Si ton amour le perd , qu'eût pû faire ta haine ?
Non , le plus fier tyran , par le sang affermi...

S C E N E D E R N I E R E.

ELISABETH, SALSBURY, TILNEY.

HÉ bien, c'en est donc fait ? Vous n'avez plus d'ami.

S A L S B U R Y.

Madame, vous venez de perdre dans le comte
Le plus grand . . .

E L I S A B É T H.

Je le fais, & le fais à ma honte.
Mais si vous avez crû que je voulais sa mort,
Vous avez de mon cœur mal connu le transport.
Contre moi, contre tous, pour lui sauver la vie,
Il fallait tout oser, vous m'auriez bien servie.
Et ne jugiez-vous pas que ma triste fierté
Mendiait pour ma gloire un peu de sûreté ?
Votre faible amitié ne l'a pas entendue,
Vous l'avez laissé faire, & vous m'avez perdue.
Me faisant avertir de ce qui s'est passé,
Vous nous fauviez tous deux.

S A L S B U R Y.

Hélas, qui l'eût pensé ?
Jamais effet si prompt ne suivit la menace.

N'ayant pû le résoudre à vous demander grace ,
 J'assemblois ses amis pour venir à vos pieds
 Vous montrer par sa mort dans quels maux vous
 tombiez ,

Quand mille cris confus nous font un sûr indice
 Du dessein qu'on a pris de hâter son supplice.
 Je dépêche aussi-tôt vers vous de tous côtés.

E L I S A B E T H.

Ah ! le lâche Coban les a tous arrêtés.
 Je vois la trahison.

S A L S B U R Y.

Pour moi , sans me connaître ,
 Tout plein de ma douleur, n'en étant plus le maître,
 J'avance , & cours vers lui d'un pas précipité.
 Aux pieds de l'échafaut je le trouve arrêté.
 Il me voit, il m'embrasse, & , sans que rien l'étonne,
 Quoiqu'à tort , me dit-il , *la reine me soupçonne ,*
Voyez-la de ma part , & lui faites savoir
Que rien n'ayant jamais ébranlé mon devoir ,
Si contre ses bontés j'ai fait voir quelque audace ,
Ce n'est pas par fierté que j'ai refusé grace.
Las de vivre , acablé des plus mortels ennuis ,
En courant à la mort , ce sont eux que je fuis ;
Et s'il m'en peut rester , quand je l'aurai soufferte ,
C'est de voir que déjà triomphant de ma perte ,

Mes

Mes lâches ennemis lui feront éprouver . . .

On ne lui donne pas le loisir d'achever.

On veut sur l'échafaut qu'il paraisse , il y monte ;
Comme il se dit sans crime , il y paraît sans honte ;
Et saluant le peuple , il le voit tout en pleurs
Plus vivement que lui ressentir ses malheurs.
Je tâche cependant d'obtenir qu'on difère ,
Tant que vous ayez sù ce que l'on ose faire.
Je pousse mille cris pour me faire écouter ;
Mes cris hâtent le coup que je pense arrêter.
Il se met à genoux ; déjà le fer s'apprête ;
D'un visage intrépide il présente sa tête ,
Qui du tronc séparée . . .

E L I S A B E T H.

Ah ! ne dites plus rien ,
Je le sens , son trépas sera suivi du mien.
Fière de tant d'honneurs , g) c'est par lui que je
règne ;
C'est par lui qu'il n'est rien où ma grandeur n'atteigne ;

g) *C'est par lui que je règne.*] Rien ne prouve mieux l'ignorance où le public était alors de l'histoire de ses voisins. Il ne serait pas permis aujourd'hui de dire qu'*Elisabeth* régnait par le comte d'*Effex* , qui venait de laisser détruire honteusement en Irlande la seule armée qu'on lui eût jamais confiée.

Par lui , par sa valeur , ou tremblans , ou défaits, *h*)
 Les plus grands potentats m'ont demandé la paix,
 Et j'ai pû me réfoudre . . . Ah , remords inutile !
 Il meurt , & par toi seule , ô reine trop facile !
 Après que tu dois tout à ses fameux exploits ,
 De son sang pour l'état répandu tant de fois ,
 Qui jamais eût pensé qu'un arrêt si funeste
 Dût sur un échafaut faire verser le reste ?
 Sur un échafaut , ciel ! quelle horreur ! quel revers !
 Allons , comte , & du moins aux yeux de l'univers
 Faisons que d'un infame & rigoureux supplice
 Les honneurs du tombeau réparent l'injustice.
 Si le ciel à mes vœux peut se laisser toucher ,
 Vous n'aurez pas longtems à me la reprocher.

Fin du cinquième & dernier acte.

h) Il n'y a guères rien de plus mauvais que la dernière tirade d'Elisabeth. *Les plus grands potentats par Essex tremblans , lui ont demandé la paix , après qu'elle doit tout à ses fameux exploits. Qui eût jamais pensé qu'il dût mourir sur un échafaut ! quel revers !* On voit assez que ces froides réflexions font tout languir ; mais le dernier vers est fort beau , parce qu'il est touchant & passionné.

A V I S

D E L' É D I T E U R.

SI les hommes ne songeaient qu'à perfectionner leur goût & leur raison par les livres, les bibliothèques seraient moins nombreuses & plus utiles; mais on veut avoir tout ce qu'on a écrit sur une matière, & tout ce qu'un homme célèbre a écrit de mauvais comme de bon, dût-on ne le jamais lire.

Cette espèce d'intempérance dans ceux qui recherchent les livres, est plus pardonnable à l'égard de *Pierre Corneille* que de tout autre. Ses comédies qu'on a rejetées à la fin de cette édition, sont à la vérité indignes de notre siècle; mais elles furent longtems ce qu'il y avait de moins mauvais en ce genre, tant nous étions loin d'avoir la plus légère connaissance des beaux arts. *Pierre Corneille*

ouvrit la carrière du comique, & même de l'opéra, comme nous l'avons remarqué. On verra dans ces comédies, qu'on ne joue plus depuis *Molière*, des vers quelquefois très-bien faits, & des étincelles de génie qui faisaient voir combien l'auteur était au-dessus de son siècle.



H. Gravelot inven.

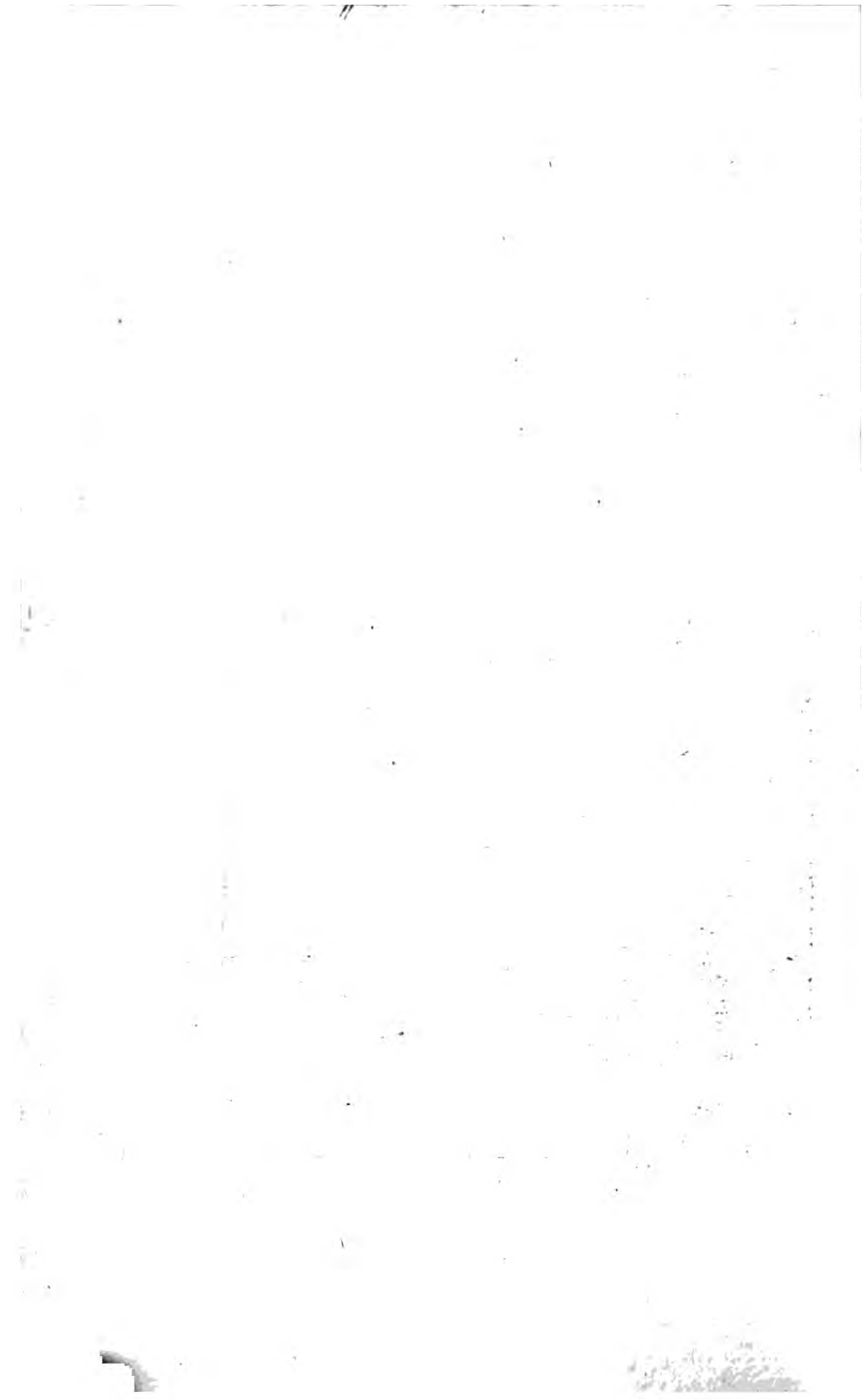
N. le Mire Sculp.

MELITE.

Je n'en puis plus, je pâme.

CLORIS.

Au secours, au secours.



MÉLITE,

COMÉDIE.

1625.

Aa üj

1000

A M O N S I E U R
D E L I A N C O U R .

M O N S I E U R ,

Mélite serait trop ingrate de rechercher une autre protection que la votre ; elle vous doit cet hommage & cette légère reconnaissance de tant d'obligations qu'elle vous a ; non qu'elle présume par-là s'en acquitter en quelque sorte , mais seulement pour les publier à toute la France. Quand je considère le peu de bruit qu'elle fit à son arrivée à Paris , venant d'un homme qui ne pouvait sentir que la rudesse de son pays , & tellement inconnu qu'il était avantageux d'en taire le nom ; quand je me souviens , dis-je , que ses trois premières représentations ensemble n'eurent pas tant d'affluence que la moindre de celles qui les suivirent dans le même hyver ; je ne puis rapporter de si faibles commencemens , qu'au loisir qu'il falait au monde pour aprendre que vous en faisiez état , ni des progrès si peu atendus qu'à votre aprobation , que

chacun se croyait obligé de suivre après l'avoir sùe. C'est de là, MONSIEUR, qu'est venu tout le bonheur de Mérite ; & , quelques hauts effets qu'elle ait produits depuis , celui dont je me tiens le plus glorieux , c'est l'honneur d'être connu de vous , & de vous pouvoir souvent assurer de bouche , que je serai toute ma vie ,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble , & très-
obéissant serviteur ,
P. CORNEILLE.

A U L E C T E U R.

JE fais bien que l'impression d'une pièce en affaiblit la réputation ; la publier , c'est l'avilir ; & même il s'y rencontre un particulier défavantage pour moi , vû que ma façon d'écrire étant simple & familière , la lecture fera prendre mes naïvetés pour des bassesses. Aussi beaucoup de mes amis m'ont toujours conseillé de ne rien mettre sous la presse , & ont raison , comme je crois ; mais , je ne fais par quel malheur , c'est un conseil que reçoivent de tout le monde ceux qui écrivent , & pas un d'eux ne s'en fert. Ronfard , Malherbe & Théophile l'ont méprisé ; & si je ne les puis imiter en leurs graces , je les veux du moins imiter en leurs fautes , si c'en est une que de faire imprimer. Je contenterai par là deux sortes de personnes , mes amis & mes envieux , donnant aux uns de quoi se divertir , aux autres de quoi censurer ; & j'espère que les premiers me conserveront encor la même affection qu'ils m'ont témoignée par le passé ; que des derniers , si beaucoup font mieux , peu réussiront plus heureusement , & que le reste fera encor quelque sorte d'estime de cette pièce , soit par coutume de

l'approuver , soit par honte de se dédire. En tout cas elle est mon coup d'essai , & d'autres que moi ont intérêt à la défendre , puisque si elle n'est pas bonne , celles qui sont demeurées au-dessous doivent être fort mauvaises.

A C T E U R S .

É R A S T E , amoureux de Méliste.

T I R C I S , ami d'Éraсте , & son rival.

P H I L A N D R E , amant de Cloris.

M É L I T E , maîtresse d'Éraсте & de Tircis.

C L O R I S , sœur de Tircis.

L I S I S , ami de Tircis.

C L I T O N , voisin de Méliste.

La nourrice de Méliste.

La scène est à Paris.

MÉLITE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, TIRCIS.

ÉRASTE.

JE te l'avoue , ami , mon mal est incurable ,
Je n'y fais qu'un remède , & j'en suis incapable.
Le change serait juste , après tant de rigueur ;
Mais , malgré ses dédains , Mélite a tout mon cœur :
Elle a sur tous mes sens une entière puissance ;
Si j'ose en murmurer ce n'est qu'en son absence ;
Et je ménage en vain dans un éloignement ,
Un peu de liberté pour mon ressentiment :
D'un seul de ses regards l'adorable contrainte
Me rend tous mes liens , en resserre l'étrainte ;
Et par un si doux charme aveugle ma raison ,
Que je cherche mon mal & suis ma guérison.

Son œil agit sur moi d'une vertu si forte ,
 Qu'il ranime soudain mon espérance morte ,
 Combat les déplaisirs de mon cœur irrité ,
 Et soutient mon amour contre sa cruauté :
 Mais ce flateur espoir qu'il rejette en mon ame ,
 N'est qu'un doux imposteur qu'autorise ma flame ,
 Et qui , sans m'assurer ce qu'il semble m'offrir ,
 Me fait plaie en ma peine , & m'obstine à souffrir.

T I R C I S.

Que je te trouve , ami , d'une humeur admirable !
 Pour paraître éloquent tu te feins misérable ;
 Est-ce à dessein de voir avec quelles couleurs
 Je saurais adoucir les traits de tes malheurs ?
 Ne t' imagine pas qu'ainsi sur ta parole ,
 D'une fausse douleur un ami te console ;
 Ce que chacun en dit ne m'a que trop appris ,
 Que Mélite pour toi n'eut jamais de mépris.

É R A S T E.

Son gracieux accueil & ma persévérance
 Font naître ce faux bruit d'une vaine apparence ;
 Ses mépris sont cachés , & s'en font mieux sentir ,
 Et , n'étant point connus , on n'y peut compatir.

T I R C I S.

En étant bien reçu , du reste que t'importe ?
 C'est tout ce que tu veux des filles de sa sorte.

É R A S T E.

Cet accès favorable , ouvert & libre à tous ,
Ne me fait pas trouver mon martyre plus doux :
Elle souffre aisément mes soins & mon service ;
Mais , loin de se résoudre à leur rendre justice ,
Parler de l'hyménée à ce cœur de rocher ,
C'est l'unique moyen de n'en plus aprocher.

T I R C I S.

Ne dissimulons point ; tu règles mieux ta flamme ,
Et tu n'es pas si fou que d'en faire ta femme.

É R A S T E.

Quoi tu sembles douter de mes intentions ?

T I R C I S.

Je crois malaisément que tes affections
Sur l'éclat d'un beau teint qu'on voit si périssable ,
Règlent d'une moitié le choix invariable.
Tu serais incivil , la voyant chaque jour ,
De ne lui tenir pas quelque propos d'amour ;
Mais d'un vain compliment ta passion bornée ,
Laisse aller tes desseins ailleurs pour l'hyménée.
Tu fais qu'on te souhaite aux plus riches maisons ,
Que les meilleurs partis . . .

É R A S T E.

Trêve de ces raisons ,
Mon amour s'en offense , & tiendrait pour supplice ,

De recevoir des loix d'une seule avarice ;
 Il me rend insensible aux faux attraits de l'or,
 Et trouve en sa personne un assez grand trésor.

T I R C I S.

Si c'est là le chemin qu'en aimant tu veux suivre,
 Tu ne fais guère encor ce que c'est que de vivre.
 Ces visages d'éclat sont bons à cajoler,
 C'est là qu'un apprenti doit s'instruire à parler :
 J'aime à remplir de feux ma bouche en leur pré-
 fence ;

La mode nous oblige à cette complaisance ;
 Tous ces discours de livre alors font de saison ;
 Il faut feindre des maux , demander guérison ,
 Donner sur le Phœbus , promettre des miracles ,
 Jurer qu'on brisera toutes sortes d'obstacles ;
 Mais du vent & cela doivent être tout un.

É R A S T E.

Passé pour des beautés qui sont dans le commun.
 C'est ainsi qu'autrefois j'amufai Crifolite ,
 Mais c'est d'autre façon qu'on doit servir Méliite.
 Malgré tes sentimens il me faut acorder ,
 Que le souverain bien n'est qu'à la posséder.
 Le jour qu'elle nâquit , Vénus bien qu'immortelle ,
 Pensa mourir de honte en la voyant si belle ;
 Les graces à l'envi descendirent des cieus ,

Pour se donner l'honneur d'accompagner ses yeux ;
Et l'amour qui ne put entrer dans son courage ,
Voulut obstinément loger sur son visage.

T I R C I S.

Tu le prens d'un haut ton , & je crois qu'au besoin
Ce discours emphatique irait encor bien loin.
Pauvre amant , je te plains , qui ne fais pas encore
Que bien qu'une beauté mérite qu'on l'adore ,
Pour en perdre le goût , on n'a qu'à l'épouser.
Un bien qui nous est dû se fait si peu priser ,
Qu'une femme fût-elle entre toutes choisie ,
On en voit en six mois passer la fantaisie.
Tel au bout de ce tems n'en voit plus la beauté
Qu'avec un esprit sombre , inquiet , agité ;
Au premier qui lui parle , on jette l'œil sur elle ;
Mille fotes frayeurs lui brouillent la cervelle ;
Ce n'est plus lors qu'une aide à faire un favori ,
Un charme pour tout autre , & non pour un mari.

É R A S T E.

Ces caprices honteux , & ces chimères vaines
Ne sauraient ébranler des cervelles bien saines ;
Et quiconque a su prendre une fille d'honneur ,
N'a point à redouter l'apas d'un suborneur.

T I R C I S.

Peut-être dis-tu vrai , mais ce choix difficile

Affez & trop souvent trompe le plus habile ;
 Et l'hymen de foi-même est un si lourd fardeau ,
 Qu'il faut l'appréhender à l'égal du tombeau.
 S'attacher pour jamais aux côtés d'une femme !
 Perdre pour des enfans le repos de son ame !
 Voir leur nombre importun remplir une maison !
 Ah ! qu'on aime ce joug avec peu de raison !

É R A S T E.

Mais il y faut venir , c'est en vain qu'on recule ;
 C'est en vain qu'on le fuit , tôt ou tard on s'y brûle ;
 Pour libertin qu'on soit , on s'y trouve atrapé :
 Toi-même qui fais tant le cheval échapé ,
 Nous te verrons un jour songer au mariage.

T I R C I S.

Alors ne pense pas que j'épouse un visage.
 Je règle mes desirs suivant mon intérêt.
 Si Doris me voulait, toute laide qu'elle est ,
 Je l'estimerais plus qu'Aminthe & qu'Hipolyte
 Son revenu chez moi tiendrait lieu de mérite.
 C'est comme il faut aimer. L'abondance des biens
 Pour l'amour conjugal a de puissans liens :
 La beauté, les attraits, l'esprit, la bonne mine,
 Echaufent bien le cœur, mais non pas la cuisine ;
 Et l'hymen qui succède à ces folles amours,
 Après quelques douceurs a bien de mauvais jours.

Une

Une amitié si longue est fort mal assurée
Dessus des fondemens de si peu de durée.
L'argent dans le ménage a certaine splendeur
Qui donne un teint d'éclat à la même laideur ;
Et tu ne peux trouver de si douces caresses ,
Dont le goût dure autant que celui des richesses.

E R A S T E.

Auprès de ce bel œil qui tient mes sens ravis ,
A peine pourrais-tu conserver ton avis.

T I R C I S.

La raison en tous lieux est également forte.

E R A S T E.

L'essai n'en coûte rien , Mélite est à sa porte ;
Allons , & tu verras dans ses aimables traits
Tant de charmans apas , tant de brillans attraits ,
Que tu feras forcé toi-même à reconnaître
Que si je suis un fou , j'ai bien raison de l'être.

T I R C I S.

Allons , & tu verras que toute sa beauté
Ne saura me tourner contre la vérité.

S C E N E II.

M É L I T E , É R A S T E , T I R C I S.

É R A S T E.

DE deux amis , madame , apaisez la querelle ;
 Un esclave d'amour le défend d'un rebelle ,
 Si toutefois un cœur qui n'a jamais aimé ,
 Fier & vain qu'il en est , peut être ainsi nommé.
 Comme dès le moment que je vous ai servie
 J'ai crû qu'il était seul la véritable vie ,
 Il n'est pas merveilleux que ce peu de rapport
 Entre nos deux esprits sème quelque discord.
 Je me suis donc piqué contre sa médifance ,
 Avec tant de malheur ou tant d'insuffisance ,
 Que des droits si sacrés & si pleins d'équité
 N'ont pû se garantir de sa subtilité ;
 Et je l'amène ici n'ayant plus que répondre ,
 Assuré que vos yeux le sauront mieux confondre.

M É L I T E.

Vous deviez l'affurer plutôt qu'il trouverait
 En ce mépris d'amour qui le seconderait.

T I R C I S.

Si le cœur ne dédit ce que la bouche exprime ,

Et ne fait de l'amour une plus haute estime ,
 Je plains les malheureux à qui vous en donnez ,
 Comme à d'étranges maux par leur sort destinés.

M É L I T E.

Ce reproche fans cause avec raison m'étonne.
 Je ne reçois d'amour , & n'en donne à personne ;
 Les moyens de donner ce que je n'eus jamais ?

E R A S T E.

Ils vous sont trop aisés ; & par vous désormais
 La nature pour moi montre son injustice ,
 A pervertir son cours pour croître mon suplice.

M É L I T E.

Suplice imaginaire , & qui sent son moqueur.

E R A S T E.

Suplice qui déchire & mon ame, & mon cœur.

M É L I T E.

Il est rare qu'on porte avec si bon visage ,
 L'ame & le cœur ensemble en si triste équipage.

E R A S T E.

Votre charmant aspect suspendant mes douleurs ,
 Mon visage du votre emprunte les couleurs.

M É L I T E.

Faites mieux ; pour finir vos maux & votre flame ,
 Empruntez tout d'un tems les froideurs de mon ame,

E R A S T E.

Vous voyant , les froideurs perdent tout leur pouvoir ,

Et vous n'en conservez que faute de vous voir.

M É L I T E.

Hé quoi ! tous les miroirs ont-ils de fausses glaces ?

E R A S T E.

Penseriez-vous y voir la moindre de vos graces ?

De si frêles sujets ne sauraient exprimer

Ce qu'amour dans les cœurs peut lui seul imprimer ;

Et quand vous en voudrez croire leur impuissance ,

Cette légère idée & faible connaissance

Que vous aurez par eux de tant de raretés ,

Vous mettra hors de pair de toutes les beautés.

M É L I T E.

Voilà trop vous tenir dans une *complaisance* ,

Que vous dussiez quitter du moins en ma présence ,

Et ne démentir pas le rapport de vos yeux ,

Afin d'avoir sujet de m'entreprendre mieux.

E R A S T E.

Le rapport de mes yeux , aux dépens de mes larmes ,

Ne m'a que trop appris le pouvoir de vos charmes.

T I R C I S.

Sur peine d'être ingrate , il faut de votre part

Reconnaître les dons que le ciel vous départ.

E R A S T E.

Voyez que d'un second mon droit se fortifie.

M É L I T E.

Voyez que son secours montre qu'il s'en défie.

T I R C I S.

Je me range toujours avec la vérité.

M É L I T E.

Si vous la voulez suivre , elle est de mon côté.

T I R C I S.

Oui , sur votre visage , & non en vos paroles :
Mais cessez de chercher ces refuites frivoles ;
Et , prenant désormais des sentimens plus doux ,
Ne foyez plus de glace à qui brûle pour vous.

M É L I T E.

Un ennemi d'amour me tenir ce langage !
Acordez votre bouche avec votre courage ;
Pratiquez vos conseils , ou ne m'en donnez pas.

T I R C I S.

J'ai connu mon erreur auprès de vos apas ,
Il vous l'avait bien dit.

E R A S T E.

Ainsi donc par l'issue
Mon ame sur ce point n'a point été déçue ?

T I R C I S.

Si tes feux en son cœur produisaient même effet ,

Crois moi , que ton bonheur serait bientôt parfait.

M É L I T E.

Pour voir si peu de chose aussi-tôt vous dédire ,
 Me donne à vos dépens de beaux sujets de rire ;
 Mais je pourrais bientôt , à m'entendre flater ,
 Concevoir quelque orgueil qu'il vaut mieux éviter.
 Excusez ma retraite.

É R A S T E.

Adieu , belle inhumaine ,
 De qui seule dépend & ma joie , & ma peine.

M É L I T E.

Plus sage à l'avenir , quittez ces vains propos ,
 Et laissez votre esprit & le mien en repos.

S C E N E III.

É R A S T E , T I R C I S.

É R A S T E.

MAintenant suis-je un fou ? méritai-je du blâme ?
 Que dis-tu de l'objet ? que dis-tu de ma flame ?

T I R C I S.

Que veux-tu que j'en dise ? elle a je ne fais quoi
 Qui ne peut consentir que l'on demeure à foi.
 Mon cœur jusqu'à présent à l'amour invincible,

Ne se maintient qu'à force aux termes d'insensible ;
 Tout autre que Tircis mourrait pour la servir.

É R A S T E.

Confesse franchement qu'elle a fû te ravir ,
 Mais que tu ne veux pas prendre pour cette belle
 Avec le nom d'amant le titre d'infidelle.
 Rien que notre amitié ne t'en peut détourner ;
 Mais ta muse du moins facile à suborner ,
 Avec plaisir déjà prépare quelques veilles
 A de puissans efforts pour de telles merveilles.

T I R C I S.

En effet , ayant vû tant & de tels apas ,
 Que je ne rime point , je ne le promets pas.

É R A S T E.

Tes feux n'iront-ils pas plus avant que la rime ?

T I R C I S.

Si je brûle jamais , je veux brûler sans crime.

É R A S T E.

Mais si , sans y penser , tu te trouvais surpris ?

T I R C I S.

Quite pour décharger mon cœur dans mes écrits.
 J'aime bien ces discours de plaintes & d'alarmes ,
 De soupirs , de sanglots, de tourmens & de larmes ;
 C'est de quoi fort souvent je bâtis ma chanson ,
 Mais j'en connais , sans plus , la cadence & le son.

Soufre qu'en un sonnet je m'efforce à dépeindre
Cet agréable feu que tu ne peux éteindre ;
Tu le pourras donner comme venant de toi.

É R A S T E.

Ainsi ce cœur d'acier qui me tient sous sa loi ;
Verra ma passion pour le moins en peinture.
Je doute néanmoins qu'en cette portraiture
Tu ne suives plutôt tes propres sentimens.

T I R C I S.

Me prépare le ciel de nouveaux châtimens ,
Si jamais un tel crime entre dans mon courage !

É R A S T E.

Adieu. Je suis content , j'ai ta parole en gage ;
Et fais trop que l'honneur t'en fera souvenir.

T I R C I S *seul.*

En matière d'amour rien n'oblige à tenir ;
Et les meilleurs amis , lorsque son feu les presse ,
Font bientôt vanité d'oublier leur promesse.

S C E N E IV.

C L O R I S , P H I L A N D R E.

J E P H I L A N D R E.
meure , mon souci , tu dois bien me haïr.

Tous mes soins depuis peu ne vont qu'à te trahir.

C L O R I S.

Ne m'épouvante point ; à ta mine je pense
Que le pardon suivra de fort près cette offense ,
Si-tôt que j'aurai fû quel est ce mauvais tour.

P H I L A N D R E.

Sache donc qu'il ne vient finon de trop d'amour.

C L O R I S.

J'eusse osé le gager , qu'ainfi par quelque ruse
Ton crime oficieux porterait son excuse.

P H I L A N D R E.

Ton adorable objet , mon unique vainqueur ,
Fait naître chaque jour tant de feux en mon cœur ,
Que leur excès m'acable, & que pour m'en défaire
J'y cherche des défauts qui puissent me déplaire :
J'examine ton teint dont l'éclat me surprit ,
Les traits de ton visage , & ceux de ton esprit ,
Mais je n'en puis trouver un feul qui ne me charme.

C L O R I S.

Et moi , je suis ravie , après ce peu d'alarme ,
Qu'ainfi tes sens trompés te puissent obliger
A chérir ta Cloris, & jamais ne`changer.

P H I L A N D R E.

Ta beauté me répond de ma persévérance ,
Et ma foi qui t'en donne une entière assurance.

C L O R I S.

Voilà fort doucement dire que sans ta foi
Ma beauté ne pourrait te conserver à moi.

P H I L A N D R E.

Je traiterais trop mal une telle maîtresse ,
De l'aimer seulement pour tenir ma promesse :
Ma passion en est la cause , & non l'effet ;
Outre que tu n'as rien qui ne soit si parfait ,
Qu'on ne peut te servir , sans voir sur ton visage
De quoi rendre constant l'homme le plus volage.

C L O R I S.

Ne m'en compte point tant de ma perfection ;
Tu dois être assuré de mon affection ;
Et tu pers tout l'effort de ta galanterie ,
Si tu crois l'augmenter par une flatterie.
Une fausse louange est un blâme secret.
Je suis belle à tes yeux , il suffit , sois discret ;
C'est mon plus grand bonheur , & le seul où j'aspire.

P H I L A N D R E.

Tu fais adroitement adoucir mon martire.
Mais parmi les plaisirs qu'avec toi je ressens ,
A peine mon esprit ose croire mes sens ;
Toujours entre la crainte , & l'espoir en balance ;
Car s'il faut que l'amour naisse de ressemblance :
Mes imperfections nous éloignant si fort ,

Qu'oserais-je prétendre en ce peu de rapport ?

C L O R I S.

Du moins ne prétens pas qu'à présent je te loue ;
 Et qu'un mépris rusé , que ton cœur défavoue ,
 Me mette sur la langue un babil affété ,
 Pour te rendre à mon tour ce que tu m'as prêté :
 Au contraire , je veux que tout le monde sache
 Que je connais en toi des défauts que je cache.
 Quiconque avec raison peut être négligé ,
 A qui le veut aimer est bien plus obligé.

P H I L A N D R E.

Quant à toi , tu te crois de beaucoup plus aimable ?

C L O R I S.

Sans doute , & qu'aurais-tu qui me fût comparable ?

P H I L A N D R E.

Regarde dans mes yeux , & reconnais qu'en moi
 On peut voir quelque chose aussi parfait que toi.

C L O R I S.

C'est sans difficulté , m'y voyant exprimée.

P H I L A N D R E.

Quitte ce vain orgueil dont ta vûe est charmée.
 Tu n'y vois que mon cœur , qui n'a plus un seul
 trait ,
 Que ceux qu'il a reçus de ton charmant portrait ;
 Et qui , tout aussi-tôt que tu t'es fait paraître ,

Afin de te mieux voir , s'est mis à la fenêtre.

C L O R I S.

Le trait n'est pas mauvais ; mais puisqu'il te plaît
tant ,

Regarde dans mes yeux , ils t'en montrent autant ;
Et nos feux tous pareils ont mêmes étincelles.

P H I L A N D R E.

Ainsi , chère Cloris , nos ardeurs mutuelles ,
Dedans cette union prenant un même cours ,
Nous préparent un heur qui durera toujours.
Cependant en faveur de ma longue souffrance ...

C L O R I S.

Tais toi , mon frère vient.

S C E N E V.

T I R C I S , P H I L A N D R E , C L O R I S.

T I R C I S.

SI j'en crois l'apparence ,
Mon arrivée ici fait quelque contretens.

P H I L A N D R E.

Que t'en semble , Tircis ?

T I R C I S.

Je vous vois si contents ,

Qu'à ne vous rien celer touchant ce qu'il me semble
 Du divertissement que vous preniez ensemble,
 De moins forciers que moi pourraient bien deviner
 Qu'un troisième ne fait que vous importuner.

C L O R I S.

Dis ce que tu voudras, nos feux n'ont point de
 crimes,

Et pour t'appréhender ils sont trop légitimes,
 Puisqu'un hymen sacré promis ces jours passés,
 Sous ton consentement les autorise assez.

T I R C I S.

Ou je te connais mal, ou son heure tardive
 Te désoblige fort de ce qu'elle n'arrive.

C L O R I S.

Ta belle humeur te tient, mon frère.

T I R C I S.

Affurément.

C L O R I S.

Le sujet ?

T I R C I S.

J'en ai trop dans ton contentement.

C L O R I S.

Le cœur t'en dit d'ailleurs.

T I R C I S.

Il est vrai, je te jure ;

J'ai vû je ne fais quoi . . .

C L O R I S.

Dis tout, je t'en conjure.

T I R C I S.

Ma foi, si ton Philandre avait vû de mes yeux,
Tes affaires, ma sœur, n'en iraient guère mieux.

C L O R I S.

J'ai trop de vanité pour croire que Philandre
Trouve encor après moi qui puisse le surprendre.

T I R C I S.

Tes vanités à part, repose-t'en sur moi,
Que celle que j'ai vûe est bien autre que toi.

P H I L A N D R E.

Parle mieux de l'objet dont mon âme est ravie ;
Ce blasphême à tout autre aurait coûté la vie.

T I R C I S.

Nous tomberons d'accord sans nous mettre en pour-
point.

C L O R I S.

Encor, cette beauté, ne la nomme-t-on point ?

T I R C I S.

Non pas si tôt. Adieu, ma présence importune
Te laisse à la merci d'amour & de la brune.
Continuez les jeux que vous avez quittés.

C L O R I S.

Ne crois pas éviter mes importunités ;

Ou tu diras le nom de cette incomparable ,
Ou je vais de tes pas me rendre inféparable.

T I R C I S.

Il n'est pas fort aisé d'arracher ce secret.
Adieu, ne pers point tems.

C L O R I S.

O l'amoureux discret !
Hé bien, nous allons voir si tu sauras te taire.

PHILANDRE *retenant Cloris qui suit son frère.*
C'est donc ainsi qu'on quite un amant pour un frère!

C L O R I S.

Philandre, avoir un peu de curiosité ,
Ce n'est pas envers toi grande infidélité.
Souffre que je dérobe un moment à ma flame,
Pour lire, malgré lui, jusqu'au fond de son ame.
Nous en rirons après ensemble, si tu veux.

P H I L A N D R E.

Quoi, c'est là tout l'état que tu fais de mes feux!

C L O R I S.

Je ne t'aime pas moins pour être curieuse,
Et ta flamme à mon cœur n'est pas moins précieuse.
Conserve moi le tien, & fois sûr de ma foi.

P H I L A N D R E.

Ah, sois, qu'en t'aimant il faut souffrir de toi!

Fin du premier acte.

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

É R A S T E.

JE l'avais bien prévu que ce cœur infidelle
 Ne se défendrait point des yeux de ma cruelle,
 Qui traite mille amans avec mille mépris,
 Et n'a point de faveurs que pour le dernier pris.
 Si tôt qu'il l'aborda, je lûs sur son visage
 De sa déloyauté l'infailible présage ;
 Un inconnu frisson dans mon corps épandu,
 Me donna les avis de ce que j'ai perdu.
 Depuis, cette volage évite ma rencontre ;
 Ou si malgré ses soins le hazard me la montre,
 Si je puis l'aborder, son discours se confond,
 Son esprit en désordre à peine me répond.
 Une réflexion vers le traître qu'elle aime
 Presque à tous les momens la ramène en lui-même,
 Et tout rêveur qu'il est, il n'a point de soucis,
 Qu'un soupir ne trahisse au seul nom de Tircis.
 Lors par le prompt effet d'un changement étrange,
 Son silence rompu se dérobe en louange ;

Elle

Elle remarque en lui tant de perfections ,
 Que les moins éclairés verraient ses passions ;
 Sa bouche ne se plait qu'en cette flaterie ,
 Et tout autre propos lui rend sa rêverie.
 Cependant chaque jour aux discours atachés ,
 Ils ne retiennent plus leurs sentimens cachés ;
 Ils ont des rendez-vous où l'amour les assemble ;
 Encor hier sur le soir je les surpris ensemble ,
 Encor tout de nouveau je la vois qui l'atend.
 Que cet œil assuré marque un esprit content !
 Pers tout respect , Eraste , & tout soin de lui plaire ;
 Rens , sans plus diférer , ta vengeance exemplaire ;
 Mais il vaut mieux t'en rire , & pour dernier effort ,
 Lui montrer en raillant combien elle a de tort.

S C E N E II.

E R A S T E , M É L I T E.

E R A S T E.

Q Uoi , seule & sans Tircis ! vraiment , c'est un
 prodige ,

Et ce nouvel amant déjà trop vous néglige ,
 Laissant ainsi couler la belle occasion
 De vous conter l'excès de son affection.

M É L I T E.

Vous savez que son ame en est fort dépourvue.

E R A S T E.

Toutefois, ce dit-on, depuis qu'il vous a vûe,
Il en porte dans l'ame un si doux souvenir,
Qu'il n'a plus de plaisir qu'à vous entretenir.

M É L I T E.

Il a lieu de s'y plaire avec quelque justice.
L'amour ainsi qu'à lui me parait un suplice;
Et sa froideur qu'augmente un si lourd entretien,
Le résout d'autant mieux à n'aimer jamais rien.

E R A S T E.

Dites à n'aimer rien que la belle Mélite.

M É L I T E.

Pour tant de vanité j'ai trop peu de mérite:

E R A S T E.

En faut-il tant avoir pour ce nouveau venu ?

M É L I T E.

Un peu plus que pour vous.

E R A S T E.

De vrai j'ai reconnu,
Vous ayant pû servir deux ans, & davantage,
Qu'il faut si peu que rien à toucher mon courage.

M É L I T E.

Encor si peu que c'est vous étant refusé,

Présumez comme ailleurs vous serez méprisé.

E R A S T E.

Vos mépris ne font pas de grande conséquence,
Et ne vaudront jamais la peine que j'y pense ;
Sachant qu'il vous voyait, je m'étais bien douté
Que je ne serais plus que fort mal écouté.

M É L I T É.

Sans que mes actions de plus près j'examine,
A la meilleure humeur je fais meilleure mine ;
Et s'il m'ofait tenir de semblables discours,
Nous romprions ensemble avant qu'il fût deux jours.

E R A S T E.

Si chaque objet nouveau de même vous engage,
Il changera bientôt d'humeur & de langage :
Caressé maintenant aussi-tôt qu'aperçu,
Qu'aurait-il à se plaindre, étant si bien reçu ?

M É L I T É.

Eraсте, voyez-vous, trêve de jalousie,
Purgez votre cerveau de cette frénésie,
Laissez en liberté mes inclinations.
Qui vous a fait censeur de mes affections ?
Est-ce à votre chagrin que j'en dois rendre compte ?

E R A S T E.

Non, mais j'ai malgré moi pour vous un peu de
honte,

De ce qu'on dit partout du trop de privauté
Que déjà vous souffrez à sa témérité.

M É L I T E.

Ne foyez en fouci que de ce qui vous touche.

E R A S T E.

Le moyen sans regret de vous voir si farouche,
Aux légitimes vœux de tant de gens d'honneur,
Et d'ailleurs si facile à ceux d'un suborneur ?

M É L I T E.

Ce n'est pas contre lui qu'il faut en ma présence
Lâcher les traits jaloux de votre médifance.
Adieu. Souvenez vous que ces mots infensés
L'avanceront chez moi plus que vous ne pensez.

S C E N E III.

É R A S T E *seul.*

C'Est là donc ce qu'enfin me gardait ton caprice !
C'est ce que j'ai gagné par deux ans de service !
C'est ainsi que mon feu s'étant trop abaissé ,
D'un outrageux mépris se voit récompensé !
Tu m'oses préférer un traître qui te flate ;
Mais dans ta lâcheté ne crois pas que j'éclate ;
Et que par la grandeur de mes ressentimens

Je laisse aller au jour celle de mes tourmens.
Un aveu si public qu'en ferait ma colère ,
Enflerait trop l'orgueil de ton ame légère ,
Et me convaincrat trop de ce desir abjet
Qui m'a fait soupirer pour un indigne objet.
Je saurai me venger , mais avec l'aparence
De n'avoir pour tous deux que de l'indifférence.
Il fut toujours permis de tirer sa raison
D'une infidélité par une trahison.
Tiens, déloyal ami , tiens ton ame assurée
Que ton heur surprenant aura peu de durée ;
Et que par une adresse égale à tes forfaits ,
Je mettrai le désordre où tu crois voir la paix.
L'esprit fourbe & vénal d'un voisin de Mélite
Donnera prompte issue à ce que je médite.
A servir qui l'achète il est toujours tout prêt ,
Et ne voit rien d'injuste où brille l'intérêt.
Allons , sans perdre tems , lui payer ma vengeance,
Et la pistole en main presser sa diligence.

S C E N E I V.

T I R C I S , C L O R I S.

T I R C I S.

MA sœur, un mot d'avis sur un méchant sonnet,
Que je viens de brouiller dedans mon cabinet.

C L O R I S.

C'est à quelque beauté que ta muse l'adresse ?

T I R C I S.

En faveur d'un ami je flate sa maitresse.

Vois si tu le connais , & si parlant pour lui,
J'ai sù m'acommoder aux passions d'autrui.

S O N N E T.

Après l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable.

C L O R I S.

Ah , frère , il n'en faut plus.

T I R C I S.

Tu n'es pas suportable

De me rompre si tôt.

C L O R I S.

C'était sans y penser.

Achève.

T I R C I S.

Tais toi donc , je vais recommencer.

S O N N E T.

*A*près l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable ;
 Il n'est rien de solide après ma loyauté.
 Mon feu comme son teint se rend incomparable ;
 Et je suis en amour ce qu'elle est en beauté.
 Quoi que puisse à mes sens offrir la nouveauté ,
 Mon cœur à tous ses traits demeure invulnérable ;
 Et bien qu'elle ait au sien la même cruauté ,
 Ma foi pour ses rigueurs n'en est pas moins durable.
 C'est donc avec raison que mon extrême ardeur
 Trouve chez cette belle une extrême froideur ,
 Et que sans être aimé je brûle pour Mélite :
 Car de ce que les dieux , nous envoyant au jour ,
 Donnèrent pour nous deux d'amour & de mérite ,
 Elle a tout le mérite , & moi j'ai tout l'amour.

C L O R I S.

Tu l'as fait pour Erasme ?

T I R C I S.

Oui , j'ai dépeint sa flame.

C L O R I S.

Comme tu la ressens peut-être dans ton ame ?

T I R C I S.

Tu fais mieux qui je suis , & que ma libre humeur
N'a de part en mes vers que celle de rimeur.

C L O R I S.

Pauvre frère , vois-tu , ton silence t'abuse ;
De la langue ou des yeux , n'importe qui t'acuse :
Les tiens m'avaient bien dit malgré toi que ton cœur
Soupirait sous les loix de quelque objet vainqueur ;
Mais j'ignorais encor qui tenait ta franchise ,
Et le nom de Mélite a causé ma surprise ,
Si-tôt qu'au premier vers ton sonnet m'a fait voir
Ce que depuis huit jours je brûlais de savoir.

T I R C I S.

Tu crois donc que j'en tiens ?

C L O R I S.

Fort avant.

T I R C I S.

Pour Mélite ?

C L O R I S.

Pour Mélite , & de plus que ta flamme n'excite
Au cœur de cette belle aucun embrasement.

T I R C I S.

Qui t'en a tant appris ? Mon sonnet ?

C L O R I S.

Justement.

M É L I T E.

09

T I R C I S.

Et c'est ce qui te trompe avec tes conjectures ,
Et par où ta finesse a mal pris ses mesures.
Un visage jamais ne m'aurait arrêté ,
S'il falait que l'amour fût tout de mon côté.
Ma rime seulement est un portrait fidelle
De ce qu'Erasme souffre en servant cette belle ;
Mais quand je l'entretiens de mon affection ,
J'en ai toujours assez de satisfaction.

C L O R I S.

Montre , si tu dis vrai , quelque peu plus de joie ;
Et rends toi moins rêveur , afin que je te croie.

T I R C I S.

Je rêve , & mon esprit ne s'en peut exempter ;
Car si-tôt que je viens à me représenter
Qu'une vieille amitié de mon amour s'irrite ,
Qu'Erasme s'en offense , & s'opose à Mélite ;
Tantôt je suis ami , tantôt je suis rival ;
Et toujours balancé d'un contrepoids égal ,
J'ai honte de me voir insensible , ou perfide.
Si l'amour m'enhardit , l'amitié m'intimide.
Entre ces mouvemens mon esprit partagé ,
Ne fait duquel des deux il doit prendre congé.

C L O R I S.

Voilà bien des détours pour dire au bout du compte

Que c'est contre ton gré que l'amour te surmonte.
 Tu présumes par-là me le persuader ,
 Mais ce n'est pas ainsi qu'on m'en donne à garder.
 A la mode du tems, quand nous servons quelqu'autre,
 C'est seulement alors qu'il n'y va rien du nôtre.
 Chacun en son affaire est son meilleur ami ;
 Et tout autre intérêt ne touche qu'à demi.

T I R C I S.

Que du foudre à tes yeux j'éprouve la furie ,
 Si rien que ce rival cause ma rêverie.

C L O R I S.

C'est donc assurément son bien qui t'est suspect ;
 Son bien te fait rêver , & non pas son respect ;
 Et toute amitié bas , tu crains que sa richesse
 En dépit de tes feux n'obtienne ta maîtresse.

T I R C I S.

Tu devines , ma sœur , cela me fait mourir.

C L O R I S.

Ce sont vaines frayeurs dont je te veux guérir.
 Depuis quand ton Erasme en tient-il pour Méliste ?

T I R C I S.

Il rend depuis deux ans hommage à son mérite.

C L O R I S.

Mais dit-il les grands mots ? parle-t-il d'épouser ?

M É L I T E.

413

T I R C I S.

Presque à chaque moment.

C L O R I S.

Laisse-le donc jaser.

Ce malheureux amant ne vaut pas qu'on le craigne;
Quelque riche qu'il soit, Mélite le dédaigne :
Puisqu'on voit sans effet deux ans d'affection ,
Tu ne dois plus douter de son aversion ;
Le tems ne la rendra que plus grande & plus forte.
On prend soudain au mot les hommes de la sorte ;
Et sans rien hazarder à la moindre longueur ,
On leur donne la main dès qu'ils offrent le cœur.

T I R C I S.

Sa mère peut agir de puissance absolue.

C L O R I S.

Crois que déjà l'affaire en ferait résolue ,
Et qu'il aurait déjà de quoi se contenter ,
Si sa mère était femme à la violenter.

T I R C I S.

Ma crainte diminue, & ma douleur s'apaise ;
Mais si je t'abandonne , excuse mon trop d'aise.
Avec cette lumière & ma dextérité
J'en veux aller favoir toute la vérité.
Adieu.

C L O R I S.

Moi, je m'en vais paisiblement attendre
 Le retour désiré du paresseux Philandre.
 Un moment de froideur lui fera souvenir
 Qu'il faut une autre fois tarder moins à venir.

S C E N E V.

É R A S T E, C L I T O N.

E R A S T E *lui donnant une lettre.*

V A - t - en chercher Philandre, & dis lui que
 Mérite

A dedans ce billet sa passion décrite.
 Dis lui que sa pudeur ne saurait plus cacher
 Un feu qui la consume, & qu'elle tient si cher;
 Mais prends garde surtout à bien jouer ton rôle;
 Remarque sa couleur, son maintien, sa parole;
 Vois si dans la lecture un peu d'émotion
 Ne te montrera rien de son intention.

C L I T O N.

Cela vaut fait, monsieur.

E R A S T E.

Mais, après ce message,
 Sache avec tant d'adresse ébranler son courage,

Que tu viennes à bout de sa fidélité.

C L I T O N.

Monfieur , reposez vous fur ma subtilité ;
Il faudra malgré lui qu'il donne dans le piège ;
Ma tête fur ce point vous fervira de plége.
Mais auffi , vous savez...

E R A S T E *feul.*

Oui , va , fois diligent.
Ces ames du commun n'ont pour but que l'argent ;
Et je n'ai que trop vû par mon expérience . . .

S C E N E VI.

É R A S T E , C L I T O N.

E R A S T E.

MAis tu reviens bien-tôt ?

C L I T O N.

Donnez vous patience,
Monfieur , il ne vous faut qu'un moment de loifir ,
Et vous pourez vous-même en avoir le plaifir.

E R A S T E.

Comment ?

C L I T O N.

De ce carfour j'ai vû venir Philandre.

Cachez vous en ce coin , & de là sachez prendre
L'ocasion commode à feconder mes coups :
Par là nous le tenons. Le voici , fauvez vous.

S C E N E V I I.

PHILANDRE , ÉRASTE *caché dans un coin du
théâtre*, CLITON.

P H I L A N D R E.

Quelle réception me fera ma maîtresse ?
Le moyen d'excuser une telle paresse ?

C L I T O N.

Monfieur , tout à propos je vous rencontre ici
Expressément chargé de vous rendre ceci.

P H I L A N D R E.

Qu'est-ce ?

C L I T O N.

Vous allez voir , en lifant cette lettre ,
Ce qu'un homme jamais n'oserait se promettre.
Ouvrez la feulement.

P H I L A N D R E.

Va , tu n'es qu'un conteur.

C L I T O N.

Je veux mourir au cas qu'on me trouve menteur.

P H I L A N D R E.

Malgré le devoir & la bienséance du sexe, celle-ci m'échape en faveur de vos mérites, pour vous apprendre que c'est Mélite qui vous écrit, & qui vous aime. Si elle est assez heureuse pour recevoir de vous une réciproque affection, contentez vous de cet entretien par lettres, jusqu'à ce qu'elle ait ôté de l'esprit de sa mère quelques personnes, qui n'y sont que trop bien pour son contentement.

E R A S T E feignant d'avoir lû la lettre par-dessus son épaule.

C'est donc la vérité que la belle Mélite
Fait du brave Philandre une louable élite,
Et qu'il obtient ainsi de sa seule vertu
Ce qu'Erasle & Tircis ont en vain débatu ?
Vraiment dans un tel choix mon regret diminue ;
Outre qu'une froideur depuis peu survenue,
De tant de vœux perdus ayant su me lasser,
N'attendait qu'un prétexte à m'en débarrasser.

P H I L A N D R E.

Me dis-tu que Tircis brûle pour cette belle ?

E R A S T E.

Il en meurt.



M É L I T E.

P H I L A N D R E.

Ce courage à l'amour si rebelle ?

E R A S T E.

Lui-même.

P H I L A N D R E.

Si ton cœur ne tient plus qu'à demi ;
 Tu peux le retirer en faveur d'un ami.
 Sinon, pour mon regard ne cesse de prétendre ;
 Etant pris une fois, je ne suis plus à prendre.
 Tout ce que je puis faire à ce beau feu naissant ;
 C'est de m'en revancher par un zèle impuissant ;
 Et ma Cloris la prie, afin de s'en distraire,
 De tourner, s'il se peut, sa flame vers son frère.

E R A S T E.

Auprès de sa beauté qu'est-ce que ta Cloris ?

P H I L A N D R E.

Un peu plus de respect pour ce que je chéris.

E R A S T E.

Je veux qu'elle ait en soi quelque chose d'aimable ;
 Mais enfin à Mélite est-elle comparable ?

P H I L A N D R E.

Qu'elle le soit ou non, je n'examine pas
 Si des deux l'une ou l'autre a plus ou moins d'apas.
 J'aime l'une, & mon cœur pour toute autre in-
 sensible . . .

E R A S T E.

E R A S T E.

Avise toutefois, le prétexte est plausible.

P H I L A N D R E.

J'en ferais mal voulu des hommes & des dieux.

E R A S T E.

On pardonne aisément à qui trouve son mieux.

P H I L A N D R E.

Mais en quoi gît ce mieux ?

E R A S T E.

En esprit, en richesse.

P H I L A N D R E.

O le honteux motif à changer de maîtresse !

E R A S T E.

En amour.

P H I L A N D R E.

Cloris m'aime, & si je m'y connoi,
Rien ne peut égaler celui qu'elle a pour moi.

E R A S T E.

Tu te détromperas si tu veux prendre garde
A ce qu'à ton sujet l'une & l'autre hazarde.
L'une en t'aimant s'expose aux périls d'un mépris,
L'autre ne t'aime point que tu n'en fois épris :
L'une t'aime engagé vers une autre moins belle,
L'autre se rend sensible à qui n'aime rien qu'elle :
L'une à l'insû des siens te montre son ardeur,

Et l'autre après leur choix quite un peu sa froideur :
L'une...

P H I L A N D R E.

Adieu, des raisons de si peu d'importance
Ne pourraient en un siècle ébranler ma constance.

[*bas à Cliton.*]

Dans deux heures d'ici tu viendras me revoir.

C L I T O N.

Disposez librement de mon petit pouvoir.

E R A S T E *seul.*

Il a beau déguiser, il a goûté l'amorce ;
Cloris déjà sur lui n'a presque plus de force ;
Ainsi je suis deux fois vengé du ravisseur,
Ruinant tout ensemble & le frère & la sœur.

S C E N E V I I I.

TIRCIS, ÉRASTE, MÉLITE *derrière une jalouse pendant qu'Éraсте lit le sonnet.*

T I R C I S.
ERaste, arrête un peu.

E R A S T E.

Que me veux-tu ?

T I R C I S.

Te rendre

Ce sonnet que pour toi j'ai promis d'entreprendre.

M É L I T E.

Que font-ils là tous deux? qu'ont-ils à démêler?

Ce jaloux à la fin le pourra quereller;

Du moins les complimens dont peut-être ils se
jouent,

Sont des civilités qu'en l'ame ils défavouent.

T I R C I S.

J'y donne une raison de ton sort inhumain.

Allons, je le veux voir présenter de ta main

A ce charmant objet dont ton ame est blessée.

E R A S T E *lui rendant son sonnet.*

Une autre fois, Tircis; quelque afaire pressée

Fait que je ne saurais pour l'heure m'en charger :

Tu trouveras ailleurs un meilleur messager.

S C E N E I X.

T I R C I S *seul.*

LA belle humeur de l'homme ! O dieux, quel
personage !

Quel ami j'avais fait de ce plaifant visage !

Une mine froncée, un regard de travers,

C'est le remerciement que j'aurai de mes vers.

Je manque à son avis d'assurance ou d'adresse,
 Pour les donner moi-même à sa jeune maîtresse,
 Et prendre ainsi le tems de dire à sa beauté
 L'empire que ses yeux ont sur la liberté.
 Je pense l'entrevoir par cette jalousie :
 Oui, mon ame de joye en est toute faisie.
 Hélas! & le moyen de pouvoir lui parler,
 Si mon premier aspect l'oblige à s'en aller?
 Que cette joye est courte, & qu'elle est cher
 vendue!

Toutefois tout va bien, la voilà descendue.
 Ses regards pleins de feu s'entendent avec moi;
 Que dis-je, en s'avançant elle m'apelle à foi.

S C E N E X.

M É L I T E, T I R C I S.

M É L I T E.

HÉ bien, qu'avez-vous fait de votre compagnie?

T I R C I S.

Je ne puis rien juger de ce qui l'a bannie :
 A peine ai-je eu loisir de lui dire deux mots,
 Qu'aussi-tôt le fantasque, en me tournant le dos,

S'est échapé de moi.

M É L I T E.

Sans doute il m'aura vûe,
Et c'est de là que vient cette fuite imprévûe.

T I R C I S.

Vous aimant comme il fait, qui l'eût jamais pensé ?

M É L I T E.

Vous ne savez donc rien de ce qui s'est passé ?

T I R C I S.

J'aimerais beaucoup mieux savoir ce qui se passe,
Et la part qu'a Tircis en votre bonne grace.

M É L I T E.

Meilleure aucunement qu'Erafte ne voudroit.
Je n'ai jamais connu d'amant si maladroit.
Il ne faurait souffrir qu'autre que lui m'aproche.
Dieux ! qu'à votre fujet il m'a fait de reproche !
Vous ne fauriez me voir fans le désobliger.

T I R C I S.

Et de tous mes foudis c'est là le plus léger.
Toute une légion de rivaux de fa forte
Ne divertirait pas l'amour que je vous porte,
Qui ne craindra jamais les humeurs d'un jaloux.

M É L I T E.

Auffi le croit-il bien, ou je me trompe.

M É L I T E.

T I R C I S.

Et vous ?

M É L I T E.

Bien que cette croyance à quelque erreur m'expose,
 Pour lui faire dépit, j'en croirai quelque chose.

T I R C I S.

Mais afin qu'il reçût un entier déplaisir,
 Il faudrait que nos cœurs n'eussent plus qu'un desir,
 Et quitter ces discours de volontés fujettes,
 Qui ne sont point de mise en l'état où vous êtes.
 Vous-même consultez un moment vos apas,
 Songez à leurs effets, & ne présumez pas
 Avoir sur tous les cœurs un pouvoir si suprême,
 Sans qu'il vous soit permis d'en user sur vous-même.
 Un si digne sujet ne reçoit point de loi,
 De règle, ni d'avis d'un autre que de foi.

M É L I T E.

Ton mérite plus fort que ta raison flateuse
 Me rend, je le confesse, un peu moins scrupuleuse.
 Je dois tout à ma mère, & pour tout autre amant
 Je voudrais tout remettre à son commandement :
 Mais attendre pour toi l'effet de sa puissance,
 Sans te rien témoigner que par obéissance,
 Tircis, ce serait trop, tes rares qualités
 Dispensent mon devoir de ces formalités.

M É L I T E.

423

T I R C I S.

Que d'amour & de joie un tel aveu me donne !

M É L I T E.

C'est peut-être en trop dire , & me montrer trop
bonne ;

Mais par-là tu peux voir que mon affection
Prend confiance entière en ta discrétion.

T I R C I S.

Vous la verrez toujours dans un respect sincère
Atacher mon bonheur à celui de vous plaire ,
N'avoir point d'autre soin , n'avoir point d'autre es-
prit ;

Et si vous en voulez un serment par écrit ,
Ce sonnet que pour vous vient de tracer ma flame ,
Vous fera voir à nud jusqu'au fond de mon ame.

M É L I T E.

Garde bien ton sonnet , & pense qu'aujourd'hui
Mélite veut te croire autant & plus que lui.
Je le prens toutefois comme un précieux gage
Du pouvoir que mes yeux ont pris sur ton courage.
Adieu. Sois moi fidèle en dépit du jaloux.

T I R C I S.

O ciel ! jamais amant eut-il un sort plus doux ?

Fin du second acte.

A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

P H I L A N D R E.

TU l'as gagné, Mélite, il ne m'est pas possible
D'être à tant de faveurs plus long-tems insensible.
Tes lettres où sans fard tu dépeins ton esprit,
Tes lettres où ton cœur est si bien par écrit,
Ont charmé tous mes sens par leurs douces promesses ;

Leur atente vaut mieux, Cloris, que tes caresses.
Ah ! Mélite, pardon, je t'offense à nommer
Celle qui m'empêcha si long-tems de t'aimer.

Souvenir importun d'une amante laissée,
Qui venez malgré moi remettre en ma pensée
Un portrait que j'en veux tellement effacer,
Que le sommeil ait peine à me le retracer,
Hâtez vous de sortir sans plus troubler ma joie ;
Et retournant trouver celle qui vous envoie,
Dites lui de ma part pour la dernière fois,
Qu'elle est en liberté de faire un autre choix,
Que ma fidélité n'entretient plus ma flame,

Ou que s'il m'en demeure encor un peu dans l'ame,
 Je souhaite en faveur de ce reste de foi ,
 Qu'elle puisse gagner au change autant que moi.
 Dites lui que Mélite , ainsi qu'une déesse ,
 Est de tous nos desirs souveraine maitresse ,
 Dispose de nos cœurs , force nos volontés ,
 Et que par son pouvoir nos destins surmontés
 Se tiennent trop heureux de prendre l'ordre d'elle ;
 Enfin que tous mes vœux...

S C E N E II.

T I R C I S , P H I L A N D R E.

T I R C I S.

Philandre.

P H I L A N D R E.

Qui m'appelle ?

T I R C I S.

Tircis dont le bonheur au plus haut point monté
 Ne peut être parfait sans te l'avoir conté.

P H I L A N D R E.

Tu me fais trop d'honneur par cette confidence.

T I R C I S.

J'userais envers toi d'une sote prudence ,

Si je faisais dessein de te diffimuler
Ce qu'aussi-bien mes yeux ne sauraient te céler.

P H I L A N D R E.

En effet, si l'on peut te juger au visage,
Si je puis par tes yeux lire dans ton courage,
Ce qu'ils montrent de joie à tel point me surprend,
Que je n'en puis trouver de sujet assez grand ;
Rien n'ateint, ce me semble, aux signes qu'ils en
donnent.

T I R C I S.

Que fera le sujet, si les signes t'étonnent ?
Mon bonheur est plus grand qu'on ne peut soup-
çonner.
C'est quand tu l'auras su qu'il faudra t'étonner.

P H I L A N D R E.

Je ne le saurai pas sans marque plus expresse.

T I R C I S.

Possesseur, autant vaut...

P H I L A N D R E.

De quoi ?

T I R C I S.

D'une maîtresse,
Belle, honnête, jolie, & dont l'esprit charmant
De son seul entretien peut ravir un amant ;
En un mot, de Méлите.

M É L I T E.

427

P H I L A N D R E.

Il est vrai qu'elle est belle ,
Tu n'as pas mal choisi ; mais...

T I R C I S.

Quoi , mais ?

P H I L A N D R E.

T'aime-t-elle ?

T I R C I S.

Cela n'est plus en doute.

P H I L A N D R E.

Et de cœur ?

T I R C I S.

Et de cœur ,

Je t'en répons.

P H I L A N D R E.

Souvent un visage moqueur
N'a que le beau semblant d'une mine hypocrite.

T I R C I S.

Je ne crains rien de tel du côté de Mélite.

P H I L A N D R E.

Ecoute , j'en ai vû de toutes les façons.
J'en ai vû qui semblaient n'être que des glaçons ,
Dont le feu retenu par une adroite feinte ,
S'alumait d'autant plus qu'il souffrait de contrainte ;
J'en ai vû , mais beaucoup , qui sous le faux apas

Des preuves d'un amour qui ne les touchait pas ,
 Prenaient du passe-tems d'une folle jeunesse ,
 Qui se laisse afiner à ces traits de souplesse ,
 Et pratiquaient sous main d'autres affections :
 Mais j'en ai vû fort peu de qui les passions
 Fuffent d'intelligence avec tout le visage.

T I R C I S.

Et de ce petit nombre est celle qui m'engage.
 De sa possession je me tiens auffi feur
 Que tu te peux tenir de celle de ma fœur.

P H I L A N D R E.

Donc , fi ton espérance à la fin n'est déçue ,
 Ces deux amours auront une pareille iffue ?

T I R C I S.

Si cela n'arrivait , je me tromperais fort.

P H I L A N D R E.

Pour te faire plaisir j'en veux être d'accord.
 Cependant aprens moi comment elle te traite ,
 Et qui te fait juger son ardeur fi parfaite.

T I R C I S.

Une parfaite ardeur a trop de truchemens ,
 Par qui se faire entendre aux esprits des amans :
 Un coup d'œil , un foupir...

P H I L A N D R E.

Ces faveurs ridicules

Ne fervent qu'à tromper des ames trop crédules.
N'as-tu rien que cela ?

T I R C I S.

Sa parole & sa foi.

P H I L A N D R E.

Encor c'est quelque chose. Achève , & conte moi
Les petites douceurs, les aimables tendresses
Qu'elle se plait à joindre à de telles promesses.
Quelques lettres du moins te daignent confirmer
Ce vœu qu'entre tes mains elle a fait de t'aimer ?

T I R C I S.

Recherche qui voudra ces menus badinages ,
Qui n'en font pas toujours de fort sûrs témoignages ;
Je n'ai que sa parole , & ne veux que sa foi.

P H I L A N D R E.

Je connais donc quelqu'un plus avancé que toi.

T I R C I S.

J'entens qui tu veux dire ; & , pour ne te rien feindre ,

Ce rival est bien moins à redouter qu'à plaindre.
Erasme qu'ont banni ses dédains rigoureux...

P H I L A N D R E.

Je parle de quelqu'autre un peu moins malheureux.

T I R C I S.

Je ne connais que lui qui soupire pour elle.

P H I L A N D R E.

Je ne te tiendrai point plus longtems en cervelle :
 Pendant qu'elle t'amuse avec ses beaux discours ,
 Un rival inconnu possède ses amours ;
 Et la dissimulée , au mépris de ta flame ,
 Par lettres chaque jour lui fait don de son ame.

T I R C I S.

De telles trahisons lui sont trop en horreur.

P H I L A N D R E.

Je te veux , par pitié , tirer de cette erreur.
 Tantôt , sans y penser , j'ai trouvé cette lettre ,
 Tiens, vois ce que tu peux désormais t'en promettre.

T I R C I S.

*Je commence à m'estimer quelque chose, puisque je
 vous plais, & mon miroir m'ofense tous les jours,
 ne me représentant pas assez belle, comme je m'i-
 magine qu'il faut être pour mériter votre affection.
 Aussi je veux bien que vous sachiez que Mélite ne
 croit la posséder que par faveur, ou comme une ré-
 compense extraordinaire d'un excès d'amour, dont
 elle tâche de suppléer au défaut des graces que le ciel
 lui a refusées.*

P H I L A N D R E.

Maintenant qu'en dis-tu ? N'est-ce pas t'affronter ?

T I R C I S.

Cette lettre en tes mains ne peut m'épouvanter.

P H I L A N D R E.

La raison ?

T I R C I S.

Le porteur a fû combien je t'aime ,
Et par galanterie , il t'a pris pour moi-même ;
Comme auffi ce n'est qu'un de deux parfaits amis.

P H I L A N D R E.

Voilà bien te flater plus qu'il ne t'est permis ,
Et pour ton intérêt aimer à te méprendre.

T I R C I S.

On t'en aura donné quelqu'autre pour me rendre ,
Afin qu'encor un coup je fois ainfi déçu.

P H I L A N D R E.

Oui , j'ai quelque billet que tantôt j'ai reçu ;
Et puisqu'il est pour toi...

T I R C I S.

Que ta longueur me tue !

Dépêche.

P H I L A N D R E.

Le voilà que je te restitue.

T I R C I S.

Vous n'avez plus affaire qu'à Tircis ; je le souffre encore , afin que par sa hantise je remarque plus exactement ses défauts , & les fasse mieux goûter à ma

mère. Après cela Philandre & Mélite auront tout loisir de rire ensemble des belles imaginations dont le frère & la sœur ont reçu leurs espérances.

P H I L A N D R E.

Te voilà tout rêveur , cher ami , par sa foi ,
Crois-tu que ce billet s'adresse encor à toi ?

T I R C I S.

Traître ! c'est donc ainsi que ma sœur méprisée
Sert à ton changement d'un sujet de risée ?
C'est ainsi qu'à sa foi Mélite osant manquer ,
D'un parjure si noir ne fait que se moquer ?
C'est ainsi que sans honte à mes yeux tu subornes
Un amour qui pour moi devait être sans bornes ?
Sui-moi tout de ce pas ; que , l'épée à la main ,
Un si cruel affront se répare soudain :
Il faut que pour tous deux ta tête me réponde.

P H I L A N D R E.

Si pour te voir trompé tu te déplaïs au monde ,
Cherche en ce desespoir qui t'en veuille arracher ;
Quant à moi , ton trépas me coûterait trop cher.

T I R C I S.

Quoi , tu crains le duel !

P H I L A N D R E.

Non , mais j'en crains la fuite ,
Où la mort du vaincu met le vainqueur en fuite ;

Et

Et du plus beau succès le dangereux éclat
 Nous fait perdre l'objet & le prix du combat.

T I R C I S.

Tant de raisonnement, & si peu de courage,
 Sont de tes lâchetés le digne témoignage.
 Viens, ou dis que ton sang n'oserait s'exposer.

P H I L A N D R E.

Mon sang n'est plus à moi, je n'en puis disposer.
 Mais, puisque ta douleur de mes raisons s'irrite,
 J'en prendrai dès ce soir le congé de Mélite.
 Adieu.

S C E N E III.

T I R C I S *seul.*

TU fuis, perfide, & ta légèreté
 T'ayant fait criminel, te met en sûreté !
 Reviens, reviens défendre une place usurpée ;
 Celle qui te chérit vaut bien un coup d'épée.
 Fais voir que l'infidèle, en se donnant à toi,
 A fait choix d'un amant qui valait mieux que moi :
 Soutiens son jugement, & sauve ainsi de blâme
 Celle qui pour la tienne a négligé ma flame.
 Crois-tu qu'on la mérite à force de courir ?

Peux-tu m'abandonner ses faveurs sans mourir ?
O lettres ! ô faveurs indignement placées ,
A ma discrétion honteusement laissées !
O gages qu'il néglige autant que superflus !
Je ne fais qui de nous vous difamez le plus ;
Je ne fais qui des trois doit rougir davantage ;
Car vous nous aprenez qu'elle est une volage ;
Son amant un parjure , & moi sans jugement ,
De n'avoir rien prévu de leur déguisement.
Mais il le falait bien , que cette ame infidelle ,
Changeant d'affection , prît un traître comme elle ;
Et que le digne amant qu'elle a su rechercher ,
A sa déloyauté n'eût rien à reprocher.
Cependant j'en croyais cette fausse apparence ,
Dont elle repaissait ma frivole espérance ;
J'en croyais ses regards , qui tous remplis d'amour ,
Etaient de la partie en un si lâche tour.
O ciel ! vit-on jamais tant de supercherie ,
Que tout l'extérieur ne fût que tromperie ?
Non , non , il n'en est rien ; une telle beauté
Ne fut jamais sujette à la déloyauté.
Faibles & seuls témoins du malheur qui me touche ,
Vous êtes trop hardis de démentir sa bouche.
Mélite me chérit , elle me l'a juré ;
Son oracle reçu , je m'en tiens assuré :

Que dites-vous là contre ? Etes-vous plus croyables ?

Caractères trompeurs, vous me contez des fables ;
Vous voulez me trahir, mais vos efforts sont vains ;
Sa parole a laissé son cœur entre mes mains.

A ce doux souvenir ma flamme se rallume ;
Je ne fais plus qui croire, ou d'elle, ou de sa plume ;
L'une & l'autre en effet n'ont rien que de léger,
Mais du plus ou du moins je n'en puis que juger.

Loin, loin, doutez flatteurs que mon feu me suggère,
Je vois trop clairement qu'elle est la plus légère ;

La foi que j'en reçus s'en est allée en l'air,
Et ces traits de sa plume osent encor parler,
Et laissent en mes mains une honteuse image,

Où son cœur peint au vif remplit le mien de rage.

Oui, j'enrage, je meurs, & tous mes sens troublés
D'un excès de douleur se trouvent acablés.

Un si cruel tourment me gêne & me déchire,

Que je ne puis plus vivre avec un tel martyre ;

Mais cachons - en la honte, & nous donnons du
moins

Ce faux soulagement en mourant sans témoins :

Que mon trépas secret empêche l'infidelle

D'avoir la vanité que je fois mort pour elle.

S C E N E I V.

C L O R I S , T I R C I S.

C L O R I S.

MOn frère, en ma faveur retourne sur tes pas.
 Dis moi la vérité, tu ne me cherchais pas ?
 Et quoi ? tu fais semblant de ne me pas connaître ?
 O dieux ! en quel état te vois-je ici paraître !
 Tu pâlis tout à coup, & tes louches regards
 S'élancent incertains presque de toutes parts !
 Tu manques à la fois de couleur & d'haleine !
 Ton pied mal affermi ne se soutient qu'à peine !
 Quel accident nouveau te trouble ainsi les sens ?

T I R C I S.

Puisque tu veux savoir le mal que je ressens,
 Avant que d'affouvir l'inexorable envie
 De mon sort rigoureux qui demande ma vie,
 Je vais t'affaffiner d'un fatal entretien,
 Et te dire en deux mots mon malheur & le tien.
 En nos chastes amours de tous deux on se moque ;
 Philandre... Ah ! la douleur m'étoufe & me su-
 foque.
 Adieu, ma sœur, adieu, je ne puis plus parler :

Lis, &, si tu le peux, tâche à te consoler.

C L O R I S.

Ne m'échape donc pas.

T I R C I S.

Ma sœur, je te supplie...

C L O R I S.

Quoi? que je t'abandonne à ta mélancolie?

Voyons auparavant ce qui te fait mourir,

Et nous aviserons à te laisser courir.

T I R C I S.

Hélas! quelle injustice!

C L O R I S *après avoir lû les lettres qu'il lui a données.*

Est-ce-là tout, fantasque?

Quoi? si la déloyale enfin lève le masque,

Oses-tu te fâcher d'être défabusé?

Apprens qu'il te faut être en amour plus rusé;

Apprens que les discours des filles bien sentées

Découvrent rarement le fond de leurs pensées;

Et que les yeux aidant à ce déguisement,

Notre sexe a le don de tromper finement.

Apprens aussi de moi que ta raison s'égare,

Que Mélite n'est pas une pièce si rare,

Qu'elle soit seule ici qui vaille la servir;

Assez d'autres objets y sauront te ravir.

Ne t'inquiète point pour une écervelée,
 Qui n'a d'ambition que d'être cajolée,
 Et rend à plaindre ceux qui, flatant ses beautés,
 Ont assez de malheur pour en être écoutés.
 Damon lui plut jadis, Aristandre & Géronte,
 Erasme après deux ans n'y voit pas mieux son
 compte.

Elle t'a trouvé bon seulement pour huit jours,
 Philandre est aujourd'hui l'objet de ses amours;
 Et peut-être déjà, tant elle aime le change,
 Quelque autre nouveauté le suplante & nous venge.
 Ce n'est qu'une coquette avec tous ses attraits;
 Sa langue avec son cœur ne s'acorde jamais.
 Les infidélités sont ses jeux ordinaires;
 Et ses plus doux apas sont tellement vulgaires,
 Qu'en elle homme d'esprit n'admira jamais rien,
 Que le sujet pourquoi tu lui voulais du bien.

T I R C I S.

Penses-tu m'arrêter par ce torrent d'injures ?
 Que ce soient vérités, que ce soient impostures,
 Tu redoubles mes maux au lieu de les guérir.
 Adieu. Rien que la mort ne peut me secourir.

S C E N E V.

CLORIS *seule.*

MOn frère. Il s'est sauvé, son désespoir l'em-
porte :

Me préserve le ciel d'en user de la sorte!

Un volage me quite, & je le quite aussi;

Je l'obligerais trop de m'en mettre en souci.

Pour perdre des amans, celles qui s'en affligent,

Donnent trop d'avantage à ceux qui les négligent;

Il n'est lors que la joie, elle nous venge mieux,

Et, la fît-on à faux éclater par les yeux,

C'est montrer par bravade à leur vaine inconfiance,

Qu'elle est, pour nous toucher, de trop peu d'importance.

Que Philandre à son gré rende ses vœux contents;

S'il attend que j'en pleure, il attendra longtems.

Son cœur est un trésor dont j'aime qu'il dispose;

Le larcin qu'il m'en fait me vole peu de chose;

Et l'amour qui pour lui m'éprit si follement,

M'avait fait bonne part de son aveuglement.

On enchérit pourtant sur ma faute passée;

Dans la même folie une autre embarrassée,

Le rend encor parjure , & fans ame , & fans foi ,
Pour se donner l'honneur de faillir après moi.
Je meure , s'il n'est vrai que la moitié du monde
Sur l'exemple d'autrui se conduit & se fonde :
A cause qu'il parut quelque tems m'enflamer ,
La pauvre fille a cru qu'il valait bien l'aimer ,
Et sur cette croyance elle en a pris envie ;
Lui pût-elle durer jusqu'au bout de sa vie !
Si Mélite a failli me l'ayant débauché ,
Dieux , par-là seulement punissez son péché ;
Elle verra bien-tôt que sa digne conquête
N'est pas une aventure à me rompre la tête :
Un si plaisant malheur me console à l'instant.
Ah ! si mon fou de frère en pouvait faire autant ,
Que j'en aurais de joie , & que j'en ferais gloire !
Si je puis le rejoindre , & qu'il me veuille croire ,
Nous leur ferons bien voir que leur change indiscret
Ne vaut pas un soupir , ne vaut pas un regret.
Je me veux toutefois en venger par malice ,
Me divertir une heure à m'en faire justice ;
Ces lettres fourniront assez d'occasion
D'un peu de défiance & de division.
Si je prens bien mon tems , j'aurai pleine matière
A les jouer tous deux d'une belle manière.
En voici déjà l'un qui craint de m'aborder.

S C E N E VI.

P H I L A N D R E , C L O R I S .

C L O R I S .

Q Uoi, tu passes, Philandre, & sans me regarder ?

P H I L A N D R E .

Pardonne moi, de grace, une affaire importune
M'empêche de jouir de ma bonne fortune ;
Et son empressement qui porte ailleurs mes pas,
Me remplissait l'esprit jusqu'à ne te voir pas.

C L O R I S .

J'ai donc souvent le don d'aimer plus qu'on ne
m'aime ;

Je ne pense qu'à toi, j'en parlais en moi-même.

P H I L A N D R E .

Me veux-tu quelque chose ?

C L O R I S .

Il t'ennuie avec moi ;

Mais comme de tes feux j'ai pour garant ta foi,
Je ne m'allarme point. N'était ce qui te presse,
Ta flame un peu plus loin eût porté ma tendresse,
Et je t'aurais fait voir quelques vers de Tircis

Pour le charmant objet de ses nouveaux soucis.
 Je viens de les surprendre, & j'y pourrais encore
 Joindre quelque billet de l'objet qu'il adore ;
 Mais tu n'as pas loisir ; toutefois si tu veux
 Perdre un demi-quart d'heure à les lire nous deux...

P H I L A N D R E .

Voyons donc ce que c'est , sans plus longue de-
 meure ;
 Ma curiosité pour ce demi-quart d'heure
 S'osera dispenser.

C L O R I S .

Aussi tu me promets ,
 Quand tu les auras lûs , de n'en parler jamais ;
 Autrement , ne crois pas...

P H I L A N D R E *reconnaissant les lettres.*

Cela s'en va sans dire ,
 Donne , donne-les moi , tu ne les saurais lire ;
 Et nous aurions ainsi besoin de trop de tems.

C L O R I S *les resserrant.*

Philandre , tu n'es pas encor où tu prétens ;
 Quelques hautes faveurs que ton mérite obtienne ,
 Elles sont aussi bien en ma main qu'en la tienne ;
 Je les garderai mieux , tu peux en affurer
 La belle , qui pour toi daigne se parjurer.

P H I L A N D R E.

Un homme doit souffrir d'une fille en colère ;
Mais je fais comme il faut les ravoir de ton frère ;
Tout exprès je le cherche , & son fang , ou le
mien . . .

C L O R I S.

Quoi, Philandre est vaillant , & je n'en favois rien !
Tes coups sont dangereux quand tu ne veux pas
feindre ,

Mais ils ont le bonheur de se faire peu craindre ;
Et mon frère qui fait comme il s'en faut guérir ,
Quand tu l'aurais tué , pourrait n'en pas mourir.

P H I L A N D R E.

L'effet en fera foi , s'il en a le courage.
Adieu. J'en perds le tems à parler davantage.
Tremble.

C L O R I S.

J'en ai grand lieu , connaissant ta vertu ;
Pourvû qu'il y consente , il fera bien batu.

Fin du troisieme acte.

 A C T E IV.

S C E N E P R E M I E R E.

M É L I T E , L A N O U R I C E .

L A N O U R I C E .

CETTE obstination à faire la secrète
M'acuse injustement d'être trop peu discrète.

M É L I T E .

Ton importunité n'est pas à supporter.
Ce que je ne fais pas te le puis-je conter ?

L A N O U R I C E .

Les visites d'Erasme un peu moins assidues
Témoignent quelque ennui de ses peines perdues ;
Et ce qu'on voit par-là de refroidissement
Ne fait que trop juger son mécontentement.
Je m'en veux cependant cacher tout le mystère.
Mais je pourrais enfin en croire ma colère,
Et pour punition te priver des avis,
Qu'a ton cœur jusqu'ici si doucement suivis.

M É L I T E .

C'est à moi de trembler après cette menace,
Et tout autre du moins tremblerait à ma place.

L A N O U R I C E.

Ne raillons point. Le fruit qui t'en est demeuré,
 Je parle sans reproche, & tout considéré,
 Vaut bien . . . Mais revenons à notre humeur cha-
 grine,
 Aprens moi ce que c'est.

M É L I T E.

Veux-tu que je devine ?

Dégoûté d'un esprit si grossier que le mien,
 Il cherche ailleurs peut-être un meilleur entretien.

L A N O U R I C E.

Ce n'est pas bien ainsi qu'un amant perd l'envie
 D'une chose deux ans ardemment poursuivie;
 D'assurance un mépris l'oblige à se piquer,
 Mais ce n'est pas un trait qu'il falait pratiquer.
 Une fille qui voit, & que voit la jeunesse,
 Ne s'y doit gouverner qu'avec beaucoup d'adresse;
 Le dédain lui messied, ou, quand elle s'en fert,
 Que ce soit pour reprendre un amant qu'elle perd.
 Une heure de froideur à propos ménagée,
 Pour rembraiser une ame à demi dégagée,
 Qu'un traitement trop doux dispose à des mépris
 D'un bien dont cet orgueil fait mieux savoir le prix.
 Hors ce cas, il lui faut complaire à tout le monde,
 Faire qu'aux vœux de tous l'aparence réponde,

Et fans embarrasser son cœur de leurs amours,
 Leur faire bonne mine, & souffrir leurs discours;
 Qu'à part ils pensent tous avoir la préférence,
 Et paraissent ensemble entrer en concurrence;
 Que tout l'extérieur de son visage égal
 Ne rende aucun jaloux du bonheur d'un rival;
 Que ses yeux partagés leur donnent de quoi crain-
 dre,
 Sans donner à pas un aucun lieu de se plaindre;
 Qu'ils vivent tous d'espoir jusqu'au choix d'un mari,
 Mais qu'aucun cependant ne soit le plus chéri;
 Et qu'elle cède enfin, puisqu'il faut qu'elle cède,
 A qui payra le mieux le bien qu'elle possède.
 Si tu n'eusses jamais quité cette leçon,
 Ton Erasme avec toi vivrait d'autre façon.

M É L I T E.

Ce n'est pas son humeur de souffrir ce partage;
 Il croit que mes regards soient son propre héritage;
 Et prend ceux que je donne à tout autre qu'à lui,
 Pour autant de larcins faits sur le bien d'autrui.

L A N O U R I C E.

J'entens à demi mot, achève, & m'expédie
 Promptement le motif de cette maladie.

M É L I T E.

Si tu m'avais, nourrice, entendu à demi,

Tu faurais que Tircis...

LA N O U R I C E.

Quoi, son meilleur ami!

N'a-ce pas été lui qui te l'a fait connaître?

M É L I T E.

Il voudrait que le jour en fût encore à naître;

Et si d'auprès de moi je l'avais écarté,

Tu verrais tout à l'heure Erasfe à mon côté.

LA N O U R I C E.

J'ai regret que tu fois leur pomme de discorde;

Mais puisque leur humeur ensemble ne s'acorde,

Erasfe n'est pas homme à laisser échaper;

Un semblable pigeon ne se peut rattraper;

Il a deux fois le bien de l'autre, & davantage.

M É L I T E.

Le bien ne touche point un généreux courage.

LA N O U R I C E.

Tout le monde l'adore, & tâche d'en jouir.

M É L I T E.

Il fuit un faux éclat qui ne peut m'éblouir.

LA N O U R I C E.

Auprès de sa splendeur toute autre est fort petite.

M É L I T E.

Tu le places au rang qui n'est dû qu'au mérite.

M É L I T E.

LA N O U R I C E.

On a trop de mérite étant riche à ce point.

M É L I T E.

Les biens en donnent-ils à ceux qui n'en ont point ?

LA N O U R I C E.

Oui , ce n'est que par-là qu'on est considérable.

M É L I T E.

Mais ce n'est que par-là qu'on devient méprisable.

Un homme dont les biens font toutes les vertus ,

Ne peut être estimé que des cœurs abatus.

LA N O U R I C E.

Est-il quelques défauts que les biens ne réparent ?

M É L I T E.

Mais plutôt en est-il où les biens ne préparent ?

Étant riche , on méprise assez communément

Des belles qualités le solide ornement ;

Et d'un luxe honteux la richesse suivie ,

Souvent par l'abondance aux vices nous convie.

LA N O U R I C E.

Enfin je reconais...

M É L I T E.

Qu'avec tout ce grand bien

Un jaloux sur mon cœur n'obtiendra jamais rien.

LA N O U R I C E.

Et que d'un cajoleur la nouvelle conquête

T'imprime

T'imprime à mon regret ces erreurs dans la tête,
Si ta mère le fait...

M É L I T E.

Laisse moi ces fousis,
Et rentre, que je parle à la sœur de Tircis.

L A N O U R I C E.

Peut-être elle t'en veut dire quelque nouvelle.

M É L I T E.

Ta curiosité te met trop en cervelle.
Rentre sans t'informer de ce qu'elle prétend ;
Un meilleur entretien avec elle m'attend.

S C E N E II.

C L O R I S , M É L I T E.

C L O R I S.

JE chéris tellement celles de votre sorte,
Et prens tant d'intérêt en ce qui leur importe,
Qu'aux pièces qu'on leur fait je ne puis consentir,
Ni même en rien savoir, sans les en avertir.
Ainsi donc, au hazard d'être la mal venue,
Encor que je vous sois, peu s'en faut, inconnue,
Je viens vous faire voir que votre affection
N'a pas été fort juste en son élection.

M É L I T E.

Vous pouriez, sous couleur de rendre un bon office,
 Mettre quelqu'autre en peine avec cet artifice;
 Mais pour m'en repentir j'ai fait un trop bon choix;
 Je renonce à choisir une seconde fois;
 Et mon affection ne s'est point arrêtée
 Que chez un cavalier qui l'a trop méritée.

C L O R I S.

Vous me pardonnerez, j'en ai de bons témoins;
 C'est l'homme qui de tous le mérite le moins.

M É L I T E.

Si je n'avais de lui qu'une faible assurance,
 Vous me feriez entrer en quelque défiance;
 Mais je m'étonne fort que vous l'osiez blâmer,
 Ayant quelque intérêt vous-même à l'estimer.

C L O R I S.

Je l'estimai jadis, & je l'aime, & l'estime,
 Plus que je ne faisais auparavant son crime.
 Ce n'est qu'en ma faveur qu'il ose vous trahir,
 Et vous pouvez juger si je le puis haïr,
 Lorsque sa trahison m'est un clair témoignage
 Du pouvoir absolu que j'ai sur son courage.

M É L I T E.

Le pousser à me faire une infidélité,
 C'est assez mal user de cette autorité.

C L O R I S.

Me le faut-il pouffer où son devoir l'oblige ?
C'est son devoir qu'il fuit alors qu'il vous néglige.

M É L I T E.

Quoi , le devoir chez vous oblige aux trahisons ?

C L O R I S.

Quand il n'en aurait point de plus justes raisons ,
La parole donnée , il faut que l'on la tienne.

M É L I T E.

Cela fait contre vous, il m'a donné la fiemme.

C L O R I S.

Oui , mais ayant déjà reçu mon amitié ,
Sur un vœu solennel d'être un jour sa moitié ,
Peut-il s'en départir pour accepter la vôtre ?

M É L I T E.

De grace , excusez moi , je vous prens pour une
autre ,

Et c'était à Cloris que je croyais parler.

C L O R I S.

Vous ne vous trompez pas.

M É L I T E.

Donc , pour mieux me railler ,
La sœur de mon amant contrefait ma rivale ?

C L O R I S.

Donc , pour mieux m'éblouir , une ame déloyale

Contrefait la fidèle ? Ah, Mélite, fachez
 Que je ne fais que trop ce que vous me cachez.
 Philandre m'a tout dit; vous pensez qu'il vous aime,
 Mais, sortant d'avec vous il me conte lui-même
 Jusqu'aux moindres discours, dont votre passion
 Tâche de suborner son inclination.

M É L I T E.

Moi, suborner Philandre ! Ah, que m'osez-vous
 dire ?

C L O R I S.

La pure vérité.

M É L I T E.

Vraiment, en voulant rire,
 Vous passez trop avant; brisons là, s'il vous plait.
 Je ne vois point Philandre, & ne fais quel il est.

C L O R I S.

Vous en croirez du moins votre propre écriture.
 Tenez, voyez, lisez.

M É L I T E.

Ah, dieux, quelle imposture !
 Jamais un de ces traits ne partit de ma main.

C L O R I S.

Nous pourions demeurer ici jusqu'à demain,
 Que vous persisterez dans la méconnaissance :
 Je vous les laisse. Adieu.

M É L I T E.

Tout beau, mon innocence
Veut apprendre de vous le nom de l'imposteur,
Pour faire retomber l'afront sur son auteur.

C L O R I S.

Vous pensez me duper, & perdez votre peine.
Que sert le désaveu quand la preuve est certaine ?
A quoi bon démentir, à quoi bon dénier...

M É L I T E.

Ne vous obstinez point à me calomnier ;
Je veux que si jamais j'ai dit mot à Philandre...

C L O R I S.

Remetons ce discours, quelqu'un vient nous sur-
prendre ;
C'est le brave Lisis, qui semble sur le front
Porter empreints les traits d'un déplaisir profond.

S C E N E III.

L I S I S, M É L I T E, C L O R I S.

L I S I S à *Cloris*.

P Réparez vos soupirs à la triste nouvelle
Du malheur où nous plonge un esprit infidelle ;
Quittez son entretien, & venez avec moi

Plaindre un frère au cercueil par son manque de foi.

M É L I T E.

Quoi! son frère au cercueil!

L I S I S.

Oui, Tircis plein de rage

De voir que votre change indignement l'outrage,

Maudissant mille fois le détestable jour

Que votre bon accueil lui donna de l'amour,

Dedans ce désespoir a chez moi rendu l'ame,

Et mes yeux désolés...

M É L I T E.

Je n'en puis plus, je pâme.

C L O R I S.

Au secours, au secours.

S C E N E IV.

CLITON, LA NOURICE, MÉLITE,
LISIS, CLORIS.

C L I T O N.

D'Où provient cette voix?

L A N O U R I C E.

Qu'avez-vous, mes enfans?

C L O R I S.

Mélite que tu vois . . .

L A N O U R I C E.

Hélas ! elle se meurt , son teint vermeil s'éface ,
Sa chaleur se dissipe , elle n'est plus que glace.

L I S I S à Cliton.

Va querir un peu d'eau , mais il faut te hâter.

C L I T O N à Lisís.

Si proche du logis , il vaut mieux l'y porter.

C L O R I S.

Aidez mes faibles pas , les forces me défontent ,
Et je vais fucomber aux douleurs qui m'affaillent.

S C E N E V.

É R A S T E *seul.*

A La fin je triomphe , & les destins amis
M'ont donné le succès que je m'étais promis.
Me voilà trop heureux , puisque par mon adresse
Mélite est sans amant , & Tircis sans maitresse ;
Et comme si c'était trop peu pour me venger ,
Philandre & sa Cloris courent même danger.
Mais à quelle raison leurs ames défunies
Pour les crimes d'autrui feront-elles punies ?
Que m'ont - ils fait tous deux pour troubler leurs
acords ?

Fuyez de ma pensée , inutiles remords ,
 La joie y veut régner , cessez de m'en distraire.
 Cloris m'ofense trop d'être sœur d'un tel frère ;
 Et Philandre si prompt à l'infidélité ,
 N'a que la peine dûe à sa crédulité.
 Mais que me veut Cliton qui fort de chez Mélite ?

S C E N E V I.

C L I T O N , E R A S T E.

C L I T O N.

Monsieur , tout est perdu , votre fourbe maudite ,
 Dont je fus à regret le damnable instrument ,
 A couché de douleur Tircis au monument.

E R A S T E.

Courage , tout va bien , le traître m'a fait place ;
 Le seul qui me rendait son courage de glace ,
 D'un favorable coup la mort me l'a ravi.

C L I T O N.

Monsieur , ce n'est pas tout , Mélite l'a suivi.

E R A S T E.

Mélite l'a suivi ! Que dis-tu , misérable ?

C L I T O N.

Monsieur , il est trop vrai ; le moment déplorable

Qu'elle a su son trépas, a terminé ses jours.

E R A S T E.

Ah , ciel ! s'il est ainfi...

C L I T O N.

Laissez là ces discours ,
Et vantez vous plutôt que par votre imposture
Ces malheureux amans trouvent la sépulture ,
Et que votre artifice a mis dans le tombeau
Ce que le monde avait de parfait & de beau.

E R A S T E.

Tu m'oses donc flater , infame , & tu supprime
Par ce reproche obscur la moitié de mes crimes ?
Est-ce ainfi qu'il te faut n'en parler qu'à demi ?
Achève tout d'un coup , dis que maitresse , ami ,
Tout ce que je chéris , tout ce que dans mon ame
Sut jamais alumer une pudique flame ,
Tout ce que l'amitié me rendit précieux ,
Par ma fourbe a perdu la lumière des cieux.
Dis que j'ai violé les deux loix les plus saintes ,
Qui nous rendent heureux par leurs douces con-
traintes.
Dis que j'ai corrompu , dis que j'ai suborné ,
Falsifié , trahi , séduit , affaffiné ;
Tu n'en diras encor que la moindre partie.
Quoi , Tircis est donc mort , & Mélite est fans vie !

Je ne l'avais pas su, Parques, jusqu'à ce jour,
 Que vous relevassiez de l'empire d'amour.
 J'ignorais qu'aussi-tôt qu'il assemble deux ames,
 Il vous pût commander d'unir aussi leurs trames.
 Vous en relevez donc, & montrez aujourd'hui
 Que vous êtes pour nous aveugles comme lui ?
 Vous en relevez donc, & vos ciseaux barbares
 Tranchent, comme il lui plaît, les destins les plus
 rares ?

Mais je m'en prens à vous, moi qui suis l'imposteur,
 Moi, qui suis de leurs maux le détestable auteur.
 Hélas ! & fallait-il que ma supercherie
 Tournât si lâchement tant d'amour en furie ?
 Inutiles regrets, repentirs superflus,
 Vous ne me rendez pas Mélite qui n'est plus ;
 Vos mouvemens tardifs ne la font pas revivre ;
 Elle a suivi Tircis, & moi je la veux suivre.
 Il faut que de mon sang je lui fasse raison,
 Et de ma jalousie & de ma trahison,
 Et que de ma main propre un ami si fidèle
 Reçoive... Mais d'où vient que tout mon corps
 chancèle ?

Quel murmure confus ! & qu'entens-je hurler ?
 Que de pointes de feux se perdent parmi l'air !
 Les dieux à mes forfaits ont dénoncé la guerre ;

Leur foudre décoché vient de fendre la terre ;
Et pour leur obéir son sein me recevant
M'engloutit , & me plonge aux enfers tout vivant :
Je vous entens , grands dieux , c'est là-bas que leurs
ames ,

Aux champs Elifiens éternisent leurs flames ;
C'est là-bas qu'à leurs pieds il faut verser mon sang :
La terre à ce dessein m'ouvre son large flanc ,
Et jusqu'aux bords du Styx me fait libre passage.
Je l'aperçois déjà , je suis sur son rivage.

Fleuve , dont le saint nom est redoutable aux dieux ,
Et dont les neuf replis ceignent ces tristes lieux ,
N'entre point en couroux contre mon insolence ,
Si j'ose avec mes cris violer ton silence :

Je ne te veux qu'un mot. Tircis est-il passé ?
Mélite est-elle ici ? Mais , qu'atens-je , insensé ?
Ils sont tous deux si chers à ton funeste empire ,
Que tu crains de les perdre , & n'oses m'en rien
dire.

Vous donc , esprits légers , qui , manque de tom-
beaux ,

Tournoyez vagabonds à l'entour de ces eaux ,
A qui Charon cent ans refuse sa nacelle ,
Ne m'en pourriez-vous point donner quelque nou-
velle ?

Parlez , & je promets d'employer mon crédit
A vous faciliter ce passage interdit.

C L I T O N.

Monfieur , que faites-vous ? Votre raifon troublée
Par l'effort des douleurs dont elle eft acablée ,
Figure à votre vûe...

E R A S T E.

Ah ! te voilà , Charon ;
Dépêche promptement , & d'un coup d'aviron
Paffe moi , fi tu peux , jufqu'à l'autre rivage.

C L I T O N.

Monfieur , rentrez en vous ; regardez mon vifage ;
Reconnaissez Cliton.

E R A S T E.

Dépêche , vieux nocher ,
Avant que ces efprits nous puiffent aprocher ;
Ton bateau de leur poids fondrait dans les abîmes ,
Il n'en aura que trop d'Erafte & de fes crimes.
Quoi , tu veux te fauver à l'autre bord fans moi ?
Si faut-il qu'à ton cou je paffe malgré toi.

*[Il fe jette fur les épaules de Cliton , qui l'emporte
derrière le théâtre.]*

S C E N E VII.

PHILANDRE *seul.*

P Résomptueux rival, dont l'absence importune,
Retarde le succès de ma bonne fortune ,
As-tu si-tôt perdu cette ombre de valeur ,
Que te prêtait tantôt l'effort de ta douleur ?
Que devient à présent cette bouillante envie
De punir ta volage aux dépens de ma vie ?
Il ne tient plus qu'à toi que tu ne sois content ;
Ton ennemi t'apelle, & ton rival t'attend :
Je te cherche en tous lieux , & cependant ta fuite
Se rit impunément de ma vaine poursuite.
Crois-tu, laissant mon bien dans les mains de ta
sœur ,
En demeurer toujours l'injuste possesseur ?
Ou que ma patience à la fin échapée ,
Puisque tu ne veux pas le débattre à l'épée ,
Oubliant le respect du sexe , & tout devoir ,
Ne laisse point sur elle agir mon désespoir ?

S C E N E V I I I.

É R A S T E , P H I L A N D R E.

E R A S T E.

DÉtacher Ixion pour me mettre à sa place !
 Mégère , c'est à vous une indiscrete audace.
 Ai-je , prenant le front de cet ambitieux ,
 Atenté sur le lit du monarque des cieux ?
 Vous travaillez en vain , barbares Euménides ;
 Non , ce n'est pas ainsi qu'on punit les perfides.
 Quoi , me presser encor ? Sus de pieds & de mains
 Effayons d'écarter ces monstres inhumains :
 A mon secours , esprits , vengez vous de vos peines,
 Ecrasons leurs serpens , chargeons-les de vos chaînes ;
 Pour ces filles d'enfer nous sommes trop puissans.

P H I L A N D R E.

Il semble à ce discours qu'il ait perdu le sens.
 Eraste , cher ami , quelle mélancolie
 Te met dans le cerveau cet excès de folie ?

E R A S T E.

Equitable Minos , grand juge des enfers ,
 Voyez qu'injustement on m'aprête des fers.

Faire un tour d'amoureux , suposer une lettre ,
Ce n'est pas un forfait qu'on ne puisse remettre.
Il est vrai que Tircis en est mort de douleur ,
Que Mélite après lui redouble ce malheur ,
Que Cloris sans amant ne fait à qui s'en prendre ;
Mais la faute n'en est qu'au crédule Philandre ;
Lui seul en est la cause , & son esprit léger ,
Qui trop facilement résolut de changer ;
Car ces lettres qu'il croit l'effet de ses mérites ,
La main que vous voyez les a toutes écrites.

P H I L A N D R E.

Je te laisse impuni , traître ; de tels remords
Te donnent des tourmens pires que mille morts :
Je t'obligerais trop de t'arracher la vie ;
Et ma juste vengeance est bien mieux assouvie
Par les foles horreurs de cette illusion.
Ah , grands dieux ! que je suis plein de confusion !

S C E N E I X.

E R A S T E *seul.*

TU t'enfuis donc , barbare , & me laissant en
proie
A ces cruelles sœurs , tu les combles de joie ?

Non, non, retirez vous, Tisiphone, Alecton ;
 Et tout ce que je vois d'officiers de Pluton.
 Vous me connaissez mal ; dans le corps d'un perfide,
 Je porte le courage & les forces d'Alcide.
 Je vais tout renverser dans ces royaumes noirs,
 Et sacager moi seul ces ténébreux manoirs.
 Une seconde fois le triple chien Cerbère
 Vomira l'aconit en voyant la lumière.
 J'irai du fond d'enfer dégager les Titans ;
 Et, si Pluton s'opose à ce que je prétens,
 Passant dessus le ventre à sa troupe mutine,
 J'irai d'entre ses bras enlever Proserpine.

S C E N E X.

L I S I S , C L O R I S.

L I S I S.

N'En doute plus, Cloris, ton frère n'est point
 mort ;

Mais, ayant sù de lui son déplorable sort,
 Je voulais éprouver par cette triste teinte,
 Si celle qu'il adore aucunement atteinte
 Deviendrait plus sensible aux traits de la pitié,
 Qu'aux sincères ardeurs d'une sainte amitié.

Main-

Maintenant que je vois qu'il faut qu'on nous abuse ,
Afin que nous puissions découvrir cette ruse ,
Et que Tircis en soit de tout point éclairci ,
Sois sûre que dans peu je te le rends ici.
Ma parole fera d'un prompt effet suivie ;
Tu reverras bientôt ce frère plein de vie :
C'est assez que je passe une fois pour trompeur.

C L O R I S.

Si bien qu'au lieu du mal nous n'aurons que la peur ?
Le cœur me le disait. Je sentais que mes larmes
Refusaient de couler pour de fausses alarmes ,
Dont les plus dangereux & plus rudes affauts
Avaient beaucoup de peine à m'émouvoir à faux ;
Et je n'étudiai cette douleur menteuse ,
Qu'à cause qu'en effet j'étais un peu honteuse ,
Qu'une autre en témoignât plus de ressentiment.

L I S I S.

Après tout , entre nous , confesse franchement
Qu'une fille en ces lieux qui perd un frère unique ,
Jusques au desespoir fort rarement se pique :
Ce beau nom d'héritière a de telles douceurs ,
Qu'il devient souverain à consoler des sœurs.

C L O R I S.

Adieu , railleur , adieu. Son intérêt me presse

D'aller rendre d'un mot la vie à sa maitresse ,
Autrement je saurais t'apprendre à discourir.

L I S I S.

Et moi , de ces frayeurs de nouveau te guérir.

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

ERASTE *derrière le théâtre*, CLITON;
LA NOURICE.

C L I T O N.

JE ne t'ai rien célé ; tu fais toute l'affaire.

L A N O U R I C E.

Tu m'en as bien conté. Mais se pourrait-il faire
Qu'Erasste eût des remords si vifs & si pressans,
Que de violenter sa raison & ses sens ?

C L I T O N.

Eût-il pû, sans en perdre entièrement l'usage ;
Se figurer Charon des traits de mon visage,
Et de plus, me prenant pour ce vieux nautonnier,
Me payer à bons coups des droits de son denier ?

L A N O U R I C E.

Plaisante illusion !

C L I T O N.

Mais funeste à ma tête,
Sur qui se déchargeait une telle tempête,
Que je tiens maintenant à miracle évident

Gg ij

Qu'il me soit demeuré dans la bouche une dent.

L A N O U R I C E.

C'était mal reconnaître un si rare service.

E R A S T E *derrière le théâtre.*

Arrêtez , arrêtez , poltrons.

C L I T O N.

Adieu , nourrice.

Voici ce fou qui vient , je l'entens à la voix ;

Crois que ce n'est pas moi qu'il atrape deux fois.

L A N O U R I C E.

Pour moi , quand je devrais passer pour Proserpine,

Je veux voir à quel point sa fureur le domine.

C L I T O N.

Contente à tes périls ton curieux desir.

L A N O U R I C E.

Quoi qu'il puisse arriver , j'en aurai le plaisir.

S C E N E I I.

ERASTE, LA NOURICE.

E R A S T E.

EN vain je les rapelle , en vain pour se défendre

La honte & le devoir leur parlent de m'attendre :

Ces lâches escadrons de fantômes affreux

Cherchent leur assurance aux cachots les plus creux,
Et , se fiant à peine à la nuit qui les couvre ,
Souhaitent sous l'enfer qu'un autre enfer s'entr'ou-
vre.

Ma voix met tout en fuite ; & , dans ce vaste éfroi ,
La peur faifit fi bien les ombres & leur roi ,
Que , se précipitant à de promptes retraites ,
Tous leurs focis ne vont qu'à les rendre fécettes.
Le bouillant Phlégéton parmi fes flots pierreux ,
Pour les favoriser , ne roule plus de feux :
Tifiphone tremblante , Aleçton & Mégère ,
Ont de leurs flambeaux noirs étoufé la lumière ;
Les Parques même en hâte emportent leurs fu-
seaux ,

Et dans ce grand désordre oublient leurs ciseaux.
Charon les bras croifés dans fa barque s'étonne
De ce qu'après Erafte il n'a passé perfonne.
Trop heureux accident , s'il avait prévenu
Le déplorable coup du malheur avénu !
Trop heureux accident , fi la terre entr'ouverte
Avant ce jour fatal eût confenti ma perte ,
Et fi ce que le ciel me donne ici d'accès ,
Eût de ma trahifon devancé le succès !
Dieux, que vous savez mal gouverner votre foudre
N'était-ce pas affez pour me réduire en poudre

Que le simple dessein d'un si lâche forfait ?
 Injustes , deviez-vous en attendre l'effet ?
 Ah , Mélite ! ah , Tircis ! leur cruelle justice
 Aux dépens de vos jours me choisit un supplice.
 Ils doutaient que l'enfer eût de quoi me punir ,
 Sans le triste secours de ce dur souvenir.
 Oui , ce qu'ont les enfers , de feux , de fouets , de
 chaînes ,
 Ne font auprès de lui que de légères peines.
 On reçoit d'Alecton un plus doux traitement.
 Souvenir rigoureux , trêve , trêve un moment ,
 Qu'au moins , avant ma mort , dans ces demeures
 sombres
 Je puisse rencontrer ces bienheureuses ombres :
 Use après , si tu veux , de toute ta rigueur ;
 Et si pour m'achever tu manques de vigueur ,
 (*Il met la main sur son épée.*)
 Voici qui t'aidera : mais derechef , de grace ,
 Cesse de me gêner durant ce peu d'espace.
 Je vois déjà Mélite. Ah , belle ombre ! voici
 L'ennemi de votre heur qui vous cherchait ici ;
 C'est Erasme , c'est lui qui n'a plus d'autre envie
 Que d'épandre à vos pieds son sang avec sa vie ;
 Ainsi le veut le sort , & tout exprès les dieux
 L'ont abîmé vivant en ces funestes lieux.

L A N O U R I C E.

Pourquoi permettez-vous que cette frénésie
Règne si puissamment sur votre fantaisie ?
L'enfer voit-il jamais une telle clarté ?

E R A S T E.

Aussi ne la tient-il que de votre beauté ;
Ce n'est que de vos yeux que part cette lumière.

L A N O U R I C E.

Ce n'est que de mes yeux ! Deffillez la paupière ;
Et d'un sang plus raffiné jugez de leur éclat.

E R A S T E.

Ils ont de vérité je ne fais quoi de plat ;
Et , plus je vous contemple , & plus sur ce visage
Je m'étonne de voir un autre air , un autre âge ;
Je ne reconnais plus aucun de vos traits ;
Jadis votre nourrice avait ainsi les traits ,
Le front ainsi ridé , la couleur ainsi blême ,
Le poil ainsi grison. O dieux ! c'est elle-même.
Nourrice , qui t'amène en ces lieux pleins d'effroi ?
Y viens-tu rechercher Mélite comme moi ?

L A N O U R I C E.

Cliton la vit pâmer , & se brouilla de sorte ,
Que la voyant si pâle il la crut être morte ;
Cet étourdi trompé , vous trompa comme lui.
Au reste , elle est vivante , & peut-être aujourd'hui

Tircis de qui la mort n'était qu'imaginaire ;
De sa fidélité recevra le salaire.

E R A S T E.

Déformais donc en vain je les cherche ici-bas :
En vain pour les trouver je rends tant de combats.

L A N O U R I C E.

Votre douleur vous trouble, & forme des nuages
Qui séduisent vos sens par de fausses images ;
Cet enfer, ces combats ne sont qu'illusions.

E R A S T E.

Je ne m'abuse point de fausses visions ;
Mes propres yeux ont vû tous ces monstres en fuite,
Et Pluton, de frayeur, en quitter la conduite.

L A N O U R I C E.

Peut-être que chacun s'enfuyait devant vous,
Craignant votre fureur & le poids de vos coups.
Mais voyez si l'enfer ressemble à cette place ;
Ces murs, ces bâtimens ont-ils la même face ?
Le logis de Mélite & celui de Cliton
Ont-ils quelque rapport à celui de Pluton ?
Quoi, n'y remarquez-vous aucune différence ?

E R A S T E.

De vrai, ce que tu dis a beaucoup d'apparence.
Nourice, prends pitié d'un esprit égaré,
Qu'ont mes vives douleurs d'avec moi séparé ;

Ma guérison dépend de parler à Mélite.

LA NOURICE.

Diférez , pour le mieux , un peu cette vifite ;
Tant que maître abfolu de votre jugement ,
Vous foyez en état de faire un compliment .
Votre teint & vos yeux n'ont rien d'un homme
fage ,
Donnez vous le loifir de changer de vifage .
Un moment de repos que vous prendrez chez
vous

E R A S T E.

Ne peut , fi tu n'y viens , rendre mon fort plus
doux ;
Et ma faible raifon de guide dépourvûe ,
Va de nouveau fe perdre en te perdant de vûe .

LA NOURICE.

Si je vous fuis utile , allons ; je ne veux pas
Pour un fi bon fujet vous épargner mes pas .

S C E N E III.

CLORIS , PHILANDRE.

CLORIS.

NE m'importune plus , Philandre , je t'en prie ;

Me rapaïffer jamais paffe ton industrie ;
 Ton meilleur, je t'affure, est de n'y plus penser ;
 Tes protestations ne font que m'ofenser ;
 Savante à mes dépens de leur peu de durée,
 Je ne veux point en gage une foi parjurée,
 Un cœur que d'autres yeux peuvent si-tôt brûler,
 Qu'un billet suposé peut si-tôt ébranler.

P H I L A N D R E.

Ah ! ne remettez plus dedans votre mémoire
 L'indigne souvenir d'une action si noire ;
 Et , pour rendre à jamais nos premiers vœux con-
 tens ,
 Etoufez l'ennemi du pardon que j'atens.
 Mon crime est fans égal ; mais enfin , ma chère
 ame . . .

C L O R I S.

Laisse là désormais ces petits mots de flame ;
 Et par ces faux témoins d'un feu mal allumé,
 Ne me reproche plus que je t'ai trop aimé.

P H I L A N D R E.

De grace , redonnez à l'amitié paffée
 Le rang que je tenais dedans votre pensée.
 Derechef , ma Cloris , par ces doux entretiens,
 Par ces feux qui volaient de vos yeux dans les
 miens ,

Par ce que votre foi me permettait d'attendre . . .

C L O R I S.

C'est où dorénavant tu ne dois plus prétendre.
Ta sottise m'instruit, & par-là je vois bien
Qu'un visage commun & fait comme le mien,
N'a point assez d'apas, ni de chaîne assez forte
Pour tenir en devoir un homme de ta sorte.
Mélite a des attraits qui savent tout domter ;
Mais elle ne pourrait qu'à peine t'arrêter ,
Il te faut un sujet qui la passe ou l'égale ;
C'est en vain que vers moi ton amour se ravale :
Fais-lui, si tu m'en crois, agréer tes ardeurs.
Je ne veux point devoir mon bien à ses froideurs.

P H I L A N D R E.

Ne me déguisez rien, un autre a pris ma place,
Une autre affection vous rend pour moi de glace.

C L O R I S.

Aucun jusqu'à ce point n'est encor arrivé ;
Mais je te changerai pour le premier trouvé.

P H I L A N D R E.

C'en est trop, tes dédains épuisent ma souffrance.
Adieu. Je ne veux plus avoir d'autre espérance ,
Sinon qu'un jour le ciel te fera ressentir
De tant de cruautés le juste repentir.

C L O R I S.

Adieu. Mélite & moi nous avons de quoi rire
De tous les beaux discours que tu viens de me dire.
Que lui veux-tu mander ?

P H I L A N D R E.

Va, dis-lui de ma part,
Qu'elle, ton frère & toi, reconnaîtrez trop tard
Ce que c'est que d'aigrir un homme de ma sorte.

C L O R I S.

Ne crois pas la chaleur du courroux qui t'emporte,
Tu nous ferais trembler plus d'un quart d'heure ou
deux.

P H I L A N D R E.

Tu railles, mais bien-tôt nous verrons d'autres jeux.
Je fais trop comme on venge une flame outragée.

C L O R I S.

Le fais-tu mieux que moi, qui suis déjà vengée ?
Par où t'y prendras-tu ? de quel air ?

P H I L A N D R E.

Il s'agit.

Je fais comme on se venge.

C L O R I S.

Et moi, comme on se rit

S C E N E I V.

T I R C I S , M É L I T E.

T I R C I S.

MAintenant que le sort atendri par nos plaintes,
Comble notre espérance & dissipe nos craintes ,
Que nos contentemens ne sont plus traversés
Que par le souvenir de nos malheurs passés ,
Ouvrons toute notre ame à ces douces tendresses ,
Qu'inspirent aux amans les pleines alégresses ;
Et d'un commun acord chérifions nos ennuis ,
Dont nous voyons sortir de si précieux fruits.
Adorables regards , fidèles interprètes ,
Par qui nous expliquions nos passions secrètes ;
Doux truchemens du cœur , qui déjà tant de fois
M'avez si bien appris ce que n'osait la voix ,
Nous n'avons plus besoin de votre confidence ;
L'amour en liberté peut dire ce qu'il pense ,
Et dédaigne un secours qu'en sa naissante ardeur
Lui faisaient mendier & la crainte & la peur.
Beaux yeux , à mon transport pardonnez ce blas-
phême :
La bouche est impuissante où l'amour est extrême ;

Quand l'espoir est permis elle a droit de parler ;
 Mais vous allez plus loin qu'elle ne peut aller.
 Ne vous laissez donc point d'en usurper l'usage ;
 Et, quoi qu'elle m'ait dit , dites moi davantage.
 Mais tu ne me dis mot, ma vie , & quels soucis
 T'obligent à te taire auprès de ton Tircis ?

M É L I T E.

Tu parles à mes yeux , & mes yeux te répondent.

T I R C I S.

Ah ! mon heur , il est vrai , si tes desirs secondent
 Cet amour qui parait & brille dans tes yeux ,
 Je n'ai rien désormais à demander aux dieux.

M É L I T E.

Tu t'en peux assurer, mes yeux si pleins de flame
 Suivent l'instruction des mouvemens de l'ame.
 On en a vû l'effet, lorsque ta fausse mort
 A fait sur tous mes sens un véritable effort ;
 On en a vû l'effet, quand, te sachant en vie ,
 De revivre avec toi j'ai pris aussi l'envie ;
 On en a vû l'effet, lorsqu'à force de pleurs
 Mon amour & mes soins aidés de mes douleurs,
 Ont fléchi la rigueur d'une mère obstinée ,
 Et gagné cet aveu qui fait notre hyménée ;
 Si bien qu'à ton retour ta chaste affection
 Ne trouve plus d'obstacle à sa prétention.

Cependant l'aspect seul des lettres d'un fauffaire
Te fut persuader tellement le contraire,
Que, fans vouloir m'entendre, & fans me dire
adieu,

Jaloux & furieux tu partis de ce lieu.

T I R C I S.

J'en rougis, mais aprens qu'il n'était pas possible
D'aimer comme j'aimais, & d'être moins sensible;
Qu'un juste déplaisir ne saurait écouter
La raison qui s'éforce à le violenter;
Et qu'après des transports de telle promptitude,
Ma flame ne te laisse aucune incertitude.

M É L I T E.

Tout cela ferait peu, n'était que ma bonté
T'en acorde un oubli fans l'avoir mérité,
Et que tout criminel, tu m'es encore aimable.

T I R C I S.

Je me tiens donc heureux d'avoir été coupable,
Puisque l'on me rapelle au lieu de me bannir,
Et qu'on me récompense au lieu de me punir.
J'en aimerai l'auteur de cette perfidie;
Et si jamais je fais quelle main si hardie...

S C E N E V.

CLORIS, TIRCIS, MÉLITE.

C L O R I S.

L vous fait fort bon voir, mon frère, à cajoler,
 Cependant qu'une sœur ne se peut consoler,
 Et que le triste ennui d'une atente incertaine
 Touchant votre retour la tient encor en peine.

T I R C I S.

L'amour a fait au sang un peu de trahison,
 Mais Philandre pour moi t'en aura fait raison.
 Dis-nous, auprès de lui retrouves-tu ton compte?
 Et te peut-il revoir sans montrer quelque honte?

C L O R I S.

L'infidèle m'a fait tant de nouveaux sermens,
 Tant d'ofres, tant de vœux, & tant de compli-
 mens,
 Mêlés de repentirs...

M É L I T É.

Qu'à la fin exorable
 Vous l'avez regardé d'un œil plus favorable.

C L O R I S.

Vous devinez fort mal.

T I R C I S.

T I R C I S.

Quoi ? tu l'as dédaigné ?

C L O R I S.

Du moins tous tes discours n'ont encor rien gagné.

M É L I T E.

Si bien qu'à n'aimer plus votre dépit s'obstine.

C L O R I S.

Non pas cela du tout ; mais je suis assez fine :

Pour la première fois il me dupe qui veut ,

Mais pour une seconde , il m'atrape qui peut.

M É L I T E.

C'est-à-dire , en un mot . . .

C L O R I S.

Que son humeur volage

Ne me tient pas deux fois en un même passage.

En vain deffous mes loix il revient se ranger.

Il m'est avantageux de l'avoir vû changer ,

Avant que de l'hymen le joug impitoyable ,

M'atachant avec lui , me rendit misérable.

Qu'il cherche femme ailleurs , tandis que de ma

part

J'atendrai du destin quelque meilleur hazard.

M É L I T E.

Mais le peu qu'il voulut me rendre de service ,

Ne lui doit point porter un si grand préjudice.

C L O R I S.

Après un tel faux bond, un change si soudain,
A volage, volage, & dédain pour dédain.

M É L I T E.

Ma sœur, ce fut pour moi qu'il osa s'en dédire.

C L O R I S.

Et pour l'amour de vous je n'en ferai que rire.

M É L I T E.

Et pour l'amour de moi vous lui pardonnerez.

C L O R I S.

Et pour l'amour de moi vous m'en dispenserez.

M É L I T E.

Que vous êtes mauvaise!

C L O R I S.

Un peu plus qu'il ne semble.

M É L I T E.

Je vous veux toutefois remettre bien ensemble.

C L O R I S.

Ne l'entreprenez pas; peut-être qu'après tout
Votre dextérité n'en viendrait pas à bout.

S C E N E VI.

TIRCIS, LA NOURICE, ÉRASTE,
MÉLITE, CLORIS.

TIRCIS.

DE grace , mon fouci , laissons cette causeuse :
Qu'elle soit , à son choix , facile ou rigoureuse ,
L'excès de mon ardeur ne saurait consentir
Que ces frivoles soins te viennent divertir.
Tous nos penfers sont dûs en l'état où nous sommes,
A ce noeud qui me rend le plus heureux des
hommes ;
Et ma fidélité qu'il va récompenser . . .

LA NOURICE.

Vous donnera bientôt autre chose à penser.
Votre rival vous cherche , & , la main à l'épée ,
Vient demander raison de sa place usurpée.

ÉRASTE à *Mélite*.

Non , non , vous ne voyez en moi qu'un criminel,
A qui l'âpre rigueur d'un remords éternel
Rend le jour odieux & fait naître l'envie
De sortir de sa gêne en sortant de la vie.
Il vient mettre à vos pieds sa tête à l'abandon ;

Hh ij

La mort lui fera douce à l'égal du pardon.
 Vengez donc vos malheurs, jugez ce que mérite
 La main qui sépara Tircis d'avec Méliste,
 Et de qui l'imposture avec de faux écrits,
 A dérobé Philandre aux vœux de sa Cloris.

M É L I T E à *Tircis*.

Eclaircis du seul point qui nous tenait en doute,
 Que serais-tu d'avis de lui répondre ?

T I R C I S.

Ecoute

Quatre mots à quartier.

E R A S T E à *Méliste*.

Que vous avez de tort
 De prolonger ma peine en différant ma mort !
 De grace, hâtez vous d'abrèger mon supplice,
 Ou ma main préviendra votre lente justice.

M É L I T E.

Voyez comme le ciel a de secrets refforts
 Pour se faire obéir malgré nos vains efforts.
 Votre fourbe inventée à dessein de nous nuire,
 Avance nos amours au lieu de les détruire :
 De son fâcheux succès dont nous devions périr,
 Le fort tire un remède afin de nous guérir.
 Donc, pour nous revancher de la faveur reçue,
 Nous en aimons l'auteur à cause de l'issue ;

Obligés désormais de ce que tour à tour
 Nous nous sommes rendus tant de preuves d'amour,
 Et de ce que l'excès de ma douleur sincère
 A mis tant de pitié dans le cœur de ma mère,
 Qu'en cette occasion prise comme aux cheveux,
 Tircis n'a rien trouvé de contraire à ses vœux ;
 Outre qu'en fait d'amour la fraude est légitime ;
 Mais puisque vous voulez la prendre pour un crime,
 Regardez , acceptant le pardon ou l'oubli ,
 Par où votre repos fera mieux établi.

E R A S T E.

Tout confus & honteux de tant de courtoisie,
 Je veux dorénavant chérir ma jaloufie ;
 Et , puisque c'est de là que vos félicités . . .

L A N O U R I C E à *Eraste*.

Quittez ces complimens qu'ils n'ont pas mérités,
 Ils ont tous deux leur compte , & sur cette assurance
 Ils tiennent le passé dans quelque indifférence ,
 N'osant se hasarder à des ressentimens
 Qui donneraient du trouble à leurs contentemens :
 Mais Cloris qui s'en tait vous la gardera bonne ,
 Et seule intéressée , à ce que je soupçonne ,
 Saura bien se venger sur vous , à l'avenir ,
 D'un amant échapé qu'elle pensait tenir.

E R A S T E à *Cloris*.

Si vous pouviez souffrir qu'en votre bonne grace
 Celui qui l'en tira pût occuper sa place,
 Eraste qu'un pardon purge de son forfait,
 Est prêt de réparer le tort qu'il vous a fait.
 Mélite répondra de ma persévérance :
 Je n'ai pû la quitter qu'en perdant l'espérance ;
 Encor avez-vous vû mon amour irrité
 Mettre tout en usage en cette extrémité ;
 Et c'est avec raison que ma flame contrainte
 De réduire ses feux dans une amitié faine,
 Mes amoureux desirs vers elle superflus,
 Tournent vers la beauté qu'elle chérit le plus.

T I R C I S.

Que t'en semble , ma sœur ?

C L O R I S.

Mais , toi-même , mon frère ?

T I R C I S.

Tu fais bien que jamais je ne te fus contraire.

C L O R I S.

Tu fais qu'en tel sujet ce fut toujours de toi
 Que mon affection voulut prendre la loi.

T I R C I S.

Encor que dans tes yeux tes sentimens se lisent ,
 Tu veux qu'auparavant les miens les autorisent.

Parlons donc pour la forme. Oui, ma sœur, j'y
consens,

Bien sûr que mon avis s'acommode à ton sens.
Fassent les puissans dieux que par cette alliance
Il ne reste entre nous aucune défiance,
Et que m'aimant en frère, & ma maîtresse en sœur,
Nos ans puissent couler avec plus de douceur!

E R A S T E.

Heureux dans mon malheur, c'est dont je les su-
plie;

Mais ma félicité ne peut être acomplie,
Jusqu'à ce qu'après vous son aveu m'ait permis
D'aspirer à ce bien que vous m'avez promis.

C L O R I S.

Aimez moi seulement, & pour la récompense
On me donnera bien le loisir que j'y pense.

T I R C I S.

Oui, sous condition qu'avant la fin du jour
Vous vous rendrez sensible à ce naissant amour.

C L O R I S.

Vous prodiguez en vain vos faibles artifices;
Je n'ai reçu de lui ni devoirs, ni services.

M É L I T E.

C'est bien quelque raison, mais ceux qu'il m'a ren-
dus,

Il ne les faut pas mettre au rang des pas perdus.
 Ma sœur, aquite moi d'une reconnaissance
 Dont un destin meilleur m'a mise en impuissance ;
 Acorde cette grâce à nos justes desirs.

T I R C I S.

Ne nous refuse pas ce comble à nos plaisirs.

E R A S T E.

Donnez à leurs souhaits, donnez à leurs prières,
 Donnez à leurs raisons ces faveurs singulières ;
 Et pour faire aujourd'hui le bonheur d'un amant,
 Laissez-les disposer de votre sentiment.

C L O R I S.

En vain en ta faveur chacun me folicite,
 J'en croirai seulement la mère de Mélite ;
 Son avis m'ôtera la peur du repentir,
 Et ton mérite alors m'y fera consentir.

T I R C I S.

Entrons donc ; & tandis que nous irons le prendre,
 Nourice, va t'offrir pour maîtresse à Philandre.

S C E N E D E R N I E R E.

LA NOURICE *seule.*

LA, là, n'en riez point ; autrefois en mon tems

D'aussi beaux fils que vous étaiet assez contens ,
Et croyaiet de leur peine avoir trop de falairé,
Quand je quitiis un peu mon dédain ordinaire.
A leur compte , mes yeux étaiet de vrais soleils,
Qui répandaiet par-tout des rayons non pareils ;
Je n'avaiis rien en moi qui ne fût un miracle ;
Un seul mot de ma part leur étaiet un oracle.
Mais je parle à moi seule. Amoureux , qu'est ceci ?
Vous êtes bien hâtés de me laisser ainsi ?
Allez , quelle que soit l'amour qui vous emporte ,
On ne se moque point des femmes de ma sorte ;
Et je ferai bien voir à vos feux empressés,
Que vous n'en êtes pas encor où vous pensez.

Fin du cinquième & dernier acte.

E X A M E N

D E M É L I T E .

CETTE pièce fut mon coup d'essai , & elle n'a garde d'être dans les règles , puisque je ne savais pas alors qu'il y en eût. Je n'avais pour guide qu'un peu de sens commun , avec les exemples de feu M. Hardy , dont la veine était plus féconde que polie , & de quelques modernes qui commençaient à se produire , & n'étaient pas plus réguliers que lui. Le succès en fut surprenant. Il établit une nouvelle troupe de comédiens à Paris , malgré le mérite de celle qui était en possession de s'y voir l'unique ; il égala tout ce qui s'était fait de plus beau jusqu'alors , & me fit connaître à la cour. Ce sens commun , qui était toute ma règle , m'avait fait trouver l'unité d'action pour brouiller quatre amans par une seule intrigue , & m'avait donné assez d'averfion de cet horrible dérèglement qui mettait Paris , Rome & Constantinople sur le même théâtre , pour réduire le mien dans une seule ville.

La nouveauté de ce genre de comédie , dont il

n'y a point d'exemple en aucune langue , & le st-
le naïf , qui faisait une peinture de la conversation
des honnêtes gens , furent sans doute cause de ce
bonheur surprenant , qui fit alors tant de bruit. On
n'avait jamais vû jusques-là que la comédie fît rire
sans perfonages ridicules , tels que les valets bou-
fons , les parasites , les capitans , les docteurs , &c.
Celle-ci faisait son effet par l'humeur enjouée de
gens d'une condition au-dessus de ceux qu'on voit
dans les comédies de Plaute & de Térence , qui
n'étaient que des marchands. Avec tout cela , j'a-
voue que l'auditeur fut bien facile à donner son
aprobation à une pièce , dont le nœud n'avait au-
cune justesse. Erasme y fait contrefaire des lettres
de Mélite , & les porter à Philandre. Ce Philandre
est bien crédule de se persuader d'être aimé d'une
personne qu'il n'a jamais entretenue , dont il ne
connait point l'écriture , & qui lui défend de l'al-
ler voir ; cependant qu'elle reçoit les visites d'un au-
tre , avec qui il doit avoir une amitié assez étroite ,
puisqu'il est accordé de sa sœur. Il fait plus , sur la
légéreté d'une croyance si peu raisonnable , il re-
nonce à une affection dont il était assuré , & qui
était prête d'avoir son effet. Erasme n'est pas moins
ridicule que lui , de s'imaginer que sa fourbe cau-

fera cette rupture , qui ferait toutefois inutile à son dessein s'il ne savait de certitude que Philandre , malgré le secret qu'il lui fait demander par Mérite dans ces fausses lettres , ne manquera pas à les montrer à Tircis ; que cet amant favorisé croira plutôt un caractère qu'il n'a jamais vû, que les assurances d'amour qu'il reçoit tous les jours de sa maitresse ; & qu'il rompra avec elle sans lui parler , de peur de s'en éclaircir. Cette prétention d'Erafte ne pouvait être suportable , à moins d'une révélation ; & Tircis qui est l'honnête homme de la pièce , n'a pas l'esprit moins léger que les deux autres , de s'abandonner au desespoir par une même facilité de croyance , à la vûe de ce caractère inconnu. Les sentimens de douleur qu'il en peut légitimement concevoir , devraient du moins l'emporter à faire quelques reproches à celle dont il se croit trahi , & lui donner par-là l'ocasion de le défabufer. La folie d'Erafte n'est pas de meilleure trempe. Je la condam nais dès-lors en mon ame ; mais comme c'était un ornement de théâtre , qui ne manquait jamais de plaire , & se faisait souvent admirer , j'affectai volontiers ces grands égaremens , & en tirai un effet que je tiendrais encore admirable en ce tems. C'est la manière dont Eras

fait connaître à Philandre , en le prenant pour Minos , la fourbe qu'il lui a faite , & l'erreur où il l'a jetté. Dans tout ce que j'ai fait depuis, je ne pense pas qu'il se rencontre rien de plus adroit pour un dénouement.

Tout le cinquième acte peut passer pour inutile. Tircis & Mélite se sont racommodés avant qu'il commence , & par conséquent l'action est terminée. Il n'est plus question que de savoir qui a fait la supposition des lettres , & ils pouvaient l'avoir sù de Cloris , à qui Philandre l'avait dit pour se justifier. Il est vrai que cet acte retire Eraste de folie , qu'il le réconcilie avec les deux amans , & fait son mariage avec Cloris ; mais tout cela ne regarde plus qu'une action épisodique , qui ne doit pas amuser le théâtre , quand la principale est finie ; & sur-tout ce mariage a si peu d'apparence , qu'il est aisé de voir qu'on ne le propose , que pour satisfaire à la coutume de ce tems-là , qui était de marier tout ce qu'on introduisait sur la scène. Il semble même que le personnage de Philandre , qui part avec un ressentiment ridicule, dont on ne craint pas l'effet , ne soit point achevé , & qu'il lui fallait quelque cousine de Mélite , ou quelque sœur d'Eraste , pour les réunir avec les autres. Mais dès-lors

je ne m'affujettissais pas tout-à-fait à cette mode, & me contentai de faire voir l'affiète de son esprit, sans prendre soin de le pourvoir d'une autre femme.

Quant à la durée de l'action, il est assez visible qu'elle passe l'unité de jour, mais ce n'en est pas le seul défaut; il y a de plus une inégalité d'intervalle entre les actes qu'il faut éviter. Il doit s'être passé huit ou quinze jours entre le premier & le second, & autant entre le second & le troisième; mais du troisième au quatrième, il n'est pas besoin de plus d'une heure, & il en faut encor moins entre les deux derniers, de peur de donner le tems de se ralentir à cette chaleur, qui jette Erasme dans l'égarement d'esprit. Je ne fais même si les personages qui paraissent deux fois dans un même acte, posé que cela soit permis, ce que j'examinerai ailleurs, je ne fais, dis-je, s'ils ont le loisir d'aller d'un quartier de la ville à l'autre, puisque ces quartiers doivent être si éloignés l'un de l'autre, que les acteurs ayent lieu de ne pas s'entreconnaître. Au premier acte, Tircis, après avoir quitté Mélite chez elle, n'a que le tems d'environ soixante vers pour aller chez lui, où il rencontre Philandre avec sa sœur, & n'en a guères davantage au second à refaire le

même chemin. Je fais bien que la représentation raccourcit la durée de l'action , & qu'elle fait voir en deux heures , sans sortir de la règle , ce qui souvent a besoin d'un jour entier pour s'effectuer ; mais je voudrais que , pour mettre les choses dans leur justesse , ce raccourcissement se ménagât dans les intervalles des actes , & que le tems qu'il faut perdre s'y perdît , en sorte que chaque acte n'en eût pour la partie de l'action qu'il représente , que ce qu'il en faut pour sa représentation.

Ce coup d'essai a sans doute encor d'autres irrégularités , mais je ne m'atache pas à les examiner si ponctuellement , que je m'obstine à n'en vouloir oublier aucune. Je pense avoir marqué les plus notables , & pour peu que le lecteur ait d'indulgence pour moi , j'espère qu'il ne s'ofensera pas d'un peu de négligence pour le reste.

Fin du tome dixième.

TABLE DES PIÈCES

contenues dans ce dixième volume.

<i>P</i> R É F A C E de l'éditeur sur PULCHÉRIE. page 3	
<i>L'auteur au lecteur.</i>	18
<i>A</i> c t e u r s.	20
PULCHÉRIE, tragédie.	21
<i>P</i> r é f a c e de l'éditeur sur ARIANE, tragédie de T H O M A S C O R N E I L L E.	120
<i>A</i> c t e u r s.	124
ARIANE, tragédie de T H. C O R N E I L L E.	125
<i>P</i> r é f a c e de l'éditeur sur le C O M T E D' E S S E X, tragédie de T H. C O R N E I L L E.	245
<i>L'auteur au lecteur.</i>	253
<i>A</i> c t e u r s.	254
LE C O M T E D' E S S E X, tragédie de T H. C O R N E I L L E.	255
<i>A</i> v i s de l'éditeur.	371
<i>É</i> p i t r e d é d i c a t o i r e pour la comédie de M É L I T E.	375
<i>L'auteur au lecteur.</i>	377
<i>A</i> c t e u r s.	378
M É L I T E, comédie de P. C O R N E I L L E.	379
<i>E</i> x a m e n de M É L I T E.	490

E R R A T A
P O U R L E S Œ U V R E S
D E P I E R R E C O R N E I L L E .

Tome dixième.

Page 274. vers 17. *d'apprendre que je suis*, lisez,
d'apprendre qui je suis.

Page 357. vers 4. *à la même prière*, lisez, *à la
moindre prière.*



74754626



